





RECUEIL

EN PROSE ET EN VERS

DES LITS DEUX NOROIS

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

661

RECUEIL

682

EN PROSE ET EN VERS

DES PLUS BEAUX MORCEAUX

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

à l'usage de l'École du Commerce de Madrid.

TROISIÈME ÉDITION,

AUGMENTÉE DE NOUVEAUX AUTEURS

ET DE NOTICES BIOGRAPHIQUES.



MADRID: 1843.

DE L'IMPRIMERIE DE D. MICH. DE BURGOS.

REGULI

EN PROSE ET EN VERS

DES PLUS BEAUX MORTAUX

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

à l'usage de l'École de Commerce de Madrid



TROISIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE DE NOUVEAUX AUTRES

ET DE NOTICES BIOGRAPHIQUES.

MADRID : 1842.

DE L'IMPRIMERIE DE D. MICH. DE BURGOS.

ADVERTENCIA.

LA falta de una obra de esta clase es generalmente conocida: reducidos al Telémaco, la mayor parte de los que aprenden el francés no tienen oportunidad para ejercitarse en todas las dificultades de esta lengua, ni conocer todas sus bellezas. Se ha tratado de llenar este hueco con la presente coleccion, y en ella se han tenido presentes las siguientes reglas: Dar á conocer el mayor número posible de autores, particularmente los de mas nota; colocarlos, no segun el órden cronológico, sino, poco mas ó menos, segun los géneros y el grado de dificultad que pueden ofrecer en la traduccion; presentar muestras de toda clase de estilos y asuntos, y extenderse mas en los extractos de aquellos autores que han escrito con mayor correccion y elegancia.

En esta nueva edicion se han añadido

trozos de algunos autores que no era permitido citar cuando se hizo la primera, y de otros que se han hecho célebres desde entonces. También se ha creído conveniente añadir una ligera noticia biográfica de cada uno de los autores incluidos en esta colección, lo cual puede ser de suma utilidad á los discípulos.

M. Fernandez
E. F.

PREMIÈRE PARTIE.



PROSE.

PREMIERE PARTIE

PROSE

FÉNÉLON.

FÉNÉLON (FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LAMOTTE) naquit le 5 août 1651 au château de Fénelon en Périgord. Il reçut les ordres sacrés au séminaire de Saint Sulpice. Pendant dix années il fit l'éducation religieuse des jeunes filles nouvellement converties, et cet enseignement lui inspira son premier ouvrage, le *Traité de l'éducation des filles*. Chargé de convertir les protestants du Poitou, il s'acquitta de cette mission difficile avec une douceur qui contribua autant que son éloquence à ramener ceux que la violence n'eût fait qu'irriter. En 1689 il fut nommé précepteur du duc de Bourgogne; personne n'ignore quelle habileté déploya Fénelon dans cette tâche difficile. Louis XIV, qui l'aimait peu, l'en récompensa cependant en le nommant, en 1694, archevêque de Cambrai. Divisé d'opinion avec Bossuet sur la meilleure manière d'aimer Dieu, Fénelon vit son livre intitulé *Maximes des saints* condamné par le pape Innocent XII; et sans murmurer de cette condamnation, il publia un mandement dans lequel il abjurait humblement ses erreurs. Le poème de *Télémaque*, un des ouvrages les plus remarquables d'un siècle qui produisit tant de chefs-d'œuvre, ne put obtenir grâce aux yeux de Louis XIV, qui crut y remarquer des allusions injurieuses pour lui; mais les suffrages de la France entière durent consoler l'auteur de cette injuste disgrâce. Fénelon, retiré dans son diocèse, composa encore des *Dialogues des morts*, des *Dialogues sur l'éloquence*, et un *Traité sur l'existence de Dieu*.

Fénelon mourut en 1715 à l'âge de soixante-quatre ans.

Télémaque dans l'île de Calypso.

Vénus, toujours plaine de ressentiment du mépris que Mentor et Télémaque avaient témoigné pour le culte qu'on lui rendait dans l'île de Cypre, ne pouvait se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vents et à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter; mais le père des dieux souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avait sauvé le fils d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes.

Elle quitte l'Olympe: elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses autels à Paphos, à Cythère et à Idalie; elle vole dans son char attelé de co-

lombes ; elle appelle son fils ; et la douleur répandant de nouvelles grâces sur son visage , elle lui parla ainsi :

Vois-tu , mon fils , ces deux hommes qui méprisent ta puissance et la mienne ? Qui voudra désormais nous adorer ? Va , perce de tes flèches ces deux cœurs insensibles : descends avec moi dans cette île , je parlerai à Calypso . Elle dit ; et fendant les airs dans un nuage doré , elle se présenta à Calypso . qui , dans ce moment , était seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte .

Malheureuse déesse , lui dit-elle , l'ingrat Ulysse vous a méprisée : son fils , encore plus dur que lui , vous prépare un semblable mépris ; mais l'Amour vient lui-même pour vous venger . Je vous le laisse : il demeurera parmi vos nymphes , comme autrefois l'enfant Bacchus , qui fut nourri parmi les nymphes de l'île de Naxos . Télémaque le verra comme un enfant ordinaire ; il ne pourra s'en défier ; et il sentira bientôt son pouvoir . Elle dit ; et remontant dans ce nuage doré d'où elle était sortie , elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumés .

L'Amour demeura entre les bras de Calypso . Quoique déesse , elle sentit la flamme qui coulait déjà dans son sein . Pour se soulager , elle le donna aussitôt à la nymphe qui était auprès d'elle , nommée Eucharis . Mais , hélas ! dans la suite , combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait ! D'abord rien ne paraissait plus innocent , plus doux , plus aimable , plus ingénu et plus gracieux que cet enfant : à le voir enjoué , flatteur , toujours riant , on aurait cru qu'il ne pouvait donner que du plaisir : mais à peine s'était-on fié à ses caresses , qu'on y sentait je ne sais quoi d'empoisonné . L'enfant malin et trompeur ne caressait que pour trahir ; et il ne riait jamais que des maux cruels qu'il avait faits , ou qu'il voulait faire .

Il n'osait approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantait ; et il sentait que cet inconnu était invulnérable, en sorte qu'aucune de ses flèches n'aurait pu le percer. Pour les nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume ; mais elles cachaient avec soin la plaie profonde qui s'envenimait dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque, voyant cet enfant qui se jouait avec les nymphes, fut surpris de sa douceur et de sa beauté. Il l'embrasse ; il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras ; il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble et s'amollit. Voyez-vous ces nymphes ? disait-il à Mentor : combien sont-elles différentes de ces femmes de l'île de Cypre, dont la beauté était choquante à cause de leur immodestie ! Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charment. Parlant ainsi, il rougissait sans savoir pourquoi. Il ne pouvait s'empêcher de parler ; mais à peine avait-il commencé, qu'il ne pouvait continuer : ses paroles étaient entrecoupées, obscures, et quelquefois elles n'avaient aucun sens.

Mentor lui dit : O Télémaque ! les dangers de l'île de Cypre n'étaient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur ; l'impudence brutale donne de l'indignation ; mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant, on croit n'aimer que la vertu ; et insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'aperçoit que quand il n'est plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque, fuyez ces nymphes, qui ne sont si discrètes que pour vous mieux tromper ; fuyez les dangers de votre jeunesse : mais surtout fuyez cet enfant que vous ne connaissez pas. C'est l'Amour, que Vénus sa mère est venue apporter dans cette île, pour se venger du mépris que vous avez témoi-

gné pour le culte qu'on lui rend à Cythère : il a blessé le cœur de la déesse Calypso : elle est passionnée pour vous : il a brûlé toutes les nymphes qui l'entourent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme ! presque sans le savoir.

Télémaque interrompait souvent Mentor, lui disant : pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette île ? Ulysse ne vit plus ; il doit être depuis long-tems enseveli dans les ondes : Pénélope, ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu résister à tant de prétendants : son père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, et manquant à la foi qu'elle avait donnée à mon père ? Les Ithaciens ont oublié Ulysse. Nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port pour mieux assurer notre perte à notre retour.

Mentor répondait : Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, et on se détourne, de peur de voir toutes celles qui la condamnent : on n'est plus ingénieux que pour se tromper, et pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie ? Comment êtes-vous sorti de Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte ne se sont-ils pas tournés tout-à-coup en prospérité ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçaient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, et je saurai bien sortir de cette île. Lâche fils d'un père si sage et si généreux, menez ici une vie molle et sans honneur au milieu des femmes : faites, malgré les dieux, ce que votre père crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percèrent Télémaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentait attendri aux discours de Mentor ; sa douleur était mêlée de honte : il craignait l'indignation et le départ de cet homme si sage à qui il devait tant : mais une passion naissante , et qu'il ne connaissait pas lui-même , faisait qu'il n'était plus le même homme. Quoi donc ! disait-il à Mentor les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la déesse ? Je compte pour rien , répondit Mentor, tout ce qui est contre la vertu et contre les ordres des dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse et Pénélope : la vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les dieux, qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre père, vous ordonnent de quitter cette île. L'Amour seul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Eh ! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire ? Cette vie serait encore plus malheureuse en ce qu'elle ne pourrait finir.

Télémaque ne répondait à ce discours que par des soupirs. Quelquefois il aurait souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette île : quelquefois il lui tardait que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévère qui lui reprochait sa faiblesse. Toutes ces pensées contraires agitaient tour-à-tour son cœur, et aucune n'y était constante : son cœur était comme la mer, qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demeurait souvent étendu et immobile sur le rivage de la mer ; souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères, et poussant des cris semblables aux rugissemens d'un lion. Il était devenu maigre : ses yeux creux étaient pleins d'un feu dévorant : à le voir pâle, abattu et défiguré, on aurait cru que ce n'était point Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté s'enfuyaient loin de lui. Il périssait,

tel qu'une fleur, qui étant épanouie le matin, répandait ses doux parfums dans la campagne, et se flétrit peu à peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se dessèche, et sa belle tête se penche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse était aux portes de la mort.

Mentor, voyant que Télémaque ne pouvait résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avait remarqué que Calypso aimait éperdûment Télémaque, et que Télémaque n'aimait pas moins la jeune nymphe Eucharis; car le cruel Amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guère la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devait emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso: J'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse, que je n'avais jamais vue en lui: ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre: il n'aime plus que les forêts et les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô déesse, qui lui inspirez cette grande ardeur?

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, et elle ne put se retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'île de Cypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes nymphes. Comment ose-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, et qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes? Mentor remarquant avec plaisir combien la jalousie troublait le cœur de Calypso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui: il lui montrait seulement un visage triste et abattu. La déesse lui découvrait ses peines sur toutes les choses qu'elle voyait; et elle faisait sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse dont Mentor l'avait avertie acheva de la mettre en

fureur. Elle sut que Télémaque n'avait cherché qu'à se dérober aux autres nymphes pour parler à Eucharis. On proposait même déjà une seconde chasse où elle prévoyait qu'il ferait comme dans la première. Pour rompre les mesures de Télémaque, elle déclara qu'elle en voulait être. Puis tout-à-coup, ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle lui parla ainsi :

Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon île pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparait, et à la vengeance des dieux? N'est-tu entré dans cette île, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance et l'amour que je t'ai témoigné? O divinités de l'Olympe et du Styx, écoutez une malheureuse déesse! hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie! Puisque tu es encore plus dur et plus injuste que ton père, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs et plus cruels que les siens! Non, non, que jamais tu ne revoies ta patrie, cette pauvre et misérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité. Ou plutôt que tu périsses en la voyant de loin, au milieu de la mer; et que ton corps, devenu le jouet des flots, soit rejeté sans espérance de sépulture sur le sable de ce rivage! Que mes yeux le voient mangé par les vautours! Celle que tu aimes le verra aussi: elle le verra; elle en aura le cœur déchiré; et son désespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avait les yeux rouges et enflammés: ses regards ne s'arrêtaient en aucun endroit: ils avaient je ne sais quoi de sombre et de farouche. Ses joues tremblantes s'étaient couvertes de taches noires et livides; elle changeait à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandait sur tout son visage; ses larmes ne coulaient plus comme autrefois avec abondance; la rage et le désespoir semblaient en avoir tari la source; et

à peine en coulait-il quelques-unes sur ses joues. Sa voix était rauque, tremblante et entrecoupée.

Mentor observait tous ses mouvemens, et ne parlait plus à Télémaque. Il le traitait comme un malade désespéré qu'on abandonne ; il jetait souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentait combien il était coupable et indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osait lever les yeux de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnait. Quelquefois il avait envie d'aller se jeter à son cou, et de lui témoigner combien il était touché de sa faute ; mais il était retenu, tantôt par une mauvaise honte, et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne voulait pour se retirer du péril : car le péril lui semblait doux, et il ne pouvait encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

Les dieux et les déesses de l'Olympe, assemblés dans un profond silence, avaient les yeux attachés sur l'île de Calypso, pour voir qui serait victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour, en se jouant avec les nyphes, avait mis tout en feu dans l'île. Minerve, sous la figure de Mentor, se servait de la Jalousie, inséparable de l'Amour, contre l'Amour même. Jupiter avait résolu d'être le spectateur de ce combat, et de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignait que Télémaque ne lui échappât, usait de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déjà elle allait partir avec lui pour la seconde chasse, et elle était vêtue comme Diane. Vénus et Cupidon avaient répandu sur elle de nouveaux charmes ; en sorte que ce jour-là sa beauté effaçait celle de la déesse Calypso même. Calypso la regardant de loin, se regarda en même tems dans la plus claire de ses fontaines ; elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grotte, et parla ainsi toute seule :

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler

ces deux amans en déclarant que je veux être de cette chasse? En serai-je? Irai-je la faire triompher, et faire servir ma beauté à relever la sienne? Faudra-t-il que Télémaque, en me voyant, soit encore plus passionné pour son Eucharis? O malheureuse! qu'ai-je fait? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux mêmes, je saurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor; je le prierai d'enlever Télémaque; il le ramenera à Ithaque. Mais que dis-je? eh! que deviendrai-je quand Télémaque sera parti? Où suis-je? Que reste-t-il à faire? O cruelle Vénus! Vénus, vous m'avez trompée! ô perfide présent que vous m'avez fait! Pernicieux enfant! Amour empesté! je ne t'avais ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque, et tu n'as porté dans ce cœur que trouble et que désespoir! Mes nymphes se sont revoltées contre moi. Ma divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel! Oh! si j'étais libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitude; ta nymphe le verra; je te percerai à ses yeux. Mais je m'égaré. O malheureuse Calypso! que veux-tu? Faire périr un innocent que tu as jeté toi-même dans cet abîme de malheurs! C'est moi que ai mis le flambeau fatal dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaisirs! Fallait-il empoisonner son cœur? Il m'eût quittée! Eh bien! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voie, plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale! Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t-en au-delà des mers: laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie ni trouver la mort: laisse-la inconsolable, couverte de honte, désespérée, avec ton orgueilleuse Eucharis.

Elle parlait ainsi seule dans sa grotte: mais tout-

à-coup elle sort impétueusement: Où êtes-vous, ô Mentor! dit-elle. Est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice auquel il succombe? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus long-tems cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous toujours tranquillement le fils d'Ulysse déshonorer son père, et négliger sa haute destinée? Est-ce à vous, ou à moi, que ses parens ont confié sa conduite? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur; et vous, ne ferez-vous rien? Il y a dans le lieu le plus reulé de cette forêt de grands peupliers propres à construire un vaisseau; c'est là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette île. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne, où sont tous les instrumens nécessaires pour tailler et pour joindre toutes les pièces d'un vaisseau.

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment: il alla dans cette caverne, trouva les instrumens, abattit les peupliers, et mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance et l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand tems pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit: d'un côté elle voulait voir si le travail de Mentor s'avancait, de l'autre elle ne pouvait se résoudre à quitter la chasse où Eucharis aurait été en pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amans: mais elle tâchait de détourner la chasse du côté où elle savait que Mentor faisait le vaisseau. Elle entendait les coups de hache et de marteau, elle prêtait l'oreille; chaque coup la faisait frémir. Mais dans le moment même elle craignait que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe ou quelque coup-d'œil de Télémaque à la jeune nymphe.

Cependant Eucharis disait à Télémaque d'un ton

moqueur: Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui? Oh! que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître! Rien ne peut adoucir son austérité: il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun: il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même; mais, après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçaient le cœur de Télémaque, et le remplissaient de dépit contre Mentor, dont il voulait secouer le joug. Il craignait de le revoir, et ne répondait rien à Eucharis, tant il était troublé. Enfin, vers le soir, la chasse s'étant passée de part et d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avait travaillé tout le jour. Calypso aperçut de loin le vaisseau achevé: ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage, semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans se dérobaient sous elle; une froide sueur courut par tous les membres de son corps: elle fut contrainte de s'appuyer sur les nymphes qui l'entouraient; et Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa en jetant sur elle un regard terrible.

Télémaque, qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parcequ'il s'était déjà retiré ayant fini son travail, demanda à la déesse à qui était ce vaisseau, et à quoi on le destinait. D'abord elle ne put répondre; mais enfin elle dit: C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévère qui s'oppose à votre bonheur, et qui serait jaloux si vous deveniez immortel.

Mentor m'abandonne! c'est fait de moi! s'écria Télémaque. Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échappèrent dans le

transport de sa passion : il vit le tort qu'il avait eu en les disant : mais il n'avait pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe , étonnée , demeura dans le silence. Eucharis , rougissant et baissant les yeux , demeurait derrière tout interdite , sans oser se montrer. Mais pendant que la honte était sur son visage , la joie était au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenait plus lui-même , et ne pouvait croire qu'il eût parlé si indiscretement. Ce qu'il avait fait lui paraissait un songe ; mais un songe dont il demeurait confus et troublé.

Calypso , plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits , courait au travers de la forêt sans suivre aucun chemin , et ne sachant où elle allait. Enfin , elle se trouve à l'entrée de sa grotte , où Mentor l'attendait. Sortez de mon île , dit-elle , ô étrangers , qui êtes venus troubler mon repos : loin de moi ce jeune insensé. Et vous , imprudent vieillard , vous sentirez ce que peut le courroux d'une déesse , si vous ne l'arrachez d'ici tout-à-l'heure. Je ne veux plus le voir : je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx : serment qui fait trembler les dieux mêmes. Mais apprends , Télémaque , que tes maux ne sont pas finis : ingrat ! tu ne sortiras de mon île que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je serai vengée : tu regretteras Calypso , mais en vain. Neptune , encore irrité contre ton père qui l'a offensé en Sicile , et sollicité par Vénus que tu as méprisée dans l'île de Cypre , te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton père , qui n'est pas mort ; mais tu le verras sans le connaître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va : je conjure les puissances célestes de me venger. Puisses-tu au milieu des mers , suspendu aux pointes d'un rocher , et frappé de la foudre , invoquer en vain Calypso , que ton supplice comblera de joie !

Ayant dit ces paroles, son esprit agité était déjà prêt à prendre des résolutions contraires. L'amour rappela dans son cœur le désir de retenir Télémaque. Qu'il vive, disait-elle en elle-même, qu'il demeure ici; peut-être qu'il sentira en fin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne saurait, comme moi, lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso! tu t'es trahie toi-même par ton serment: te voilà engagée; et les ondes du Styx, par lesquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune espérance. Personne n'entendait ces paroles; mais on voyait sur son visage les furies peintes; et tout le venin empesté du noir Cocyte semblait s'exhaler de son cœur.

Télémaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit; car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas? et l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la déesse. Semblable à une bacchante qui remplit l'air de ses hurlemens, et qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appelant toutes ses nymphes, et menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles courent en foule, effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, et regardant de loin Télémaque à qui elle n'ose plus parler. La déesse frémit en la voyant auprès d'elle; et loin de s'appaiser par la soumission de cette nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque était demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux; car il n'osait l'embrasser autrement, ni le regarder: il verse un torrent de larmes: il veut parler, la voix lui manque; les paroles lui manquent encore davantage: il ne sait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie: O mon vrai père! ô Mentor! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux, délivrez-moi de moi-même: donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flatter sa passion, et lui dit : Fils du sage Ulysse, que les dieux ont tant aimé, et qu'ils aiment encore, c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa faiblesse et la violence de ses passions, n'est point encore sage : car il ne se connaît point encore, et ne sait point se défier de soi. Les dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abîme, pour vous en montrer toute la profondeur sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris si vous ne l'aviez éprouvé. On vous aurait parlé en vain des trahisons de l'Amour, qui flatte pour perdre, et qui, sous une apparence de douceur, cache les plus affreuses amertumes. Il est venu, cet enfant plein des charmes, parmi les ris, les jeux et les grâces. Vous l'avez vu : il a enlevé votre cœur, et vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la plaie de votre cœur : vous cherchiez à me tromper et à vous flatter vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité : vous demandez maintenant la mort, et c'est l'unique espérance qui vous reste. La déesse, troublée, ressemble à une furie infernale : Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort ; toutes les nymphes jalouses sont prêtes à s'entre-déchirer : et voilà ce que fait le traître Amour qui paraît si doux ! Rappelez tout votre courage. A quel point les dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour, et pour revoir votre chère patrie ! Calypso elle-même est contrainte de vous chasser. Le vaisseau est tout prêt : que tardons-nous à quitter cette île, où la vertu ne peut habiter ?

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main, et l'entraîna vers le rivage. Télémaque suivait à peine, regardant toujours derrière lui. Il con-

sidérait Eucharis qui s'éloignait de lui. Ne pouvant voir son visage, il regardait ses beaux cheveux noués, ses habits flottans, et sa noble démarche : il aurait voulu pouvoir baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtait encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoiqu'absente, il la voyait ; elle était peinte et comme vivante devant ses yeux : il croyait même parler à elle, ne sachant plus où il était, et ne pouvant écouter Mentor.

Enfin, revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor : Je suis résolu de vous suivre ; mais je n'ai point encore dit adieu à Eucharis : j'aimerais mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la revoie encore une dernière fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise : O nymphe ! les dieux cruels, les dieux jaloux de mon bonheur, me contraignent de partir ; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre, que de me souvenir à jamais de vous. O mon père ! ou laissez-moi cette dernière consolation qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette île, ni m'abandonner à l'amour. L'Amour n'est point dans mon cœur ; je ne sens que de l'amitié et de la reconnaissance pour Eucharis. Il me suffit de lui dire adieu encore une fois, et je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous ! répondit Mentor : votre passion est si furieuse que vous ne la sentez pas. Vous croyez être tranquille, et vous demandez la mort ! vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, et vous ne pouvez vous arracher à la nymphe que vous aimez ! Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle ; vous êtes aveugle et sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend frénétique dit : Je ne suis pas malade. O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à Ithaque où vous devez

régner, à la gloire et à la haute destinée que les dieux vous ont promises par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur; vous renoncez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Eucharis! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle? Qu'est-ce donc qui vous trouble? pourquoi voulez-vous mourir? pourquoi avez-vous parlé devant la déesse avec tant de transport? Je ne vous accuse point de mauvaise foi; mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez! on ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre et à fuir; mais à fuir sans délibérer, et sans se donner à soi-même le tems de regarder jamais derrière soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance, et les périls dont vous êtes sorti par mes conseils: ou croyez-moi, ou suffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte! Si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler! la mère qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me suis tû; j'ai dévoré ma peine; j'ai étouffé mes soupirs, pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils! mon cher fils! soulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles; rendez-moi Télémaque que j'ai perdu, rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, et je vis heureux; mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parlait ainsi, il continuait son chemin vers la mer; et Télémaque, qui n'était pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'était déjà assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve, toujours cachée sur la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télémaque de son égide, et repandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avait point encore éprouvé

depuis qu'il était dans cette île. Enfin, ils arrivèrent dans un endroit de l'île où le rivage de la mer était escarpé; c'était un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardèrent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avait préparé était encore dans la même place: mais ils aperçurent un triste spectacle.

L'Amour était vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non seulement était insensible à ses traits, mais encore lui enlevait Télémaque: il pleurait de dépit, et alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts. Elle ne put le voir sans gémir, et elle sentit qu'il rouvrirait toutes les plaies de son cœur. L'Amour lui dit: Vous êtes déesse, et vous vous laissez vaincre par un faible mortel qui est captif dans votre île! pourquoi le laissez-vous sortir? O malheureux Amour! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicioeux conseils: c'est toi qui m'as tirée d'une douce et profonde paix, pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en est fait, j'ai juré par les ondes du Styx que je laisserais partir Télémaque. Jupiter même, le père des dieux, avec toute sa puissance, n'oserait contrevénir à ce redoutable serment. Télémaque sort de mon île: sors aussi, pernicioeux enfant: tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour, essuyant ses larmes, fit un souris moqueur et malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras! Laissez-moi faire: suivez votre serment; ne vous opposez point au départ de Télémaque. Ni vos nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui vous a surprise, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour; et il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance et la joie jusqu'au fond des entrailles de Calypso.

Ce qu'un zéphir fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissans que l'ardeur de l'été consume, ce discours le fit pour apaiser le désespoir de la déesse. Son visage devint serein, ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongeaient son cœur s'enfuirent pour un moment loin d'elle : elle s'arrêta, elle sourit, elle flatta le folâtre Amour ; et, en le flattant, elle se prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour, content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les nymphes, qui étaient errantes et dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, et leur dit : Télémaque est encore en vos mains ; hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussitôt elles allument des flambeaux, elles accourent sur le rivage, elles frémissent, elles poussent des hurlemens, elles secouent leurs cheveux épars, comme des bacchantes. Déjà la flamme vole, elle dévore le vaisseau, qui est d'un bois sec et enduit de résine ; des tourbillons de fumée et de flammes s'élèvent dans les nues.

Télémaque et Mentor aperçoivent ce feu de dessus le rocher, et entendent les cris des nymphes. Télémaque fut tenté de s'en réjouir : car son cœur n'était pas encore guéri ; et Mentor remarquait que sa passion était comme un feu mal éteint, qui sort de tems en tems de dessous la cendre, et qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens ! il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette île !

Mentor vit bien que Télémaque allait retomber dans toutes ses faiblesses, et qu'il n'y avait pas un seul moment à perdre. Il aperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté qui n'osait approcher de l'île, parceque tous les pilotes connaissaient que l'île de Calypso était inaccessible à tous les mortels.

Aussitôt le sage Mentor poussant Télémaque , qui était assis sur le bord du rocher , le précipite dans la mer , et s'y jette avec lui. Télémaque , surpris de cette violente chute , but l'onde amère , et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui et voyant Mentor qui lui tendait la main pour lui aider à nager , il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale.

Les nymphes , qui avaient cru les tenir captifs , poussèrent des cris pleins de fureur , ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso , inconsolable , rentra dans sa grotte , qu'elle remplit de ses hurlemens. L'Amour , qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite , s'éleva au milieu de l'air en secouant ses ailes , et s'envola dans le bocage d'Idalie , où sa cruelle mère l'attendait. L'enfant , encore plus cruel , ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avait faits. *(Télémaque).*

Le Singe.

Un vieux singe malin étant mort , son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton , où elle demanda à retourner parmi les vivants. Pluton vouloit la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide , pour lui ôter sa souplesse , sa vivacité et sa malice. Mais elle fit tant de tours plaisants et badins , que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire , et lui laissa le choix d'une condition. Elle demande à entrer dans le corps d'un perroquet. "Au moins , disoit-elle , je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes que j'ai long-temps imités. Étant singe je faisais des gestes comme eux ; et étant perroquet , je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations."

A peine l'âme du singe fut introduite dans ce nouveau métier , qu'une vieille femme causeuse l'acheta.

Il fit ses délices; elle le mit dans une belle cage. Il faisoit bonne chère, et discouroit toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parloit pas plus sensément que lui. Il joignoit à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession. Il remuoit sa tête ridiculement, il faisoit craquer son bec, il agitoit ses ailes de cent façons, et faisoit de ses pates plusieurs tours qui sentoient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenoit à toute heure ses lunettes pour l'admirer; elle étoit bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvoit plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut.

Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet. Mais il fit encore une farce devant le roi des ombres; et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisans qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il iroit dans le corps d'un homme; mais comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentoit, qui se vantoit sans cesse, qui faisoit des gestes ridicules, qui se moquoit de tout le monde, qui interrompoit toutes les conversations les plus polies et les plus solides, pour dire rien, ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant: 'Ho! ho! je te reconnois; tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet que j'ai vus autrefois. Qui t'ôteroit tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisseroit rien de toi. D'un joli singe et d'un bon perroquet, on n'en fait qu'un sot homme.'

M A R M O N T E L.

MARMONTEL (JEAN-FRANÇOIS) naquit le 11 juillet 1723 à Bort, petite ville du Limousin. Quelques succès obtenus aux *Jeux Floraux*, et les encouragements de Voltaire le déterminèrent à suivre la carrière des lettres ; il quitta sa province et vint à Paris, où bientôt il se fit un nom. Un prix de poésie à l'Académie française et deux tragédies qui réussirent firent croire un moment à Marmontel qu'il étoit poète ; mais il ne tarda pas à comprendre que ce n'étoit pas dans la poésie qu'il étoit appelé à se faire une réputation durable. Les *Contes moraux*, les romans de *Bélisaire* et des *Incas*, et les *Éléments de littérature*, accueillis dans la nouveauté avec une faveur marquée, sont des ouvrages que, dans tous les temps, on relira avec plaisir. Le style en est généralement pur et élégant, souvent même il a de l'éclat, de l'élévation, et de la chaleur.

Marmontel nommé membre de l'Académie française en 1763 à la mort de Bougainville, se retira dans le hameau d'Abloville au commencement de la révolution, et y mourut le 31 décembre 1799.

L'Orage, et la caverne des serpents au Pérou.

Un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout-à-coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflements. Une épaisse nuit enveloppe le ciel et le confond avec la terre ; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur ; cent tonnerres qui roulent et semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse, et qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre et des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre ; et de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrents. Les animaux épouvantés s'élançoient des bois dans la plaine ; et, à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlis-

sants , voyoient passer à côté d'eux le lion , le tigre , le linx , le léopard , aussi tremblants qu'eux-mêmes ; dans ce péril universel de la nature , il n'y a plus de férocité , et la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avoit , dans sa frayeur , gagné la cime d'une roche. Un torrent que se précipite en bondissant la déracine et l'entraîne , et le sauvage qui l'embrasse roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyoit avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre ; mais une colonne de feu , dont le sommet touche à la nue , descend sur l'arbre , et le consume avec le malheureux qui s'y étoit sauvé.

Cependant Molina s'épuisait à lutter contre la violence des eaux ; il gravissoit dans les ténèbres , saisissant tour-à-tour les branches , les racines des bois qu'il rencontroit , sans songer à ses guides , sans autre sentiment que le soin de sa propre vie ; car il est des moments d'effroi où toute compassion cesse , où l'homme , absorbé en lui-même , n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive en rampant au bas d'une roche escarpée , et à la lueur des éclairs , il voit une caverne dont la profonde et ténébreuse horreur l'auroit glacé dans tout autre moment. Meurtri , épuisé de fatigue , il se jette au fond de cet antre ; et là , rendant grâces au ciel , il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'apaise ; les tonnerres , les vents cessent d'ébranler la montagne ; les eaux des torrents , moins rapides , ne mugissent plus à l'entour ; et Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes , le frappe au moment même qu'il alloit s'endormir.

Ce bruit , pareil au broiement des cailloux , est celui d'une multitude de serpents * , dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue ; et entrelacés

* Les serpents à sonnettes.

l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvements, ce bruit qu'Alonzo reconnoît. Il sait que le venin de ces serpents est le plus subtil des poisons; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend, il croit les voir rampants autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, et prêts à s'élançer sur lui. Son courage épuisé succombe; son sang se glace de frayeur; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'ancre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, fremissant de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette foiblesse.

Le jour quit vint l'éclairer justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avoit pressenti; il le vit plus horrible encore. Il falloit mourir ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent; il se soulève avec lenteur, se courbe: et, les mains appuyées sur ses genoux tremblants, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortiroit de son tombeau. Le même orage qui l'avoit jeté dans le péril l'en préserva; car les serpents en avoient eu autant de frayeur qui lui-même; et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisants.

Un jour serein consolait la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offroit partout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançoient jusqu'aux nues, étoient courbées vers la terre; d'autres sembloient se hérissier encore d'horreur. Des collines qu'Alonzo avoit vu s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montroient leurs flancs déchirés. De vieux arbres

déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cèdre étendus, épars dans la plaine, la couvroient de leurs troncs brisés et de leurs branches fracassées. Des dents de rochers, détachées, marquoient la place des torrents; leur lit profond étoit bordé d'un nombre effrayant d'animaux doux, cruels, timides, féroces, qui avoient été submergés et revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées laissoient les bois et les campagnes se ranimer aux feux du jour naissant. Le ciel sembloit avoir fait la paix avec la terre, et lui sourire en signe de faveur et d'amour. Tout ce qui respiroit encore, recommençoit à jouir de la vie; les oiseaux, les bêtes sauvages avoient oublié leur effroi; car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, et qu'elle a refusé aux hommes.

Les Incas.

Le volcan de Quito.

Heureux les peuples qui cultivent les vallées et les collines que la mer forma dans son sein des sables que roulent ses flots, des dépouilles de la terre! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans alarmes; le laboureur y sème et y moissonne en paix. Mais malheur aux peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'Océan, et dont la cime s'élève au-dessus des nues! Ce sont des soupiraux que le feu souterrain s'est ouverts, en brisant la voûte des fournaies profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlants et liquides, des flots de cendre et de bitume qu'il lançoit, et qui, dans leur chute, s'accrualoient au bord de ces gouffres

ouverts ! Malheur aux peuples que la fertilité de ce terrain perfide attache ! Les fleurs, les fruits et les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui la dévore. Sa richesse, en croissant, présage sa ruine ; et c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs ; tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible, qui par de fréquentes secousses, en ébranle les fondements.

Un jour que le peuple indien, répandu dans les campagnes, labouroit, semoit, moissonnoit (car ce riche vallon présente tous ces travaux à la fois), et que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étoient occupées, les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'envoloppent, le temple et les palais chancèlent, et menacent de s'écrouler ; la montagne s'ébranle, et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide et des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment, et lancent dans les airs des éclats de rochers brûlants qu'ils ont détachés de l'abîme : superbe et terrible spectacle, de voir des rivières de feu bondir à flots étincelants à travers des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond !

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur, se répandent en un instant. Le laboureur regarde et reste immobile. Il n'oserait entamer la terre qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les prêtres du Soleil, les uns tremblants, s'élancent hors du temple ; les autres consternés, embrassent l'autel de leur

Dieu. Les vierges éperdues sortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête; et, courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

Les Incas.

LA HARPE.

LA HARPE (JEAN-FRANÇOIS DE) naquit à Paris en 1739. Il se livra tour à tour à l'éloquence et à la poésie, et mérita comme poète et comme prosateur une place honorable dans la littérature; c'est un écrivain correct et élégant auquel toutes les ressources du style étaient familières; mais ses ouvrages, poèmes ou éloges, sont en général dépourvus de force et de chaleur. *Warwick*, *Coriolan*, *Philoctète* et *Mélanie*, productions dramatiques estimables, ont obtenu dans la nouveauté un succès qui ne s'est pas soutenu au théâtre. L'ouvrage qui a contribué le plus à sa réputation est son *Cours de littérature*: il lui a mérité, malgré ses défauts, le surnom de *Quintilien français*.

La Harpe, qui avait succédé, à l'Académie française, à Colardeau, en 1776, mourut à Paris le 11 février 1803.

L'Homme de lettres.

Qu'est-ce qu'un homme de lettres? C'est celui dont la profession principale est de cultiver sa raison, pour ajouter à celle des autres. C'est dans ce genre d'ambition, qui lui est particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt que les autres hommes dispersent sur les différents objets qui les entraînent tour à tour. Jaloux d'étendre et de multiplier ses idées, il remonte dans les siècles, et s'avance au

travers des monuments épars de l'antiquité, pour y recueillir, sur des traces souvent presque effacées, l'âme et la pensée des grands hommes de tous les âges. Il converse avec eux dans leur langue, dont il se sert pour enrichir la sienne. Il parcourt le domaine de la littérature étrangère, dont il remporte des dépouilles honorables au trésor de la littérature nationale. Doué de ces organes heureux qui font aimer avec passion le beau et le vrai en tout genre, il laisse les esprits étroits et prévenus s'efforcer en vain de plier à une même mesure tous les talents et tous les caractères, et il jouit de la variété féconde et sublime de la nature, dans les différents moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour charmer les hommes, les éclairer et les servir. C'est pour lui surtout que rien n'est perdu de ce qui s'est fait de bon et de louable; c'est pour une oreille telle que la sienne que Virgile a mis tant de charme dans l'harmonie de ses vers; c'est pour un juge aussi sensible que Racine répandit un jour si doux dans les replis des âmes tendres; que Tacite jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'âme des tyrans; c'est à lui que s'adressait Montesquieu quand il plaidait pour l'humanité, Fénelon quand il embellissait la vertu. Pour lui toute vérité est une conquête, tout chef-d'œuvre est une jouissance. Accoutumé à puiser également dans ses réflexions et dans celles d'autrui, il ne sera ni seul dans la retraite, ni étranger dans la société. Enfin, quel que soit le travail où il s'applique, soit qu'il marche à pas mesurés dans le monde intellectuel des spéculations mathématiques, ou qu'il s'égaré dans le monde enchanté de la poésie, soit qu'il attendrisse les hommes sur la scène, ou qu'il les instruisse dans l'histoire; en portant ses tributs au temple des arts, il ne cherchera pas à renverser ses concurrents dans la route, ni à déshonorer leurs offrandes pour relever le prix de la sienne; il ne détournera pas des triomphes d'autrui son œil cons-

terné ; les cris de la renommée ne seront pas pour son âme un bruit importun, et, au lieu que la médiocrité inquiète et jalouse gémit de tous les succès parce que le champ du génie se rétrécit sans cesse à ses faibles yeux, le véritable homme de lettres, le parcourant d'un regard plus vaste et plus sûr, y verra toujours et un monument à élever et une place à obtenir.

(Discours de réception à l'Académie française).

Corneille et Racine.

Corneille dut avoir pour lui la voix de son siècle dont il était le créateur ; Racine doit avoir celle de la postérité dont il est à jamais le modèle. Les ouvrages de l'un ont dû perdre beaucoup avec le temps, sans que sa gloire personnelle doive en souffrir ; le mérite des ouvrages du second doit croître et s'agrandir dans les siècles avec sa renommée et nos lumières.

Peut-être les uns et les autres ne doivent point être mis dans la balance ; un mélange de beautés et de défauts ne peut entrer en comparaison avec des productions achevées qui réunissent tous les genres de beautés dans le plus éminent degré, sans autres défauts que ces taches légères qui avertissent que l'auteur était homme.

Quant au mérite personnel, la différence des époques peut le rapprocher malgré la différence des ouvrages ; et si l'imagination veut s'amuser à chercher des titres de préférence pour l'un ou pour l'autre, que l'on examine lequel vaut le mieux d'avoir été le premier génie qui ait brillé après la longue nuit des siècles barbares, ou d'avoir été le plus beau génie du siècle le plus éclairé de tous les siècles.

Le dirai-je ? Corneille me paraît ressembler à ces

Titans audacieux qui tombent sous les montagnes qu'ils ont entassées : Racine me paraît le véritable Prométhée qui a ravi le feu des cieux.

(*Eloge de Racine*).

La Fontaine.

Il est donc aussi des honneurs publics pour l'homme simple et le talent aimable ! Ainsi donc la postérité, plus promptement frappée en tout genre de ce qui se présente à ses yeux avec un éclat imposant, occupée d'abord de célébrer ceux qui ont produit des révolutions mémorables dans l'esprit humain, ou qui ont régné sur les peuples par les puissantes illusions du théâtre, la postérité a tourné ses regards sur un homme qui, sans avoir à lui offrir des titres magnifiques, ni d'aussi grands monuments, ne méritait pas moins ses attentions et ses hommages ; sur un écrivain original et enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrage plus fait pour être goûté avec délices, que pour être admiré avec transport ; à qui nul n'a ressemblé dans le talent de raconter ; que nul n'égala jamais dans l'art de donner des grâces à la raison, et de la gaieté au bon sens ; sublime dans sa naïveté, et charmant dans sa négligence ; sur un homme modeste qui a vécu sans éclat en produisant des chefs-d'œuvre, comme il vivait avec sagesse en se livrant dans ses écrits à toute la liberté de l'enjouement ; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté ; qui devait être plus relu que célébré, et qui obtint plus de renommée que de récompenses ; homme d'une simplicité rare, qui sans doute ne pouvait pas ignorer son génie, mais ne l'appréciait pas, et qui même, s'il pouvait être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite. (*Eloge de La Fontaine*).

Racine et Voltaire.

Tous deux ont possédé ce mérite si rare de l'élegance continue et de l'harmonie, sans lequel, dans une langue formée, il n'y a point d'écrivain; mais l'élegance de Racine est plus égale, celle de Voltaire est plus brillante. L'une plaît davantage au goût, l'autre à l'imagination.

Dans l'un, le travail, sans se faire sentir, a effacé jusqu'aux imperfections les plus légères; dans l'autre, la facilité se fait apercevoir à la fois et dans les beautés, et dans les fautes. Le premier a corrigé son style, sans en refroidir l'intérêt; l'autre y a laissé des taches, sans en obscurcir l'éclat. Ici, les effets tiennent plus souvent à la phrase poétique; là, ils appartiennent plus à un trait isolé, à un vers saillant.

L'art de Racine consiste plus dans le rapprochement nouveau des expressions; celui de Voltaire, dans de nouveaux rapports d'idées. L'un ne se permet rien de ce qui peut nuire à la perfection, l'autre ne se refuse rien de ce qui peut ajouter à l'ornement. Racine, à l'exemple de Despréaux, a étudié tous les effets de l'harmonie, toutes les formes du vers, toutes les manières de le varier. Voltaire, sensible surtout à cet accord si nécessaire entre le rythme et la pensée, semble regarder le reste comme un mérite subordonné, qu'il rencontre plutôt qu'il ne le cherche. L'un s'attache plus à finir le tissu de son style, l'autre à en relever les couleurs. Dans l'un, le dialogue est plus lié; dans l'autre, il est plus rapide.

Dans Racine il y a plus de justesse; dans Voltaire plus de mouvement. Le premier l'emporte pour la profondeur et la vérité; le second pour la véhémence et l'énergie. Ici, les beautés sont plus sévères, plus irréprochables; là, elles sont plus variées, plus séduisantes. On admire dans Racine cette perfection toujours plus étonnante à mesure qu'elle est plus

examinée; on adore dans Voltaire cette magie qui donne de l'attrait même à ses défauts. L'un vous paraît toujours plus grand par la réflexion, l'autre ne laisse pas maître de réfléchir. Il semble que l'un ait mis son amour-propre à défier la critique, et l'autre à la désarmer.

Enfin, si l'on ose hasarder un résultat sur des objets livrés à jamais à la diversité des opinions, Racine, lu par les connaisseurs, sera regardé comme le poète le plus parfait qui ait écrit: Voltaire aux yeux des hommes rassemblés au théâtre, sera le génie le plus tragique qui ait régné sur la scène.

(Cours de littérature).

RAYNAL.



RAYNAL (GUILLAUME-THOMAS-FRANÇOIS, abbé) naquit à Saint Geniès en Rouergue, en 1711. Son *Histoire du parlement d'Angleterre* et celle du *Stathoudérat* sont aujourd'hui complètement oubliées; sa réputation n'est fondée que sur son *Histoire philosophique et politique des deux Indes*, qui obtint dans le dernier siècle un grand succès de parti. Cet ouvrage, rempli de déclamations philosophiques contre les lois et les gouvernants, plut alors par ses défauts mêmes. Aujourd'hui, tout en faisant la part des erreurs, des inexactitudes et des contradictions nombreuses que renferme ce livre, on est forcé de reconnaître qu'il présente des faits curieux et des tableaux intéressants, que la narration en est vive, rapide, animée, et que le style en est souvent noble et élevé.

Raynal mourut à Passy près Paris le 6 mars 1796.

Maldonata,

ou la lionne reconnoissante.

Les Espagnols avoient fondé Buenos-Ayres en 1555. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres: tous

ceux qui se permettoient d'en aller chercher étoient massacrés par les sauvages, et l'on se vit réduit à défendre, sous peine de la vie de sortir de l'enceinte du nouvel établissement. Une femme, à qui la faim sans doute avoit donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avoit établis autour de la colonie pour la garantir des dangers où elle se trouvoit par la famine. Maldonata (c'étoit le nom de la transfuge), après avoir erré quelque temps dans des routes inconnues et désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Quelle fut sa terreur d'y rencontrer une lionne, et sa surprise quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la caresser et lui lécher les mains avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'effrayer! L'Espagnole s'aperçut bientôt que la lionne étoit pleine, et que ses gémissements étoient le langage d'une mère qui réclamoit du secours pour la délivrer de son fardeau. Maldonata aida la nature dans le moment douloureux où elle semble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissants le jour et cette vie qu'elle leur laisse respirer si peu de temps. La lionne, heureusement délivrée, va bientôt chercher une nourriture abondante, et l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice: celle-ci la partageoit chaque jour avec les jeunes lionceaux qui, nés par ses soins et élevés avec elle, sembloient reconnoître, par des jeux et des morsures innocentes, un bienfait que leur mère payoit de ses plus tendres empressements. Mais quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre et de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois; et la lionne, que la tendresse maternelle ne rappeloit plus dans sa caverne, disparut elle-même, et s'égara dans un désert que la faim dépeuploit chaque jour. Maldonata, seule et sans subsistance, se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivants, mais dont sa pitié

avoit su lui faire un asyle. Cette femme, privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas longtemps errante, sans tomber entre les mains des sauvages indiens. Une lionne l'avoit nourrie, et des hommes la firent esclave! Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols, qui la ramenèrent à Buenos-Ayres. Le commandant, plus féroce lui seul que les lions et les sauvages, ne la crut pas sans doute assez punie de son évacion par les dangers et les maux qu'elle avoit essayés; le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre, au milieu d'un bois pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monstres dévorants. Deux jours après, quelques soldats allèrent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouvèrent pleine de vie au milieu des tigres affamés qui, la gueule ouverte sur cette proie, n'osoient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats, qu'ils en étoient immobiles d'attendrissement et de frayeur. La lionne, en les voyant, s'éloigna de l'arbre comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Mais, quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer par des caresses et de doux gémissements les prodiges de reconnaissance que cette femme racontoit à ses libérateurs. La lionne suivit quelque temps les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de respect et d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater quand elle accompagne jusqu'au vaisseau un père ou un fils chéri qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le Nouveau-Monde, d'où peut-être il ne reviendra jamais. Le commandant, instruit de toute l'aventure par ses soldats, et ramené par un monstre des bois aux sentiments de l'humanité que son cœur farouche avoit dépouillés sans doute en passant les mers, laissa vivre une femme que le Ciel avoit si visiblement protégée.

M A U R Y.

MAURY (JEAN-SIFFREIN, cardinal), fils d'un cordonnier de Valréas (Comtat-Venaissin); naquit le 26 juin 1746. Il préluda par des triomphes académiques aux succès qu'il obtint dans la chaire. Ses *Sermons* et ses *Panegyriques* fixèrent l'attention de l'Académie française; qui l'appela, en 1785, à succéder à Le Franc de Pompignan. L'éloge de Le Franc exigeait autant de réserve que d'habileté; le récipiendaire sut remplir, aux applaudissements de tous les partis, cette tâche difficile et délicate. Membre de l'Assemblée constituante, il lutta avec plus de talent que de bonheur contre le plus éloquent tribun des temps modernes, le célèbre Mirabeau. A l'époque de la *Terreur*, il se réfugia en Italie, et ne revint en France qu'après la fondation de l'empire. Il publia en 1810 son *Essai sur l'éloquence de la chaire*. Napoléon le nomma à l'archevêché de Paris, siège dont il fut dépossédé en 1814. Il se retira alors à Rome, et y expira, le 11 mai 1817, après avoir subi de longues persécutions.

Bossuet orateur.

Au seul nom de Démosthène, mon admiration me rappelle celui de ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance, l'homme le plus éloquent de notre nation. Que l'on se représente donc un de ces orateurs que Cicéron appelle véhéments, et en quelque sorte tragiques, qui, doués par la nature de la souveraineté de la parole, et emportés par une éloquence toujours armée de traits brûlants comme la foudre, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'art à toute la hauteur de leurs propres conceptions; un orateur qui, par ses élans, monte jusqu'aux cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées, agrandies encore par la religion, pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, et abattre l'orgueil des princes et des rois devant le Dieu qui, après les avoir distingués sur la terre durant le rapide instant de la vie, les rend tous à leur néant, et les confond à jamais dans la poussière de notre commune origine; un orateur qui a montré, dans tous les genres qu'il invente ou qu'il féconde, le premier

et le plus beau génie qui ait jamais illustré les lettres, et qu'on peut placer, avec une juste confiance à la tête de tous les écrivains anciens et modernes qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain; un orateur qui se crée une langue aussi neuve et aussi originale que ses idées, qui donne à ses expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit; et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble changer de caractère, et se diviniser en quelque sorte sous sa plume; un apôtre qui instruit l'univers en pleurant et en célébrant les plus illustres de ses contemporains, qu'il rend eux-mêmes, du fond de leurs cercueils, les premiers instituteurs et les plus imposants moralistes de tous les siècles: qui répand la consternation autour de lui, en rendant, pour ainsi dire, présents les malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert tout le néant de la nature humaine; enfin, un orateur dont les discours, inspirés ou animés par la verve la plus ardente, la plus originale, la plus véhémence et la plus sublime, sont, en ce genre, des ouvrages absolument à part, des ouvrages où, sans guides, sans modèles, il atteint la limite et la perfection des ouvrages classiques, consacrés, en quelque sorte, par le suffrage unanime du genre humain, et qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût et son talent à Rome, en méditant les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange: voilà le Démosthène français! voilà Bossuet! On peut appliquer à ses écrits oratoires l'éloge mémorable que faisait Quintilien du Jupiter de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait ajouté à la religion des peuples. (*Essai sur l'éloquence*).

Bourdaloie.

Ce qui me ravit, ce qu'on ne saurait assez pré-

coniser dans les sermons de l'éloquent Bourdaloue, c'est qu'en exerçant le ministère apostolique, cet orateur plein de génie se fait presque toujours oublier lui-même, pour ne s'occuper que de l'instruction et des intérêts de ses auditeurs; c'est que dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il ne se permet pas une seule phrase inutile à son sujet, n'exagère jamais aucun des devoirs du Christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils évangéliques; et que sa morale, constamment réglée par la sagesse, éclairée de ses principes, peut et doit toujours être réduite en pratique; c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnements avec cet ordre savant dont parle Quintilien, lorsqu'il compare l'habileté d'un grand écrivain qui règle la marche de son discours à la tactique d'un général qui range son armée en bataille; c'est cette puissance de dialectique, cette marche didactique et ferme, cette force toujours croissante, cette logique exacte et serrée, disons mieux, cette éloquence continue du raisonnement qui dévoile et combat les sophismes, les contradictions, les paradoxes, et forme de l'ordonnance de ses preuves un corps d'instruction, où tout est également plein, lié, soutenu, assorti, où chaque pensée va au but de l'orateur qui tend toujours, en grand moraliste, au vrai et au solide plutôt qu'au brillant et au sublime du sujet; c'est cette véhémence accablante et néanmoins pleine d'onction, dans la bouche d'un accusateur qui, en plaidant contre vous, au tribunal de votre conscience, vous force à chaque instant de prononcer en secret le jugement qui vous condamne; c'est la perspicacité avec laquelle il fonde tous nos devoirs sur nos intérêts, et cet art si persuasif qu'on ne voit guère que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de la vérité qu'il veut établir; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à ima-

gner au lecteur par de-là chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois quatre sur la même matière, et qu'on ne sache souvent après les avoir lus auquel de ces sermons il faut donner la préférence; c'est cette sûreté et cette opulence de doctrine qui font de chacune de ses instructions un traité savant et oratoire de la matière dont elles sont l'objet; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, lumineux et concis, où rien ne brille que par l'éclat de la pensée, où règne toujours le goût le plus sévère et le plus pur, et où l'on n'aperçoit jamais aucune expression ni emphatique, ni rampante; c'est cette pénétrante sagacité qui creuse, approfondit, féconde, épuise chaque sujet; c'est cette compréhension vaste et profonde qu'il ne partage qu'avec saint Augustin et Bossuet, pour saisir dans l'Evangile, et y embrasser d'un coup d'œil, les lois, l'ensemble, l'esprit et tous les rapports de la morale chrétienne; c'est la série de ses tableaux, de ses preuves, de ses mouvements, la connaissance la plus étendue et la plus exacte de la religion, l'usage imposant qu'il fait de l'Écriture, l'à-propos des citations non moins frappantes que naturelles qu'il emprunte des Pères de l'Église, et dont il tire un parti plus neuf, plus concluant, plus heureux, que n'a jamais fait aucun autre orateur chrétien.

Enfin, je ne puis lire les ouvrages de ce grand homme sans me dire à moi-même, en y désirant quelquefois, j'oserai l'avouer avec respect, plus d'élan à sa sensibilité, plus d'ardeur à son génie, plus de ce feu sacré qui embrasait l'âme de Bossuet, surtout plus d'éclat et de souplesse à son imagination: voilà donc, si l'on y ajoute ce beau idéal, jusqu'où le génie de la chaire peut s'élever, quand il est fécondé et soutenu par un travail immense!

(*Essai sur l'éloquence*).

B O U R D A L O U E.

BOURDALOUE (Louis) naquit à Bourges le 20 août 1632. Il fit ses études chez les jésuites et y enseigna pendant quelque temps la rhétorique, la philosophie et la théologie. Il vint à Paris en 1669, époque où, dans la chaire, le mauvais goût dominait encore; ses sermons commencèrent la réforme, et alors, dit Voltaire, *on entendit enfin dans la chaire la raison éloquente*. Louis XIV fut vivement ému de son éloquence, et il fit appeler dix ans de suite Bourdaloue à Versailles pour y prêcher soit l'Avent, soit le Carême.

Bourdaloue est surtout remarquable comme dialecticien; la force des raisonnements, la solidité des preuves, sont les qualités principales de son éloquence, car sa diction est plus souvent rude qu'elle n'est énergique. Parmi les orateurs de la chaire, il est placé au premier rang après Massillon.

Bourdaloue mourut à Paris le 13 mai 1704.

L'oubli et l'abandon des pauvres.

Combien de pauvres sont oubliés; combien demeurent sans secours et sans assistance! Oubli d'autant plus déplorable, que, de la part des riches, il est volontaire, et par conséquent criminel. Je m'explique: combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas, et qu'on ne veut pas les connaître! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce

qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant; et, quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter! Combien de pauvres abandonnés! Combien de désolés dans les prisons! Combien de languissants dans les hôpitaux! Combien de honteux dans les familles particulières! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut ni ignorer ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés! combien sont durement traités, combien manquent de tout, pendant que le riche est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourrait appeler le scandale de la Providence, la patience des pauvres outragés par la dureté et par l'insensibilité des riches.

(Sermons).

L'Ambition.

L'ambition montre à celui qu'elle aveugle, pour terme de ses poursuites, un état florissant où il n'aura plus rien à désirer, parce que ses vœux seront accomplis, où il goûtera le plaisir le plus doux pour lui, et dont il est le plus sensiblement touché: savoir, de dominer, d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires et le dispensateur des grâces, de briller dans un

ministère, dans une dignité éclatante ; d'y recevoir l'encens du public et ses soumissions ; de s'y faire craindre, honorer, respecter.

Tout cela rassemblé dans un point de vue lui trace l'idée la plus agréable, et peint à son imagination l'objet le plus conforme aux vœux de son cœur ; mais dans le fond ce n'est qu'une idée, et voici ce qu'il y a de plus réel : c'est que pour atteindre jusque là, il y a une route à tenir, pleine d'épines et de difficultés ! C'est que, pour parvenir à cet état où l'ambition se figure tant d'agrémens, il faut prendre mille mesures toutes également gênantes, et toutes contraires à ses inclinations ; qu'il faut se miner de réflexions et d'étude ; rouler pensées sur pensées, desseins sur desseins, compter toutes ses paroles, composer toutes ses démarches ; avoir une attention perpétuelle et sans relâche, soit sur soi-même, soit sur les autres. C'est que, pour contenter une seule passion, qui est de s'élever à cet état, il faut s'exposer à devenir la proie de toutes ses passions, car y en a-t-il une en nous que l'ambition ne suscite contre nous ?

Et n'est-ce pas elle qui, selon les différentes conjonctures et les divers sentimens dont elle est émue, tantôt nous aigrit des dépités les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus profondes colères, tantôt nous accable des plus cruelles jalousies, qui font souffrir à une âme comme une espèce d'enfer, et qui la déchirent par mille bourreaux intérieurs et domestiques ? C'est que, pour se pousser à cet état, et pour se faire jour au travers de tous les obstacles qui nous en ferment les avenues, il faut entrer en guerre avec des compétiteurs qui y prétendent aussi bien que nous, qui nous éclairent dans nos intrigues, qui nous dérangent dans nos projets, qui nous arrêtent dans nos voies ; qu'il faut opposer crédit à crédit, patron à patron, et pour cela s'assujettir aux plus

ennuyeuses assiduités, essayer mille rebuts, digérer mille dégoûts, se donner mille mouvements, n'être plus à soi, et vivre dans le tumulte et la confusion. C'est que, dans l'attente de cet état, où l'on n'arrive pas tout d'un coup, il faut supporter des retards capables non seulement d'exercer, mais d'épuiser toute la patience; que, durant de longues années, il faut languir dans l'incertitude du succès, toujours flottant entre l'espérance et la crainte, et souvent après des délais presque infinis, ayant encore l'affreux déboire de voir toutes ses prétentions échouer, et ne remportant, pour récompense de tant de pas malheureusement perdus, que la rage dans le cœur et la honte devant les hommes.

Je dis plus: c'est que cet état, si l'on est enfin assez heureux pour s'y ingérer, bien loin de mettre des bornes à l'ambition et d'en éteindre le feu, ne sert au contraire qu'à l'atténuer, que d'un degré on tend bientôt à un autre, tellement qu'il n'y a rien où l'on ne se porte, ni rien où l'on se fixe, rien que l'on ne veuille avoir, ni rien dont on jouisse; que ce n'est qu'une perpétuelle succession de vues, de désirs, d'entreprises, et, par une suite nécessaire, qu'un perpétuel tourment. C'est que, pour troubler toute la douceur de cet état, il ne faut souvent que la moindre circonstance et le sujet le plus léger, qu'un esprit ambitieux grossit, et dont il se fait un monstre.



FLÉCHIER.

FLÉCHIER (ÉSPRIT) naquit à Pernes (Vaucluse) le 10 juin 1632. Le P. Hercule Audiffret, son oncle, homme pieux et savant, dirigea son éducation. Après sa mort, Fléchier quitta la province et vint à Paris. Avant de prendre rang parmi les orateurs qui illustraient la chaire, il se fit connaître par des poésies latines écrites avec une élégance remarquable. Ses *Sermons* augmentèrent sa renommée, et ses *Oraisons funèbres* y mirent le comble. Louis XIV le nomma en 1685 à l'évêché de Lavaur, et en 1687 à celui de Nismes. Dans ce diocèse où il trouva autant de protestants que de catholiques, Fléchier sut être l'ami et le bienfaiteur des uns et des autres, et se concilier l'estime et l'affection de tous.

Admis à l'Académie française en 1673, il y fut reçu le même jour que Racine.

Fléchier mourut à Montpellier en 1710.

Exorde de l'oraison funèbre de Turenne.

Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture-Sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme, qui portoit la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvroit son camp du bouclier, et forçoit celui des ennemis avec l'épée; qui donnoit à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissoit Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle; cet homme, qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfants d'Amnon et d'Esau, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie après avoir brûlé sur leurs propres autels les

dieux des nations étrangères; cet homme, que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venoit, tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie; ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce morne et long silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la piété, la crainte, ils s'écrièrent: *Comment est mort cet homme puissant, qui savoit le peuple d'Israël?* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles: *Comment est mort cet homme puissant, qui savoit le peuple d'Israël?*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Escriture, celui dont je viens vous parler? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables, et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. Oh! si l'Esprit divin, l'Esprit de force et de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives et naturelles

qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, et quelle impression feroit sur vos cœurs le recit de tant d'actions édifiantes et glorieuses!

Que le matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort du Vicomte de Turenne? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire; conduites d'armées, sièges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience? Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie; grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété?

Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes et plus touchants, qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix? Pussances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée, et, dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! les jugements de Dieu sont impénétrables: mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine, dont les intentions étoient pures, et dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue et plus étendue.

Retenons nos plaintes, Messieurs ; il est temps de commencer son éloge, et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'État par sa valeur, des passions de l'âme par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois peut-être le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes, j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des Miséricordes, et j'attirerai partont votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

(Oraison funèbre de Turenne.)



MASSILLON.

MASSILLON (JEAN-BAPTISTE) naquit à Hières en Provence le 24 juin 1663. Les supérieurs de l'Oratoire ayant pressenti qu'il devait leur faire honneur, l'admirent, à dix-huit ans, dans leur congrégation. Dès son début dans la chaire Massillon obtint un succès qui effraya sa modestie ; il alla se cacher dans l'abbaye de Septfons, pour échapper, disait-il, *au démon de l'orgueil*. Un hasard le fit connaître au cardinal de Noailles, qui le tira de sa retraite. Chargé en 1699 de prêcher le Carême à l'église de l'Oratoire, et l'Avent à Versailles, Massillon excita à la ville et à la cour un égal enthousiasme. Jamais on n'avait entendu du haut de la chaire une éloquence aussi pure, aussi harmonieuse et aussi pathétique. En 1704, il prêcha un second Carême avec le même succès ; mais l'envie le calomnia auprès de Louis XIV, et jusqu'à la mort de grand roi, Massillon vécut dans une sorte de disgrâce. Nommé, en 1717, par le régent, évêque de Clermont, il prononça, la même année, devant Louis XV âgé de neuf ans le *Petit-Carême*, qui peut être regardé, sinon comme le chef-d'œuvre, du moins comme le vrai modèle de l'éloquence de la chaire. Reçu membre de l'Académie française en 1719, Massillon quitta presque aussitôt Paris et se rendit à Clermont, où il mourut le 18 septembre 1742, regretté des pauvres comme un père, du clergé comme un bienfaiteur, et de tous comme un ami.

L'Avarice.

L'avare n'amasse que pour amasser ; ce n'est pas pour fournir à ses besoins, il se les refuse ; son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que lui-même ; toutes ses actions, toutes ses affections ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe, et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé ; car, tel est le caractère de cette honteuse passion, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un

mystère que pour celui seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences; on les cache aux yeux du public; une imprudence peut quelquefois les dévoiler, mais le coupable cherche autant qu'il est en soi les ténèbres. Mais pour la passion de l'avarice, l'avare ne se la cache qu'à lui-même: loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert; il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, et, pour ainsi dire, sur son front.

L'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions, au lieu que l'avarice semble se ranimer et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas sordide doit disparaître et nous être enlevé, plus on s'y attache; plus la mort approche, plus on couve des yeux son misérable trésor, plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion; les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'âme; elle se nourrit et s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent et éteignent toutes les autres. On a vu des hommes dans une décrépitude où à peine leur restoit-il assez de force pour soutenir un cadavre tout prêt à retomber en poussière ne conserver dans la défaillance totale des facultés, de leur âme un reste de sensibilité, et, pour ainsi dire, un signe de vie, que pour cette indigne passion; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste: le dernier soupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers moments la regarder encore; et l'infortuné qui meurt, jeter encore des regards mourants qui vont s'éteindre, sur un argent que la mort lui arrache. mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

(Discours sinodaux).

Existence de Dieu

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches et de spéculations pénibles pour connoître ce qu'est Dieu? Nous n'avons qu'à lever les yeux en haut, nous voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atôme imperceptible. Quelle magnificence! Qui a dit au soleil: 'Sortez du néant, et présidez au jour?' Et à la lune: 'Paraissez, et soyez le flambeau de la nuit?' Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses, attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la Toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Quel autre que le souverain Créateur de l'univers pourroit les avoir opérées? Serroient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? Et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait?

Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur: leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes, nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament.

Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il étoit; c'est là où ils étudièrent d'abord ce qu'il vouloit leur manifester de ses perfections infinies; c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternoient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur falloit pas des prophètes pour les instruire de ce qu'ils devoient à la majesté suprême; la structure admirable des cieus et de l'univers le leur apprenoit assez. Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfants; mais ce précieux dépôt se corrompît entre leurs mains. A force d'admirer la beauté et l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même: les astres, qui ne paroissoient que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Insensés! ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qui ne pouvoient ni les entendre ni les recevoir! La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devoient à leur auteur.

(Paraphrase du Psaume XVIII).

La dureté envers les indigents.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux, en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux qu'une charité si sèche et si farouche; car la pitié, qui paroît touchée de leurs maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes; on s'en prend

à eux de leur indigence et de leur misère ; et en les secourant, on achète le droit de les insulter.

Mais s'il étoit permis à ce malheureux que vous outragez, de vous répondre, si l'abjection de son état n'avoit pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue : "Que me reprochez-vous ? vous diroit-il ; une vie oiseuse et des mœurs inutiles et errantes ? Mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence ? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements de la volupté. Je puis être un serviteur inutile : n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle ? Ah ! si les plus coupables étoient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée auroit-elle quelque chose au-dessus de la mienne ? Vous me reprochez des forces, dont je ne me sers pas : mais quel usage faites-vous des vôtres ? Je ne devrois pas manger parce que je ne travaille point : mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi ? N'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse ? Ah ! Dieu jugera entre vous et moi : et devant son tribunal redoutable, on verra si vos voluptés et vos profusions vous étoient plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines."

Offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères ; adoucissons du moins, par notre humanité, le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout-à-fait nos frères. Hélas ! on donne dans un spectacle des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre ; on honore des malheurs feints, d'une véritable sensibilité ; on sort d'une représentation le cœur encore tout ému du récit de l'infortuné d'un héros fabuleux ; et votre frère que vous rencontrez au sortir de là, couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible ; et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion ! et vous ne daignez pas l'en-

tendre, et vous l'éloignez même rudement, et achevez de lui serrer le cœur de tristesse! Ame inhumaine! avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre? Le spectacle d'un homme souffrant n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié?

(Carême).

La mort.

Nous la portons tous en naissant dans le sein. Il semble que nous avons sucé, dans les entrailles de nos mères, un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par le trépas. Nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau. Le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit, les aliments nous corrompent, les remèdes nous affoiblissent, ce feu spirituel qui nous anime au-dedans, nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devrait être plus familière à l'homme que celle de la mort? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste objet? Et le plus ou le moins que nous avons à vivre fait-il une différence assez grande pour nous regarder comme immortels sur la terre?

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale: les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années; et héritiers des bénédictions de l'ancien temps, ils meurent pleins de joie, au milieu d'une nombreuse postérité; les autres, arrêtés dès le milieu de leur course,

voient les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, et cherchent en vain le reste de leurs années. Enfin, il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore, et celui qui les voit sécher et disparaître. Le moment fatal, marqué à chacun, est un secret écrit dans le livre éternel.

Nous vivons donc tous incertains de la durée de nos jours, et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons pas où la placer dans les différents âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable. Le doute si l'on y parviendra, qui devrait, ce semble, borner en-deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au-delà de cet âge. Notre crainte, ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus, qui ne porte sur rien du tout; de sorte que l'incertitude, qui ne devrait tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fond même.

(Sermon sur la mort).



BRIDAINE.

BRIDAINE (JACQUES) naquit dans le voisinage d'Uzès le 21 mars 1701. Son éloquence tenait tout de l'inspiration et rien de l'étude. Ses sermons ont été tous improvisés, et les fragments qu'on en a conservés sont dus en grande partie à l'abbé Maury, qui les a retenus de mémoire. L'élévation et l'énergie qu'on y remarque donnent la plus haute idée de l'éloquence de ce célèbre missionnaire, qui ne fit imprimer que des *Cantiques spirituels*.

Bridaine mourut à Roquemaure en 1767.

Exorde d'un sermon prononcé devant la plus haute compagnie de la capitale.

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent; et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui

manquaient de pain ; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait ? malheureux ! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis : ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui nous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main : tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité ! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver ? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera ; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

Parabole de la mort du Christ.

Dieu réveille en ce moment dans mon esprit le souvenir d'une histoire édifiante, dont vous avez tout

autant besoin que moi pour soulager votre piété du récit et du poids de ces horribles profanations. Il y avait donc, mes frères, très loin d'ici, dans une ville que je ne dois point nommer, pour ne pas vous faire connaître la partie intéressée; il y avait, dis-je, un jeune homme d'une très grande famille, d'une parfaite conduite, de la plus belle espérance, et qui jouissait dans tout le pays de la meilleure réputation. C'était un fils unique connu par son excellent cœur, et qui faisait la gloire et les délices de ses parents. Il arriva que d'autres jeunes gens de son âge, avec lesquels il n'avait aucune liaison, se compromirent de la manière la plus grave dans une très mauvaise affaire avec sa propre famille, qui voulut en avoir justice. On leur fit donc leur procès, qui fournit bientôt assez de preuves pour les pouvoir tous condamner à mort. La désolation était universelle dans la ville où ils devaient subir leur triste sort au milieu de la place publique. Notre charitable jeune homme en fut touché, et ne voyant pas d'autre moyen d'obtenir leur grâce, poussé par son bon naturel, il sut si bien s'y prendre que, par un effort de la générosité la plus extraordinaire, il survint comme partie principale dans ce procès criminel, en se substituant lui-même à cette troupe de malheureux. Ce n'est pas tout: il faut vous dire encore qu'il était le fils du seigneur du lieu; il poussa donc la charité jusqu'à se faire charger juridiquement, et à se charger pour son propre fait de la responsabilité du crime qu'ils avaient commis, paraissant ainsi l'unique criminel, aux yeux de la justice; de sorte que les juges ne virent plus et ne durent effectivement plus voir que lui seul à poursuivre et à punir.

On l'admira, on le plaignit. Mais la rigueur des formes et la lettre de la loi obligèrent les magistrats de prononcer contre lui, quoiqu'à regret, un arrêt de mort. Ce fut une consternation générale. Le jour de l'exécution est fixé au lendemain. Par une disposition de la Providence, au moment où le bourreau

arrive sur la place pour préparer l'échafaud, il est frappé lui-même de mort subite en présence de tout le peuple. On s'écrie sur-le-champ de tout les côtés que c'est une déclaration manifeste du ciel, et qu'il faut absolument faire grâce au pauvre patient, victime volontaire du dévouement le plus héroïque. Tous les cœurs déchirés poussent à la fois le même cri en sa faveur. Mais tout-à-coup un autre jeune homme fait entendre sa voix au milieu de la multitude: c'était précisément l'un des complices impliqués dans le même procès criminel, et auquel un si beau sacrifice venait de sauver la vie. 'Personne ne se présente, dit-il, pour dresser l'échafaut; eh bien! je prends sur moi ce soin. Il n'y a point de bourreau! j'en ferai les fonctions, et je me charge du supplice.' Tout le monde frissonna d'horreur, comme nous tous tant que nous sommes ici présents, en entendant une proposition aussi barbare, que les juges n'étaient pas en droit de rejeter. Il se mit donc à l'œuvre, et la sentence fut exécutée. Vous frémissez, mes frères! A la bonne heure! Mais je suppose que vous me comprenez. Ce jeune homme si intéressant qui vient de mourir en quelque sorte devant vous pour le salut de ses frères, c'est Jésus-Christ en son état de victime toujours vivante dans le sacrement de l'Eucharistie! Et ce bourreau d'office, ce bourreau volontaire, qui est-il? C'est vous tous, pécheurs sacrilèges qui m'écoutez. Jésus-Christ, votre rédempteur et le mien, s'était donné pour vous une seconde vie par le testament et par le prodige de son amour. Il semblait pour toujours à l'abri d'une nouvelle mort dans ce tabernacle. C'est vous tous, malheureux Judas, c'est vous qui avez renouvelé son supplice après sa résurrection; c'est vous qui, par vos communions en état de péché mortel, avez dit, sinon en paroles, au moins par le fait, ce qui est pis encore: 'Tirez Jésus-Christ du fond de ce sanctuaire, où il est caché sous les voiles eucharistiques; livrez-le-moi sur cette

table sainte: c'est moi qui vais le crucifier de nouveau, c'est moi qui veux élever de mes propres mains la croix sur un autre calvaire, c'est moi qui me charge d'être son bourreau.'

(*Sur la communion indigne.*)

THOMAS.

THOMAS (ANTOINE-LEONARD) naquit à Clermont-Ferrand le premier octobre 1732. Il débuta dans la carrière des lettres par le petit poème de *Jumonville*. Thomas peut être regardé comme un des représentants les plus illustres de l'éloquence académique. Ses *Éloges*, accueillis favorablement par le public, furent presque tous couronnés par l'Académie française. L'*Éloge de Marc-Aurèle* et l'*Éloge de Descartes* peuvent être considérés comme les chefs-d'œuvre du genre. L'*Essai sur les Éloges* ajouta plus à la réputation de Thomas que le poème épique de *Pierre-le-Grand*, dans lequel on trouve cependant des épisodes brillants et quelques passages qui révèlent un véritable talent poétique. Quelques unes de ses poésies légères méritent aussi d'être conservées.

Thomas entra à l'Académie française en 1767, et mourut à Oullins, près de Lyon, le 17 septembre 1785.

Péroraison de l'éloge de Marc-Aurèle.

'Quand le dernier terme approcha, il ne fut point étonné. Je me sentois élevé par ses discours. Romains, le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste. Il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne

touchois ses mains défaillantes qu'avec respect; et le lit funèbre où il attendoit la mort me sembloit une espèce de sanctuaire.

› Cependant l'armée étoit consternée, le soldat gémissoit sous ses tentes; la nature elle-même sembloit en deuil; le ciel de la Germanie étoit plus obscur; des tempêtes agitoient la cime des forêts qui environnoient le camp: et ces objets lugubres sembloient ajouter encore à notre désolation.

› Il voulut quelque temps être seul, soit pour repasser sa vie en présence de l'Être-Suprême, soit pour méditer encore une fois avant que de mourir. Enfin, il nous fit appeler. Tous les amis de ce grand homme et les principaux de l'armée vinrent se ranger autour de lui; il étoit pâle, les yeux presque éteints, et les lèvres à demi-glacées. Cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude sur son visage. Prince, il parut se ranimer un moment pour toi. Sa main mourante te présenta à tous ces vieillards qui avoient servi sous lui. Il leur recommanda ta jeunesse. "Servez-lui de père, leur dit-il, ah! servez-lui de père!" Alors il te donna des conseils tels que Marc-Aurèle mourant devoit les donner; et bientôt après, Rome et l'Univers le perdirent."

A ces mots, tout le peuple romain demeura morne et immobile. Apollonius se tut, ses larmes coulèrent. Il se laissa tomber sur le corps de Marc-Aurèle, il le serra long-temps entre ses bras, et se relevant tout-à-coup: "Mais toi qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle! ô mon fils, permets ce non à un vieillard qui t'a vu naître, et qui t'a tenu enfant dans ses bras; songe au fardeau que t'ont imposé les Dieux; songe aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois ou le plus juste ou le plus coupable des hommes. Le fils de Marc-Aurèle auroit-il à choisir?"

› On te dira bientôt que tu es tout-puissant; on

te trompera : les bornes de ton autorité sont dans la loi. On te dira encore que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples. Ecoute : quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il avoit sauvé Rome ; quand il eut fait égorger sa femme, on loua devant lui sa justice ; quand il eut assassiné sa mère, on baisa sa main parricide, et l'on courut aux temples remercier les Dieux. Ne te laisse pas éblouir par des respects. Si tu n'as des vertus, on te rendra des hommages, et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuse point les peuples. La justice outragée veille dans les cœurs. Maître du monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de t'estimer. O fils de Marc-Aurèle ! pardonne : je te parle au nom des Dieux, au nom de l'univers qui t'est confié ; je te parle pour le bonheur des hommes et pour le tien. Non, tu ne seras point insensible à une gloire si pure. Je touche au terme de ma vie : bientôt j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être juste, puissé-je vivre encore asses pour contempler tes vertus ! Si tu devois un jour...'

Tout-à-coup Commode, qui étoit en habit de guerrier, agita sa lance d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent. Apollonius fut frappé des malheurs qui menaçoient Rome. Il ne put achever. Ce vénérable vieillard se voila le visage. La pompe funèbre, qui avoit été suspendue, reprit sa marche. Le peuple suivit, consterné et dans un profond silence : il venoit d'apprendre que Marc-Aurèle étoit tout entier dans le tombeau.

Jugements exercés en Egypte sur les morts.

Il y avoit un lac qu'il falloit traverser pour arriver au lieu de la sépulture : sur les bords de ce lac

on arrêtoit le mort. 'Qui que tu sois, rends compte à la patrie de tes actions. Qu'as-tu fait du temps et de la vie? La loi t'interroge, la patrie t'écoute, la vérité te juge.' Alors il comparoissoit sans titre et sans pouvoir, réduit à lui seul, et escorté seulement de ses vertus ou de ses vices. Là se dévoiloient les crimes secrets, et ceux que le crédit ou la puissance du mort avoient étouffés pendant sa vie. Là, celui dont on avoit flétri l'innocence venoit à son tour flétrir le calomniateur, et redemander l'honneur qui lui avoit été enlevé. Le citoyen convaincu de n'avoir point observé les lois étoit condamné; la peine étoit l'infamie; mais le citoyen vertueux étoit récompensé d'un éloge public: l'honneur de le prononcer étoit réservé aux parents. On assembloit la famille, les enfants venoient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père. Le peuple s'y rendoit en foule; le magistrat y présidoit. Alors on célébroit l'homme juste à l'aspect de sa cendre; on rappeloit les lieux, les moments et les jours où il avoit fait des actions vertueuses; on le remercioit de ce qu'il avoit servi la patrie et les hommes; on proposoit son exemple à ceux qui avoient encore à vivre et à mourir. L'orateur finissoit par invoquer sur lui le Dieu redoutable des morts, et par le confier, pour ainsi dire, à la Divinité, en la suppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obscur et inconnu où il venoit d'entrer. Enfin, en le quittant, et le quittant pour jamais, on lui disoit, pour soi et pour le peuple, le long et éternel adieu. Tout cela ensemble, surtout chez une nation austère et grave, devoit affecter profondément, inspirer des idées augustes de religion et de morale.

On ne peut douter que ces éloges, avant qu'ils fussent prodigués et corrompus, ne fissent une forte impression sur les âmes. Leur institution ressembloit beaucoup à celle de nos oraisons funèbres; mais il y a une différence remarquable, c'est qu'ils étoient

accordés à la vertu, non à la dignité. Le laboureur et l'artisan y avoient droit comme le souverain. Ce n'étoit point alors une cérémonie vaine, où un orateur, que personne ne croyoit, qui venoit parler de vertus qu'il ne croyoit pas davantage, tâchoit de se passionner un instant pour ce qui étoit quelquefois l'objet du mépris public et du sien; et, entassant avec harmonie des mensonges mercenaires, flattoit longuement les morts, pour être loué lui-même, ou récompensé par les vivants. Alors on ne louoit pas l'humanité d'un général qui avoit été cruel; le désintéressement d'un magistrat qui avoit vendu les lois: tout étoit simple et vrai. Les princes eux-mêmes étoient soumis au jugement, comme le reste des hommes, et ils n'étoient loués que lorsqu'ils l'avoient mérité. Il est juste que la tombe soit une barrière entre la flatterie et le prince, et que la vérité commence où le pouvoir cesse. Nous savons par l'histoire, que plusieurs des rois d'Egypte, qui avoient foulé leurs peuples pour élever ces pyramides immenses, furent flétris par la loi, et privés des tombeaux qu'ils s'étoient eux-mêmes construits.

Depuis trois mille ans ces usages ne subsistent plus, et il n'y a dans aucun pays du monde des magistrats établis pour juger la mémoire des rois; mais la Renommée fait la fonction de ce tribunal: plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre, elle dicte les arrêts, la Postérité les écoute, et l'Histoire les écrit.



D'AGUESSEAU.

D'AGUESSEAU (HENRI-FRANÇOIS), chancelier de France, naquit à Limoges le 7 novembre 1668. Il puisa dans ses relations intimes avec Racine et Boileau l'amour des arts et des lettres, et l'habitude d'une élocution toujours noble et simple. Sous le rapport de l'étendue des connaissances, personne ne peut être comparé à Cicéron aussi justement que lui. On a dit de d'Aguesseau qu'il pensoit en philosophe et qu'il parloit en orateur; son style cependant n'est pas toujours exempt de pompe et d'affectation. Quoi qu'il en soit, son talent lui a méritée, comme orateur et comme écrivain, une place éminente dans notre littérature.

D'Aguesseau mourut le 9 février 1751.

Union de la philosophie et de l'éloquence.

C'est en vain que l'orateur se flatte d'avoir le talent de persuader les hommes, s'il n'a acquis celui de les connoître.

L'étude de la morale et celle de l'éloquence sont nées et même temps, et leur union est aussi ancienne dans le monde que celle de la pensée et de la parole.

On ne séparoit point autrefois deux sciences, qui, par leur nature, sont inséparables: le philosophe et l'orateur possédoient en commun l'empire de la sagesse; ils entretenoient un heureux commerce, une parfaite intelligence entre l'art de bien penser et celui de bien parler; et l'on n'avoit pas encore imaginé cette distinction injurieuse aux orateurs, ce divorce funeste à l'éloquence, de l'esprit et de la raison, des expressions et des sentiments, de l'orateur et du philosophe.

S'il y avoit quelque différence entre eux, elle étoit

tout à l'avantage de l'éloquence : le philosophe se contentoit de convaincre , l'orateur s'appliquoit à persuader.

L'un supposoit ses auditeurs attentifs , dociles , favorables ; l'autre savoit leur inspirer l'attention , la docilité , la bienveillance.

L'autorité des mœurs , la sévérité du discours , l'exacte rigueur du raisonnement , faisoient admirer la philosophie : la douceur d'esprit , ou naturelle , ou étudiée , les charmes de la parole , le talent de l'imagination , faisoient aimer l'orateur.

L'esprit étoit pour l'un , et le cœur étoit pour l'autre. Mais le cœur se révoltoit souvent contre les vérités dont l'esprit étoit convaincu ; l'esprit , au contraire , ne refusoit jamais de se soumettre aux sentimens du cœur ; et le philosophe , roi légitime , se faisoit souvent craindre comme un tyran ; au lieu que l'orateur exerçoit une tyrannie si douce et si agréable , qu'on la prenoit pour la domination légitime.

Ce fut dans ce premier âge de l'éloquence que la Grèce vit autrefois le plus grand de ses orateurs jeter les fondemens de l'empire de la parole sur la connoissance de l'homme et sur les principes de la morale.

En vain la nature , jalouse de sa gloire , lui refuse ces talens extérieurs , cette éloquence muette , cette autorité visible qui surprend l'âme des auditeurs , et qui attire leurs vœux avant que l'orateur ait mérité leurs suffrages. La sublimité de son discours ne laissera pas à l'auditeur , transporté hors de lui-même , le temps et la liberté de remarquer ces défauts ; ils seront cachés dans l'éclat de ses vertus : on sentira son impétuosité , mais on ne verra point ses démarches ; on le suivra comme un aigle dans les airs , sans savoir comment il a quitté la terre.

Censeur sévère de la conduite de son peuple , il paroîtra plus populaire que ceux qui le flattent ; il

osera présenter à ses yeux la triste image de la vertu pénible et laborieuse ; et il le portera à préférer l'honnête difficile, et souvent même malheureux, à l'utile agréable, et aux douceurs d'une indigne prospérité.

La puissance du roi de Macédoine, redoutera l'éloquence de l'orateur Athénien ; le destin de la Grèce demeurera suspendu entre Philippe et Démosthène ; et comme il ne peut survivre à la liberté de sa patrie, elle ne pourra respirer qu'avec lui.

D'où sont sortis ces effets surprenants d'une éloquence plus qu'humaine ? Quelle est la source de tant de prodiges, dont le simple récit fait encore, après tant de siècles, l'objet de notre admiration ?

Ce ne sont point des armes préparées dans l'école d'un déclamateur ; ces foudres, ces éclairs qui font trembler les rois sur leur trône, sont formés dans une région supérieure. C'est dans le sein de la sagesse qu'il avoit puisé cette politique hardie et généreuse, cette liberté constante et intrépide, cet amour invincible de la patrie ; c'est dans l'étude de la morale qu'il avoit reçu, des mains de la raison même, cet empire absolu, cette puissance souveraine sur l'âme de ses auditeurs. Il a fallu un Platon pour former un Démosthène, afin que le plus grand des orateurs fit hommage de toute sa réputation au plus grand des philosophes.



VILLEMAIN.

VILLEMAIN (ABEL-FRANÇOIS), né à Paris le 10 juin 1791, se distingua comme professeur long-temps avant l'âge où d'ordinaire on termine ses études; le cours de littérature qu'il fit à la Sorbonne jusqu'en 1830 a laissé un souvenir impérissable dans la mémoire de ses nombreux auditeurs. Des palmes obtenues dans les concours académiques, et un volume d'*Eloges*, écrit avec une rare élégance et une finesse d'appréciation merveilleuse, lui ont mérité, en 1841, les suffrages unanimes de l'Académie française, qui ne crut pas pouvoir donner un plus digne successeur à M. de Fontanes.

On doit encore à M. Villemain une *Histoire de Cromwell*, un livre intitulé *Lascais*, et la préface du nouveau dictionnaire de l'Académie.

Aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie française, et pair de France, M. Villemain s'occupe, dit-on, dans ses rares moments de loisir, d'une histoire de Grégoire VII, qui sera sans doute pour lui un nouveau titre de gloire.

L'Empire d'Auguste.

L'Empire d'Auguste fut une grande époque de splendeur dans les arts, parce qu'il hérita d'une foule de génies nés sous la république, et qu'il leur donna le repos plutôt que la servitude. Comparé en effet aux récentes fureurs de la proscription, et aux tyrannies de Marius et de Sylla, le gouvernement d'Auguste semblait un retour aux lois. Le nom de sénat était encore puissant; les formes de la république étaient conservées; il y avait des élections populaires: l'usurpation impériale se déguisait, et se désavouait elle-même. Auguste annonçait qu'il ne voulait l'empire que pour dix ans. Il répétait souvent cette promesse; il semblait s'y complaire...

Si Auguste mentait dans ses promesses d'abdication, il avait dans toutes ses habitudes privées, et dans sa vie familière et simple, quelque chose qui le rapprochait des autres citoyens. Il gardait presque l'égalité républicaine; il refusait ce titre de seigneur qui, cinquante ans plus tard, fut donné dans Rome même aux moins importants personnages. Il n'avait aucun faste de cour, aucune imitation des despotes d'Asie. L'empire était pour Auguste une sorte de fonction publique, hors de laquelle il remplissait tous les devoirs d'homme et de citoyen.

Les principaux de Rome l'appelaient à leurs affaires et à leurs fêtes. Il assistait à des assemblées domestiques, à des conseils de famille, où il opinait le dernier. Respectant tous les usages anciens, tous les droits des anciennes mœurs, il laissait même, au sénat et au barreau, une grande liberté d'opinion et de langage.

Voilà les causes qui, plus puissantes que la protection de Mécènes, permirent aux lettres de fleurir sous Auguste. Il y avait encore de l'élevation dans les esprits, et l'imagination se complaisait sans péril aux souvenirs du passé.

La grande éloquence seule, l'éloquence du forum, n'était plus. Auguste, dit un ancien, avait pacifié l'éloquence comme tout le reste. Pacifier l'éloquence, c'est l'éteindre. Le mot par lui-même est assez expressif; mais il indique en même temps qu'aucune idée d'oppression violente ne s'attachait alors dans les esprits à ce changement de l'état politique.

La gloire de Rome, l'immensité de son empire, cette soumission paisible de tant de peuples flattait l'orgueil des Romains. Ils se croyaient moins les sujets d'Auguste, que les maîtres des autres nations; et Virgile, par un ingénieux détour, ne pouvant plus les appeler le peuple-libre, les appelait le peuple-roi.

(*Mélanges historiques et littéraires*).

L'Éloquence

L'éloquence, qui domine quelquefois si puissamment les États, est soumise à l'influence des gouvernements; et l'on pourrait, en suivant ses vicissitudes, retrouver toute l'histoire morale et politique des peuples. Sous le despotisme, il n'y a pas de place pour l'éloquence, non plus que pour la gloire. Les révolutions deviennent son théâtre et son écueil: elle y brille pour mourir frappée par le glaive, et les têtes des orateurs sont attachées à la tribune sanglante. Elle s'affaiblit et s'énerve dans la paix des monarchies heureuses, qui redoutent l'agitation, de peur du changement. Les républiques même, que l'on croit le domaine de l'éloquence, ne sont pas toujours faites pour elle. L'éloquence ne s'élèvera pas dans ces démocraties économes et modestes, où la liberté n'est pas un effort d'héroïsme, une conquête de l'enthousiasme, mais un avantage du sol, et, pour ainsi dire, un présent de la pauvreté: la Suisse n'a jamais eu d'orateurs. L'éloquence ne s'élèvera pas dans ces républiques factieuses où les citoyens aiment encore plus la vengeance que la liberté, où la force décide incessamment, et signale ses victoires successives par l'exil et la mort: Florence n'a jamais eu d'orateurs. L'éloquence ne montrera pas son génie dans ces républiques industrielles et commerçantes où la liberté même n'est estimée que comme un instrument de richesses, où le patriotisme n'est qu'un calcul d'intérêt, où les plus grands sacrifices sont des spéculations plutôt que des vertus: on n'a jamais vanté les orateurs de Carthage, on ne connaît pas les orateurs de la Hollande. L'éloquence n'osera pas naître dans ces aristocraties ombrageuses où l'activité du despotisme est rendue plus terrible par le nombre de ceux qui l'exercent, où des républicains tyranniques redoutent d'autant plus la liberté, qu'ils

lui doivent leur puissance et règnent en son nom : à Venise, on ne parlait pas.

L'éloquence a tout à la fois besoin de la violence des passions et de l'autorité toute-puissante des lois. Mais cet état est une espèce de prodige difficile et peu durable. Ainsi, dans Athènes, dans Rome, l'éloquence n'eut que de courts intervalles de gloire, au moment même où la liberté allait périr par la guerre civile et par la conquête. Étrange fatalité des institutions et du génie de l'homme ! Quand l'éloquence s'élève au milieu des institutions faites pour elle, trop souvent elle assiste à leur ruine, et meurt sur leurs débris : elle meurt avec Démosthènes, Antoine et Cicéron. Quand l'éloquence élève une tête hardie au milieu des institutions qui la repoussent, elle est plus forte pour détruire qu'elle ne l'avait été pour sauver, mais elle meurt encore sur les ruines qu'elle a faites. Ainsi Rienzi, qui, dans la Rome pontificale, prétendait trouver la Rome des Scipions ; Rienzi, dont l'antiquité eût fait un grand homme, mais qui, laissé seul à lui-même entre les débris du Colysée et les inscriptions effacées des tombeaux entr'ouverts, redemandait la tribune des Gracques et promettait de créer des Romains ; Rienzi, avec son audace et son génie, ne semblait qu'un séditieux et mourait oublié.

Discours d'ouverture du cours d'éloquence française, 1842.

L'Orateur chrétien.

Le christianisme élevait une tribune où les plus sublimes vérités étaient annoncées hautement pour tout le monde, où les plus pures leçons de la morale étaient rendues familières à la multitude ignorante : tribune formidable, devant laquelle s'étaient humiliés les empereurs souillés du sang des peuples ; tribune pacifique et tutélaire qui, plus d'une fois, donna re-

fuge à ses mortels ennemis ; tribune où furent longtemps défendus des intérêts partout abandonnés , et qui , seule , plaidait éternellement la cause du pauvre contre le riche , du faible contre l'oppresseur , et de l'homme contre lui-même.

Là , tout s'ennoblit et se divinise ; l'orateur , maître des esprits qu'il élève , et qu'il consterne tour à tour , peut leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire et de plus effrayant que la mort ; il peut faire descendre du haut des cieux une éternelle espérance sur ces tombeaux où Périclès n'apportait que des regrets et des larmes. Si , comme l'orateur romain , il célèbre les guerriers de la légion de Mars , tombés au champ de bataille , il donne à leurs âmes cette immortalité que Cicéron n'osait promettre qu'à leur souvenir ; il charge Dieu lui-même d'acquitter la reconnaissance de la patrie. Veut-il se renfermer dans la prédication évangélique ? Cette science de la morale , cette expérience de l'homme , ces secrets des passions , étude éternelle des philosophes et des orateurs anciens , doivent être dans sa main. C'est lui , plus encore que l'orateur de l'antiquité , qui doit connaître tous les détours du cœur humain , toutes les vicissitudes des émotions , toutes les parties sensibles de l'âme , non pour exciter ces affections violentes , ces animosités populaires , ces grands incendies de passion , ces feux de vengeance et de haine où triomphait l'antique éloquence ; mais pour apaiser , pour adoucir , pour purifier les âmes. Armé contre toutes les passions , sans avoir le droit d'en appeler aucune à son secours , il est obligé de créer une passion nouvelle , s'il est permis de profaner , par ce nom , le sentiment profond et sublime qui , seul , peut tout vaincre et tout remplacer dans les cœurs , l'enthousiasme religieux qui doit donner à son accent , à ses pensées , à ses paroles , plutôt l'inspiration d'un prophète que le mouvement d'un orateur.

(Discours d'ouverture , 1822).

BARTHÉLEMY.

BARTHÉLEMY (JEAN-JACQUES), né à Cassis en 1716, eut la réputation d'un savant antiquaire avant d'être connu comme un des écrivains les plus élégants et les plus purs. Ce ne fut qu'en 1788 que parut le *Voyage d'Anacharsis* auquel l'auteur travaillait depuis trente années. Cet ouvrage, où l'érudition se cache sous les formes et les ornements les plus gracieux, eut un succès éclatant, et obtint immédiatement les honneurs de la traduction dans presque toutes les langues de l'Europe. Barthélemy, qui depuis 1747 était membre de l'Académie des Inscriptions, fut élu par l'Académie française en 1789, c'est-à-dire presque aussitôt après la publication du *Jeune Anacharsis*; c'était, de la part des académiciens, faire bonne et prompte justice; aussi le public tout entier applaudit à leur choix. La révolution ravit à Barthélemy toute sa fortune. Après s'être vu privé de sa liberté, qu'il recouvra heureusement au bout de quelques heures de détention, il chercha une retraite où il trouvât le repos et l'oubli.

Il mourut le 30 avril 1795.

Combat des Thermopyles.

Pendant la nuit, Léonidas avoit été instruit du projet des Perses, par des transfuges échappés du camp de Xerxès; et le lendemain matin il le fut de leurs succès par des sentinelles accourues du haut de la montagne. A cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblèrent. Comme les uns étoient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y rester, Léonidas les conjura de se réserver pour des temps plus heureux, et déclara que, quant à lui et à ses compagnons, il ne leur étoit pas permis de quitter un poste que Sparte leur avoit confié. Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneroient point les Spar-

tiates; les quatre cents Thébains, soit de gré, soit de force, prirent le même parti; le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant ce prince se disposoit à la plus hardie des entreprises. 'Ce n'est point ici, dit-il à ses compagnons, que nous devons combattre, il faut marcher à la tente de Xerxès, l'immoler ou périr au milieu de son camp.' Ses soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant: 'Nous en prendrons bientôt un autre chez Pluton.' Toutes ses paroles laissoient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étoient unis par le sang et par l'amitié: il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. *Nous ne sommes pas ici, disent-ils, pour porter des ordres, mais pour combattre;* et, sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avoit assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xerxès, qui avoit déjà pris la fuite; ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites, que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetoient au hasard dans la mêlée, et périssoient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt, et attaquent les Grecs de

toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persane. Deux frères de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin, les Grecs, quoique épuisés et affoiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite; et, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla: ils s'y défendirent encore quelques moments, et contre les troupes qui les suivoient, et contre celles qu'Hydarnès amenoit de l'autre côté du détroit.

Ombres généreuses, votre mémoire subsistera plus long-temps que l'Empire des Perses, auxquels vous avez résisté, et, jusqu'à la fin des siècles, votre exemple produira dans les cœurs qui chérissent leur patrie le recueillement ou l'enthousiasme de l'admiration.

Avant que l'action fût terminée, quelques Thébains, à ce qu'on prétend, se rendirent aux Perses. Les Thespiens partagèrent les exploits et la destinée des Spartiates, et cependant la gloire des Spartiates a presque éclipsé celle des Thespiens. Parmi les causes qui ont influé sur l'opinion publique, on doit observer que la résolution de périr aux Thermopyles fut dans les premiers un projet conçu, arrêté et suivi avec autant de sang-froid que de constance; au lieu que dans les seconds, ce ne fut qu'une saillie de bravoure et de vertu, excitée par l'exemple. Les Thespiens ne s'élevèrent au-dessus des autres hommes, que parce que les Spartiates s'étoient élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers: tout ce qui la concerne inspire de l'intérêt. Pendant qu'ils étoient aux Thermopyles, un Trachien, voulant leur donner une haute idée de l'armée

de Xerxès, leur disoit que le nombre de leurs traits suffiroit pour obscurcir le soleil. *Tant mieux*, répondit le Spartiate Diénécès, *nous combattons à l'ombre*. Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, étoit détenu au bourg d'Alpénus par une fluxion sur les yeux: on vint lui dire que le détachement d'Hydarnès étoit descendu de la montagne, et pénétoit dans le défilé. Il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendoit.

Deux autres, également absents par ordre du général, furent soupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie: l'un s'arracha la vie; l'autre n'eut d'autre ressource que de la perdre quelque temps après à la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante. Il apprit aux Grecs le secret de leurs forces, aux Perses celui de leur foiblesse. Xerxès, effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes et si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermoit dans son sein une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens, et huit mille Spartiates semblables à ceux qui venoient de périr. D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, et les âmes à une élévation jusqu'alors inconnue. C'est là le temps des grandes choses; et ce n'est pas celui qu'il faut choisir pour donner des fers à des peuples libres.

(*Voyage d'Anacharsis*).

Jeux solennels de la Grèce.**LA COURSE A PIED.**

Quand les présidents eurent pris leurs places, un héraut s'écria : 'Que les coureurs du stade se présentent.' Il en parut aussitôt un grand nombre qui se placèrent sur une ligne, suivant le rang que le sort leur avoit assigné. Le héraut récita leurs noms et ceux de leur patrie. Si ces noms avoient été illustrés par des victoires précédentes, ils étoient accueillis avec des applaudissements redoublés. Après que le héraut eut ajouté : 'Quelqu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir été dans les fers, ou d'avoir mené une vie irrégulière?' il se fit un silence profond.... L'espérance et la crainte se peignoient dans les regards inquiets des spectateurs; elles devenoient plus vives à mesure qu'on approchoit de l'instant qui devoit les dissiper. Cet instant arriva. La trompette donna le signal; les coureurs partirent, et dans un clin-d'œil parvinrent à la borne où se tenoient les présidents des jeux. Le héraut proclama le nom de Porus de Cyrène, et mille bouches le répétèrent.

Les jours suivants, d'autres champions furent appelés pour parcourir le double stade, c'est-à-dire, qu'après avoir atteint le but et doublé la borne, ils devoient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des athlètes qui fournirent douze fois la longueur du stade. Quelques-uns concoururent dans plusieurs de ces exercices, et remportèrent plus d'un prix. Parmi les incidents qui réveillèrent, à diverses reprises, l'attention de l'assemblée, nous vîmes des coureurs s'éclipser et se dérober aux insultes des spectateurs; d'autres, sur le point de parvenir au terme de leurs désirs, tomber tout-à-coup sur un terrain glissant. On nous en fit remar-

quer dont les pas s'imprimoient à peine sur la poussière. Deux Crotoniates tinrent long-temps les esprits en suspens : ils devançoient leurs adversaires de bien loin ; mais l'un d'eux ayant fait tomber l'autre en le poussant , un cri général s'éleva contre lui , et il fut privé de l'honneur de la victoire : car il est expressément défendu d'user de pareilles voies pour se la procurer. On permet seulement aux assistants d'animer , par leurs cris , les coureurs auxquels ils s'intéressent.

Les vainqueurs ne devoient être couronnés que dans le dernier jour des fêtes ; mais à la fin de leurs courses , ils reçurent , ou plutôt enlevèrent une palme qui leur étoit destinée. Ce moment fut pour eux le commencement d'une suite de triomphes. Tout le monde s'empessoit à les voir , à les féliciter ; leurs parents , leurs amis , leurs compatriotes , versant des larmes de tendresse et de joie , les soulevoient sur leurs épaules pour les montrer aux assistants ; et les livroient aux applaudissemens de toute l'assemblée , qui répandoit sur eux des fleurs à pleines mains.

Course des Chars.

Pour en voir les préparatifs , nous entrâmes dans la barrière ; nous y trouvâmes plusieurs chars magnifiques , retenus par des câbles qui s'étendoient le long de chaque file , et qui devoient tomber l'un après l'autre. Ceux qui les conduisoient n'étoient vêtus que d'une étoffe légère. Leurs coursiers , dont ils pouvoient à peine modérer l'ardeur , attiroient tous les regards par leur beauté , quelques-uns par les victoires qu'ils avoient déjà remportées. Dès que le signal fut donné , ils s'avancèrent jusqu'à la seconde ligne ; et s'étant ainsi réunis avec les autres

lignes, ils se présentèrent tous de front au commencement de la carrière. Dans l'instant on les vit couverts de poussière, se croiser, se heurter, entraîner les chars avec une rapidité que l'œil avoit peine à suivre. Leur impétuosité redoubloit lorsqu'ils se trouvoient en présence de la statue d'un Génie qui, dit-on, les pénètre d'une terreur secrète; elle redoubloit lorsqu'ils entendoient le son bruyant des trompettes, placées auprès d'une borne fameuse par les naufrages qu'elle occasionne: posée dans la largeur de la carrière, elle ne laisse pour le passage des chars qu'un défilé assez étroit, où l'habileté des guides vient très-souvent échouer. Le péril est d'autant plus redoutable, qu'il faut doubler la borne jusqu'à douze fois, car on est obligé de parcourir douze fois la longueur de l'hippodrome, soit en allant, soit en revenant.

A chaque évolution il survenoit quelque accident qui excitoit des sentiments de pitié, ou des rires insultants de la part de l'assemblée. Des chars avoient été emportés hors de la lice; d'autres s'étoient brisés en se choquant avec violence: la carrière étoit parsemée de débris qui rendoient la course plus périlleuse encore. Il ne restoit plus que cinq concurrents, un Thessalien, un Libyen, un Syracusain, un Corinthien et un Thébain. Les trois premiers étoient sur le point de doubler la borne pour la dernière fois. Le Thessalien se brise contre cet écueil; il tombe, embarrassé dans les rênes; et, tandis que ses chevaux se renversent sur ceux du Libyen, qui le serroit de près, que ceux du Syracusain se précipitent dans une ravine qui borde en cet endroit la carrière, que tout retentit de cris perçants et multipliés, le Corinthien et le Thébain arrivent, saisissent le moment favorable, dépassent la borne, pressent de l'aiguillon leurs coursiers fougueux, et se présentent aux juges, qui décernent le premier prix au Corinthien, et le second au Thébain.

La Lutte.

Les athlètes qui devoient concourir se tenoient dans un portique voisin : ils furent appelés à midi ; ils étoient au nombre de sept. On jeta autant de bulletins dans une boîte placée devant les présidents des jeux. Deux de ces bulletins étoient marqués de la lettre A, deux autres de la lettre B, deux autres d'un C, et le septième d'un D : on les agita dans la boîte, chaque athlète prit le sien, et l'un des présidents appareilla ceux qui avoient tiré la même lettre. Ainsi il y eut trois couples de lutteurs, et le septième fut réservé pour combattre contre les vainqueurs des autres. Ils se dépouillèrent de tout vêtement, et, après s'être frottés d'huile, ils se roulèrent dans le sable, à fin que leurs adversaires eussent plus de prise en voulant les saisir.

Aussitôt un Thébain et un Argien s'avancent dans le stade : ils s'approchent, se mesurent des yeux, et s'empoignent par les bras. Tantôt appuyant leur front l'un contre l'autre, ils se poussent avec une action égale, paroissent immobiles, et s'épuisent en efforts superflus ; tantôt ils s'ébranlent par des secousses violentes, s'entrelacent comme des serpents, s'allongent, se raccourcissent, se plient en avant, en arrière, sur les côtés, une sueur abondante coule de leurs membres affoiblis ; ils respirent un moment, se prennent par le milieu du corps, et, après avoir employé de nouveau la ruse et la force, le Thébain enlève son adversaire ; mais il plie sous le poid : ils tombent, se roulent dans la poussière, et reprennent tour-à-tour le dessus. A la fin le Thébain, par l'entrelacement de ses jambes et de ses bras, suspend tous les mouvements de son adversaire qu'il tient sous lui, le serre à la gorge, et le force à lever la main pour marque de sa défaite. Ce n'est pas assez néanmoins pour obtenir la couronne ; il

faut que le vainqueur terrasse au moins deux fois son rival; et communément, ils en viennent trois fois aux mains. L'Argien eut l'avantage dans la seconde action, et le Thébain reprit le sien dans la troisième.

Après que les deux autres couples de lutteurs eurent achevé leurs combats, les vaincus se retirèrent accablés de honte et de douleur. Il restoit trois vainqueurs, un Agrigentiu, un Ephésien, et le Thébain dont j'ai parlé. Il restoit aussi un Rhodien, que le sort avoit réservé. Il avoit l'avantage d'entrer tout frais dans la lice: mais il ne pouvoit remporter le prix sans livrer plus d'un combat. Il triompha de l'Agrigentiu, fut terrassé par l'Ephésien, qui succomba sous le Thébain: ce dernier obtint la palme. Ainsi une première victoire doit en amener d'autres; et, dans un concours de sept athlètes, il peut arriver que le vainqueur soit obligé de lutter contre quatre antagonistes, et d'engager avec chacun d'eux jusqu'à trois actions différentes.

Le dernier jour des fêtes fut destiné à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie, glorieuse pour eux, se fit dans le bois sacré, et fut précédée par des sacrifices pompeux. Quand ils furent achevés, les vainqueurs, à la suite des présidents des jeux, se rendirent au théâtre, parés de riches habits, et tenant une palme à la main. Ils marchaient dans l'ivresse de la joie, au son des flûtes, entourés d'un peuple immense, dont les applaudissements faisoient retentir les airs. On voyoit ensuite paroître d'autres athlètes, montés sur des chevaux et sur des chars; leurs coursiers superbes se montraient avec toute la fierté de la victoire; ils étoient ornés de fleurs, et sembloient participer au triomphe.

Le jour même du couronnement, les vainqueurs offrirent des sacrifices en actions de grâces. Ils furent inscrits dans les registres publics des Eléens, et magnifiquement traités dans une des salles du

Prytanée. Les jours suivants, ils donnèrent eux-mêmes des repas dont la musique et la danse augmentèrent les agréments.

Suivant l'ancien usage, ces hommes, déjà comblés d'honneurs sur le champ de bataille, rentrent dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe, précédés et suivis d'un cortège nombreux, vêtus d'une robe teinte en pourpre, quelquefois sur un char à deux ou à quatre chevaux, et par une brèche practiquée dans le mur de la ville. *Ibid.*

La vallée de Tempé.

Après avoir passé l'embouchure du Tittarésius, dont les eaux sont moins pures que celles du Pénée, nous arrivâmes à Gonnux, distante de Larisse d'environ cent soixante stades. C'est là que commence la vallée, et que le fleuve est resserré entre le mont Ossa qui se trouve à sa droite, et le mont Olympe qui est à sa gauche, et dont la hauteur est d'un peu plus de dix stades.

La vallée s'étend du sud-ouest au nord-est; sa longueur est de quarante stades; sa plus grande largeur d'environ deux stades et demi: mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paroît être que de cent pieds.

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante. De leur pied jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal, et des intervalles qui séparent leurs sommets s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve présente presque partout un canal tranquille; et, dans certains endroits, il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des mon-

tagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asyle du repos et du plaisir. Ce qui nous étonnoit le plus, étoit une certaine intelligence dans la distribution des ornements qui parent ces retraites. Ailleurs, c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature; ici on diroit que la nature veut imiter l'art. Les lauriers, et différentes sortes d'arbrisseaux, forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bosquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leur branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect, et même au souvenir de cette charmante vallée. Au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que dans le printemps elle est tout émaillée de fleurs, et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants que la solitude et la saison semblent rendre plus mélodieux et plus tendres.

Cependant, nous suivions lentement le cours du Pénée, et mes regards, quoique distraits par une foule d'objets délicieux, revenoient toujours sur ce fleuve. Tantôt je voyois ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés; tantôt m'approchant du rivage, je contemplois le cours paisible de ses ondes qui sembloient se soutenir mutuellement, et remplissoient leur carrière sans tumulte et sans effort. Je disois à Amintor: Telle est l'image d'une âme pure et tranquille; ses vertus naissent les unes des autres, elles agissent toutes de concert et sans bruit. L'ombre étrangère du vice.

les fait seule éclater par son opposition. Amintor me répondit : 'Je vais vous montrer l'image de l'ambition, et les funestes effets qu'elle produit.'

Alors, il me conduisit dans une des gorges du mont Ossa, où l'on prétend que se donna le combat des Titans contre les Dieux. C'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers qu'il ébranle par la violence de ses chutes. Nous parvînmes en un endroit où ses vagues, fortement comprimées, cherchoient à forcer un passage; elles se heurtoient, se soulevoient, et tomboient en mugissant dans un gouffre d'où elles s'élançoient avec une nouvelle fureur, pour se briser les unes contre les autres dans les airs.

Mon âme étoit occupée de ce spectacle, lorsque je levai les yeux autour de moi; je me trouvai resserré entre deux montagnes noires, arides, et sillonnées dans toute leur hauteur par des abîmes profonds. Près de leur sommets, des nuages erroient pesamment parmi des arbres funèbres, ou restoient suspendus sur leurs branches stériles. Au-dessous, je vis la nature en ruine; les montagnes écroulées étoient couvertes de leurs débris, et n'offroient que des roches menaçantes et confusément entassées. Quelle puissance a donc brisé les liens de ces masses énormes? Est-ce la fureur des aquilons? est-ce un bouleversement du globe? est-ce en effet la vengeance terrible des Dieux contre les Titans? Je l'ignore: mais enfin, c'est dans cette affreuse vallée que les conquérants devoient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.

ibidem.

Mort de Socrate.

Socrate se défendit pour obéir à la loi; mais ce fut avec la fermeté de l'innocence et la dignité de

la vertu. Je vais rapporter ici quelques traits du discours que ses apologistes, et Platon surtout, mettent dans sa bouche; ils serviront à développer son caractère,

‘Je comparois devant ce tribunal pour la première fois de ma vie; et quoique âgé de plus de soixante-dix ans, ici le style, les formes, tout est nouveau pour moi. Je vais parler une langue étrangère; et l’unique grâce que je vous demande c’est d’être attentifs plutôt à mes raisons qu’à mes paroles: car votre devoir est de discerner la justice, le mien de vous dire la vérité.’

Après s’être lavé du crime d’impiété, il passoit au second chef de l’accusation. ‘On prétend que je corromps la jeunesse d’Athènes; qu’on cite donc un de mes disciples que j’aie entraîné dans le vice. J’en vois plusieurs dans cette assemblée: qu’ils se lèvent, qu’ils déposent contre leur corrupteur. S’ils sont retenus par un reste de considération, d’où vient que leurs pères, leurs frères, leurs parents, n’invoquent pas dans ce moment la sévérité des lois? d’où vient que Mélitus a négligé leur témoignage? C’est que, loin de me poursuivre, ils sont eux-mêmes accourus à ma défense.

‘Ce ne sont pas les calomnies de Mélitus et d’Anytus qui me coûteront la vie; c’est la haine de ces hommes vains ou injustes dont j’ai démasqué l’ignorance ou les vices: haine qui a déjà fait périr tant de gens de bien, qui en fera périr tant d’autres; car je ne dois pas me flatter qu’elle s’épuise par mon supplice.

‘Je me la suis attirée en voulant pénétrer le sens d’une réponse de la Pythie, qui m’avoit déclaré le plus sage des hommes.’ Ici les juges firent éclater leur indignation. Socrate continua: ‘Etonné de cet oracle, j’interrogeai dans les diverses classes des citoyens ceux qui jouissoient d’une réputation distinguée, je ne trouvai partout que de la présomption

et de l'hypocrisie. Je tâchai de leur inspirer des doutes sur leur mérite, et m'en fis des ennemis irréconciliables : je conclus de là que la sagesse n'appartient qu'à la Divinité, et que l'oracle, en me citant pour exemple, a voulu montrer que le plus sage des hommes est celui qui croit l'être le moins.

• Si l'on me reprochoit d'avoir consacré tant d'années à des recherches si dangereuses, je répondrais qu'on ne doit compter pour rien ni la vie ni la mort dès qu'on peut être utile aux hommes. Je me suis cru destiné à les instruire ; j'ai cru en avoir reçu la mission du ciel même ; j'avois gardé, au péril de mes jours, les postes où nos généraux m'avaient placé à Amphipolis, à Potidée, à Délium ; je dois garder avec plus de courage celui que les dieux m'ont assigné au milieu de vous ; et je ne pourrois l'abandonner sans désobéir à leurs ordres, sans m'avilir à leurs yeux.

• J'irai plus loin ; si vous preniez aujourd'hui le parti de m'absoudre à condition que je garderois le silence, je vous dirois : O mes juges ! je vous aime et je vous honore sans doute, mais je dois obéir à Dieu plutôt qu'à vous ; tant que je respirerai, je ne cesserai d'élever ma voix comme par le passé, et de dire à tous ceux qui s'offriront à mes regards : N'avez-vous pas de honte de courir après les richesses et les honneurs, tandis que vous négligez les trésors de sagesse et de vérité qui doivent embellir et perfectionner votre âme ? Je les tourmenterois à force de prières et de questions, je les ferois rougir de leur aveuglement ou de leurs fausses vertus, et leur montrerois que leur estime place au premier rang des biens qui ne méritent que le mépris.

• Voilà ce que la Divinité me prescrit d'annoncer sans interruption aux jeunes gens, aux vieillards, aux citoyens, aux étrangers ; et comme ma soumission à ses ordres est pour vous le plus grand de ses bienfaits, si vous me faites mourir, vous rejetterez

le don de Dieu, et vous ne trouverez personne qui soit animé du même zèle. C'est donc votre cause que je soutiens aujourd'hui en paroissant défendre la mienne. Car enfin, Anytus et Mélitus peuvent me calomnier, me bannir, m'ôter la vie; mais ils ne sauroient me nuire: ils sont plus à plaindre que moi, puisqu'ils sont injustes.

» Pour échapper à leurs coups, je n'ai point, à l'exemple des autres accusés, employé les menées clandestines, les sollicitations ouvertes. Je vous ai trop respectés pour chercher à vous attendrir par mes larmes, ou par celles de mes enfants, et de mes amis rassemblés autour de moi. C'est au théâtre qu'il faut exciter la pitié par des images touchantes; ici la vérité seule doit se faire entendre. Vous avez fait un serment solennel de juger suivant les lois; si je vous arrachois un parjure, je serois véritablement coupable d'impiété. Mais, plus persuadé que mes adversaires de l'existence de la Divinité, je me livre sans crainte à sa justice, ainsi qu'à la vôtre.»

Les juges de Socrate étoient la plupart des gens du peuple, sans lumières et sans principes: les uns prirent sa fermeté pour une insulte; les autres furent blessés des éloges qu'il venoit de se donner. Il intervint un jugement qui le déclaroit atteint et convaincu. Ses ennemis ne l'emportèrent que de quelques voix; ils en eussent eu moins encore, et auroient été punis eux-mêmes, s'il avoit fait le moindre effort pour fléchir ses juges.

Suivant la jurisprudence d'Athènes, il falloit un second jugement pour statuer sur la peine. Mélitus, dans son accusation, concluoit à la mort. Socrate pouvoit choisir entre une amende, le bannissement, ou la prison perpétuelle. Il reprit la parole, et dit qu'il s'avouerait coupable, s'il s'infligeoit la moindre punition; mais qu'ayant rendu de grands services à la république, il mériteroit d'être nourri

dans le Prytanée aux dépens du public. A ces mots, quatre-vingts des juges qui avoient d'abord opiné en sa faveur adhérèrent aux conclusions de l'accusateur, et la sentence de mort fut prononcée; elle portoit que le poison termineroit les jours de l'accusé.

Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui pendant toute sa vie avoit appris à mourir. Dans un troisième discours, il consola les juges qui l'avoient absous, en observant qu'il ne peut rien arriver de funeste à l'homme de bien, soit pendant sa vie, soit après sa mort: à ceux qui l'avoient accusé ou condamné il représenta qu'ils éprouveroient sans cesse les remords de leur conscience et les reproches des hommes; que la mort étant un gain pour lui, il n'étoit point irrité contre eux, quoiqu'il eût à se plaindre de leur haine. Il finit par ces paroles: 'Il est temps de nous retirer, moi pour mourir, et vous pour vivre. Qui de nous jouira d'un meilleur sort? la Divinité seule peut le savoir.'

Quand il sortit du palais pour se rendre à la prison, on n'aperçut aucun changement sur son visage ni dans sa démarche. Il dit à ses disciples qui fondoient en larmes à ses côtés: 'Eh! pourquoi ne pleurez-vous que d'aujourd'hui? Ignoriez-vous qu'en m'accordant la vie, la nature m'avoit condamné à la perdre?' Ce qui me désespère (s'écrioit le jeune Apollodore dans l'égarement de son affliction) c'est que vous mourez innocent. 'Aimeriez-vous mieux (lui répondit Socrate en souriant) que je mourusse coupable?' Il vit passer Anytus, et dit à ses amis: 'Voyez comme il est fier de son triomphe! il ne sait pas que la victoire reste toujours à l'homme vertueux.'

Le lendemain de son jugement, le prêtre d'Apollon mit une couronne sur la poupe de la galère qui porte tous les ans à Délos les offrandes des Athéniens. Depuis cette cérémonie jusqu'au retour du vaisseau, la loi défend d'exécuter les jugements qui prononcent la peine de mort.

Socrate passa trente jours dans la prison, sans rien changer à son genre de vie, entouré de ses disciples, qui, pour soulager leur douleur, venoient à tous moments recevoir ses regards et ses paroles; qui, à tous moments croyoient les revoir pour la dernière fois.

Un jour, à son réveil, il aperçut Criton, assis auprès de son lit; c'étoit un de ceux qu'il aimoit le plus. 'Vous voilà plutôt qu'à l'ordinaire, lui dit-il, n'est-il pas grand matin encore? Oui, répondit Criton, le jour commence à peine.... *Socrate.* Je suis surpris que le garde de la prison vous ait permis d'entrer. *Criton.* Il me connoît; je lui ai fait quelques petits présents. *Socr.* Y a-t-il long-temps que vous êtes arrivé? *Crit.* Assez de temps. *Socr.* Pourquoi ne pas m'éveiller! *Crit.* Vous goutiez un sommeil si paisible! je n'avois garde de l'interrompre. J'avois toujours admiré le calme de votre âme; j'en étois encore plus frappé dans ce moment. *Socr.* Il seroit honteux qu'un homme de mon âge pût s'inquiéter des approches de la mort. Mais qui vous engage à venir sitôt? *Crit.* Une nouvelle accablante, non pour vous, mais pour moi et pour vos amis; la plus cruelle et la plus affreuse des nouvelles. *Socr.* Le vaisseau est-il arrivé? *Crit.* On le vit hier au soir à Sunnium; il arrivera sans doute aujourd'hui, et demain sera le jour de votre trépas. *Socr.* A la bonne heure, puisque telle est la volonté des dieux.'

Alors Criton lui représenta que ne pouvant supporter l'idée de le perdre, il avoit, avec quelques amis, pris la résolution de le tirer de la prison; que les mesures étoient concertées pour la nuit suivante; qu'une légère somme leur suffiroit pour corrompre les gardes et imposer silence à leurs accusateurs; qu'on lui ménagerait en Thessalie une retraite honorable et une vie tranquille; qu'il ne pouvoit se refuser à leurs prières sans se trahir lui-même, sans trahir ses enfants qu'il laisseroit dans le be-

soin, sans trahir ses amis, auxquels on reprocheroit à jamais de n'avoir pas sacrifié tous leurs biens pour lui sauver la vie.

« Oh! mon cher Criton, répondit Socrate, votre zèle n'est pas conforme aux principes que j'ai toujours fait profession de suivre, et que les plus rigoureux tourments ne me forceront jamais d'abandonner.

« Il faut écarter d'abord les reproches que vous craignez de la part des hommes; vous savez que ce n'est pas à l'opinion du grand nombre qu'il faut s'en rapporter, mais à la décision de celui qui discerne le juste de l'injuste, et qui n'est autre que la vérité. Il faut écarter aussi les alarmes que vous tâchez de m'inspirer à l'égard de mes enfants; ils recevront de mes amis les services que leur générosité m'offre aujourd'hui. Ainsi, toute la question est de savoir s'il est conforme à la justice que je quitte ces lieux sans la permission des Athéniens.

« Ne sommes-nous pas convenus souvent que, dans aucune circonstance, il n'est permis de rendre injustice pour injustice? N'avons-nous pas reconnu encore que le premier devoir du citoyen est d'obéir aux lois, sans qu'aucun prétexte puisse l'en dispenser? Or, ne seroit-ce pas leur ôter toute leur force et les anéantir que de s'opposer à leur exécution? Si j'avois à m'en plaindre, j'étois libre, il dépendoit de moi de passer en d'autres climats; mais j'ai porté jusqu'à présent leur joug avec plaisir; j'ai mille fois éprouvé les effets de leur protection et de leur bienfaisance; et, parceque des hommes en ont abusé pour me perdre, vous voulez que, pour me venger d'eux, je détruise les lois, et que je conspire contre ma patrie, dont elles sont le soutien!

« J'ajoute qu'elles m'avoient préparé une ressource. Je n'avois, après la première sentence, qu'à me condamner au bannissement; j'ai voulu en subir une seconde, et j'ai dit tout haut que je préférois la

mort à l'exil. Irai-je donc, infidèle à ma parole ainsi qu'à mon devoir, montrer aux nations éloignées Socrate proscrit, humilié, devenu le corrupteur des lois et l'ennemi de l'autorité, pour conserver quelques jours languissants et flétris? Irai-je y perpétuer le souvenir de ma foiblesse, et de mon crime, et n'oser y prononcer les mots de justice et de vertu sans en rougir moi-même, et sans m'attirer les reproches les plus sanglants? Non, mon cher ami, restez tranquille, et laissez-moi suivre la voie que les dieux m'ont tracée.'

Deux jours après cette conversation les onze magistrats qui veillent à l'exécution des criminels se rendirent de bonne heure à la prison pour le délivrer de ses fers et lui annoncer le moment de son trépas. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite; ils étoient à peu-près au nombre de vingt; ils trouvèrent auprès de lui Xanthippe son épouse, tenant le plus jeune de ses enfants entre ses bras. Dès qu'elle les aperçut, elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots: 'Ah! voilà vos amis, et c'est pour la dernière fois!' Socrate ayant prié Criton de la faire ramener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux et se meurtrissant le visage.

Jamais il ne s'étoit montré à ses disciples avec autant de patience et de courage; ils ne pouvoient le voir sans être oppressés par la douleur, l'écouter sans être pénétrés de plaisir. Dans son dernier entretien, il leur dit qu'il n'étoit permis à personne d'attenter à ses jours, parceque, placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des dieux: que, pour lui, résigné à leur volonté, il soupiroit après le moment qui le mettroit en possession du bonheur qu'il avoit tâché de mériter par sa conduite. De là passant au dogme de l'immortalité de l'âme, il l'établit par une foule de preuves qui justifioient ses espérances. 'Et quand même, disoit-il, ces espérances ne seroient pas fon-

dées, outre que les sacrifices qu'elles exigent ne m'ont pas empêché d'être le plus heureux des hommes, elles écartent loin de moi les amertumes de la mort, et répandent sur mes derniers moments une joie pure et délicieuse.

'Ainsi, ajouta-t-il, tout homme qui, renonçant aux voluptés, a pris soin d'embellir son âme, non d'ornemens étrangers, mais des ornemens qui lui sont propres, tels que la justice, la tempérance et les autres vertus, doit être plein d'une entière confiance, et attendre paisiblement l'heure de son trépas. Vous me suivrez quand la vôtre sera venue; la mienne approche; et, pour me servir de l'expression d'un de nos poètes, j'entends déjà sa voix qui m'appelle.'

'N'auriez-vous pas quelque chose à nous prescrire à l'égard de vos enfans et de vos affaires?' lui demanda Criton. 'Je vous réitère le conseil que je vous ai souvent donné (répondit Socrate), celui de vous enrichir de vertus. Si vous le suivez, je n'ai pas besoin de vos promesses; si vous le négligez, elles seroient inutiles à ma famille.'

Il passa ensuite dans une petite pièce pour se baigner. Criton le suivit. Ses autres amis s'entretenirent des discours qu'ils venoient d'entendre et de l'état où sa mort alloit les réduire: ils se regardoient déjà comme des orphelins privés du meilleur des pères, et pleuroient moins sur lui que sur eux-mêmes. On lui présenta ses trois enfans; deux étoient encore dans un âge fort tendre; il donna quelques ordres aux femmes qui les avoient amenés, et, après les avoir renvoyées, il vint rejoindre ses amis.

Un moment après, le garde de la prison entra. 'Socrate, lui dit-il, je ne m'attends pas aux imprécations dont me chargent ceux à qui je viens annoncer qu'il est temps de prendre le poison. Comme je n'ai jamais vu personne ici qui eût autant de force et de douceur que vous, je suis assuré que vous

n'êtes pas fâché contre moi, et que vous ne m'attribuez pas votre infortune; vous n'en connoissez que trop les auteurs. Adieu, tâchez de vous soumettre à la nécessité.' Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, et il se retira dans un coin de la prison pour les répandre sans contrainte. 'Adieu (lui répondit Socrate), je suivrai votre conseil.' Et se tournant vers ses amis: 'Que cet homme a bon cœur! leur dit-il. Pendant que j'étois ici, il venoit quelquefois causer avec moi.... Voyez comme il pleure.... Criton, il faut lui obéir: qu'on apporte le poison, s'il est prêt; et s'il ne l'est pas, qu'on le broie au plus tôt.' Criton voulut lui remontrer que le soleil n'étoit pas encore couché; que d'autres avoient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. 'Ils avoient leurs raisons (dit Socrate), et j'ai les miennes pour en agir autrement.'

Criton donna des ordres, et quand ils furent exécutés, un domestique apporta la coupe fatale. Socrate ayant demandé ce qu'il avoit à faire: 'Vous promener après avoir pris la potion (répondit cet homme), et vous coucher sur le dos quand vos jambes commenceront à s'appesantir.' Alors, sans changer de visage, et d'une main assurée, il prit la coupe; et, après avoir adressé ses prières aux dieux, il l'approcha de sa bouche.

Dans ce moment terrible, le saisissement et l'effroi s'emparèrent de toutes les âmes, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux: les uns, pour les cacher, jetoient leur manteau sur leur tête; les autres se levoient en sursaut pour se dérober à sa vue: mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui ils s'apperçurent qu'il venoit de renfermer la mort dans son sein, leur douleur, trop long-temps contenue, fut forcée d'éclater, et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore, qui, après avoir pleuré toute la journée, faisoit retentir la prison de hurlements affreux. 'Que faites-vous, mes amis? leur

dit Socrate sans s'émouvoir. J'avois écarté ces femmes pour n'être pas témoin de pareilles foiblesses. Rappelez votre courage; j'ai toujours oui dire que la mort devoit être accompagnée de bons augures.'

Cependant il continuoit à se promener; dès qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se mit sur son lit et s'enveloppa de son manteau. Le domestique monroit aux assistants les progrès successifs du poison. Déjà un froid mortel avoit glacé les pieds et les jambes; il étoit près de s'insinuer dans le cœur, lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton: Nous devons un coq à Esculape, n'oubliez pas de vous acquitter de ce vœu. Cela sera fait, répondit Criton; mais n'avez-vous pas encore quelque ordre à nous donner? Il ne répondit point: un instant après il fit un petit mouvement; le domestique, l'ayant découvert, reçut son dernier regard, et Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes, le seul peut-être qui, sans crainte d'être démenti, pût dire hautement: Je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice.



VERTOT.

VERTOT (RENÉ-AUBERT DE) naquit dans le pays de Caux le 25 novembre 1655. Encouragé par Fontenelle et l'abbé de Saint-Pierre, qui avaient remarqué en lui une aptitude particulière pour les travaux historiques, il publia en 1689 la *Conjuration de Portugal*, ouvrage plein d'intérêt qui mérita les éloges de madame de Sévigné et de Bossuet. L'*Histoire des Révolutions de Suède* parut en 1696; elle eut cinq éditions la première année, et fut traduite dans la plupart des langues de l'Europe. L'*Histoire des Révolutions de la république romaine* (1709) où l'on retrouva tout l'intérêt et le mouvement qui caractérisaient les premiers ouvrages de Vertot, et dont le style plus brillant était en même temps plus rapide et plus ferme, accrut encore sa réputation. Vertot composa en outre une *Histoire de l'Ordre de Malte*; cette production, qui n'a ni la chaleur ni l'éclat des premières, se sent de l'âge avancé où était parvenu l'auteur quand il la composa.

Vertot mourut à Paris le 15 juin 1735.

Servilius, accusé d'avoir perdu quelques troupes en poursuivant les ennemis après la victoire, se défend devant le peuple.

‘Si on m’a fait venir ici pour me demander compte de ce qui s’est passé dans la dernière bataille où je commandois, je suis prêt à vous en instruire; mais si ce n’est qu’un prétexte pour me faire périr, comme je le soupçonne, épargnez-moi des paroles inutiles: voilà mon corps et ma vie, que je vous abandonne, vous pouvez en disposer.’

Quelques-uns des plus modérés d’entre le peuple lui ayant crié qu’il prit courage, qu’il continuât sa

défense, 'Puisque j'ai affaire à des juges, et non pas à des ennemis, ajouta-t-il, je vous dirai, Romains, que j'ai été fait consul avec Virginius dans un temps où les ennemis étoient maîtres de la campagne et où la dissension et la famine étoient dans la ville. C'est dans une conjoncture si fâcheuse que j'ai été appelé au gouvernement de l'État. J'ai marché aux ennemis, que j'ai défaits en deux batailles, et que j'ai contraints de se renfermer dans leurs places, et, pendant qu'ils s'y tenoient comme cachés par la terreur de vos armes, j'ai ravagé à mon tour leur territoire; j'en ai tiré une quantité prodigieuse de grains, que j'ai fait apporter à Rome, où j'ai rétabli l'abondance.

» Quelle faute ai-je commise jusqu'ici? Me veut-on faire un crime d'avoir remporté deux victoires? Mais j'ai, dit-on, perdu beaucoup de monde dans le dernier combat. Peut-on donc livrer des batailles contre une nation aguerrie, qui se défend courageusement, sans qu'il y ait de part et d'autre du sang de répandu?

» Quelle divinité s'est engagée envers le peuple Romain de lui faire remporter des victoires sans aucune perte? Ignorez-vous que la gloire ne s'acquiert que par de grands périls? J'en suis venu aux mains avec des troupes plus nombreuses que celles que vous m'aviez confiées; je n'ai pas laissé après un combat opiniâtre de les enforcer; j'ai mis en déroute leurs légions, qui, à la fin, ont pris la fuite. Pouvois-je me refuser à la victoire qui marchoit devant moi? Étoit-il même en mon pouvoir de retenir vos soldats, que leur courage emportoit, et qui poursuivoient avec ardeur un ennemi effrayé? Si j'avois fait sonner la retraite, si j'avois ramené nos soldats dans leur camp, vos tribuns ne m'accuseroient-ils pas aujourd'hui d'intelligence avec les ennemis? Si vos ennemis se sont ralliés, s'ils ont été soutenus par un corps de troupes qui s'avançoit

à leur secours ; enfin, s'il a fallu recommencer tout de nouveau le combat ; et si, dans cette dernière action, j'ai perdu quelques soldats, n'est-ce pas le sort ordinaire de la guerre ? Trouverez-vous des généraux qui veuillent se charger du commandement de vos armées, à condition de ramener à Rome tous les soldats qui en seroient sortis sous leur conduite ? N'examinez donc point si à la fin de la bataille j'ai perdu quelques soldats, mais jugez de ma conduite par ma victoire. S'il est vrai que j'ai chassé les ennemis de votre territoire, que je leur ai tué beaucoup de monde dans deux combats, que j'ai forcé les débris de leurs armées de s'enfermer dans leurs places, que j'ai enrichi Rome et vos soldats du butin qu'ils ont fait dans le pays ennemi ; que vos tribuns se lèvent, et qu'ils me reprochent en quoi j'ai manqué contre les devoirs d'un bon général.

• Mais ce n'est pas ce que je crains : ces accusations ne servent que de prétexte pour pouvoir exercer impunément leur haine et leur animosité contre le sénat et contre l'ordre des patriciens. Mon véritable crime, aussi bien que celui de l'illustre Ménénus, c'est de n'avoir pas nommé, l'un et l'autre, pendant nos consulats, ces décemvirs après lesquels vous soupirez depuis si long-temps. Mais le pouvions nous faire dans l'agitation et le tumulte des armes, et pendant que les ennemis étoient à nos portes, et la division dans la ville ? Et quand nous l'aurions pu, sachez, Romains, que Servilius n'auroit jamais autorisé une loi qu'on ne peut observer sans exciter un trouble général dans toutes les familles, sans causer une infinité de procès, et sans ruiner les premières maisons de la république, qui en sont le plus ferme soutien.

• Faut-il que vous ne demandiez jamais rien au sénat qui ne soit préjudiciable au bien commun de la patrie, et que vous ne le demandiez que par des séditions ? Si un sénateur ose vous représenter l'injus-

tice de vos prétentions; si un consul ne parle pas le langage séditieux de vos tribuns; s'il défend avec courage la souveraine puissance dont il est revêtu, on crie *! au tyran!* A peine est-il sorti de charge, qu'il se trouve accablé d'accusations. C'est ainsi que par votre injuste plébiscite vous avez ôté la vie à Ménénus, aussi grand capitaine que bon citoyen. Ne devriez-vous pas mourir de honte d'avoir persécuté si cruellement le fils de ce Ménénus Agrippa, à qui vous devez vos tribuns, et ce pouvoir qui vous rend à présent si furieux?

• On trouvera peut-être que je vous parle avec trop de liberté dans l'état présent de ma fortune; mais je ne crains point la mort: condamnez-moi si vous l'osez; la vie ne peut être qu'à charge à un général qui est réduit à se justifier de ses victoires: après tout, un sort pareil à celui de Ménénus ne peut me déshonorer. »

Révol. Rom.



MÉZERAY.

MÉZERAY (FRANÇOIS-EUDES DE) naquit à Rye (Basse-Normandie) en 1610. C'est un des plus anciens historiens français et un de ceux qu'on lit avec le plus d'intérêt et de plaisir. Son style, en général négligé et inégal, a quelquefois de la chaleur, du mouvement et de l'énergie; plusieurs de ses morceaux oratoires sont dignes d'être comparés aux plus beaux discours de Salluste.

Mézeray entra à l'Académie française en 1648, après la mort de Voiture.

Ses principaux ouvrages sont: *l'Histoire de France*, *l'Abrégé chronologique de l'histoire de France*, et le *Traité de l'origine des Français*.

Mézeray mourut à Paris le 10 juillet 1683.

Jacques Molay à ses juges.

N'attendez pas, Messieurs, que, gentilhomme et chevalier, j'aie noircir, par une atroce calomnie, la réputation de tant de gens de bien, à qui j'ai si souvent vu faire des actions d'honneur. Ils ne sont coupables ni de lâcheté ni de trahison: et, si vous en voyez ici deux qui perdent leur honneur et leur âme, pour sauver une misérable vie, vous en avez vu mille périr constamment dans les gênes, et confirmer par leur mort l'innocence de leur vie. Je vous demande donc pardon, victimes illustres et généreuses, si, par une lâche complaisance, je vous ai faussement accusées de quelques crimes devant le roi à Poitiers: j'ai été un calomniateur; tout ce que j'ai dit est faux et controuvé: j'ai été un sacrilège moi-même et un impie, de proférer de si exécrables mensonges contre un Ordre si saint, si pieux et si catholique. Je le reconnais pour tel, et innocent de

tous les crimes dont la malice des hommes a osé le charger; et parce que je ne saurais jamais assez réparer de parole le crime que j'ai commis en le calomniant, il est juste que je meure; et je m'offre de bon cœur à tous les tourments qu'on me voudra faire souffrir. Sus donc (en se tournant vers les cardinaux), inventez-en de nouveaux pour moi, qui sais le seul coupable: achevez sur ce misérable corps, achevez les cruautés que vous avez exercées sur tant d'innocents. Allumez vos bûchers; faites-y conduire le dernier des Templiers, et rassasiez enfin votre cupidité des richesses qui font tout leur crime, et qui ne sont que le prix glorieux de leurs travaux pour la protection de la foi et la défense des saints lieux.

(*Histoire de France.*)

Le maréchal de Biron le fils à ses juges.

Je vous ai rétablis, Messieurs, sur les fleurs de lis, d'ou les saturnales de la Ligue vous avaient chassés. Ce corps, qui dépend de vous aujourd'hui, n'a veine qui n'ait saigné pour vous. Cette main, qui a écrit ces lettres produites contre moi, a fait tout le contraire de ce qu'elle écrivait...

Il est vrai, j'ai écrit, j'ai pensé, j'ai dit, j'ai parlé plus que je ne devais faire. Mais où est la loi qui punit de mort la légèreté de la langue et le mouvement de la pensée? Ne pouvais-je pas desservir le roi en Angleterre et en Suisse? Cependant j'ai été irréprochable dans ces deux ambassades; et, si vous considérez avec quel cortège je suis venu, dans quel état j'ai laissé les places de Bourgogne, vous reconnaîtrez la confiance d'un homme qui compte sur la parole de son roi, et la fidélité d'un sujet, bien

éloigné de se rendre souverain dans son gouvernement...

J'ai voulu mal faire; mais ma volonté n'a point passé les bornes d'une première pensée, enveloppée dans les nuages de la colère et du dépit; et ce serait chose bien dure, que l'on commençât par moi à punir les pensées. La reine d'Angleterre m'a dit que si le comte d'Essez eût demandé pardon, il l'aurait obtenu; je le demande aujourd'hui: le comte d'Essez était coupable, et moi je suis innocent.

Est-il possible que le roi ait oublié mes services? Ne se souvient-il plus du siège d'Amiens, où il m'a vu tant de fois, couvert de feu et de plomb, courir tant de hasards, pour donner ou recevoir la mort? Le cruel! il ne m'a jamais aimé que tant qu'il a cru que je lui étais nécessaire. Il éteint le flambeau en mon sang, après qu'il s'en est servi. Mon père a souffert la mort pour lui mettre la couronne sur la tête; j'ai reçu quarante blessures pour la maintenir, et, pour récompense, il m'abat la tête des épaules. C'est à vous, Messieurs, d'empêcher une injustice qui déshonorerait son règne, et de lui conserver un serviteur, à l'État un bon guerrier, et au roi d'Espagne un grand ennemi.

(Histoire de France).



SAINT-RÉAL.

SAINT-RÉAL (CÉSAR-VICHARD, abbé de) naquit à Chambéry, en Savoie, en 1639. Il vint fort jeune à Paris, et se lia avec Antoine Varillas, qui lui inspira le goût des études historiques. La *Conjuration des Espagnols contre Venise*, que publia Saint-Réal en 1671, est son chef-d'œuvre; et quelques reproches qu'on puisse adresser à cet ouvrage où l'imagination de l'auteur a peut-être eu une trop grande part, il sera toujours regardé comme un des monuments les plus beaux de la langue française.

Saint-Réal quitta Paris en 1692 et se retira à Chambéry, où il mourut vers la fin de la même année.

Renault aux principaux conjurés.

Il commença par une narration simple en étendue de l'état présent des affaires, des forces de la république et des leurs, de la disposition de la ville et de la flotte, des préparatifs de don Pèdre et du duc d'Ossone, des armes et de provisions de guerre qui étaient chez l'ambassadeur d'Espagne, des intelligences qu'il avait dans le sénat et parmi les nobles, enfin, de la connaissance exacte qu'on avait prise de tout ce qu'il pouvait être nécessaire de savoir. Après s'être attiré l'approbation de ses auditeurs, par le récit de ces choses dont ils savaient la vérité comme lui, et qui étaient presque toutes les effets de leurs soins aussi bien que des siens:

«Voilà, mes compagnons, continua-t-il, quels sont les moyens destinés pour vous conduire à la

gloire que vous cherchez. Chacun de vous peut juger s'ils sont suffisants et assurés. Nous avons des voies infailibles pour introduire dix mille hommes de guerre dans une ville qui n'en a pas deux cents à nous opposer, dont le pillage joindra avec nous tous les étrangers que la curiosité ou le commerce y a attirés, et dont le peuple même nous aidera à dépouiller les grands, qui l'ont dépouillé tant de fois, aussitôt qu'il verra sûreté à le faire. Les meilleurs vaisseaux de la flotte sont à nous, et les autres portent dès à présent avec eux ce qui doit les réduire en cendres. L'arsenal, la merveille de l'Europe et la terreur de l'Asie, est presque déjà en notre pouvoir. Les neuf vaillants hommes qui sont ici présents, qui sont en état de s'en emparer depuis près de six mois, ont si bien pris leurs mesures pendant ce retardement, qu'ils ne croient rien hasarder en répondant sur leur tête de s'en rendre maîtres. Quand nous n'aurions ni les troupes du Lazaret, ni celles de Terre-Ferme, ni la petite flotte de Hailot pour nous soutenir, ni les cinq cents hommes de don Pèdre, ni les vingt vaisseaux vénitiens de notre camarade, ni les grands navires du duc d'Ossone, ni l'armée espagnole de Lombardie, nous serions assez forts avec les intelligences et les mille soldats que nous avons. Néanmoins, tous ces différents secours que je viens de nommer sont disposés de telle sorte, que chacun d'eux pourrait manquer sans porter le moindre préjudice aux autres: ils peuvent bien s'entraider, mais ils ne sauraient s'entrenuire, il est presque impossible qu'ils ne réussissent pas tous, et un seul nous suffit.

— Que si, après avoir pris toutes les précautions que la prudence humaine peut suggérer, on peut juger du succès que la fortune nous destine, quelle marque peut-on avoir de sa faveur qui ne soit au-dessous de celles que nous avons? Oui, mes amis, elles tiennent manifestement du prodige. Il est inoui,

dans toutes les histoires, qu'une entreprise de cette nature ait été découverte en partie, sans être entièrement ruinée; et la nôtre a essuyé cinq accidents dont le moindre, selon toutes les apparences humaines, devait la renverser. Qui n'eût cru que la perte de Spinoza, qui tramait la même chose que nous, serait l'occasion de la nôtre? que le licenciement des troupes de Livestein, qui nous étaient toutes dévouées, divulguerait ce que nous tenions caché? que la dispersion de la petite flotte romprait toutes nos mesures, et serait une source féconde de nouveaux inconvénients? que la découverte de Crème, que celle de Maran attireraient nécessairement après elles la découverte de tout le parti?

» Cependant toutes ces choses n'ont point eu de suite: on n'en a point suivi la trace, qui aurait mené jusqu'à nous: on n'a point profité des lumières qu'elles donnaient. Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Le sénat, nous en sommes fidèlement instruits, le sénat est dans une sécurité parfaite. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clair-voyants de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils. Nous vivons encore, mes chers amis; nous sommes plus puissants que nous n'étions avant tous ces désastres; ils n'ont servi qu'à éprouver notre constance. Nous vivons, et notre vie sera bientôt mortelle aux tyrans de ces lieux. Un bonheur si extraordinaire, si obstiné, peut-il être naturel? Et n'avons-nous pas sujet de présumer qu'il est l'ouvrage de quelque puissance au-dessus des choses humaines?

» Et en vérité, mes compagnons, qu'est ce qu'il y a sur la terre qui soit digne de la protection du ciel, si ce que nous faisons ne l'est pas? Nous détruisons le plus horrible de tous les gouvernements; nous rendons le bien à tous les pauvres sujets de cet Etat, à qui l'avarice des nobles le ravirait éter-

nellement sans nous; nous sauvons l'honneur de toutes les femmes qui naîtraient quelque jour sous leur domination, avec assez d'agrément pour leur plaire; nous rappelons à la vie un nombre infini de malheureux que leur cruauté est en possession de sacrifier à leurs moindres ressentiments pour les sujets les plus légers; et un mot, nous punissons les plus punissables de tous les hommes, également noircis des vices que la nature abhorre, et de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur.

Ne craignons donc point de prendre l'épée d'une main, et le flambeau de l'autre, pour exterminer ces misérables; et quand nous verrons ces palais où l'impiété est sur le trône, brûlants d'un feu, plutôt feu du ciel que le nôtre: ces tribunaux, souillés tant de fois des larmes et de la substance des innocents, consumés par les flammes dévorantes; le soldat furieux, retirant ses mains fumantes du sang des méchants; la mort errante de toutes parts, et tout ce que la nuit et la licence militaire pourront produire de spectacles plus affreux; souvenons-nous alors, mes chers amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les hommes; que les plus louables actions sont sujettes aux plus grands inconvénients; et qu'enfin, au lieu des diverses fureurs qui désolaient cette malheureuse terre, les désordres de la nuit prochaine sont les seuls moyens d'y faire régner à jamais la paix, l'innocence et la liberté.

(*Conjuration de Venise*).

THIERRY.



THIERRY (AUGUSTIN) naquit à Blois le 10 mai 1795. Les *Lettres sur l'Histoire de France*, qui parurent d'abord dans le *Courrier français*, fixèrent l'attention des esprits sérieux, et firent concevoir du jeune historien des espérances que réalisa complètement la publication de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Cet ouvrage, un des plus solides et des plus remarquables parmi ceux dont s'honore notre siècle, est pour Thierry un titre impérissable de gloire.

Aveugle depuis plusieurs années, Thierry n'en poursuit pas moins activement ses travaux, grâce au zèle d'une amitié pieuse qui se plaît à lui rendre faciles des recherches que l'auteur ne peut plus faire lui-même. *Dix ans d'études historiques*, le dernier ouvrage de cet estimable écrivain, méritait et a obtenu le succès de ses premières publications.

Le Dévouement à la science.

Comme je ne pouvais avoir à ma disposition qu'un très petit nombre de livres, il me fallait aller chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu, et plus tard, sous le soleil d'été, je courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut, dont la bibliothèque, par une faveur exceptionnelle, restait ouverte jusqu'à cinq heures. Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement pour moi, au milieu de ces recherches

préparatoires, où ne se rencontrent ni les épines ni le découragement de la rédaction; où l'esprit, planant en liberté au-dessus des matériaux qu'il rassemble, compose et recompose à sa guise, et construit d'un souffle le modèle idéal de l'édifice que, plus tard, il faudra bâtir pièce à pièce lentement et laborieusement. En promenant ma pensée à travers ces milliers de faits épars dans des centaines de volumes, et qui me présentaient pour ainsi dire à nu les temps et les hommes que je voulais peindre, je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a long-temps souhaité de voir et que lui ont montré ses rêves...

Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, pendant que ma main feuilletait le volume ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table où j'étais assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs; les employés de la bibliothèque ou les curieux allaient et venaient par la salle; je n'entendais rien, je ne voyais rien; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m'est encore présent; et depuis cette époque de premier travail, il ne m'arriva jamais d'avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de race de mœurs, de physionomies, et de destinées si diverses, qui successivement se présentaient à mon esprit, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur, les autres naviguant dans la tempête avec aussi peu de souci d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac; d'autres, dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage, comptant et recomptant par têtes les familles comme le bétail; d'autres enfin, privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se rési-

gnant à voir l'étranger assis en maître à leurs propres foyers, ou, frénétiques de désespoir, courant à la forêt pour y vivre comme vivent les loups, de rapine, de meurtre et d'indépendance....

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servit à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? Et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids; on se fait à soi-même sa destinée; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore; si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect: il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.

(Dix ans d'études historiques).

Meurtre de Thomas Becket.

Thomas Becket venait d'achever son repas du matin, et ses serviteurs étaient encore à table; il salua les Normands à leur entrée, et demanda le sujet de leur visite. Ceux-ci ne lui firent aucune réponse intelligible, s'assirent, et le regardèrent fixement pendant quelques minutes. Regnault, fils d'Ours, prit ensuite la parole: « — Nous venons, dit-il, de la part du roi, pour que les excommuniés soient absous, que les évêques suspendus soient rétablis, et que vous-même donniez raison de vos desseins contre le roi. — Ce n'est pas moi, répondit Thomas, c'est le souverain pontife lui-même qui a excommunié l'archevêque d'York, et qui seul par conséquent a droit de l'absoudre. Quant aux autres, je les rétablirai, s'ils veulent me faire leur soumission. — Mais de qui donc, demanda Regnault, tenez-vous votre archevêché? Est-ce du roi, ou du pape? — J'en tiens les droits spirituels de Dieu et du pape, et les droits temporels du roi. — Quoi! ce n'est pas le roi qui vous à tout donné! — Aucunement, » répondit Becket. Les Normands murmurèrent à cette réponse, traitèrent la distinction d'argutie, et firent des mouvements d'impatience, s'agitant sur leur siège et tordant leurs gants qu'ils tenaient à la main. « Vous me menacez, à ce que je crois, dit le primat, mais c'est inutilement: quand toutes les épées de l'Angleterre seraient tirées contre ma tête, vous ne gagneriez rien sur moi. — Aussi ferous-nous mieux que menacer, — répliqua le fils d'Ours, se levant tout-à-coup; et les autres le suivirent vers la porte, en criant: 'Aux armes!'

La porte de l'appartement fut fermée aussitôt derrière eux; Regnault s'arma dans l'avant-cour; et, prenant une hache des mains du charpentier qui

travaillait, il frappa contre la porte pour l'ouvrir ou la briser. Les gens de la maison, entendant les coups de hache, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie; il ne le voulut point; et on allait l'entraîner de force, quand un des assistants fit remarquer que l'heure des vêpres avait sonné. 'Puisque c'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église,' dit l'archevêque; et, faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille de fer entr'ouverte. A peine il avait les pieds sur les marches de l'autel, que Regnault, fils d'Ours, parut à l'autre bout de l'église, revêtu de sa cotte de mailles, tenant à la main sa large épée à deux tranchants, et criant: 'A moi! à moi! loyaux servants du roi.' Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds, et brandissant leurs épées. Les gens qui étaient avec le primat voulurent alors fermer la grille du chœur; lui-même le leur défendit, et quitta l'autel pour les en empêcher; ils le conjurèrent, avec de grandes instances, de se mettre en sûreté dans l'église souterraine, ou de monter l'escalier par lequel, à travers beaucoup de détours, on parvenait au faite de l'édifice. Ces deux conseils furent repoussés aussi positivement que les premiers. Pendant ce temps, les hommes armés s'avançaient; une voix cria: — Où est le traître? — Becket ne répondit rien. — Où est l'archevêque? — Le voici, répondit Becket; mais il n'y a pas de traître ici. Que venez-vous faire dans la maison de Dieu avec un pareil vêtement? Quel est votre dessein? — Que tu meures. — Je m'y résigne; vous ne me verrez point fuir devant vos épées; mais, au nom de Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun de mes compagnons, clerc ou laïc, grand ou petit... Dans ce moment il reçut par derrière un coup de plat d'épée

entre les épaules; et celui qui le lui porta lui dit: 'Fuis, ou tu est mort.' Il ne fit pas un mouvement; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. Il se débattit contre eux, et déclara fermement qu'il ne sortirait point, et les contraindrait à exécuter sur la place même leurs intentions ou leurs ordres. Guillaume de Tracy leva son épée, et, d'un même coup de revers trancha la main d'un moine saxon appelé Edward Gryn, et blessa Becket à la tête. Un second coup, porté par un autre Normand, le renversa la face contre terre; un troisième lui fendit le crâne, et fut asséné avec une telle violence, que l'épée se brisa sur le pavé. Un homme d'armes, appelé Guillaume Mautrait; poussa du pied le cadavre immobile, en disant: 'Qu'ainsi meure le traître qui a troublé le royaume et fait insurger les Anglais.'



THIERS.

THIERS (LOUIS-ANOLPHE) naquit à Marseille le 15 avril 1798. Il débuta dans la carrière littéraire par un éloge de *Vauvenargues*, qui fut couronné par l'Académie d'Aix. Chargé de rendre compte, dans un journal, du Salon de 1821, il rédigea une série d'articles piquants que plus tard il réunit en un volume. Après avoir publié *les Pyrénées et le midi de la France*, il fit enfin paraître l'ouvrage qui a fondé sa réputation et préparé sa fortune politique : l'*Histoire de la révolution française*. M. Thiers, tour à tour ministre et chef de l'opposition, a peu de temps à consacrer aux travaux littéraires; aussi ne pensons-nous pas qu'il puisse achever promptement l'*Histoire de l'Empire* à laquelle il travaille aujourd'hui, dit-on.

Il a été reçu membre de l'Académie française en 1833, après la mort d'Andrieux.

Mort de Mirabeau.

Des pressentiments de mort se mêlaient à ses vastes projets, et quelquefois en arrêtaient l'essor. Cependant sa conscience était satisfaite; l'estime publique s'unissait à la sienne, et l'assurait que, s'il n'avait pas encore assez fait pour le salut de l'Etat, il avait du moins assez fait pour sa propre gloire. Pâle, et les yeux profondément creusés, il paraissait tout changé à la tribune, et souvent il était saisi de défaillances subites; les excès de plaisir et de travail, les émotions de la tribune, avaient usé en peu de temps cette existence si forte. Des bains, qui renfermaient une dissolution de sublimé, avaient produit cette teinte verdâtre qu'on attribuait au poi-

son. La cour était alarmée, tous les partis étonnés; et, avant sa mort, on s'en demandait la cause. Une dernière fois, il prit la parole à cinq reprises différentes, sortit épuisé et ne reparut plus. Le lit de mort le reçut et ne le rendit qu'au Panthéon. Il avait exigé de Cabanis qu'on n'appelât pas de médecins; néanmoins on lui désobéit, et ils trouvèrent la mort qui s'approchait, et qui déjà s'était emparée des pieds. La tête fut atteinte la dernière, comme si la nature avait voulu laisser briller son génie jusqu'au dernier instant. Un peuple immense se pressait autour de sa demeure, et encombrait toutes les issues dans le plus profond silence. La cour envoyait émissaires sur émissaires; les bulletins de sa santé se transmettaient de bouche en bouche, et allaient répandre partout la douleur à chaque progrès du mal. Lui, entouré de ses amis, exprimait quelques regrets sur ses travaux interrompus, quelque orgueil sur ses travaux passés: 'Soutiens, disait-il à son domestique, soutiens cette tête, la plus forte de France.' L'empressement du peuple le toucha; la visite de Barnave, son ennemi, qui se présenta chez lui au nom des Jacobins, lui causa une douce émotion. Il donna encore quelques pensées à la chose publique. L'assemblée devait s'occuper du droit de tester; il appela M. de Talleyrand, et lui remit un discours qu'il venait d'écrire. 'Il sera plaisant, lui dit-il, d'entendre parler contre les testaments un homme qui n'est plus et qui vient de faire le sien.' La cour avait voulu en effet qu'il le fit, promettant d'acquitter tous les legs. Reportant ses vues sur l'Europe, et devinant les projets de l'Angleterre: 'Ce Pitt, dit-il, est le ministre des préparatifs; il gouverne avec des menaces: je lui donnerais de la peine, si je vivais.' Le curé de sa paroisse venant lui offrir ses soins, il le remercia avec politesse, et lui dit, en souriant, qu'il les accepterait volontiers s'il n'avait dans sa maison son

supérieur ecclésiastique, M. l'évêque d'Autun. Il fit ouvrir ses fenêtres: 'Mon ami, dit-il à Cabanis, je mourrai aujourd'hui; il ne reste plus qu'à s'envelopper de parfums, qu'à se couronner de fleurs, qu'à s'environner de musique, afin d'entrer paisiblement dans le sommeil éternel.' Des douleurs poignantes interrompaient de temps en temps ces discours si nobles et si calmes. 'Vous aviez promis, dit-il à ses amis, de m'épargner des souffrances inutiles.' En disant ces mots, il demande de l'opium avec instance. Comme on le lui refusait, il l'exige avec sa violence accoutumée. Pour le satisfaire, on le trompe, et on lui présente une coupe, en lui persuadant qu'elle contenait de l'opium. Il la saisit avec calme, avale le breuvage qu'il croyait mortel, et paraît satisfait. Un instant après, il expire. C'était le 2 avril 1791. Cette nouvelle se répand aussitôt à la cour, à la ville, à l'assemblée. Tous les partis espéraient en lui, et tous, excepté les envieux, sont frappés de douleur. L'assemblée interrompt ses travaux; un deuil général est ordonné; des funérailles magnifiques sont préparées. On demande quelques députés: 'Nous irons tous! s'écrient-ils.' L'église de Sainte Geneviève est érigée en Panthéon, avec cette inscription:

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

(Histoire de la Révolution française).



GUIZOT.

GUIZOT (FRANÇOIS-PIERRE-GUILLAUME) naquit à Nîmes le 4 octobre 1787. Il fut nommé en 1812 professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris, et se fit, par son enseignement philosophique et lumineux, une prompte célébrité. Doué d'une grande activité d'esprit, et ne se donnant d'autre repos que celui qui résulte d'un changement d'occupations, M. Guizot a publié une édition nouvelle du *Dictionnaire des synonymes*, la *Vie des poètes français*, une édition des *OEuvres de Shakspeare*, la collection des *Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, des *Essais sur l'histoire de France*, et une *Histoire de la civilisation*.

Au commencement de 1830 M. Guizot a été nommé député, et depuis cette époque il a été souvent appelé à faire partie du ministère. Son éloquence remarquable, sa raison grave et austère, lui ont acquis à la Chambre et dans les conseils de la couronne une très haute influence.

M. Guizot est membre de l'Académie française.

De la Chute de l'empire romain.

Rome n'était, dans son origine, qu'une municipalité, une commune. Le gouvernement romain n'a été que l'ensemble des institutions qui conviennent à une population renfermée dans l'intérieur d'une ville; ce sont des institutions municipales: c'est là leur caractère distinctif.

Cela n'était pas particulier à Rome: quand on regarde en Italie, à cette époque, autour de Rome, on ne trouve que des villes. Ce qu'on appelait alors des peuples n'étaient que des confédérations de vi-

lles... Il n'y avait point de campagnes, c'est-à-dire, les campagnes ne ressemblaient nullement à ce qui existe aujourd'hui; elles étaient cultivées, il le fallait bien; elles n'étaient pas peuplées. Les propriétaires des campagnes étaient les habitants des villes; ils sortaient pour veiller à leurs propriétés rurales; ils y entretenaient souvent un certain nombre d'esclaves; mais ce que nous appelons aujourd'hui les campagnes, cette population éparsée, tantôt dans des habitations isolées, tantôt dans des villages, et qui couvre partout le sol, était un fait presque inconnu à l'ancienne Italie.

Quand Rome s'est étendue, elle a conquis ou fondé des villes; c'est contre des villes qu'elle lutte, avec des villes qu'elle contracte, c'est dans des villes qu'elle envoie des colonies....

Sous quelque point de vue que vous considérez le monde romain, vous y trouverez cette prépondérance presque exclusive des villes, et la non-existence sociale des campagnes. Ce caractère municipal du monde romain rendait évidemment l'unité, le lien social d'un grand État, extrêmement difficile à établir et à maintenir. Une municipalité comme Rome avait pu conquérir le monde; il lui était beaucoup plus malaisé de le gouverner, de le constituer. Aussi, quand l'œuvre paraît consommée, quand tout l'Occident et une grande partie de l'Orient sont tombés sous la domination romaine, vous voyez cette prodigieuse quantité de cités, de petits États, faits pour l'isolement et l'indépendance, se désunir, se détacher, s'échapper pour ainsi dire en tous sens. Ce fut là une des causes qui amenèrent la nécessité de l'empire, d'une forme de gouvernement plus concentrée, plus capable de tenir unis des éléments si peu cohérents. L'empire essaya de porter de l'unité et du lien dans cette société éparsée. Il y réussit jusqu'à un certain point. Ce fut entre Auguste et Diocletien qu'en même temps que se développait la législation

civile, s'établit ce vaste système de despotisme administratif qui établit sur le monde romain un réseau de fonctionnaires hiérarchiquement distribués, bien liés, soit entre eux, soit à la cour impériale, et uniquement appliqués à faire passer dans la société la volonté du pouvoir, dans le pouvoir les tributs et les forces de la société.

Et non seulement ce système réussit à rallier, à contenir ensemble les éléments du monde romain; mais l'idée du despotisme, du pouvoir central, pénétra dans les esprits avec une facilité singulière. On est étonné de voir, dans cette collection mal unie de petites républiques, dans cette association de municipalités, prévaloir rapidement le respect de la majesté impériale, unique, auguste, sacrée. Il fallait que la nécessité d'établir quelque lien entre toutes ces parties du monde romain fût bien puissante, pour que les croyances, et presque les sentiments du despotisme, trouvassent dans les esprits un si facile accès.

C'est avec ces croyances, avec son organisation administrative, et le système d'organisation militaire qui y était joint, que l'empire romain a lutté contre la dissolution qui le travaillait intérieurement, et contre l'invasion des barbares. Il a lutté long-temps, dans un état continuel de décadence, mais se défendant toujours. Un moment est enfin arrivé où la dissolution a prévalu; ni le savoir-faire du despotisme, ni le laisser-aller de la servitude, n'ont plus suffi pour maintenir ce grand corps. Au quatrième siècle, on le voyait partout se désunir, se démembrer; les barbares entraient de tous côtés; les provinces ne résistaient plus, ne s'inquiétaient plus de la destinée générale.

(Cours d'histoire moderne).

Exécution de Charles I^{er}.

Après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortit de son lit: 'J'ai une grande affaire à terminer, dit-il à Herbert, il faut que je me lève promptement;' et il se mit à sa toilette. Herbert troublé le peignait avec moins de soin: 'Prenez, je vous prie, lui dit le roi, la même peine qu'à l'ordinaire; quoique ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules, je veux être paré aujourd'hui comme un marié.' En s'habillant, il demanda une chemise de plus. 'La saison est si froide, dit-il, que je pourrais trembler; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur, je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible.' Le jour à peine levé, l'évêque arriva et commença les exercices religieux. Comme il lisait, dans le xxvii^e chapitre de l'évangile selon saint Mathieu, le récit de la passion de Jésus-Christ, 'Mylord, lui demanda le roi, avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation? = Je prie Votre Majesté de remarquer, répondit l'évêque, que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier.' Le roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre; Herbert demeurait immobile: un second coup se fit entendre un peu plus fort, quoique léger encore: 'Allez voir qui est là,' dit le roi: c'était le colonel Hacker. 'Faites-le entrer,' dit-il. 'Sire, dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, voici le moment d'aller à White-Hall; Votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer. — Je pars dans l'instant, répondit Charles, laissez-moi.' Hacker sortit: le roi se recueillit encore quelques minutes, puis, prenant l'évêque par la main: 'Venez, dit-il, partons: Herbert, ouvrez la porte; Hacker m'avertit pour la se-

conde fois.' Et il descendit dans le parc qu'il devait traverser pour se rendre à White-Hall.

Hacker frappa à la porte: Juxon et Herbert tombèrent à genoux. 'Relevez-vous, mon vieil ami,' dit le roi à l'évêque en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau: Charles fit ouvrir la porte. 'Marchez, dit-il au colonel, je vous suis.' Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes. Une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi, à mesure qu'il passait; les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir: deux hommes étaient debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards, et cherchant le peuple pour lui parler: mais les troupes couvraient seules la place; nul ne pouvait approcher. Il se tourna vers Juxon et Tomlinson. 'Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il, ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles;' et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison; que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple; que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement; qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se retourna précipitamment, disant: 'Ne gênez pas la hache, elle me ferait plus de mal;' et, son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore: 'Prenez garde à la hache! prenez garde à la hache!' répéta-t-il d'un ton d'effroi.... Le plus profond silence régnait; il mit sur sa tête un bonnet de soie, et, s'adressant à l'exécuteur: 'Mes cheveux

vous gênent-ils? — Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet,» répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque...

«J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément.» Juxon: «Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir, il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée, et songez qu'il vous fait faire un grand trajet: il vous transporte de la terre au ciel.» Le Roi: «Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble.» Et se tournant vers l'exécuteur: «Mes cheveux sont-ils bien?» Il ôta son manteau et son Saint-George, donna le Saint-George à l'évêque en lui disant: «*Souvenez-vous,*» ôta son habit, remit son manteau, et regardant le billot: «Placez-le de manière à ce qu'il soit bien ferme,» dit-il à l'exécuteur. «Il est ferme, sire.» Le Roi: «Je ferai une courte prière, et, quand j'étendrai les mains, alors...» Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot; l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper: «Attendez le signe,» lui dit-il. «Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté.» Au bout d'un instant le roi tendit les mains; l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup: «Voilà la tête d'un traître,» dit-il en la montrant au peuple: un long et sourd gémissement s'éleva autour de White-Hall. Beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps: il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwél voulut le voir, le considéra attentivement, et, soulevant de ses mains la tête comme pour s'assurer qu'elle était

bien séparée du tronc: 'C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie.'

(*Histoire de la révolution d'Angleterre*).

B U F F O N.

BUFFON (GEORGES-LOUIS LECLER DE) naquit à Montbar en Bourgogne le 7 septembre 1707. C'est un des plus grands naturalistes et un des écrivains français les plus remarquables. Considéré comme savant, il est aujourd'hui dépassé: les progrès qu'a faits la science, les découvertes nouvelles, ont détruit un grand nombre de ses observations; mais sa gloire comme écrivain est impérissable; et loin de diminuer, elle ne peut que s'accroître.

Son *Histoire naturelle* est un des plus admirables monuments qu'ait élevés le génie; jamais la prose n'a déployé autant de richesses et de magnificence que dans cet ouvrage, où l'on trouve de nombreux passages écrits d'un style vraiment sublime.

Buffon, reçu membre de l'Académie française, y prononça, en 1753, un discours sur le style, qui est un de ses chefs d'œuvre. Il mourut à Paris le 16 avril 1788.

La nature brute et la nature cultivée.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine. L'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la Toute-Puissance. Fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y mul-

tiplie le raisin et la rose. Voyez ces places désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes, ou plutôt hérissées de bois épais et noirs, dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombants de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisants au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude; la terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption. Dans toutes les parties basses, des eaux mortes, croupissantes, faute d'être conduites et dirigées: des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides, ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux: des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux, et servent de repaire aux animaux immondes.

Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies: les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes: ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre; ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité: ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui se desséchant et se repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux

sauvages. L'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête féroce, s'il veut les parcourir, est contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit: 'La nature brute est hideuse et mourante: c'est moi seul qui peux la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler, formons-en des ruisseaux, des canaux, employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourse superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi-consumées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer; bientôt, au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore. Servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf soumis au joug emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture: une nature nouvelle va sortir de nos mains.'

Qu'elle est belle cette nature cultivée! Que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement; il en est la production la plus noble: en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux: elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art, tout ce qu'elle recélait dans son sein. Que de trésors ignorés! que de richesses nouvelles! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans

nombre ; les espèces nuisibles réduites , confinées reléguées : l'or , et le fer plus nécessaire que l'or , tirés des entrailles de la terre , les torrents contenus , les fleuves dirigés , resserrés : la mer soumise , reconnue , traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible partout , partout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées , de riantes prairies ; dans les plaines , de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits , leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts ; les déserts , devenus des cités , habités par un peuple immense , qui circulant sans cesse , se répand de ces centres jusqu'aux extrémités : des routes ouvertes ou fréquentées , des communications établies partout , comme autant de témoins de la force et de l'union de la société : mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme , maître du domaine de la terre , en a changé , renouvelé la surface entière , et que de tout temps il en partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède ; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés ; s'ils cessent , tout languit , tout s'altère , tout change , tout rentre sous la main de la nature ; elle reprend ses droits , efface les ouvrages de l'homme , couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments , les détruit avec le temps , et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu , par sa faute , ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine , ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt , sont toujours préparés par la guerre , et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme , qui ne peut que par le nombre , qui n'est fort que par sa réunion , qui n'est heureux que par la paix , a la fureur de s'armer pour son malheur , et de combattre pour sa ruine :

excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet, et après des jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie.

Histoire naturelle.

Dignité de l'homme.

L'homme a la force et la majesté; les grâces et la beauté son l'apanage de l'autre sexe.

Tout annonce dans tous deux les maîtres de la terre; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants: il se soutient droit et élevé; son attitude est celle du commandement; sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers, d'appui à la masse de son corps; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre, par des frottements réitérés, la finesse du toucher dont elle est le principal organe; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles,

pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos: leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie; où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend au-dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent, et qu'on peut les reconnaître; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats; ils les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment; c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence. *Ibid.*

Le chien.

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il leur commande, il règne lui-même

à la tête d'un troupeau, s'y fait mieux entendre que la voix du berger; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité: c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il recherche ses traces, il les suit pas à pas; et par des accents différents indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup-d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté; sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment, il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambi-

tion, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Quadrupèdes.

Le cheval.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats: aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu; il sait réprimer ses mouvements: non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses desirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre; qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

La chèvre et la brebis.

La chèvre a, de sa nature, plus de sentiment et de ressource que la brebis; elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément, elle est sensible aux caresses, et capable d'attachement: elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile et moins timide que la brebis; elle est vive, capricieuse, lascive et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit et qu'on peut la réduire en troupeau: elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices; elle est robuste, aisée à nourrir; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament, qui, dans tous les animaux, influe beaucoup sur le naturel, ne paraît cependant pas dans la chèvre différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux espèces d'animaux, dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent et se multiplient de la même manière, et se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chèvre n'est pas sujette: elle ne craint pas, comme le brebis, la trop grande chaleur, elle dort au soleil, et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissement, ni vertiges; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie, mais elle paraît sensible à la rigueur du froid. Les mouvements extérieurs, lesquels, comme nous l'avons dit, dépendent beaucoup moins de la conformation du corps que de la force et de la variété des sensations relatives à l'appétit et au désir, sont par cette raison beaucoup moins mesurés, beau-

coup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache ou fuit, comme par caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur; et toute la souplesse des organes, tous les nerfs du corps suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvements qui lui sont naturels.

Le lion et le tigre.

Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité, tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force; le premier qui peut tout est moins tyran que l'autre, qui, ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion; celui-ci souvent oublie qu'il est le roi, c'est-à-dire, le plus fort de tous les animaux; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps

qu'il faut pour dresser des embûches; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première; il désole le pays qu'il habite; il ne craint ni l'aspect, ni les armes de l'homme; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphants, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble: la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps; l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux bagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que le caractère de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle qui ne connaît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfants, et déchirer leur mère, lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang, et ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant, dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit!

Le serin et le rossignol.

Si le rossignol est le chanteur des bois, le serin est le musicien de la chambre; le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts; avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mé-

moire; et comme la différence du caractère, surtout dans ces animaux, tient de très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le serin, dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus social, plus doux, plus familier; il est capable de connaissance, et même d'attachement; ses caresses sont aimables, ses petits dépits, innocents, et sa colère ne blesse ni n'offense. Ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous: il se nourrit de graines, comme nos autres oiseaux domestiques; on l'élève plus aisément que le rossignol, qui ne vit que de chair ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation plus facile est aussi plus heureuse; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès; il quitte la mélodie de son chant naturel, pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments; il applaudit, il accompagne, et nous rend au-delà de ce qu'on peut lui donner.

Le rossignol, plus fier de son talent, semble vouloir le conserver dans toute sa pureté; au moins paraît-il faire assez peu de cas des nôtres: ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques-unes de nos chansons. Le serin peut parler et siffler; le rossignol méprise la parole autant que le sifflet, et rivient sans cesse à son brillant ramage. Son gosier, toujours nouveau, est un chef-d'œuvre de la nature auquel l'art humain ne peut rien changer, ni ajouter; celui du serin est un modèle de grâces, d'une trempe moins ferme, que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agréments de la société; le serin chante en tout temps, il nous récréé dans les jours les plus sombres, il contribue même à notre bonheur; car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes, les délices des recluses; il charme au moins les ennuis du cloître, porte de la gaieté dans les âmes innocentes et capti-

ves; et ses petits amours, qu'on peut considérer de près en le faisant nicher, ont rappelé mille et mille fois à la tendresse des cœurs sacrifiés: c'est faire autant de bien que nos vautours savent faire de mal.

Le paon.

Si l'empire appartenait à la beauté, et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion: la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné; une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête, et l'élève sans la charger; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel: non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre, pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre, et des effets de lumière si sublimes que notre art ne peut ni les imiter, ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps; mais si sa femelle vient tout-à-coup à paraître, si les feux de l'amour, se joignant aux

secrètes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur, de nouveaux désirs, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête, et annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes, sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce front radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moëlleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses, chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles couleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année; le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté; car on prétend qu'il en jouit en effet; qu'il est sensible à l'admiration; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors, et les cache à qui ne sait point les admirer.

Le cygne.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominant que par l'abus de la force et par la cruauté: au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix; la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser, et de ne les employer que pour la défense: il sait combattre et vaincre, sans jamais attaquer: roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air; il attend l'aigle, sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes, et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi: il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire; nulle espèce ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages: coupe du corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blan-

cheur élégante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté; tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour; tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A sa noble aisance, à la facilité, à la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître, non seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé, et sa poitrine élevée et arrondie, semble en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en présente la carène, son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe; sa queue est un vrai gouvernail; ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent, et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée; soit que s'en détachant, et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature, le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre et renfermer; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'y établit qu'en jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de

servitude et de captivité ; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les anses les plus écartées, puis quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau ; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux, ils décoraient la plupart des rivières, et même celles de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales.

L'oiseau-mouche.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur : son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux ; légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits, il ne les souille jamais de la poussière de la terre ; et dans sa vie toute aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants ; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs, il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat, il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches ; elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques ; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour ; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*. Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asile (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié ; leur petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants ; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leur pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage ; et ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter, dans les airs : leur vol est continu, bourdonnant et rapide : on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non seulement immobile, mais tout-à-fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre : il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir ; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée : elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout en deux filets ; elle a la forme d'une trompe dont elle fait les fonctions : l'oiseau la

darde de son bec , et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux si ce n'est leur courage , ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux , s'attacher à leur corps , et se laissant emporter par leur vol , les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assoupi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats : l'impatience paraît être leur ame : s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée , ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont d'autre voix qu'un cri fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore , jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor , et se dispersent dans les campagnes.

La mort.

Pourquoi craindre la mort , si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites ? Pourquoi redouter cet instant , puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instants du même ordre , puisque la mort est aussi naturelle que la vie , et que l'une et l'autre nous arrivent de la même façon sans que nous le sentions , sans que nous puissions nous en apercevoir ? Qu'on interroge les hommes accoutumés à observer les actions des mourants , et à recueillir leurs derniers sentiments : ils conviendront qu'à l'exception d'un très-petit nombre de maladies aiguës , où l'agitation , causée par des mouvements convulsifs , semble indiquer les souffrances du malade , dans toutes les autres on meurt tranquillement , doucement et sans douleurs ; et même ces terribles agonies effraient plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent les malades ; car combien n'en

a-t-on pas vu qui, après avoir été à cette dernière extrémité, n'avaient aucun souvenir de ce qui s'était passé, non plus que de ce qu'ils avaient senti! Ils avaient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps, puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans cet état, duquel il ne leur reste aucune idée.

La plupart des hommes meurent donc sans le savoir, et sur le petit nombre de ceux qui conservent de la connaissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance, et qui ne se flatte d'un retour vers la vie. La nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison. Un malade dont le mal est incurable, qui peut juger son état par des exemples fréquents et familiers, qui en est averti par les mouvements inquiets de sa famille, par les larmes de ses amis, par la contenance ou l'abandon des médecins, n'en est pas plus convaincu qu'il touche à sa dernière heure; l'intérêt est si grand, qu'on ne s'en rapporte qu'à soi: on n'en croit pas les jugements des autres, on les regarde comme des larmes peu fondées; tant qu'on se sent, et qu'on pense, on ne réfléchit, on ne raisonne que pour soi, et tout est mort, que l'espérance vit encore.

Jetez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent fois qu'il se sent attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne peut pas en revenir, qu'il est prêt à expirer; examinez ce qui se passe sur son visage, lorsque par zèle ou par indiscretion quelqu'un vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en effet; vous le verrez changer comme celui d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévue; ce malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même: tant il est vrai qu'il n'est nullement convaincu qu'il doit mourir! Il a seulement quelque doute, quelque inquiétude sur son état; mais il craint toujours beaucoup moins qu'il n'espère, et si l'on ne réveillait pas ses frayeurs par ces

tristes soins et cet appareil lugubre qui devancent la mort, il ne la verrait point arriver.

La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons ; nous la jugeons mal de loin ; c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, et qui disparaît lorsqu'on vient à en approcher de près ; nous n'en avons donc que des notions fausses ; nous la regardons, non seulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un mal accompagné de la plus vive douleur et des plus pénibles angoisses ; nous avons même cherché à grossir dans notre imagination ces funestes images, et à augmenter nos craintes en raisonnant sur la nature de la douleur. Elle doit être extrême a-t-on dit, lorsque l'âme se sépare du corps ; elle peut aussi être de très-longue durée, puisque, le temps n'ayant d'autre mesure que la succession de nos idées, un instant de douleur très-vive, pendant lequel ces idées se succèdent avec une rapidité proportionnée à la violence du mal, peut nous paraître plus long qu'un siècle pendant lequel elles coulent lentement et relativement aux sentiments tranquilles qui nous affectent ordinairement. Quel abus de la philosophie dans ce raisonnement ! Il ne mériterait pas d'être relevé, s'il était sans conséquence ; mais il influe sur le malheur du genre humain. Il rend l'aspect de la mort mille fois plus affreux qu'il ne peut être ; et n'y eût-il qu'un très-petit nombre de gens trompés par l'apparence spécieuse de ces idées, il serait toujours utile de les détruire, et d'en faire voir la fausseté.

Lorsque l'âme vient à s'unir à notre corps, avons-nous un plaisir excessif, une joie vive et prompte qui nous transporte et nous ravisse ? Non, cette union se fait sans que nous nous en apercevions ; la désunion doit s'en faire de même, sans exciter aucun sentiment. Quelle raison a-t-on pour croire que la séparation de l'âme et du corps ne puisse se faire sans une douleur extrême ? Quelle cause peut produire cette douleur,

ou l'occasionner? La fera-t-on résider dans l'ame ou dans le corps? La douleur de l'ame ne peut être produite que par la pensée; celle du corps est toujours proportionnée à sa force et à sa faiblesse : dans l'instant de la mort naturelle, le corps est plus faible que jamais ; il ne peut donc éprouver qu'une très-petite douleur, si même il en éprouve aucune.

Histoire de l'homme.

LACÉPÈDE.

LACÉPÈDE (BERNARD-GERMAIN-ÉTIENNE DE LA VILLE-SUR-ILLON, comte de) naquit à Agen en 1756. Il s'appliqua fort jeune à l'étude de l'histoire naturelle et à celle de la musique, et établit une correspondance active entre Gluck et Buffon, qui le choisit pour continuateur de son *Histoire naturelle*. Lacépède a publié l'*Histoire des quadrupèdes ovipares, celle des reptiles, des poissons et des cétacés*. Son style, qu'on ne peut comparer à celui de Buffon sous le rapport de l'élégance et de l'harmonie, est cependant remarquable par une clarté et une précision qui donnent à toutes ses descriptions beaucoup de charme et d'intérêt.

Lacépède mourut à Paris en 1826.

LES QUATRE ÂGES.

L'enfance.

L'enfant peut être rempli d'agrémens, de grâces et de charmes, si une éducation mal entendue n'a pas contraint ses mouvemens, si la simple nature a développé librement ses membres, s'il a pu en faire usage par tous les exercices qui conviennent à cet âge tendre; mais, ami de l'agitation et du changement dans tous les genres, les proportions les plus agréables, c'est-à-dire les proportions les plus naturelles, règnent

dans ses membres, il n'a pas encore appris à les tenir repliés par contenance, à les roidir par bon air, à leur donner des attitudes bizarres par convention; les travaux forcés ne les ont pas encore viciés, déformés, altérés. Sa main n'a pas encore manié des instruments pesants; son dos n'a pas été courbé sur une charrue ou sur un atelier; ses cheveux flottent au gré des vents et de la belle nature, sans avoir été décolorés bizarrement, brûlés avec art, et souvent ridiculement contraints; sa peau n'a pas été ternie par un soleil ardent, ou gercée par le froid; la tempête n'a pas encore fondu sur sa tête; il ne voit la vie qui se présente à lui que comme une route semée de fleurs; il ne prévoit aucun des dangers et des malheurs qui l'attendent; le chagrin n'a pas ridé son front et effacé la noblesse de ses traits; l'on y distingue encore la première origine du roi de la nature; la défiance n'a pas rendu sa démarche arrêtée et suspendue; son regard inquiet, son coup d'œil fixe et sinistre; son esprit dégagé de préjugés et de soucis, ne lie que des idées agréables, n'enfante que des imaginations gracieuses; si quelques peines légères viennent troubler les beaux jours qui sont tissés pour lui, elles sont toutes hors de lui, elles ne laissent aucun souvenir, elles se dissipent rapidement avec les objets qui les ont fait naître: que lui manque-t-il pour offrir l'image la plus fidèle des grâces, de la gaieté, de l'agrément, des charmes et de la gentillesse?

La jeunesse.

Maintenant se présente à nous la brillante jeunesse, cet âge où la nature morale et la nature physique développent et étendent leurs forces, où l'esprit se déploie, et où les impressions seraient plus profondes que jamais, si la réflexion les accompagnait, la réflexion,

cette faculté qui seule peut arrêter nos idées, fixer nos sentiments, et durcir véritablement leur empreinte. C'est alors que les passions commencent à exercer leur empire orageux, c'est alors que tous les objets règnent si aisément sur l'ame; rien ne la remue faiblement, comme dans l'enfance, tout la secoue violemment : le jeune homme ne vit que d'élans et de transports; heureux quand ses transports ne l'entraînent que dans la route qu'il doit parcourir ! heureux lorsque les mains sages qui le dirigent ne s'efforcent point d'éteindre le feu qui le dévore, et qu'elles ne pourraient parvenir à étouffer, mais qu'elles cherchent à contenir ce feu, à le lancer vers les vertus sublimes, vers tout le bien auquel la jeunesse peut atteindre !

Venant d'un âge où personne n'a eu besoin de se défendre contre lui; où personne n'a pu le redouter, où par conséquent rien ne lui a résisté; sentant chaque jour de nouvelles forces qui se développent en lui; imaginant qu'elles augmenteront toujours, ne les ayant encore mesurées avec aucun obstacle; pensant que rien ne peut les égaler; croyant que tout doit s'aplanir devant lui, fier, indomptable, et voulant secouer entièrement le joug sous lequel sa faiblesse l'a retenu pendant son enfance, le jeune homme est l'image de la liberté et de l'indépendance. Il fuit tout ce qui peut lui retracer ce qu'il appelle son esclavage, tout ce qui peut lui peindre son ancienne soumission; il dédaigne des demeures trop resserrées où son corps et son esprit se trouvent à l'étroit; il ne se plaît que dans une vaste campagne, où il peut en liberté exercer ses forces à courir, son courage à dompter des coursiers sauvages, son adresse à les dresser, et son intrépidité à vaincre et à immoler des animaux féroces. Là, il saute de joie sur la terre qu'il peut maintenant parcourir à son gré; il agite ses membres vigoureux; il essaie à transporter de lourds fardeaux; il croit avoir beaucoup fait lorsqu'il a renversé avec effort un bloc de rocher, abattu avec vigueur un arbre, ou devancé ses chiens à la

course. Ses traits ne sont plus l'image de la grâce et de la gentillesse, comme dans l'enfance, mais celle de la fierté. Son corps dont les contours sont plus durement exprimés, offre des muscles dessinés avec force, et dont le jeu rapide et puissant annonce sa supériorité; ses cheveux brunis par le soleil, dont il se plaît à affronter les ardeurs, sont plus longs et plus touffus; ses yeux pleins de feu brillent de courage; ses bras portent déjà les dures empreintes, non pas de ses travaux utiles, mais de ses travaux capricieux; sa démarche est ferme, sa tête élevée, son ton de voix imposant; il a l'air du fils d'Hercule, et paraît destiné à remuer sa massue et à dompter les monstres. Impétueux, remué aussi souvent que l'enfance, mais toujours agité violemment, transporté à la présence de chaque objet nouveau, changeant à chaque instant de place, de projets et de désirs, franchissant tous les obstacles, impatient de tout retardement; qui pourrait s'opposer à sa course rapide et vagabonde? La voix seule du sentiment est assez forte pour le retenir. La nature qui parle dans son cœur plus haut que tous les objets qui l'entourent, lui fait reconnaître, chérir et vénérer la voix de celui qui lui donna le jour, et qui soigna son enfance: c'est un lion que l'on conduit avec une chaîne couverte de roses, sans qu'il songe à rompre de si doux liens. Heureux le jeune homme, lorsque la tendresse paternelle est le seul frein donné à son courage, lorsque les passions, si dangereuses, si vives à cet âge des erreurs, ne s'emparent pas de son âme, et ne la livrent pas en proie à toutes les illusions, à toutes les fausses espérances, à tous les tourments; lorsque la plus terrible de ces passions ne vient pas le dominer! Elle commence par le séduire, elle lui peint tous les objets en beau; elle présente la nature plus riante et plus belle aux yeux fascinés du jeune homme trompé; elle conduit ses pas dans une route en apparence semée de fleurs;

par un pouvoir fantastique , elle lui fait voir , au bout de cette fatale carrière , les portes du temple du bonheur ouvertes pour le recevoir ; elle lui montre sa place marquée à côté de l'objet de sa passion funeste ; c'est Armide qui conduit Renaud dans une île enchantée , qui le retient éloigné de ses guerriers , de son devoir et de sa gloire , et qui , en l'entourant de guirlandes , l'enlace dans des chaînes dont bientôt il sentira tout le poids.

L'âge mûr.

L'homme jouit ici de toutes les forces de son corps et de son esprit : les passions tumultueuses , et que l'ivresse ne cesse d'accompagner , ne règnent plus avec assez de force sur lui pour offusquer sa raison. Le rayon divin qui l'anime brille de tout son éclat ; son intelligence , échauffée par les feux que le trouble de la jeunesse a laissés dans son imagination , jouit de tous ses droits , et soumet tout à sa puissance. Son âme , animant alors un corps parfait , dont tous les organes ont reçu un juste degré de développement , où la force et la souplesse se trouvent réunies , et où tout seconde les divers mouvements qui l'agitent , s'élançe vers les spéculations les plus sublimes , découvre les grandes vérités , entreprend , exécute , achève les plus grands travaux : alors l'homme , véritable emblème de la majesté et de la puissance , élevant sa tête droite et auguste sur un corps robuste et endurci , marche , parle , agit en maître de la nature , lui commande , et la fait servir à ses nobles desseins.

Mais si les passions folles de la jeunesse ne déchirent pas son ame , elle est en proie à des passions presque aussi redoutables , moins vives , mais bien plus constantes. L'ambition fait briller devant lui des couronnes de toute espèce ; elle l'engage dans

des routes épineuses pour arriver au but éclatant qu'elle lui offre, but illusoire et fantastique qui fuit presque toujours devant ceux qui cherchent à y parvenir, et qui disparaît enfin aux yeux de ceux qui sont près de l'atteindre. Il suit la voix de cette ambition cruelle et celle de la fausse gloire; il médite des projets sanguinaires; il forge des chaînes pour des voisins dont tout le crime est d'être trop près de lui; il court aux armes; il aiguise le fer meurtrier; il va, la flamme à la main, cueillir, au milieu des horreurs d'une guerre injuste et barbare, des lauriers teints de sang, assis sur les débris d'une ville fumante, entouré des victimes infortunées de sa passion forcenée; il contemple avec des yeux féroces et cruels le ravage qui couvre au loin les campagnes: et tous ses gestes sont des signes de mort et de désolation. Ici, avide d'or et de vaines richesses, quels dangers ne brave-t-il pas pour assouvir sa brutale avarice? Dans sa rage féroce, il répand le sang de tout un monde nouveau que le génie n'avait pas découvert pour des forfaits horribles, il le change en un vaste désert, court semer les crimes les plus atroces dans une partie immense de l'ancien monde, et réduit sous le joug des malheureux habitants, et les transporte, chargés de chaînes, sur le nouveau monde qu'il a dévasté, et où il a cru, dans sa fureur insensée, faire venir de l'or en l'abreuvant de sang.

D'un autre côté, la gloire et souvent la vertu l'appellent dans des nouvelles routes interrompues par un grand nombre de précipices, mais dont le but, bien loin d'offrir un vain fantôme, présente l'image sacrée de l'autorité publique. Alors, prince juste, bon et généreux, il donne la paix et le bonheur au monde, et ne compte ses jours que par ses bienfaits. Ici, dispensateur des grâces d'une religion consolatrice, ou des lois sacrées de la propriété et de la sûreté publique, il reçoit dans les acclamations des citoyens qu'il

console en qu'il protège, la touchante récompense de ses vertus. Là, il appelle l'agriculture, le commerce et les arts utiles, et leur dit de fertiliser, de peupler un pays inculte, par ses bienfaits, ses travaux et son industrie : il unit les états les plus reculés, il les enrichit par ses soins, il les protège par sa puissance guerrière, ses talents militaires, ses vertus héroïques : faisant naître les arts agréables, il répand mille charmes au milieu des tranquilles habitations de ses semblables, il les réunit, radoucit leurs caractères, et en affaiblit la dureté, leur inspire les vertus aimables, calme leurs peines par de vives et d'innocentes jouissances, leur retrace leurs anciens héros, leurs guerriers illustres, leurs grands hommes, fait revivre leurs hauts faits et leurs sublimes pensées. Recueilli enfin dans une paisible retraite, consultant en secret la nature, abandonnant, pour ainsi dire, sa dépouille mortelle, s'élevant sur les ailes de son génie et de la contemplation, il découvre et montre à ses semblables les vérités les plus cachées et les plus utiles.

La vieillesse.

Si l'homme parvenu à l'âge viril, jouit de tout son être, s'il est alors arrivé au plus haut degré de puissance, il va bientôt en déclinant, chaque jour ses facultés s'affaiblissent, les forces de son corps diminuent, il passe à la vieillesse. Que cet état, digne de tous nos hommages, ne soit introduit sur la scène tragique que pour nous intéresser, que pour y faire verser des larmes !

Que l'on conserve à la vieillesse que l'on produira sur la scène, toute la raison et toute la lumière de l'expérience ; qu'elle présente même encore quelquefois un corps vigoureux, et que sous ses cheveux blancs elle lui offre toujours un front auguste ; que le vieillard soit représenté comme un chêne antique qui

soutient encore avec force ses rameaux puissants; qu'il soit plein de douceur et d'une tendre compassion; que les maux qu'il a éprouvés, que l'expérience qu'il a de la faiblesse humaine, et des dangers de toute espèce qui entourent ses semblables, remplissent son cœur d'une charité douce; qu'il plaigne et qu'il pardonne; que la nature ne cesse de se faire entendre à son cœur.

Comme l'on doit voir avec intérêt cette image de la faiblesse de la tendre enfance réunie avec toute la majesté, toute la vénusté de l'âge viril, avec un caractère plus touchant, plus attendrissant, plus sacré encore! Comme tout ce que dira le vieillard sera intéressant, lorsque des paroles de douceur ne cesseront de sortir de sa bouche uniquement ouverte par une tendre pitié! C'est un Dieu consolateur laissé au milieu de ses enfants pour y être une image vivante du Dieu qu'ils adorent, pour leur transmettre ses bénédictions, pour les aider par ses conseils, pour les soutenir par le secours de ses encouragements et de sa tendresse touchante, lorsqu'il reçoit de leur amour et de leur reconnaissance tous les secours que ses maux peuvent réclamer. Et quel est le cœur qui ne sera pas déchiré, si le vieillard auguste et respectable est obligé de courber sa tête défaillante sous les poids de la misère ou sous celui de l'infortune?

Poétique de la musique, tom. I.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (JACQUES-HENRI) naquit au Havre le 19 janvier 1737. Doué d'une ame ardente sur laquelle tout faisait une impression profonde, Bernardin trouva dans les agitations d'une vie aventureuse une source féconde d'émotions qui influèrent d'une manière heureuse sur son talent. Ennemi des philosophes dont les maximes répugnaient à ses sentiments religieux, et des hommes à préjugé dont il condamnait les erreurs, il ne se lia intimement qu'avec J. J. Rousseau, qui fut, comme Fénelon, l'objet constant de son admiration.

Les *Etudes de la nature* qui parurent en 1784, obtinrent un très-grand succès; mais *Paul et Virginie*, composition ravissante de grâce et de naïveté, publiée en 1784, fut reçue d'abord par le public avec une indifférence inexplicable; mais l'auteur ne tarda pas à être vengé de cette injustice. En 1791 il publia la *Chumière indienne*, fiction ingénieuse qui renferme une satire piquante de quelques travers de notre société. Bernardin, nommé en 1792 intendant du Jardin-des-Plantes, s'occupa dès lors de préparer son dernier ouvrage, les *Harmonies de la nature*, qu'on ne publia qu'après sa mort.

Bernardin nommé membre de l'Institut en 1795, puis membre de l'Académie française, mourut près de Paris le 11 janvier 1804.

Grand peintre et grand écrivain, Bernardin sut embellir tous ses récits des grâces de son imagination, et animer ses tableaux du coloris d'un style pur et brillant.

Les nuages.

Lorsque j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des croupes de montagnes, qui voyageaient à la suite les uns des autres, sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs, et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alisé du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages qu'il voiturait dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entr'eux sous les formes d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons, et tomber çà et là en cataractes; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi-ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et le profil de cette île aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre, de jaune doré, de nacarat, d'émeraudes, si communes le soir dans les couchants de ces parages; ce paysage n'était point un tableau colorié: c'était une simple estampe, où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il représentait une contrée éclairée, non en face des rayons du soleil, mais, par derrière, de leurs simples reflets. En effet dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques uns de ses rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont, d'une couleur ponceau, se reflétèrent dans les vallons, et au sommet des rochers, tandis que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur, et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une gloire; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et on voyait autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs, les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulements lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peut-être était-

ce une de ces réverbérations célestes de quelque île très-éloignée, dont les nuages nous répétaient la forme par leurs reflets, et les tonnerres par leurs échos. Plus d'une fois des marins expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoi qu'il en soit, tout cet appareil fantastique de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondaient sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout se fondit et disparut à l'arrivée de la nuit, comme les illusions du monde aux approches de la mort. L'astre des nuits, la triple Hécate, qui répète par des harmonies plus douces celles de l'astre du jour, en se levant sur l'horizon, dissipa l'empire de la lumière, et fit régner celui des ombres. Bientôt des étoiles innombrables et d'un éclat éternel brillèrent au sein des ténèbres. Oh! si le jour n'est lui-même qu'une image de la vie, si les heures rapides de l'aube du matin, du midi et du soir, représentent les âges, si fugitifs, de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité, et de la vieillesse, la mort, comme la nuit, doit nous découvrir aussi de nouveaux cieux, de nouveaux mondes!

Harmonies de la Nature, tom. II.

Le lis et la rose.

Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée, et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état où je reconnaitrai un lis? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admurerai le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme des gouttes

de corail, par de petits scarabées écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asyle? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs? Pourquoi elle soit à la fois un objet de l'amour et de la philosophie, il faut la voir lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle par son éclat et par ses parfums la main des amants. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude: c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle, et le repentir dans son sein.

Etudes de la Nature.

La rose et le papillon.

La puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, formée de portions sphériques, teinte de la plus riche des couleurs, contrastée par un feuillage de plus beau vert, et balancée par le zéphyr; le papillon la surpasse en harmonie de couleurs, de formes et de mouvements. Considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont il vole, la régularité des écailles qui le recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes, les six pattes armées de griffes avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe roulée dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs; les antennes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête; et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée, au nombre de plus de douze mille.

Mais, ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes la faculté de voir, d'ouïr, d'odorer, de savourer, de sentir, de se mouvoir, de vouloir, enfin une âme douée de passions et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre les glandes nectarées de son sein; c'est pour en protéger les œufs collés comme un bracelet autour de ses branches, qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir; mais le papillon, posé sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche; et après s'être joué du chasseur, il prend sa volée, et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

Harmonies de la Nature, tom. II.

Bonheur de l'obscurité.

Heureux aujourd'hui celui qui, au lieu de parcourir le monde, vit loin des hommes! Heureux celui qui ne connaît rien au-delà de son horizon, et pour qui le village voisin même est une terre étrangère! Il n'a point laissé son cœur à des objets aimés qu'il ne reverra plus, ni sa réputation à la discrétion des méchants. Il croit que l'innocence habite dans les hameaux, l'honneur dans les palais, et la vertu dans les temples. Il met sa gloire et sa religion à rendre heureux ce qui l'entourne. S'il ne voit dans ses jardins, ni les fruits de l'Asie, ni les ombrages de l'Amérique, il cultive des plantes qui font la joie de sa femme et de ses enfants. Il n'a pas besoin des monuments de l'architecture pour ennoblir son paysage. Un arbre à l'ombre duquel un homme vertueux s'est reposé, lui donne de sublimes ressouvenirs: le peuplier dans les forêts lui rappelle les combats d'Hercule; et le feuillage des chênes, les couronnes du Capitole.

La culture des blés lui présente bien d'autres concerts agréables avec la vie humaine : il connaît à leurs ombres les heures du jour , à leur accroissement les rapides saisons , et il ne compte ses années fugitives que par leurs récoltes innocentes. Il ne craint point, comme dans les villes , un hymen infidèle , ou une postérité trop nombreuse. Ses travaux sont toujours surpassés par les bienfaits de la nature. Dès que le soleil est au signe de la Vierge , il rassemble ses parents , il invite ses voisins , et dès l'aurore il entre avec eux , la faucille à la main , dans ses blés mûrs. Son cœur palpite de joie en voyant ses gerbes s'accumuler , et ses enfants danser autour d'elles , couronnés de bluets et de coquelicots : leur jeux lui rappellent ceux de son premier âge , et la mémoire des vertueux ancêtres qu'il espère revoir un jour dans un monde plus heureux. Il ne doute pas qu'il y ait un Dieu , à la vue de ses moissons ; et aux douces époques qu'elles ramènent à son souvenir , il le remercie d'avoir lié la société passagère des hommes par une chaîne éternelle de bienfaits.

Près fleuris , majestueuses et murmurantes forêts , fontaines mousseuses , sauvages rochers fréquentés de la seule colombe , aimables solitudes qui nous ravissez par d'ineffables concerts : heureux qui pourra lever le voile qui couvre vos charmes secrets ! mais plus heureux encore celui qui peut les goûter en paix dans le patrimoine de ses pères !

Les forêts agitées par le vent.

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux ? Combien de fois , loin des villes , dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt , assis sur le bord d'une prairie agitée des vents , je me suis plu à voir les mélilots dorés , les trèfles em-

pourprés, et les vertes graminées, former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure! Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Le retroussis de leur feuillage faisait paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacun a son mouvement. Le chêne au tronc roide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions : l'un s'incline profondément auprès de son voisin comme devant un supérieur; l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami; un autre s'agite en tout sens comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère, semblent passer tour à tour de l'un à l'autre comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatives ne sont au fond que les jeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'entourent : il a vécu dans un autre siècle. Cependant ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts; ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominantes : ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douleur. Ainsi les murmures d'une forêt accompagnent les accents du rossignol, qui de son nid adresse des vœux reconnaissants aux Amours. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleurs sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits.

Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des

bois, ont des charmes que je préfère aux plus brillants accords ; mon âme s'y abandonne, elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s'élève avec leur cime vers les cieux, elle se transporte dans les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir ; ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Il me semble qu'ils me parlent, comme ceux de Dodone, un langage mystérieux ; ils me plongent dans d'ineffables rêveries qui souvent ont fait tomber de mes mains les livres des philosophes. Majestueuses forêts, paisibles solitudes, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos ressonnantes clairières ! n'accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux, ou les doux entretiens des amis et des amants qui veulent se reposer sous vos ombrages.

Harmonies de la Nature, tom. I.

Harmonies de la Nature.

Soyez mes guides, filles du ciel et de la terre, divines Harmonies ! C'est vous qui assemblez et divisez les éléments ; c'est vous qui formez tous les êtres qui végètent, et tous ceux qui respirent. La nature a réuni dans vos mains le double flambeau de l'existence et de la mort. Une de ses extrémités brûle du feu de l'amour, et l'autre de ceux de la guerre. Avec les feux de l'amour vous touchez la matière, et vous faites naître le rocher et ses fontaines, l'arbre et ses fruits, l'oiseau et ses petits, que vous réunissez par de ravissants rapports. Avec les feux de la guerre vous enflammez la même matière, et il en sort le faucon, la tempête et le volcan, qui rendent l'oiseau, l'arbre et le rocher aux éléments. Tour à

tour vous donnez la vie et nous la retirez , non pour le plaisir d'abattre , mais pour le plaisir de créer sans cesse. Si vous ne faisiez pas mourir , rien ne pourrait vivre ; si vous ne détruisiez pas , rien ne pourrait renaître. Sans vous , tout serait dans un éternel repos ; mais par tout où vous portez vos doubles flambeaux , vous faites naître les doux contrastes des couleurs , des formes , des mouvements. Les amours vous précèdent , et les générations vous suivent. Toujours vigilantes , vous vous levez avant l'astre des jours , et vous ne vous couchez point avec celui des nuits. Vous agissez sans cesse au sein de la terre , au fond des mers , au haut des airs. Planant dans les régions du ciel , vous entourez ce globe de vos danses éternelles , vous étendez vos cercles infinis d'horizons en horizons , de sphères en sphères , de constellations en constellations , et , ravies d'admiration et d'amour , vous attachez les chaînes innombrables d'êtres au trône de celui qui est.

O filles de la sagesse éternelle ! Harmonies de la nature ! tous les hommes sont vos enfants : vous les appelez par leur besoin aux jouissances , par leur diversité à l'union , par leur faiblesse à l'empire. Ils sont les seuls de tous les êtres qui jouissent de vos travaux , et les seuls qui les imitent ; ils ne sont savants que de votre science ; ils ne sont sages que de votre sagesse ; ils ne sont religieux que de vos inspirations. Sans vous , il n'y a point de beauté dans les corps , d'intelligence dans les esprits , de bonheur sur la terre , et d'espoir dans le ciel.

Ibidem , tom. II.

Flore.

Présidez aux jeux de nos enfants , charmante fille de l'Aurore , aimable Flore : c'est vous qui couvrez de roses les champs du ciel que parcourt votre mère ,

soit qu'elle s'élève chaque jour sur notre horizon, soit qu'elle s'avance, au printemps, vers le sommet de notre hémisphère, et qu'elle rejette ses rayons d'or et de pourpre sur leurs régions de neige. Pour vous, suspendue au-dessus de nos vertes campagnes, portée par l'arc-en-ciel au sein des nuages pluvieux, vous versez les fleurs à pleine corbeille dans nos vallons et sur nos forêts; le Zéphyre amoureux vous suit, haletant après vous, et vous poussant de son haleine chaude et humide. Déjà on aperçoit sur la terre les traces de votre passage dans les cieux; à travers les rais lointains de la pluie, les landes apparaissent toutes jaunes de genêts fleuris; les prairies brumeuses, de bassinets dorés; et les corniches des vieilles tours, de giroflées safranées. Au milieu du jour le plus nébuleux, on croirait que les rayons du soleil luisent au loin sur les croupes des collines, au fond des vallées, au sommet des antiques monuments; des lisières de violettes et de primevères parfument les haies, et le lilas couvre de ses grappes les murs du château lointain. Aimables enfants, sortez dans les campagnes, Flore vous appelle au sein des prairies: tout vous y invite, les bois, les eaux, les rocs arides, chaque site vous présente ses plantes, et chaque plante ses fleurs. Jouissez du mois qui vous les donne; avril est votre frère, il est à l'aurore de l'année, comme vous à celle de la vie; connaissez ses dons riants comme votre âge. Les prairies seront votre école, les fleurs vos alphabets, et Flore votre institutrice.

Ibidem, tom. I.

Les tombeaux.

Un tombeau est un monument placé sous les limites des deux mondes. Il nous présente d'abord la fin

des vaines inquiétudes de la vie, et l'image d'un éternel repos ; ensuite, il élève en nous le sentiment confus d'une immortalité heureuse, dont les probabilités augmentent à mesure que celui dont il nous rappelle la mémoire a été plus vertueux. C'est là que se fixe notre vénération ; et cela est si vrai, que, quoiqu'il n'y ait aucune différence entre la cendre de Socrate et celle de Néron, personne ne voudrait avoir dans ses bosquets celle de l'empereur romain, quand même elle serait renfermée dans une urne d'argent, et qu'il n'y a personne qui ne mit celle du philosophe dans le lieu le plus honorable de son appartement, quand elle ne serait que dans une vase d'argile.

C'est donc par cet instinct intellectuel pour la vertu que les tombeaux des grands hommes nous inspirent une vénération si touchante. C'est par le même sentiment que ceux qui renferment des objets qui ont été aimables nous donnent tant de regrets. Voilà pourquoi nous sommes émus à la vue du petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable, par le souvenir de son innocence : voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendrissement une tombe sous laquelle repose une jeune femme, l'amour et l'espérance de sa famille par ses vertus. Il ne faut pas, pour rendre recommandables ces monuments, des marbres, des bronzes, des dorures : plus ils sont simples, plus ils donnent d'énergie au sentiment de la mélancolie. Ils font plus d'effet pauvres que riches, antiques que modernes, avec des détails d'infortune qu'avec des titres d'honneur, avec les attributs de la vertu qu'avec ceux de la puissance.

C'est surtout à la campagne que leur impression se fait vivement sentir : une simple fosse fait souvent verser plus de larmes que les catafalques dans les cathédrales : c'est là que la douleur prend de la sublimité ; elle s'élève avec les vieux ifs des cimetières, elle s'étend avec les plaines et les collines d'alentour ; elle s'allie avec tous les effets de la nature, le lever

de l'aurore, le murmure des vents, le coucher du soleil; et les ténèbres de la nuit. Les travaux les plus rudes et les destinées les plus humiliantes n'en peuvent éteindre l'impression dans les cœurs des plus misérables.

Études de la Nature.

CUVIER.

CUVIER (GEORGES) naquit à Montbéliard le 23 août 1769. Placé en qualité de précepteur chez le comte d'Héricy, en Normandie, il y rencontra le savant Tessier; celui-ci s'empressa de le faire connaître de Lacépède, de Millin, de Geoffroy et de plusieurs autres hommes célèbres qui l'appelèrent à Paris. Il lui fut aisé, dans les cours d'histoire naturelle et le cours d'anatomie comparée dont il fut successivement chargé, de révéler l'immensité de ses connaissances et le génie profond dont il était doué. Son *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux* parut en 1801; Cuvier se plaça, en publiant cet ouvrage, à la tête des plus célèbres zoologistes. Ses *Recherches sur les ossements fossiles*, le plus étonnant de ses travaux, lui méritèrent la première place entre tous les naturalistes des temps modernes. Le style de Cuvier, toujours clair dans les ouvrages de sciences, élégant et pur dans les *Eloges* prononcés à l'Académie, est remarquable par une simplicité pleine de grâce et de noblesse.

Cuvier, reçu à l'Académie française en 1819, mourut à Paris en 1832.

Conquêtes du génie

Jeté faible et nu à la surface du globe, l'homme paraissait créé pour une destruction inévitable; les maux l'assaillaient de toutes parts, les remèdes lui restaient cachés; mais il avait reçu le génie pour les découvrir.

Les premiers sauvages cueillirent dans les forêts quelques fruits nourriciers, et subvinrent ainsi à leurs

plus pressants besoins ; les premiers pâtres s'aperçurent que les astres suivent une marche réglée, et s'en servirent pour diriger leur course au travers des plaines du désert : telle fut l'origine des sciences mathématiques et celle des sciences physiques.

Une fois assuré qu'il pouvait combattre la nature par elle même, le génie ne se reposa plus, il l'épia sans relâche ; il fit sur elle de nouvelles conquêtes, toutes marquées par l'amélioration dans l'état des peuples.

Se succédant dès lors sans interruption, des esprits méditatifs, dépositaires fidèles des doctrines acquises, constamment occupés de les lier, de les vérifier les unes par les autres, nous ont conduits en moins de quarante siècles des premiers essais de ces observateurs agrestes aux profonds calculs des Newton et des Laplace, aux énumérations savantes des Linnée et des Jussieu. Ce précieux héritage toujours accru, porté de la Chaldée en Egypte, de l'Egypte dans la Grèce, caché pendant des siècles de malheurs et de ténèbres, recouvert à des époques plus heureuses, inégalement répandu parmi les peuples de l'Europe, a été suivi partout de la richesse et du pouvoir ; les nations qui l'ont recueilli sont devenues maîtresses du monde, celles qui l'ont négligé sont tombées dans la faiblesse et l'obscurité.

(*La Science et la Société.*)

Révolutions du globe.

Lorsque le voyageur parcourt ces plaines fécondes où des eaux tranquilles entretiennent, par leur cours régulier, une végétation abondante, et dont le sol, foulé par un peuple nombreux, orné de villages florissants, de riches cités, de monuments superbes,

n'est jamais troublé que par les ravages de la guerre ou par l'oppression des hommes en pouvoir , il n'est pas tenté de croire que la nature ait eu aussi ses guerres intestines , et que la surface du globe ait été bouleversée par des révolutions et des catastrophes ; mais ses idées changent dès qu'il cherche à creuser ce sol si paisible , ou qu'il s'élève aux collines qui bordent la plaine ; elles se développent pour ainsi dire avec sa vue ; elles commencent à embrasser l'étendue et la grandeur de ses évènements antiques , dès qu'il gravit les chaînes plus élevées dont ces collines couvrent le pied , ou qu'en suivant les lits des torrents qui descendent de ces chaînes , il pénètre dans leur intérieur.

Les terrains les plus bas , les plus unis , ne nous montrent , même lorsque nous y creusons à de très grandes profondeurs , que couches horizontales de matières plus ou moins variées , qui enveloppent presque toutes d'innombrables produits de la mer. Des couches pareilles , des produits semblables , composent les collines jusqu'à d'assez grandes hauteurs. Quelquefois les coquilles sont si nombreuses , qu'elles forment à elles seules toute la masse du sol : elles s'élèvent à des hauteurs supérieures au niveau de toutes les mers , et où nulle mer ne pourrait être portée aujourd'hui par des causes existantes : elles ne sont pas seulement enveloppées dans des sables mobiles ; mais les pierres les plus dures les incrustent souvent et en sont pénétrées de toutes parts. Toutes les parties du monde , tous les hémisphères , tous les continents , toutes les îles un peu considérables présentent le même phénomène.

Ces coquilles fossiles ont été déposées par la mer ; c'est la mer qui les a laissées dans les lieux où on les trouve : cette mer a séjourné dans ces lieux ; elle y a séjourné assez longtemps et assez paisiblement pour y former les dépôts si réguliers , si épais , si vastes , et en partie si solides , que remplissent ces

dépouilles d'animaux aquatiques. Le bassin des mers a donc éprouvé au moins un changement, soit en étendue, soit en situation. Voilà ce qui résulte déjà des premières fouilles et de l'observation la plus superficielle.

Les traces de révolutions deviennent plus imposantes, quand on se rapproche davantage du pied des grandes chaînes. La plupart de ces révolutions ont été subites; cela est surtout facile à prouver pour la dernière de ces catastrophes, pour celle qui, par un double mouvement, a inondé et ensuite remis à sec nos continents actuels, ou du moins une grande partie du sol qui les forme aujourd'hui. Elle a laissé encore, dans les pays du Nord, des cadavres de grands quadrupèdes que la glace a saisis, et qui se sont conservés jusqu'à nos jours avec leur peau, leur poil et leur chair. S'ils n'eussent été gelés aussitôt que tués, la putréfaction les aurait décomposés. Et d'un autre côté, cette gelée éternelle n'occupait pas auparavant les lieux où ils ont été saisis, car ils n'auraient pas pu vivre sous une pareille température. C'est donc le même instant qui a fait périr les animaux et qui a rendu glacial le pays qu'ils habitaient.

La vie a donc souvent été troublée sur cette terre par des évènements effroyables. Des êtres vivants sans nombre ont été victimes de ces catastrophes; les uns, habitants de la terre sèche, se sont vus engloutis par les déluges; les autres, qui peuplaient le sein des eaux, ont été mis à sec avec le fond des mers subitement relevé; leurs races mêmes ont fini pour jamais, et ne laissent dans le monde que quelques débris à peine reconnaissables pour le naturaliste.

(Recherches sur les ossements fossiles.)

VOLTAIRE.

VOLTAIRE (FRANÇOIS-MARIE AROUET DE) naquit à Châtenay, près de Sceaux, le 20 février 1694. Il changea à vingt ans son nom d'Arouet contre celui de Voltaire, pour voir, disait-il, s'il lui réussirait mieux. La popularité que ce nom a acquise a certainement dépassé l'espérance qu'avait pu concevoir celui qui le choisit.

Poèmes, tragédies, satires, épîtres, poésies légères, contes, épigrammes, histoire, philosophie, romans, critique, enfin tous les genres littéraires les plus divers et les plus opposés semblent avoir été le domaine de cet esprit universel qui a produit presque autant de chefs-d'œuvres que d'ouvrages. *La Henriade*, *OEdipe*, *Zaïre*, *Alzice*, *Mahomet*, *Méropé*, *le Temple du goût*; etc., sont des œuvres admirables qui assurent à Voltaire, sinon la première place, du moins un rang très distingué parmi nos plus grands poètes: aucun écrivain n'a eu sur son siècle une influence aussi grande que celle qu'a exercée Voltaire sur le sien, et l'on peut dire que pendant cinquante ans les hommes les plus distingués ont abdiqué leurs propres opinions pour assurer le triomphe de celles qu'il voulait faire prévaloir.

Ses ouvrages en prose sont: *L'Histoire de Pierre-le-Grand*; celle de *Charles XII*, 1729; les *Eléments de la philosophie de Newton*, 1735; le *Siècle de Louis XIV*; *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, 1765; le *Dictionnaire philosophique*, des *Romans* et des *Mélanges de littérature*.

Voltaire, admis à l'Académie française en 1746 à la place du président Boubier, mourut à Paris le 30 mai 1778, âgé de quatre vingt-quatre ans.

Pierre-le-Grand.

Pierre-le-Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés; et la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ces établissements étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, et ils ont

avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire, que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien; que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités; qu'en lui l'homme eut ses taches, et que le monarque fut toujours grand. Il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, et sur la terre et sur les eaux; mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont, en fructifiant, rendu témoignage à son génie et éternisé sa mémoire; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues; et, par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes, montées après lui sur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres et entreprises de Pierre-le-Grand. Il suffit à un étranger d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de Charles XII à le vaincre, qui sortit deux fois de ses Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires, pour en donner l'exemple à son peuple, et qui fut le fondateur et le père de son empire.

(Histoire de Pierre-le-Grand.)

Charles XII.

Charles XII, roi de Suède, éprouva ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé

un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de s'avie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés.

Sa fermeté, devenue opiniâtre, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité, dégénéralant en profusion, a ruiné la Suède: son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort: sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté; et dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances.

Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'euve d'agrandir ses Etats; Il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique: qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modestie; après la défaite, que de la fermeté; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne: unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

(Histoire de Charles XII.)

Guillaume III et Louis XIV.

Guillaume III laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais, et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de Louis XIV; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Senef, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde; aussi fier que Louis XIV, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux-arts fleurirent en France par les soins de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguier, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir

été simple et modeste dans ses mœurs ; ceux-là , sans doute , donneront le nom de Grand à Guillaume plutôt qu'à Louis, Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts , du zèle pour le bien public , de la passion pour la gloire , du talent de régner ; qui sont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France , sur un ordre de leur roi ; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul Etat résister à tant de puissances ; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils , qu'un gendre qui détrône son beau-père ; enfin , ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques , ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

(*Siècle de Louis XIV.*)

Lettre à milord Harvey, garde des sceaux d'Angleterre.

Je fais compliment à votre nation, Milord, sur la prise de Porto-Bello et sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre ; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Ne jugez point, je vous prie, de mon essai sur le Siècle de Louis XIV, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes qui rendent l'ouvrage inintelligible ; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier, le Siècle de Louis XIV. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addisson, d'un Dryden : mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, le pape Léon X avait-il tout fait ? n'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain ? Cependant le nom de

Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh ! quel roi donc en cela a rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV ? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements ? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme, mais il a fait plus qu'un autre, parce qu'il était un grand homme : ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est que, avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains ; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, Milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles et qui ait plus encouragé le mérite de ses sujets. Soixante savants de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

« Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur ; il m'a chargé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime. » Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guillermini bâtit une maison à Florence, des bienfaits de Louis XIV ; il mit le nom du roi sur le frontispice ; et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle !

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'église. Il excita le mérite naissant de Racine par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien ; et, quand ce génie se fut perfectionné, ses talents, qui souvent sont l'exclusion de

la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut de la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître, dont un regard était un bienfait; il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly, tant brigués par les courtisans; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

Louis XIV songeait à tout, il protégeait les académies et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point sa faveur à un genre de mérite à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît: la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe; car en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, Milord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie, qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV.

Et pensez-vous que les Anglais même ne lui aient pas d'obligation? Ditez-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et de goût? Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques?

L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions, tant la saine raison a partout d'empire ! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'Europe ? Dans quelle cour de l'Allemagne n'a-t-on pas vu de théâtre français ? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France ?

Vous m'apportez, Milord, l'exemple du czar Pierre-le-Grand qui a fait naître les arts dans son pays et qui est le créateur d'une nation nouvelle. Vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le siècle du czar Pierre. Vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé, le siècle de Louis XIV. Il me semble que la différence est bien palpable : le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples, il a porté leurs arts chez lui ; mais Louis XIV a instruit les nations : tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Les protestants, qui ont quitté ses Etats, ont porté chez vous-même une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux ? Ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin, la langue française, Milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable ? Était-elle aussi étendue du temps d'Henri IV ? non, sans doute ; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellents écrivains ? C'était M. Colbert, me direz-vous : je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains ?

Croiriez-vous bien, Milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre? Il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilège à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie, il donnait à Quinault les sujets de ses opéras: il dirigeait les peintures de Le Brun; il soutenait Boileau, Racine, et Molière contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause; il prêtait de l'argent à Van Robais pour établir ses manufactures; il avançait des millions à la Compagnie des Indes qu'il avait formée; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, Milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

J.-J. ROUSSEAU.

ROUSSEAU (JEAN-JACQUES) naquit à Genève le 28 juin 1712. Il suivit vingt carrières différentes, ou pour mieux dire, il fit vingt métiers pour vivre, sans se douter du prodigieux talent que la nature avait déposé en lui. Il était âgé de trente-sept ans lorsque le hasard le lui révéla. L'Académie de Dijon avait proposé cette question : *Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* Rousseau envoya au concours une pièce qui remporta le prix, quoiqu'il se fut décidé pour la négative. L'éclatant succès de ce premier sophisme le poussa à s'attaquer à toutes les idées reçues, et la hardiesse de ses écrits ne contribua pas moins que la magie et l'éloquence de son style à lui faire une prompte popularité. Le *Discours sur l'inégalité des conditions*, la *Nouvelle Héloïse*, *Emile ou de l'Éducation*, le *Contrat social* et les *Confessions*, ont immortalisé le nom de leur auteur, qui eut avec Voltaire la plus grande influence sur son siècle.

Rousseau mourut à Ermenonville le 3 juillet 1778, trente-quatre jours après la mort de Voltaire.

Le Duel.

Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entra jamais dans l'esprit humain, savoir, que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur; qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre, que le mensonge se change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, si-

tôt qu'on soutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme , pourvu qu'on le tue. Il y a , je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté , et où l'on ne tue les gens que par hasard ; c'est celle où l'on se bat au premier sang ! Au premier sang ! grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce sang , bête féroce ? le veux-tu boire ?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par les combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton , ou Pompée à César , pour tant d'affronts réciproques ? Et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton ? D'autres temps , d'autres mœurs , je le sais ; mais n'y en a-t-il que de bonnes , et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur ? Non , cet honneur n'est point variable , il ne dépend ni des temps , ni des lieux , ni des préjugés ; il ne peut ni passer , ni renaître , il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés , les plus braves , les plus vertueux de la terre , n'ont point connu le duel , je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur , mais une mode affreuse et barbare , digne de sa féroce origine. Reste à savoir si , quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui , l'honnête homme se règle sur la mode , et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que ferait celui qui s'y veut asservir , dans des lieux où règne un usage contraire ? A Messine ou à Naples , il irait attendre son homme au coin d'une rue , et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là , et l'honneur ne consiste pas à se faire tuer par son ennemi , mais à le tuer lui-même.

L'homme droit , dont toute la vie est sans tache ,

et qui ne donna jamais aucun signe de l'âcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récuse; et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres, sont pour la plupart de malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort et se présente une fois, pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte partout avec lui ; au combat, contre l'ennemi ; dans un cercle, en faveur des absents et de la vérité ; dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps : elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

(Nouvelle Héloïse.)

Le Suicide.

Tu veux cesser de vivre : mais je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir , repose-toi le reste du jour , tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui te demandera compte de ton temps ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu : que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, et tu dis : La vie est un mal. Mais regarde , cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet qui la rend ou bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre et tu dis : La vie est un mal. Tot ou tard tu seras consolé, et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine et le plaisir passent comme une ombre : la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même ; son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; et si c'est un mal d'avoir vécu, ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive et honteuse, c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien, je suis inutile au monde. Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ?

Jeune insensé ! s'il te reste au fond du cœur quelque sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : *Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir* ; puis, va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après-demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs, tu n'es qu'un méchant.

(Nouvelle Héloïse.)

Ma maison, mes amis, mes plaisirs à la campagne, si j'étais riche.

Je n'irais pas me bâtir une ville à la campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts; et quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni recueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on n'oserait toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de deariées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir, et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras

du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaité, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoués fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers: une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaises; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui: de cette familiarité cordiale et modérée naîtra sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiaut nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère; et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret: « Je suis encore homme. »

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe. Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table; j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange, de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

(Emile.)

Bonheur dans la solitude.

Je ne saurais vous dire, monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, et c'est ce qui m'afflige. Oh! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers! Chacun voudrait s'en faire un semblable! la paix régnerait sur la terre, les hommes ne songeraient plus à se nuire, et il n'y aurait plus de méchants, quand nul n'aurait d'intérêt à l'être. Mais de quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul? de moi; de tout ce qu'à de beau le monde intellectuel; je rassemblais autour de moi tout ce qui pouvait flatter mon cœur; mes desirs étaient la mesure de mes plaisirs: non, jamais les voluptueux n'ont connu de pareilles délices, et j'ai cent fois plus joui de mes chimères, qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil,

souvent je me distrais de mon état présent en songeant aux divers évènement de ma vie ; et les repentirs , les doux souvenirs , les regrets , l'attendrissement , se partagent le soin de me faire oublier quelques moments mes souffrances. Quels temps croyez-vous , monsieur , que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse ; ils furent trop rares , trop mêlés d'amertume , et sont déjà trop loin de moi : ce sont ceux de ma retraite , ce sont mes promenades solitaires , ce sont ces jeux rapides , mais délicieux , que j'ai passés tout entiers avec moi seul , avec ma bonne et simple gouvernante , avec mon chien bien-aimé , ma vieille chatte , les oiseaux de la campagne , les biches de la forêt , avec la nature entière et son inconcevable Auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir , contempler son lever dans mon jardin , quand je voyais commencer une belle journée , mon premier souhait était que ni lettres ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné les matinées à divers soins , que je remplissais tous avec plaisir parce que je pouvais les remettre à un autre temps , je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns , et me ménager une plus longue après-midi. Avant une heure , même les jours les plus ardents , je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate , pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vint s'emparer de moi avant que je pusse m'esquiver ; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin , avec quel battement de cœur , avec quel pétilllement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé , en me disant : Me voilà maître de moi le reste de ce jour ! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt , quelque lieu désert où rien , en me montrant la main de l'homme , ne m'annonçât la servitude et la domination ; quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier , et où nul tiers im-

portun ne vint s'interposer entre la nature et moi : c'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration ; le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention , m'attirant sans cesse de l'un à l'autre , favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse , et me faisait souvent redire à moi-même : *Non , Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.*

Mon imagination ne laissait pas long-temps déserte la terre ainsi parée ; je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur ; et , chassant bien loin l'opinion , les préjugés , toutes les passions factices , je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter ; je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne ; je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie , et remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs , et de toutes celles que mon cœur désirait encore , je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité , plaisirs délicieux , si près de nous , et qui sont désormais si loin des hommes. Oh ! si dans ces moments quelque idée de Paris , de mon siècle et de ma petite gloriole d'auteur , venait troubler mes rêveries , avec quel dédain je les chassais à l'instant pour me livrer sans distraction aux sentiments exquis dont mon âme était pleine ! Cependant , au milieu de tout cela , je l'avoue , le néant de mes chimères venait quelquefois me contrister tout-à-coup : quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité , ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé , rêvé , désiré encore : je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir,

un certain élanement de mon cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas l'idée, et dont pourtant je sentais le besoin : eh bien, monsieur, cela même était une jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très-vif, et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

Bientôt, de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'Être Suprême qui embrasse tout; alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas : je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers; je me livrais avec attendrissement à la confusion des grandes idées; j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace; mon cœur resserré même dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit, j'étouffais dans l'univers. J'aurais voulu m'élaner dans l'infini; je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicate que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : *O grand Être ! O grand Être !* sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

Ainsi s'écoulaient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées; et, quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas mis assez à profit ma journée; je pensais en pouvoir jouir davantage encore, et, pour réparer le temps perdu, je me disais : *Je reviendrai demain.*

Je revenais à petits pas la tête un peu fatiguée, mais le cœur content. Je me reposais agréablement au retour en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme et le bonheur de

ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur la terrasse, je soupais de grand appétit; dans mon petit domestique, nulle image de servitude et de dépendance ne troublait la bienveillance qui nous unissait tous: mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave; nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi; ma gaieté durant toute la soirée témoignait que j'avais vécu seul tout le jour: j'étais bien différent quand j'avais vu compagnie; j'étais rarement content des autres, et jamais de moi; le soir, j'étais grondeur et taciturne: cette remarque est de ma gouvernante, et, depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore le soir quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil encore.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie: bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets, et auquel j'aurais borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, et n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations que les intelligences célestes; mais un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté: désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune; il faut m'en délivrer pour être à moi, et l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction.

VOLNEY.

VOLNEY (CONSTANTIN-FRANÇOIS CHASSEBOEUF, comte de) naquit à Craon le 3 février 1757. Deux ouvrages lui assurent un rang distingué parmi les écrivains français, *le voyage en Egypte et en Syrie* et *les Ruines*. Le style de Volney est remarquable par la fermeté et la précision ; il est toujours clair, élégant et pittoresque. La forme séduisante sous laquelle il présente ses idées a donné quelque temps du crédit aux paradoxes qui abondent dans *les Ruines* ; mais aujourd'hui cet ouvrage est plus apprécié pour la forme que pour le fond ; c'est un livre digne d'estime comme œuvre littéraire, mais dont la valeur, comme œuvre philosophique, est à peu près nulle.

Volney mourut à soixante-trois ans le 20 avril 1820, à Paris.

Origine et mobiles de l'industrie humaine.

Toute activité, soit de corps, soit d'esprit, prend sa source dans les besoins ; c'est en raison de leur étendue, de leurs développements, qu'elle-même s'étend et se développe ; l'on en suit la gradation depuis les éléments les plus simples, jusqu'à l'état le plus composé. C'est la faim, c'est la soif, qui, dans l'homme encore sauvage, éveillent les premiers mouvements de l'âme et du corps ; ce sont ces besoins qui le font courir, chercher, épier, user d'astuce ou de violence ; toute son activité se mesure sur les moyens de pourvoir à sa subsistance. Sont-ils faciles, a-t-il sous sa main les fruits, le gibier, le poisson, il est moins actif, parce qu'en étendant le bras il se rassasie, et que, rassasié, rien ne l'invite à se mouvoir, jusqu'à ce que l'expérience de diverses

jouissances ait éveillé en lui des désirs qui deviennent des besoins nouveaux, de nouveaux mobiles d'activité. Les moyens sont-ils difficiles, le gibier est-il rare et agile, le poisson rusé, les fruits passagers; alors l'homme est forcé d'être plus actif; il faut que son corps et son esprit s'exercent à vaincre les difficultés qu'il rencontre à vivre; il faut qu'il devienne agile comme le gibier, rusé comme le poisson, et prévoyant pour conserver les fruits. Alors, pour étendre ses facultés naturelles, il s'agite, il pense, il médite; alors il imagine de courber un rameau d'arbre pour en faire un arc, d'aiguiser un roseau pour en faire une flèche, d'emmancher un bâton à une pierre tranchante pour en faire une hache; alors il travaille à faire des filets, à abattre des arbres, à en creuser le tronc pour en faire des pirogues. Déjà il a franchi les bornes des besoins; déjà l'expérience d'une foule de sensations lui a fait connaître des jouissances et des peines; et il prend un surcroît d'activité pour écarter les unes et multiplier les autres. Il a goûté le plaisir d'un ombrage contre les feux du soleil; il se fait une cabane. Il a éprouvé qu'une peau le garantit du froid; il se fait un vêtement. Il a bu de l'eau-de-vie et fumé le tabac; il les a aimés. Il veut en avoir encore: il ne le peut qu'avec des peaux de castor, des dents d'éléphant, de la poudre d'or, etc.; il redouble d'activité, et il parvient, à force d'industrie, jusqu'à vendre son semblable.

(*Voyage en Syrie.*)

Les ruines de Palmyre.

Le soleil venait de se coucher; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie: la pleine lune à l'o-

rient, s'élevait sur un fond bleuâtre aux plaines rives de l'Euphrate ; le ciel était pur, l'air calme et serein ; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres ; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée ; les pâtres avaient retiré leurs chameaux ; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre ; un vaste silence régnait sur le désert ; seulement à de longs intervalles l'on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals.... L'ombre croissait, et déjà, dans le crépuscule, mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs.... Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne, et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente ; ici fut le siège d'un empire puissant. Oui, ces lieux, maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte, une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires : en ces murs où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fêtes ; ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers ; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples, ces galeries écroulées dessinaient les places publiques ? Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux. Là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de Tyr pour le fil précieux de la Sérique, les tissus moel-

leux de Cachemire pour les tapis fastueux de la Lydie, l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes, l'or d'Ophyr pour l'étain de Thulé!

Et maintenant, voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques, a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des bêtes fauves; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent le sanctuaire des Dieux!... Ah! comment s'est éclip­sée tant de gloire!... comment se sont anéantis tant de travaux! Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! Ainsi s'évanouissent les empires et les nations!

Et l'histoire des temps passés se retraça vivement à ma pensée; je me rappelai ces siècles anciens où vingt peuples fameux existaient en ces contrées; je me peignis l'Assyrien sur les rives du Tigre, le Kaldéen sur celles de l'Euphrate, le Perse rég­nant de l'Indus à la Méditerranée. Je dénombrai les royaumes de Damas et de l'Idumée, de Jérusalem et de Samarie, et les Etats belliqueux des Philistins, et les républiques commerçantes de la Phénicie. Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux. De toutes parts l'on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'habitations pressées. Ah! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie? Que sont devenues tant de brillantes créations de la main de l'homme? Où sont-ils ces remparts de Ninive? ces murs de Babylone, ces palais de Persépolis, ces temples de Balbek et de Jérusalem? Où sont ces flot­tes de Tyr, ces chantiers d'Arad, ces ateliers de

Sidon, et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands, de soldats? et ces laboureurs, et ces moissons, et ces troupeaux, et toute cette création d'êtres vivants dont s'enorgueillissait la surface de la terre? Hélas, je l'ai parcourue, cette terre ravagée! j'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'ai vu qu'abandon et que solitude... J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages, et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitants, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres.... Grands dieux! d'où viennent de si funestes révolutions? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle point reproduite et perpétuée?

(*Les Ruines.*)

M^{ME} DE STAËL.

STAËL-HOLSTEIN (ANNE-LOUISE-GERMAINE, baronne de) naquit à Paris le 22 avril 1766. Fille du célèbre Necker, elle partagea les espérances que ce ministre attendait d'une réforme dont les effets, selon lui, devaient sauver la France du gouffre où cent années d'abus et de dilapidations l'avaient plongée. Les excès révolutionnaires excitèrent dans l'âme de madame de Staël une noble indignation; elle publia une énergique mais inutile *défense* de Marie-Antoinette. Quand le consulat eut succédé au directoire, elle prit un moment parti pour le jeune héros dans lequel résidait la force du nouveau gouvernement; mais elle ne tarda pas à se montrer hostile à Bonaparte; qui l'exila. Elle visita successivement l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la Russie, la Suède et l'Angleterre, et ne rentra en France qu'à l'époque de la Restauration. Elle mourut le 14 juillet de 1817. *Delphine*, *Corinne*, *l'Allemagne*, les trois ouvrages les plus remarquables de cette femme célèbre, sont écrits d'un style ferme, énergique et brillant.

Eruption du Vésuve.

Le feu du torrent est d'une couleur funèbre; néanmoins quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante, mais la lave même est sombre, telle qu'on se représente un fleuve de l'enfer; elle roule lentement comme un sable noir de jour, et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles, qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force: le tigre royal arrive ainsi secrètement à pas comptés. Cette lave avance, avance sans jamais se hâter, et sans perdre un instant; si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncelle devant l'obstacle ses torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes.

Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle; mais elle atteint, comme le temps, les imprudents et les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que pour la première fois la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continu: ce ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flammes dans les gouffres d'où sort la lave. On a peur de ce qui se passe au sein de la terre, et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume dont les couleurs ont quelque chose d'inférieur. Un vert liquide, un jaune brun, un rouge sombre, forment comme une dissonance pour les yeux, et tourmentent la vue, comme l'ouïe serait déchirée par ces sons aigus que faisaient entendre les sorcières quand elles appelaient, de nuit, la lune sur la terre.

Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'enfer, et les descriptions des poètes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrariait les desseins de la Providence. On a dû se demander, en contemplant un tel séjour, si la bonté seule présidait aux phénomènes de la création, ou bien si quelque principe caché forçait la nature, comme l'homme, à la férocité.

(*Corinne.*)

Pompéla.

A Rome, on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés; mais à Pompéla c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres, l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la farine qui allait être pétrie est encore là. Les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des rues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps-de-garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir; et l'apparence même de la vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart

de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux. Cette histoire du monde où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplit le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a long-temps que l'homme existe ! Qu'il y a long-temps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt ! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées ? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel où regne l'immortalité ? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanium et à Pompéïa, et que l'on essaie de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais, en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

(Corinne.)

Aspect de l'Allemagne.

L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature non habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traversé par des fleuves d'une imposante beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect est très-pittoresque : mais de vastes bruyères, des sables, des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse, et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre ce qui peut attacher à ce séjour.

Le midi de l'Allemagne est très-bien cultivé ; cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quelque chose de sérieux , qui fait plutôt penser au travail qu'au plaisir , aux vertus des habitants qu'aux charmes de la nature.

Les débris des châteaux-forts , qu'on aperçoit sur le haut des montagnes , les maisons bâties de terre , les fenêtres étroites , les neiges qui pendant l'hiver couvrent des plaines à perte de vue , causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux , dans la nature et dans les hommes , resserre d'abord le cœur. Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs , que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes , et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Néanmoins , quand on a surmonté ces sensations irréfléchies , le pays et les habitants offrent à l'observation quelque chose d'intéressant et de poétique : vous sentez que des âmes et des imaginations douces ont embelli ces campagnes. Les grands chemins y sont plantés d'arbres fruitiers , placés là pour rafraîchir le voyageur. Les paysages dont le Rhin est entouré sont superbes presque partout ; on dirait que ce fleuve est le génie tutélaire de l'Allemagne ; ses flots sont purs , rapides et majestueux comme la vie d'un ancien héros : le Danube se divise en plusieurs branches ; les ondes de l'Elbe et de la Sprée se troublent facilement par l'orage : le Rhin seul est presque inaltérable. Les contrées qu'il traverse paraissent tout à la fois si sérieuses et si variées , si fertiles et si solitaires , qu'on serait tenté de croire que c'est lui-même qui les a cultivées , et que les hommes d'à présent n'y sont pour rien.

Les monuments gothiques sont les seuls remarquables en Allemagne ; ces monuments rappellent les siècles de la chevalerie : dans presque toutes les villes , les musées publics conservent des restes de ces

temps-là. On dirait que les habitants du Nord, vainqueurs du monde, en partant de la Germanie, y ont laissé leurs souvenirs sous diverses formes, et que le pays tout entier ressemble au séjour d'un grand peuple qui depuis long-temps l'a quitté.

L'architecture moderne, en Allemagne, n'offre rien qui mérite d'être cité ; mais les villes sont en général bien bâties, et les propriétaires les embellissent avec une sorte de soin plein de bonhomie. Les maisons, dans plusieurs villes, sont peintes en dehors de diverses couleurs : on y voit des figures de saints, des ornements de tout genre, dont le goût n'est assurément pas parfait, mais qui varient l'aspect des habitations, et semblent indiquer un désir bienveillant de plaire à ses concitoyens et aux étrangers. L'éclat et la splendeur d'un palais servent à l'amour-propre de celui qui le possède : mais la décoration soignée, la parure et la bonne invention des petites demeures, ont quelque chose d'hospitalier.

Les jardins sont presque aussi beaux dans quelques parties de l'Allemagne qu'en Angleterre ; le luxe des jardins suppose toujours qu'on aime la nature. En Angleterre, des maisons très-simples sont bâties au milieu des parcs les plus magnifiques ; le propriétaire néglige sa demeure et pare avec soin la campagne. Cette magnificence et cette simplicité réunies n'existent sûrement pas au même degré en Allemagne ; cependant, à travers le manque de fortune et l'orgueil féodal, on aperçoit en tout un amour du beau, qui tôt ou tard doit donner du goût et de la grâce, puisqu'il en est la véritable source. Souvent, au milieu des superbes jardins des princes allemands, on place des harpes éoliennes près des grottes entourées de fleurs, afin que le vent transporte dans les airs des sons et des parfums tout ensemble.

(L'Allemagne.)

FONTENELLE.

FONTENELLE (BERNARD LE BOVIER DE) naquit à Rouen le 11 février 1657 : il était neveu du grand Corneille. Né avec un esprit lumineux, méthodique, et qui se pliait avec une merveilleuse facilité à tous les genres, il mit le premier les sciences abstraites à la portée du plus grand nombre des lecteurs, sut jeter une vive clarté sur les matières les plus obscures, et en cacha avec art l'aridité sous les fleurs qu'il y répandait quelquefois avec trop d'abondance. La réputation de Fontenelle n'est fondée ni sur ses *Opéras* oubliés aujourd'hui, ni sur ses *Poésies pastorales*.—Les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, *l'Histoire des oracles*, *l'Histoire de l'Académie des sciences*, les *Eloges*, voilà ses véritables titres de gloire.

Fontenelle fut nommé en 1691 membre de l'Académie française, et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences en 1699. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans onze mois, et mourut à Paris le 9 janvier 1757.

Descartes et Newton.

Les deux grands hommes qui se trouvent dans une si grande opposition ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres esprits et fonder des empires. Tous deux, géomètres excellents, ont vu la nécessité de transporter la géométrie dans la physique. Tous deux ont fondé leur physique sur une géométrie qu'ils ne tenaient presque que de leurs propres lumières. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phénomènes de la nature comme à des conséquences nécessaires. L'autre, plus timide ou plus modeste, a com-

mencé sa marche par s'appuyer sur les phénomènes, pour remonter aux principes inconnus, résolu de les admettre, quels que les pût donner l'enchaînement des conséquences. L'un part de ce qu'il entend nettement, pour trouver la cause de ce qu'il voit; l'autre part de ce qu'il voit, pour en trouver la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidents de l'un ne le conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont: les phénomènes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes assez évidents. Les bornes qui, dans ces deux routes contraires, ont pu arrêter deux hommes de cette espèce, ne sont pas les bornes de leur esprit, mais celles de l'esprit humain.

(Éloge de Newton.)

La matière est périssable.

Toute cette masse immense de matière qui compose l'univers est dans un mouvement perpétuel..... il faut qu'il arrive des changements, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet. Les anciens étaient plaisants de s'imaginer que les corps célestes étaient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avaient pas encore vu changer. Avaient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience? Les anciens étaient jeunes auprès de nous. Si les roses, qui ne durent qu'un jour, faisaient des histoires, et se laissaient des mémoires les unes aux autres; les premières auraient fait le portrait de leur jardinier d'une certaine façon, et de plus de quinze mille âges de roses; les autres, qui l'auraient encore laissé à celles qui les devaient suivre, n'y auraient rien changé. Sur cela elles diraient: « Nous » avons toujours vu le même jardinier; de mémoire » de rose on n'a vu que lui; il a toujours été fait

» comme il est : assurément il ne meurt point comme nous ; il ne change seulement pas. » Le raisonnement des roses serait-il bon ? Il aurait pourtant plus de fondement que celui que faisaient les anciens sur les corps célestes ; et quand même il ne serait arrivé aucun changement dans les cieux jusqu'à aujourd'hui, quand ils paraîtraient marquer qu'ils seraient faits pour durer toujours sans aucune altération, je ne les en croirais pas encore ; j'attendrais une plus longue expérience. Devons-nous établir notre durée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure de quelque autre ? Serait-ce à dire que ce qui aurait duré cent mille fois plus que nous dût toujours durer ? On n'est pas si aisément éternel. Il faudrait qu'une chose eût passé bien des âges d'hommes mis bout à bout, pour commencer à donner quelques signes d'immortalité.

(*Les Mondes.*)

Erostrate et Démétrius.

ÉROSTRATE. Trois cents soixante statues élevées dans Athènes à votre honneur ! c'est beaucoup.

DÉMÉTRIUS. Je m'étais saisi du gouvernement ; et, après cela, il était assez aisé d'obtenir du peuple des statues.

ÉROSTRATE. Vous étiez bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois cent soixante fois, et de ne rencontrer que vous dans cette ville ?

DÉMÉTRIUS. Je l'avoue : mais, hélas, cette joie ne fut pas de longue durée. La face des affaires changea du jour au lendemain ; il ne resta pas une seule de mes statues : on les abattit, on les brisa.

ÉROSTRATE. Voilà un terrible revers ! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

DÉMÉTRIUS. Ce fut Démétrius Poliorcète, fils d'Antigonus.

ÉROSTRATE. Démétrius Poliorcète! J'aurais bien voulu être en sa place. Il y avait beaucoup de plaisir à abattre un si grand nombre de statues faites pour un même homme.

DÉMÉTRIUS. Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le temple d'Ephèse. Vous conservez encore votre ancien caractère.

ÉROSTRATE. On m'a bien reproché cet embrasement du temple d'Ephèse; toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit; mais en vérité cela est pitoyable; on ne juge guère sainement des choses.

DÉMÉTRIUS. Je suis d'avis que vous vous plaignez de l'injustice qu'on vous a faite de détester une si belle action, et de la loi par laquelle les Ephésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Erostrate.

ÉROSTRATE. Je n'ai pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette loi; car les Ephésiens furent de bonnes gens, qui ne s'aperçurent pas que défendre de prononcer un nom, c'était l'immortaliser. Mais leur loi même sur quoi était-elle fondée? J'avais une envie démesurée de faire parler de moi, et je brûlai leur temple. Ne devaient-ils pas se tenir bien heureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage? On ne les en pouvait quitter à meilleur marché. Un autre aurait peut-être ruiné toute la ville et tout leur état.

DÉMÉTRIUS. On dirait, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, et que l'on doit compter pour des grâces les maux que vous n'avez pas faits.

ÉROSTRATE. Il est facile de vous prouver le droit que j'avais de brûler le temple d'Ephèse. Pourquoi l'avait-on bâti avec tant d'art et de magnificence? Le dessein de l'architecte n'était-il pas de faire vivre son nom?

DÉMÉTRIUS. Apparemment.

ÉROSTRATE. Hé bien, ce fut pour faire vivre aussi mon nom que je brûlai ce temple.

DÉMÉTRIUS. Le beau raisonnement ! Vous est-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre ?

ÉROSTRATE. Oui : la vanité qui avait élevé ce temple par les mains d'un autre l'a pu ruiner par les miennes ; elle a un droit légitime sur tous les ouvrages des hommes ; elle les a faits, et elle les peut détruire : Les plus grands Etats mêmes n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse, quand elle y trouve son compte ; ils ne pourraient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un roi qui, pour honorer les funérailles d'un cheval, ferait raser la ville de Bucéphalie, lui ferait-il une injustice ? je ne le crois pas, car on ne s'avisa de bâtir cette ville que pour assurer la mémoire de Bucéphale, et par conséquent elle est affectée à l'honneur des chevaux.

VAUVENARGUES.

VAUVENARGUES (LUC DE CLAPIERS, Marquis de) naquit à Aix en Provence le 6 août 1715, l'année même de la mort de Louis XIV. Il embrassa la carrière des armes ; mais la faiblesse de sa santé le força d'y renoncer presque aussitôt. Atteint d'une maladie qui l'affligea d'une infirmité incurable, Vauvenargues chercha des consolations contre ses souffrances dans la méditation et l'étude. *L'Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes*, parut en 1746. Cet ouvrage, un des beaux monuments de la langue française, a suffi pour immortaliser la mémoire de son auteur, qui fut enlevé aux lettres à la fleur de son âge.

Vauvenargues mourut en 1747.

De l'Amitié.

C'est l'insuffisance de notre être qui fait naître l'amitié, et c'est l'insuffisance de l'amitié même qui la fait périr.

Est-on seul, on sent sa misère, on sent qu'on a besoin d'appui; on cherche un fauteur de ses goûts, un compagnon de ses plaisirs et de ses peines; on veut un homme dont on puisse posséder le cœur et la pensée. Alors l'amitié paraît être ce qu'il y a de plus doux au monde. A-t-on ce qu'on a souhaité, on change bientôt de pensée.

Lorsqu'on voit de loin quelque bien, il fixe d'abord nos désirs; et lorsqu'on y parvient, on en sent le néant. Notre âme, dont il arrêtait la vue dans l'éloignement, ne saurait s'y reposer quand elle voit au-delà: ainsi l'amitié, qui de loin bornait toutes nos prétentions, cesse de les borner de près; elle ne remplit pas le vide qu'elle avait promis de remplir; elle nous laisse des besoins qui nous distraient et nous portent vers d'autres biens.

Alors on se néglige, on devient difficile, on exige bientôt comme un tribut les complaisances qu'on avait d'abord reçues comme un don. C'est le caractère des hommes de s'approprier peu à peu jusqu'aux grâces dont ils jouissent; une longue possession les accoutume naturellement à regarder les choses qu'ils possèdent comme à eux; ainsi l'habitude leur persuade qu'ils ont un droit naturel sur la volonté de leurs amis. Ils voudraient s'en former un titre pour les gouverner; lorsque ces prétentions sont réciproques, comme on le voit souvent, l'amour-propre s'irrite et crie des deux côtés, produit de l'aigreur, des froideurs et d'amères explications.

On se trouve aussi quelquefois mutuellement des défauts qu'on s'était cachés, ou l'on tombe dans des passions qui dégoûtent de l'amitié, comme les maladies violentes dégoûtent des plus doux plaisirs.

Aussi les hommes les plus extrêmes ne sont pas les plus capables d'une constante amitié. On ne la trouve nulle part si vive et si solide que dans les esprits timides et sérieux, dont l'âme modérée connaît la vertu; car elle soulage leur cœur opprésés

sous le mystère et sous le poids du secret, détend leur esprit, l'élargit, les rend plus confiants et plus vifs, se mêle à leurs amusements, à leurs affaires et à leurs plaisirs mystérieux : c'est l'âme de toute leur vie.

(*De l'Esprit humain.*)

Clazomène, ou la Vertu malheureuse.

Clazomène a eu l'expérience de toutes les misères de l'humanité. Les maladies l'ont assiégé dès son enfance, et l'ont sevré dans son printemps de tous les plaisirs de la jeunesse. Né pour les grands déplaisirs, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté. Il s'est vu dans ses disgrâces méconnu de ceux qu'il aimait. L'ouïjure a flétri sa vertu; et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre de vengeance. Ses talents, son travail continuel, son application à bien faire, n'ont pu fléchir la dureté de sa fortune. Sa sagesse n'a pu le garantir de faire des fautes irréparables. Il a souffert le mal qu'il ne méritait pas, et celui que son imprudence lui a attiré. Lorsque la fortune a paru se lasser de le poursuivre, la mort s'est offerte à sa vue. Ses yeux se sont fermés à la fleur de son âge; et quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, il a eu la douleur insupportable de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Si l'on cherche quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la peine à en trouver. Faut-il demander la raison pourquoi des joueurs très-habiles se ruinent au jeu, pendant que d'autres hommes y font leur fortune? ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps ni automne, où les fruits de l'année séchent dans leur fleur? Toutefois qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu

changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles. La fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage.

(Caractères.)

COUSIN.

COUSIN (VICTOR) naquit à Paris en 1791. Il fut un des élèves les plus remarquables du Lycée Charlemagne, et commença par des succès de collège une renommée que comme professeur et philosophe il a rendu européenne. Il a publié différents ouvrages philosophiques et une traduction de Platon, à laquelle il a joint des arguments qui décèlent partout le grand écrivain et le penseur profond.

M. Cousin, qui est entré à l'Académie française après la mort de Fourier, est aujourd'hui pair de France et directeur de l'École normale.

Principes philosophiques du christianisme.

Le christianisme, la dernière religion qui ait paru sur la terre, est aussi de beaucoup la plus parfaite. Le christianisme est le complément de toutes les religions antérieures, le dernier résultat des mouvements religieux du monde; il en est la fin, et avec le christianisme toute religion est consommée. En effet, le christianisme, si peu étudié, si peu compris, n'est pas moins que le résumé des deux grands systèmes religieux qui ont régné tour-à-tour dans l'Orient et dans la Grèce. Il réunit en lui tout ce qu'il y a de

vrai, de saint, de sage dans le théisme de l'Orient, dans l'héroïsme et dans le naturalisme mythologique de la Grèce et de Rome. La religion d'un Dieu fait homme est une religion qui, d'une part, élève l'âme vers le ciel, vers son principe absolu, vers un autre monde, et qui en même temps lui enseigne que son œuvre et ses devoirs sont en ce monde et sur cette terre. La religion de l'*Homme-Dieu* donne un prix infini à l'humanité. L'humanité est donc quelque chose de très-grand, puisqu'elle a été ainsi choisie pour être le réceptacle et l'image d'un Dieu. De là, dans le christianisme, la dignité de l'humanité confondue avec la sainteté de la religion est partout répandue avec elle. Aussi le christianisme est-il une religion éminemment humaine, éminemment sociale: en voulez-vous la preuve? Qu'est-il sorti du christianisme et de la société chrétienne? la liberté moderne, les gouvernements représentatifs. Tournez les yeux en dehors et au-delà du christianisme, qu'ont produit depuis vingt siècles les autres religions? La religion brahmique, la religion musulmane, et toutes les autres religions qui regnent encore aujourd'hui sur la terre, que produisent-elles? Ici une dégradation profonde, là une tyrannie sans bornes. Au contraire, l'Europe chrétienne est le berceau de la liberté; et si c'était ici le lieu et le temps, je vous démontrerais que le christianisme, qui, de fait, a produit les gouvernements représentatifs, pouvait seul apporter cette forme admirable de gouvernement qui identifie l'ordre et la liberté. C'est aussi le christianisme qui, après avoir conservé le dépôt des sciences, des arts, des lettres, leur a donné une impulsion puissante. Le christianisme est la racine de la philosophie moderne. En effet, toute une époque est une; il y a un rapport naturel entre la philosophie d'un temps et la religion de ce temps. Ainsi, la philosophie Sankhya, tout en se séparant des Vedas, s'y rattache encore; la philosophie grecque, la philosophie d'Aristote et

celle de Platon, est au fond une philosophie païenne, et la philosophie moderne est essentiellement la fille d'une société chrétienne. Je fais donc profession de croire que les grandes vérités qu'a déjà développées et que pourra développer encore la philosophie moderne sous les formes qui lui sont propres, sont si loin d'être opposées aux vérités que contient le christianisme, qu'au contraire, selon moi, toute vraie philosophie est en germe dans les mystères chrétiens.

(Cours de philosophie.)

Philosophie de l'histoire.

Le premier devoir de l'historien philosophe est de demander aux faits ce qu'ils signifient, l'idée qu'ils expriment, le rapport qu'ils soutiennent avec l'esprit de l'époque du monde au sein de laquelle ils font leur apparition. Rappeler tout fait, même le plus particulier, à sa loi générale, à la loi qui seule le fait être, examiner son rapport avec les autres faits élevés aussi à leur loi, et de rapports en rapports arriver jusqu'à saisir celui de la particularité la plus fugitive, à l'idée la plus générale d'une époque; c'est là la règle éminente de l'histoire. Cette règle se divise en autant de règles particulières que l'esprit général d'une époque peut avoir de grandes manifestations. Or, à quelles conditions se manifeste l'esprit d'une époque? A trois conditions. D'abord, il faut que l'esprit d'une époque, pour être visible, prenne possession de l'espace, s'y établisse, et occupe une portion quelconque plus ou moins considérable de ce monde; il faut qu'il ait son lieu, son théâtre: c'est là la condition même du drame de l'histoire. Mais sur ce théâtre, il faut que quelqu'un pa-

raisse pour jouer la pièce; ce quelqu'un, c'est l'humanité, c'est-à-dire les masses. Les masses sont le fond de l'humanité; c'est avec elles, en elles, et pour elles que tout se fait; elles remplissent la scène de l'histoire, mais elles y figurent seulement; elles n'y ont qu'un rôle muet, et laissent, pour ainsi dire, le soin des gestes et des paroles à quelques individus éminents qui les représentent. En effet, les peuples ne paraissent pas dans l'histoire, leurs chefs seuls y paraissent. Et par chefs, je n'entends pas ceux qui commandent en apparence, j'entends ceux qui commandent en réalité, ceux que les peuples suivent en tout genre, parce qu'ils ont foi en eux, et qu'ils les considèrent comme leurs interprètes et leurs organes, et parce qu'ils le sont en effet. Les lieux, les peuples, les grands hommes, voilà les trois choses par lesquelles l'esprit d'une époque se manifeste nécessairement, et sans lesquelles il ne pourrait pas se manifester: ce sont donc là les trois points importants auxquels l'histoire doit s'attacher. Si tout exprime quelque idée, comme nous l'avons démontré, lieux, peuples, individus, tout cela n'est qu'une manifestation quelconque d'idées cachées que la philosophie de l'histoire doit dégager et mettre en lumière.

(Cours de philosophie.)

PASCAL.

PASCAL (BLAISE) naquit le 19 juin 1623, à Clermont, où son père était premier président de la cour des Aides. Il parvint, dit-on, à l'âge de douze ans, par la seule force de son génie, à découvrir les trente-deux premières propositions d'Euclide. Quoiqu'il ait enrichi la science d'un grand nombre de découvertes importantes, c'est principalement aux lettres qu'il doit la célébrité qu'il s'est acquise.

Les *Lettres provinciales*, modèles de la plaisanterie la plus piquante et la plus délicate, et de l'éloquence la plus élevée et la plus énergique, ont été publiées en 1656, c'est-à-dire huit ans avant la première tragédie de Racine. Ces lettres, qui subsisteront autant que la langue qu'elles ont fixée, offrent encore une lecture pleine de charme et d'attrait, quoique le corps des Jésuites, contre lequel elles furent dirigées, n'existe plus aujourd'hui.

Les *Pensées* de Pascal, qu'on n'a publiées qu'après sa mort, sont des fragments d'un grand ouvrage que la faiblesse de sa santé ne lui permit pas d'achever. C'est une perte irréparable pour les lettres, la philosophie et la religion.

Pascal mourut à Paris le 19 août 1662, à l'âge de trente-neuf ans.

L'extrême grandeur et la dernière petitesse de la Nature.

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'entourent : qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté ; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour

que cet astre décrit , et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat , à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais , si notre vue s'arrête là , que l'imagination passe outre , elle se lassera plutôt de concevoir , que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature : nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions , nous n'enfantons que des atomes aux prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout , la circonférence nulle part. Enfin , c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

Mais , pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant , qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron , par exemple , lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites , des jambes avec des jointures , des veines , des humeurs dans ce sang , des vapeurs dans ces gouttes ; que , divisant encore ces dernières choses , il épuise ses forces et ses conceptions , et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui peindre non seulement l'univers visible , mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible..... Qu'il se perde dans ces merveilles , aussi étonnantes par leur petitesse , que les autres par leur étendue. Car qui n'admira que notre corps , qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers , imperceptible lui-même dans le sein du tout , soit maintenant un colosse , un monde , ou plutôt un tout à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver? *(Pensées.)*

Faiblesse humaine.

Cet état qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême : trop de bruit nous assourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonnances déplaisent; nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid; les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles; nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit, trop et trop peu de nourriture troublent ses actions, trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient pas, et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles....

La faiblesse de la raison de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas, qu'en ceux qui la connaissent. Si on est trop jeune, on ne juge pas bien; si on est trop vieux, de même; si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, et l'on ne peut trouver la vérité. Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on est encore tout prévenu; si trop long-temps après, on n'y entre plus. Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux; les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture; mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera?....

Cette maîtresse d'erreur, qu'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe, qu'elle ne l'est pas toujours; car elle serait règle infallible de vérité, si elle l'était infallible de mensonge. Mais, étant

le plus souvent fausse , elle ne donne aucune marque de sa qualité , marquant du même caractère le vrai et le faux. Cette superbe puissance , ennemie de la raison qui se plaît à la contrôler et à dominer , pour montrer combien elle peut en toutes choses , a établi dans l'homme une seconde nature : elle a ses heureux et ses malheureux , ses sains , ses malades , ses riches , ses pauvres , ses fous et ses sages , et rien ne nous dépite davantage , que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et entière que la raison.

Les habiles par imagination se plaisent tout autrement en eux-mêmes que les prudents ne peuvent raisonnablement se plaire ; ils regardent les gens avec empire , ils disputent avec hardiesse et confiance ; les autres avec crainte et défiance ; et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants : tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature ! Elle ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend contents , à l'envers de la raison , qui ne peut rendre ses amis que misérables : l'une les comble de gloire , l'autre les couvre de honte. Qui dispense la réputation ? qui donne le respect et la vénération aux personnes , aux ouvrages , aux grands , sinon l'opinion ? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement ? L'opinion dispose de tout : elle fait la beauté , la justice et le bonheur , qui est le tout du monde.

(Pensées.)

LA ROCHEFOUCAULD.

LA ROCHEFOUCAULD (FRANÇOIS, duc de), naquit en 1613. Quoique fort jeune, il prit part aux intrigues qui signalèrent les dernières années du ministère de Richelieu, et pendant les troubles de la régence d'Anne d'Autriche, il se jeta dans le parti des Frondeurs. Quand le calme fut rétabli, il occupa les loisirs d'une vie devenue régulière et paisible à écrire ses *Mémoires* et ses *Maximes*. Ces deux ouvrages dont le style est rapide et précis, brillent par une grande originalité, et ont mérité à leur auteur une place distinguée parmi les écrivains du siècle de Louis XIV. Ses *Mémoires*, les meilleurs qu'on puisse consulter sur les troubles de la Fronde, offrent une lecture pleine d'intérêt; quand à ses *Maximes*, c'est un livre attristant où l'homme n'est considéré que sous un aspect fâcheux. Une morale pareille ne peut rien produire d'utile, et c'est plutôt le mérite de la forme que celui du fond qui les fera vivre.

La Rochefoucauld mourut à Paris le 17 mai 1680.

L'amour-propre.

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens. Il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Il n'est rien de si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que sa conduite. Ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie: on ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là il est à couvert des yeux les plus pénétrants. Il fait mille insensibles tours et retours; là il est souvent

invisible à lui-même ; il y conçoit, il y nourrit, il y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines. Il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît, ou il ne peut se résoudre à les avouer.

De cette nuit qui le couvre, naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même, ses erreurs, ses ignorances sur son sujet. De là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis ; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui est hors de lui, en quoi il est semblable à nos yeux. Il veut obtenir des choses qui ne lui sont pas avantageuses, et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut ; il est bizarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles, et trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions ; il vit partout, il vit de tout, il vit de rien ; il s'accomode des choses, de leur privation ; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leur dessein, et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux ; il conjure à sa perte, il travaille même à sa ruine ; enfin, il ne se soucie que d'être, et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine dans un endroit, il se rétablit dans un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer ; et, lors même qu'il est vaincu, et qu'on croit en être défait, on le trouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-pro-

pre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation. La mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements.

MONTESQUIEU.

MONTESQUIEU (CHARLES DE SECONDAT, baron de LA BRÈDE et de) naquit le 18 janvier 1689 dans le château de la Brède. Destiné à la magistrature, et ne se reposant des graves études auxquelles il était obligé de se livrer que par la lecture des écrivains de Rome et de la Grèce, Montesquieu se trouva initié en même temps à la connaissance de la législation et à celle de la littérature des peuples anciens. Son premier ouvrage important fut une *Dissertation sur la politique des Romains dans la Religion*. En 1721 parurent les *Lettres persanes*, livre étincelant d'esprit, et dont la vogue ne peut être comparée qu'à celle qu'obtint plus tard le *Diable boiteux* de Lesage. En 1727 Montesquieu se présenta à l'Académie française, et fut élu. Le cardinal de Fleury voulait punir l'auteur des *Lettres persanes* de la hardiesse de certaines opinions avancées dans son livre, engagea le roi à refuser son approbation; Montesquieu menaça de quitter la France si on lui faisait une pareille injure, et sa nomination fut approuvée. Les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* parurent en 1734. Cette œuvre sévère, aussi remarquable par la pensée que par le style, accrut sa réputation à un tel point que ses amis crurent qu'il lui serait impossible de se maintenir à la hauteur où il s'était placé comme philosophe et comme écrivain. Quand Montesquieu leur communiqua le manuscrit de l'*Esprit des lois*, ils lui témoignèrent leurs appréhensions; mais il n'en tint aucun compte, et les vingt-deux éditions qu'eut en moins de deux années cet admirable ouvrage, leur fit comprendre que leur amitié s'était mal à propos alarmée.

Montesquieu mourut le 10 février 1755, âgé de soixante-dix ans.

Alexandre.

Alexandre fit une grande conquête; les mesures qu'il prit furent justes. Il ne partit qu'après avoir

achevé d'accabler les Grecs ; il ne laissa rien derrière lui contre lui. Il attaqua les provinces maritimes, et fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte. Il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre ; et, s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire. Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de chose au hasard. Quand la fortune le mit au-dessus des évènements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. La bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Egypte ; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre. Voilà comme il fit ses conquêtes ; il faut voir comment il les conserva.

Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres, et les Perses comme esclaves. Il ne songea qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu. Il abandonna après la conquête tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire. Il prit les mœurs des Perses, pour ne point désoler les Perses en leur faisant prendre les mœurs des Grecs. Il respecta les traditions anciennes, et tous les monuments de la gloire et de la vanité des peuples. Il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquièrent tout pour tout détruire ; il voulut tout conquérir pour tout conserver. Sa main se fermait pour les dépenses privées ; elle s'ouvrait pour les dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison, c'était un Macédonien ; fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée, il était Alexandre.

Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Mais, qu'est-ce que ce conquérant qui est plaint de tous les peuples qu'il a soumis? Qu'est-ce que cet usurpateur, sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes?

Les Carthaginois et les Romains.

Carthage, devenue riche plus tôt que Rome, avait aussi été plus tôt corrompue : ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenaient que par la vertu, et ne donnaient d'utilité que l'honneur et une préférence aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendait à Carthage, et tout service rendu par les particuliers y était payé par le public....

Des anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, rendaient à Rome les fortunes à peu près égales; mais à Carthage, des particuliers avaient les richesses des rois.

De deux factions qui régnaient à Carthage, l'une voulait toujours la paix, et l'autre toujours la guerre, de façon qu'il était impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissait d'abord tous les intérêts, elle les séparait encore plus à Carthage.

Dans les Etats gouvernés par un prince, les divisions s'apaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coercitive qui ramène les deux partis; mais dans une république elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance qui pourrait le guérir.

A Rome, gouvernée par les lois, le peuple souffrait que le sénat eût la direction des affaires; à Car-

thage , gouvernée par des abus , le peuple voulait tout faire par lui-même.

Carthage , qui faisait la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine , avait par cela même du désavantage : l'or et l'argent s'épuisent ; mais la vertu, la constance , la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étaient ambitieux par orgueil , et les Carthaginois par avarice : les uns voulaient commander , les autres voulaient acquérir ; et ces derniers , calculant sans cesse la recette et la dépense , firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues , la diminution du peuple , l'affaiblissement du commerce , l'épuisement du trésor public , le soulèvement des nations voisines , pouvaient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures ; mais Rome ne se conduisait point par le sentiment des biens et des maux : elle ne se déterminait que par sa gloire , et comme elle n'imaginait point qu'elle pût être si elle ne commandait pas , il n'y avait point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'aurait point imposée.

(Grandeur et décadence des Romains.)

La Religion chez les Romains.

Ce ne fut ni la crainte ni la piété qui établit la religion chez les Romains , mais la nécessité où sont toutes les sociétés d'en avoir une. Les premiers rois ne furent pas moins attentifs à régler le culte et les cérémonies qu'à donner des lois et bâtir des murailles.

Je trouve cette différence entre les législateurs romains et ceux des autres peuples , que les premiers firent la religion pour l'État , et les autres l'État pour

la religion. Romulus, Tatius et Numa asservirent les dieux à la politique : le culte et les cérémonies qu'ils instituèrent furent trouvés si sages que, lorsque les rois furent chassés, le joug de la religion fut le seul dont ce peuple, dans sa fureur pour la liberté, n'osa s'affranchir.

Quand les législateurs romains établirent la religion, ils ne pensèrent point à la réformation des mœurs, ni à donner des principes de morale; ils ne voulurent point gêner des gens qu'ils ne connaissent pas encore. Ils n'eurent donc d'abord qu'une vue générale, qui était d'inspirer à un peuple qui ne craignait rien la crainte des dieux, et de se servir de cette crainte pour le conduire à leur fantaisie.

Les successeurs de Numa n'osèrent point faire ce que ce prince n'avait point fait; le peuple, qui avait beaucoup perdu de sa férocité et de sa rudesse, était devenu capable d'une plus grande discipline. Il eût été facile d'ajouter aux cérémonies de la religion des principes et des règles de morale dont elle manquait; mais les législateurs des Romains étaient trop clairvoyants pour ne point connaître combien une pareille réformation eût été dangereuse; c'eût été lui donner des âges et affaiblir son autorité en voulant l'établir. La sagesse des Romains leur fit prendre un meilleur parti en établissant de nouvelles lois. Les institutions humaines peuvent bien changer, mais les divines doivent être immuables comme les dieux mêmes.

(*Dissertation sur la politique des Romains dans la religion.*)

Les Nouvellistes.

Il y a une certaine nation qu'on appelle *les nouvellistes*. Leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'État; cependant ils se croient considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets ma-

gnifiques, et traitent de grands intérêts. La base de leur conversation est une curiosité frivole et ridicule. Il n'y a point de cabinets si mystérieux qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne sauraient consentir à ignorer quelque chose. A peine ont-ils épuisé le présent, qu'ils se précipitent dans l'avenir: et, marchant au-devant de la Providence, la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main, et après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas. Ils font voler les armées comme des grues, et tomber les murailles comme des cartons. Ils ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlants: ils ne leur manque que le bon sens.

MIRABEAU.

MIRABEAU (HENRI-GABRIEL RIQUETI, comte de) naquit au Blagnon, près de Nemours, en 1749. Quelques écrits remarquables parmi lesquels nous citerons *l'Essai sur le despotisme* et *l'Histoire secrète de la monarchie prussienne*, l'avaient déjà fait connaître, lorsque la convocation des Etats-généraux ouvrit une nouvelle carrière à ses talents et à son ambition. Dès son début, il fut impossible de ne pas reconnaître en lui le tribun dont la parole devait dominer dans cette tumultueuse assemblée: aussi, malgré les attaques de l'envie, les accusations des partis, et les calomnies que la haine semait contre lui, il sut toujours conserver son influence et ressaisir la faveur populaire bien souvent prête à lui échapper, en écrasant sous les foudres de son ardente et irrésistible parole tous ceux qui cherchaient à la lui disputer.

Les beaux discours de Mirabeau sont dignes d'être comparés à tout ce que l'éloquence antique a produit de plus admirable.

Usé avant l'âge par des excès de tout genre et les fatigues de la tribune, Mirabeau mourut presque subitement le 2 avril 1791.

Subside extraordinaire.

Au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas vous ramener à la délibération du

jour par un petit nombre de questions bien simples? Daignez, messieurs, daignez me répondre: Le ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle? Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril; qu'un jour, une heure, un instant pouvait le rendre mortel? Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il propose? (Oui, s'écria quelqu'un.) Je conjure celui qui répond oui de considérer que son plan n'est pas connu; qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur peut se tromper; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il ne l'est pas; que quand tout le monde a tort, tout le monde a raison; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances. Et moi aussi, je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles; mais le ciel me préserve, dans une situation très-critique, d'opposer les miens aux siens; vainement je les tiendrais pour préférables. On ne rivalise point en un instant avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu, et, s'il faut tout dire, une destinée telle, qu'elle n'échut en partage à aucun mortel. Il faut donc en revenir au plan de M. Necker. Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs? Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles, voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération? Manquer le moment décisif, acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un plan que nous n'avons pas même

conçu, et diminuer, par notre intervention indis-
crète, l'influence d'un ministre dont le crédit finan-
cier est et doit être plus grand que le nôtre. Mes-
sieurs, il n'y a là ni sagesse, ni prévoyance; mais
du moins y a-t-il de la bonne foi? Oh! si les déclara-
tions les plus solennelles ne garantissaient pas no-
tre respect pour la foi publique, notre horreur
pour l'infâme mot de banqueroute, j'oserais scruter
les motifs secrets, et peut-être, hélas! ignorés de
nous-mêmes, qui nous font si imprudemment re-
culer au moment de proclamer l'acte du plus grand
dévouement, certainement inefficace, s'il n'est pas
rapide et vraiment abandonné! Je dirais à ceux qui
se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux
engagements publics, par la crainte de l'excès des
sacrifices, par la terreur de l'impôt; je leur dirais:
Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le
plus cruel, le plus unique, le plus inégal, le plus
désastreux des impôts?... Mes amis, écoutez un
mot, un seul mot. Deux siècles de déprédations
et de brigandages ont creusé le gouffre où le royau-
me est près de s'engloutir: il faut le combler, ce
gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des pro-
priétaires français: choisissez parmi les plus riches,
afin de sacrifier moins de citoyens; mais choisissez:
car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour
sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille
notables possèdent de quoi combler le déficit: ra-
menez l'ordre dans vos finances, la paix et la pros-
périté dans le royaume, frappez, immolez sans pitié
ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme, il
va se refermer... Vous reculez d'horreur... hom-
mes inconséquents! hommes pusillanimes! Et ne
voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute,
ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévi-
table sans la décréter, vous vous souillerez d'un acte
mille fois plus criminel, et, chose inconcevable, gra-
tuitement criminel? car enfin, cet horrible sacrifice

ferait disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être l'unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime? Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer ces mets dont vous n'aurez voulu diminuer, ni le nombre ni la délicatesse? Non, vous périrez; et dans la conflagration universelle que vous ne frémirez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances. Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'invocation du patriotisme, d'élan du patriotisme: ah! ne prostituez pas ces mots et de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime, l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique; et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris qu'inspirera sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale; c'est l'intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus comme autrefois: Donnez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus: Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus, si le besoin de votre concours et de votre

surveillance n'est pas le garant de votre constitution? Je vous dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle ; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande , c'est vous-mêmes. Votez donc ce subside extraordinaire , et puisse-t-il être suffisant ! Votez-le , parce que si vous avez des doutes sur les moyens , doutes vagues et non éclaircis , vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur votre impuissance à le remplacer ; votez-le , parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard , et que vous seriez comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps , le malheur n'en accorde pas. Eh ! messieurs , à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal , d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi , vous avez entendu naguère ces mots forcenés : Catilina est aux portes , et l'on délibère ! et certainement il n'y avait autour de nous ni Catilina , ni périls , ni factions , ni Rome : mais aujourd'hui la banqueroute , la hideuse banqueroute est là ; elle menace de consumer tout , vos propriétés , votre honneur , et vous délibérez !

CHATEAUBRIAND.

CHATEAUBRIAND FRANÇOIS-AUGUSTE, vicomte de) naquit près du Saint-Malo en septembre 1768. C'est un des écrivains les plus illustres du XIX.^e siècle. *Le Génie du Christianisme*, *les Martyrs*, et *l'Itinéraire de Paris à Jerusalem* sont des productions dont la France sera éternellement fière. M. de Chateaubriand, qui a participé d'une manière remarquable sous la Restauration aux discussions politiques de la chambre des pairs et à la polémique quotidienne du *Journal des Débats*, a conquis par sa noble opposition une popularité qui a encore ajouté à sa gloire. *Les Etudes historiques*, dernière production de l'auteur, sont un projet d'ouvrage qui probablement restera inachevé; sous le rapport du style, c'est une œuvre digne de ses aînées.

M. de Chateaubriand a été nommé membre de l'Institut en 1811, après la mort de Marie-Joseph Chénier.

Le spectacle d'une belle nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres; à l'horizon opposé une brise embaumée qu'elle amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder, comme sa fraîche haleine, dans les forêts. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel: tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée, tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante; ce jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour-à-tour se perdait dans les bois, tour-à-tour reparais-sait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans des langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

Génie du Christianisme.

La Cataracte de Niagara.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est

formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds : depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide ; et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer-à-cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant, descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejait en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux (1) se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours. *Ibid.*

Aspect physique et moral de Constantinople.

Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étaient noyés dans le brouillard : les cyprès et les minarets

(1) *Quincajou* ou *Kinkajou* quadrupède de l'Amérique septentrionale, très-vorace, et de la grandeur d'un chat.

que j'apercevais à travers cette vapeur, présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord se leva, et balaya, en moins de quelques minutes, la brume répandue sur ce tableau; je me trouvai tout-à-coup au milieu des palais du Commandeur des croyants. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe; j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari: la terre d'Europe était à ma gauche: elle formait, en se creusant, une large baie pleine de grands navires à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait en regard et en amphithéâtre, Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari; les cyprès, les minarets, les mâts de vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges; la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui se déroulait au-dessus un autre champ d'azur; voilà ce que j'admirais: on n'exagère point quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers.

Nous abordâmes à Galata: je remarquai sur le champ le mouvement des quais, et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers; ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, par la différence de leurs langages, de leurs habits, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière des deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère

qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruits de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette, qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Ces cimetières sans murs et placés au milieu des rues sont des bois magnifiques de cyprès, les colombes font leurs nids dans ces cyprès, et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques qui n'ont de rapport, ni avec les hommes modernes, ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés : on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit, et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitole de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré conserve les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs roulent sans cesse autour du temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice : ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

Itinéraire de Paris à Jérusalem, tom. II.

LAMENNAIS.

LAMENNAIS (ROBERT-FÉLICITÉ, abbé de) naquit à Saint-Malo le 19 juin 1782. *L'Essai sur l'indifférence en matière de religion*, dont le premier volume parut en 1817, fit dans le public une sensation extraordinaire. On peut dire qu'à l'exception de quelques pages dont la forme ne paraît pas assez châtiée ni assez sévère, c'est un livre écrit avec cette éloquence vive, et passionnée dont il semblait que J.-J. Rousseau eût, en mourant, emporté le secret. Les *Paroles d'un Croyant*, ouvrage dont le fond a été diversement apprécié, n'est littérairement qu'une magnifique imitation du style biblique, et le *Livre du Peuple*, dernière production de l'auteur, n'offre qu'un reflet pâle et affaibli d'un grand talent, appelé, nous l'espérons, à jeter encore quelques lueurs vives et pures.

L'établissement du christianisme.

Armé d'une croix de bois, on le vit tout-à-coup s'avancer au milieu des joies enivrantes et des religions dissolues d'un monde vieilli dans la corruption. Aux fêtes brillantes du panagisme, aux gracieuses images d'une mythologie enchanteresse, à la comode licence de la morale philosophique, à toutes les séductions des arts et des plaisirs, il oppose les pompes de la douleur, de graves et lugubres cérémonies, les pleurs de la pénitence, des menaces terribles, de redoutables mystères, le faste effrayant de la pauvreté, le sac, la cendre, et tous les symboles d'un dépouillement absolu et d'une consternation profonde; car c'est là tout ce que l'univers païen aperçut d'abord dans le christianisme. Aussitôt les passions s'élancent avec fureur contre l'ennemi qui se présente pour leur disputer l'empire. Les peuples, à grands flots, se précipitent sous leurs bannières, l'avarice y conduit les prêtres des idoles; l'orgueil y amène les sages, et la politi-

que les empereurs. Alors commence une guerre effroyable : ni l'âge ni le sexe ne sont épargnés ; les places publiques, les routes, les champs mêmes, et jusqu'aux lieux les plus déserts se couvrent d'instruments de torture, de chevalets, de bûchers, d'échafauds ; les jeux se mêlent au carnage ; de toutes parts on s'empresse pour jouir de l'agonie et de la mort des innocents qu'on égorge ; et ce cri barbare : *Les chrétiens aux lions!* fait tressaillir de joie une multitude ivre de sang. Dans ces épouvantables holocaustes, que l'on se hâte d'offrir à des divinités expirantes, il faut que chacune ait ses victimes choisies, et une cruauté ingénieuse invente de nouveaux supplices pour la pudeur. Enfin, les bourreaux fatigués s'arrêtent, la hache échappe de leurs mains. Je ne sais quelle vertu céleste, émanée de la croix, commence à les toucher eux-mêmes. A l'exemple de nations entières subjuguées avant eux, ils tombent aux pieds du christianisme, qui en échange du repentir leur promet l'immortalité, et déjà leur prodigue l'espérance. Signe sacré de paix et de salut, son radieux étendart flotte au loin sur les débris du fanatisme écroulé. Les Césars jaloux avaient conjuré sa ruine, et le voilà assis sur le trône des Césars. Comment a-t-il vaincu tant de puissance ? en présentant son sein au glaive, et aux chaînes ses mains désarmées. Comment a-t-il triomphé de tant de rage ? en se livrant sans résistance à ses persécuteurs.

(Introduction à l'indifférence en matière de religion.)

Immatérialité de l'âme.

On a, depuis soixante ans, assez plaidé la cause du désespoir et de la mort : j'entreprends de défendre celle de l'espérance. Quelque chose me presse d'élever la voix, et d'appeler mon siècle en jugement. Je suis las d'entendre répéter à l'homme : Tu n'as rien à craindre, rien à attendre, et tu ne dois

rien qu'à toi. Je le croirais peut-être qu'oubliant sa noble origine, il en viendrait jusqu'à se regarder en effet comme une masse organisée qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne et de ses besoins, jusqu'à dire à la pourriture : Vous êtes ma mère ; et aux vers : Vous êtes mes frères et mes sœurs ; peut-être qu'il se persuaderait réellement être affranchi de tous devoirs envers son auteur ; peut-être que ses désirs mêmes s'arrêteraient aux portes du tombeau, et que satisfait d'une frêle supériorité sur les brutes, passant comme elles sans retour, il s'honorerait de tenir le sceptre du néant. Je veux le briser dans sa main ; qu'il apprenne ce qu'il est, qu'il s'instruise de sa grandeur, aussi bien que de sa dépendance. On s'est efforcé d'en détruire les titres ; vaine tentative, ils subsistent : on les lui montrera. Ils sont écrits dans sa nature même ; tous les siècles les y ont lus. Je les citerai à comparaître, et on les entendra proclamer l'existence d'une vraie religion. Qui osera les démentir, et opposer à leur témoignage ses pensées d'un jour ? Nous verrons qui l'osera, quand tout-à-l'heure réveillant les générations éteintes, et convoquant les peuples qui ne sont plus, ils se lèveront de leur poussière pour venir déposer en faveur des droits de Dieu et des immortels destins de l'homme.

Et pourquoi périrait-il ? qui l'a condamné ? sur quoi juge-t-on qu'il finisse d'être ? Ce corps qui se décompose, ces ossements, cette cendre, est-ce donc l'homme ! Non, non, et la philosophie se hâte trop de sceller la tombe. Qu'elle nous montre des parties distinctes dans la pensée, alors nous comprendrons qu'elle puisse se dissoudre. Elle ne l'a pas fait, elle ne le fera jamais ; jamais elle ne divisera l'idée de justice, ni ne la concevra divisée en différentes portions ayant entre elles des rapports de grandeur, de forme et de distance ; elle est une, ou elle n'est point. Et le désir, l'amour, la volonté, voit-on clairement que ce soit des propriétés de la ma-

tière, des modifications de l'étendue? Voit-on clairement qu'une certaine disposition d'éléments composés produise le sentiment essentiellement simple, et qu'en mélangeant des substances inertes, il en résulte une substance active, capable de connaître, de vouloir et d'aimer? Merveilleux effet de l'organisation! Cette boue que je foule aux pieds n'attend qu'un peu de chaleur, un nouvel arrangement de ses parties, pour devenir de l'intelligence, pour embrasser les cieux, en calculer les lois, pour franchir l'espace immense, et chercher par-delà tous les mondes, non seulement visibles, mais imaginables, un infini qui la satisfasse. Atome à l'étroit dans l'univers! Certes je plains les esprits assez faibles pour croupir dans ces basses illusions; que si encore ils s'y complaisent, s'ils redoutent d'être détrompés, je n'ai point de termes pour exprimer l'horreur et le mépris qu'inspire une pareille dégradation.

Et que disent-ils, cependant? ils appellent les sens en témoignage; ils veulent que la vie s'arrête là où s'arrêtent les yeux; semblables à des enfants qui, voyant le soleil descendre au-dessous de l'horizon, le croiraient à jamais éteint. Mais, quoi! sont-ils donc les seuls qu'ait frappés le triste spectacle d'organes en dissolution? sont-ils les premiers qui aient entendu le silence du sépulcre? Il y a six mille ans que les hommes passent comme des ombres devant l'homme, et néanmoins le genre humain, défendu contre le prestige des sens par une foi puissante et par un sentiment invincible, ne vit jamais dans la mort qu'un changement d'existence; et malgré les contradictions de quelques esprits dépravés, il conservera toujours, comme un dogme de la raison générale, une haute tradition de l'immortalité. Que ceux-là donc qui la repoussent se séparent du genre humain, et s'en aillent à l'écart porter aux vers leur pâture, un cœur palpitant d'amour pour la vérité, la justice, et une intelligence qui connaît Dieu.

B O S S U E T.

BOSSUET (JACQUES-BÉNIGNE) naquit à Dijon le 27 septembre 1627. Il n'avait que seize ans quand il soutint sa première thèse; il le fit avec tant d'éclat qu'on désira entendre le jeune orateur à l'hôtel Rambouillet; là, en présence des beaux esprits les plus renommés, il improvisa un sermon qui frappa d'étonnement tous les auditeurs, et fit concevoir des espérances que bientôt il réalisa. Ordonné prêtre en 1652, Bossuet se retira à Metz où il avait obtenu un canonicat. Les affaires du chapitre le forçaient très souvent de faire le voyage de Paris; pendant une de ces excursions, il prêcha l'Avent et le Carême devant la cour, et attira sur lui l'attention de tous les hommes éminents qui furent non moins frappés de la puissance que de l'originalité de son éloquence. Ce fut lui qui convertit Turenne par son *Exposition de la doctrine catholique*. Nommé en 1669 évêque de Condom, il se démit de son évêché, l'année suivante, afin de se consacrer exclusivement à l'éducation du Dauphin, pour lequel il composa le *Discours sur l'Histoire universelle*. En 1671 l'Académie l'appela à prendre place dans son sein. Lorsque l'éducation du Dauphin fut terminée, Louis XIV nomma Bossuet évêque de Meaux.

Les *Oraisons funèbres* de Bossuet sont un de ses plus beaux titres à l'admiration de la postérité. La Bruyère, devant le jugement qu'elle a porté, désigna, en pleine Académie, comme un *Père de l'Eglise*, celui auquel Voltaire a donné le surnom de *l'Aigle de Meaux*.

Bossuet mourut à Paris le 12 avril 1704, dans sa soixante-dix-septième année.

La majesté royale.

Je n'appelle pas majesté cette pompe qui environne les rois, ou cet éclat extérieur qui éblouit le vulgaire: c'est le rejaillissement de la majesté, et non pas la majesté elle-même. La majesté est l'image de la grandeur de Dieu dans le prince. Le prince, en tant que prince, n'est pas regardé comme un homme particulier, c'est un personnage public; tout l'État est en lui; la volonté de tout le peuple est renfermée dans la sienne. Quelle grandeur, qu'un seul homme en contienne tant! La puissance de Dieu se fait sentir, en un instant, de

l'extrémité du monde à l'autre. La puissance royale agit, en même temps, dans tout le royaume; elle tient tout le royaume en état, comme Dieu y tient tout le monde. Que Dieu retire sa main, le monde retombera dans le néant. Que l'autorité cesse dans le royaume, tout sera en confusion. Ramassez tout ce qu'il y a de grand et d'auguste, voyez un peuple immense réuni en une seule personne; voyez cette puissance sacrée, paternelle et absolue; voyez la raison secrète qui gouverne tout le corps de l'État, renfermée dans une seule tête; vous voyez l'image de Dieu, et vous avez l'idée de la majesté royale. Oui, Dieu l'a dit: VOUS ETES DES DIEUX; mais, ô dieux de chair et de sang! ô dieux de boue et de poussière, vous mourrez comme des hommes! O rois! exercez donc hardiment votre puissance, car elle est divine et salutaire au genre humain; mais exercez-la avec humilité, car elle vous est appliquée par le dehors; au fond, elle vous laisse faibles, elle vous laisse mortels, et elle vous charge devant Dieu d'un plus grand compte.

Education de Mgr. le Dauphin.

Péroraison de l'oraison funèbre de Condé.

Jetez les yeux de toutes parts; voilà tout ce qu'a pu la magnificence et la piété pour honorer un héros: des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus, des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste: des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie hu-

maine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros ; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides ! Quel autre fut plus digne de vous commander ? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gemissant : « Voilà celui qui nous menait dans les hasards ! Sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre ! Son ombre eût pu encore gagner des batailles ; et voilà que dans son silence son nom même nous anime ; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel. » Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais de tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières ; et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros, dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la foi de consolation et d'exemple !

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos re-

grets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels: je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy; et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles d'un bien aimé disciple: «La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi.»

Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte: heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, d'une ardeur qui s'éteint!

Cromwel.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable; hypocrite raffiné autant qu'habile politique; capable de tout entreprendre et de tout cacher; également actif et infatigable dans la guerre; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance, mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin, un de

ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde.

Que le sort de tels esprits est hasardeux ; et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne sont-ils pas , quand il plaît à Dieu de s'en servir ! il fut donné à celui-ci de tromper les peuples , et de prévaloir contre les rois. Car , comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines , le plaisir de dogmatiser , sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière , était le charme qui possédait les esprits , il sut si bien les concilier par là , qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté , elle suit en aveugle , pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci , occupés du premier objet qui les avait transportés , allaient toujours , sans regarder qu'ils allaient à la servitude ; et leur subtil conducteur , qui en combattant , en dogmatisant , en mêlant mille personnages divers , en faisant le docteur et le prophète , aussi bien que le soldat et le capitaine , vit qu'il avait tellement enchanté le monde , qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance , commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois. Quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins , rien n'en arrête le cours ; ou il enchaîne , ou il aveugle , ou il dompte tout ce qui est capable de résistance.

Oraisons funèbres.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

SÉVIGNÉ (MARIE DE RABUTIN-CHANTAL, marquise de), naquit à Bourbilly, près Semur, le 5 février 1626.

Elle épousa, en 1644, le marquis de Sévigné. Cette femme célèbre eut pour maîtres Ménage et Chapelain, écrivains médiocres, mais grammairiens distingués. Après la mort de son mari, tué en duel en 1651, elle se consacra exclusivement à l'éducation de ses enfants, et vécut longtemps éloignée de la cour. En 1669 elle maria sa fille au Comte de Grignan, gouverneur de Provence. Obligée de vivre souvent éloignée de celle à qui elle avait voué toute sa tendresse, madame de Sévigné écrivait chaque jour à sa fille pour tromper les ennuis et les chagrins qu'elle ressentait d'une séparation si cruelle. Ses *Lettres*, chefs-d'œuvre de grâce, d'esprit et d'éloquence, n'ont été publiées qu'après sa mort. Jamais l'admiration publique ne fut si vivement et si unaniment excitée qu'au moment où elles parurent, et depuis on a épuisé toutes les formes de l'éloge sans pouvoir apprécier dignement ces pages, écrites sous la double inspiration de l'esprit et du cœur.

Madame de Sévigné mourut à Grignan le 18 avril 1696.

Mort de Turenne.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé : et comme il avait bien de gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : 'Mon neveu, demeurez là ; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître.' M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : 'Monsieur, venez par ici, on tirera du côté où vous allez.' 'Monsieur, lui dit-il, vous avez raison : je ne veux point du tout être tué aujourd'hui ; cela sera le mieux du monde.' Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : 'Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là.' M. de Turenne revint, et

dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés, du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il était penché le nez sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée.

On crie, on pleure: M. d'Hamilton fait cesser ce bruit et ôter le petit d'Elbeuf qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit. Un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente: ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil: tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup, les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier de Grignan était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ça a encore été une désolation; et partout où il a passé, on n'entendait que des clameurs. Mais à Langres ils se sont surpassés; ils allèrent au devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le

clergé en cérémonie. Il y eut un service solennel dans la ville; en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à *cinq mille francs*, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arriva à Saint-Denis ce soir; tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues d'ici. Il sera dans une chapelle en dépôt; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel....

Ne croyez point que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci: ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire; elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de la Rochefoucault, avec madame de Lavardin, madame de La Fayette, et de Marsillac. M. le Premier y vint; la conversation dura deux heures sur les diverses qualités de ce véritable héros; tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire combien la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élevation de son âme; tout le monde en était plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce qu'y ajoute sa perte. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état; on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême: chacun conte l'innocence des ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes, une charité généreuse et chrétienne. *Lettres.*

Mort de Vatel.

Le Roi arriva jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs diners auxquels on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois: 'Je suis perdu d'honneur; voici une affaire que je ne supporterai pas.' Il dit à Gourville: 'La tête me tourne; il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres.' Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du Roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince; M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit: 'Vatel, tout va bien, rien n'était plus beau que le souper du Roi.' Il répondit: 'Monseigneur, votre bonté m'a chève, je sais que le rôti a manqué à deux tables.' — 'Point de tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien.' Minuit vient: le feu d'artifice ne réussit point; il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin Vatel s'en va par tout: il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui apportait seulement deux charges de marée. Il lui demande: 'Est-ce là tout?' — 'Oui, Monsieur.' Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffait; il crut qu'il n'y aurait point d'autre marée. Il trouva Gourville; il lui dit: 'Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci.' Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup (car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels) qu'il tomba mort. La ma-

rée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le Prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au Roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort, on loua et blâma son courage.

VOITURE.

VOITURE (VINCENT) naquit à Amiens en 1598. Il était fils d'un marchand de vin; mais, en dépit de l'obscurité de sa naissance, il sut, par son caractère enjoué et son esprit brillant, mériter la faveur de la cour et l'amitié de tous les beaux-esprits de son temps. Il eut le mérite de contribuer à perfectionner la langue française. Il doit, ainsi que Balzac son ami, sa réputation à des *Lettres* qu'on lit encore avec plaisir malgré le ton d'afféterie qui y règne.—Il a eu outre composé un grand nombre d'*Epîtres*, d'*Elégies*, de *Sonnets* et de *Rondeaux*. Son sonnet à *Uranie*, qui parut en 1651, partagea, avec celui de Benserade, intitulé *Job*, la ville et la cour: aujourd'hui l'un et l'autre sont oubliés.

Voiture mourut en 1648, à l'âge de cinquante ans.

Lettre à Mademoiselle de Rambouillet.

MADemoisELLE :

Je voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir, en l'état où j'étais. Vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables, et qui ont les

cheveux qui leur viennent jusqu'à la moitié du corps; chacun deux ou trois balafres sur le visage, et deux pistolets et deux poignards à la ceinture; ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gènes. Vous eussiez eu peur sans doute, Mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'allaient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait escorter; j'avais écrit, dès le soir, à leur capitaine, de me venir accompagner, et de se trouver en mon chemin; ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Mais surtout, je voudrais que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyaient que je les avais menés à la boucherie.

Au sortir de leurs mains, je suis passé par des lieux où il y avait garnison espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de dangers. On m'a interrogé: j'ai dit que j'étais savoyard; et, pour passer pour celà j'ai parlé, le plus qu'il m'a été possible, comme M. de Vaugelas: sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant, et, s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis à l'Académie, je me fusse piqué de parler bon français. Au sortir de là, je suis arrivé à Savone, où j'ai trouvé la mer un peu plus émue qu'il ne fallait pour le petit vaisseau que j'avais pris; et néanmoins je suis, Dieu merci, arrivé ici à bon port.

Voyez, Mademoiselle, combien de périls j'ai courus dans un jour. Enfin, je suis échappé des bandits, des Espagnols, et de la mer.

Lettres.

LA BRUYÈRE.

LA BRUYÈRE (JEAN DE) naquit près de Dourdan en 1644. Son existence paisible, ses habitudes modestes ont dérobé aux regards des biographes la vie de cet homme célèbre, qui ne s'est fait connaître que par ses ouvrages. On sait seulement que c'est à la recommandation de Bossuet qu'il fut placé auprès du duc de Bourgogne pour lui enseigner l'histoire. En traduisant les *Caractères* de Théophraste, La Bruyère conçut la pensée d'exécuter un ouvrage du même genre qui fut le tableau neuf et animé des mœurs de son temps; et le livre qu'il composa sous ce titre, *les Caractères et les mœurs de ce siècle*, parut en 1687. Cet ouvrage, dont le succès fut immense, est resté depuis près de deux cents ans l'objet de l'admiration des philosophes et des gens de goût.

La Bruyère entra à l'Académie en 1693, et mourut à Versailles en 1696 d'une attaque d'apoplexie.

Le fat.

J'entends Théodecte de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche. Le voilà entré: il rit, il crie, il éclate: on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre: il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle: il ne s'apaise, il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche; il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle défé-

rence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Eutydème qui donne le repas, il rappelle à lui toute l'autorité de la table; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer: le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère: si l'on joue, il gagne au jeu, il veut railler celui qui perd, et il l'offense. Les rieurs sont pour lui: il n'y a sorte de fatuités qu'on lui passe. Je cède enfin, et je disparaîs, incapable de souffrir plus long-temps Téodecte et ceux qui le souffrent.

Ménippe, ou les plumes du paon.

Ménippe est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui; il ne parle pas, il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût, ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait, et montre la corde: lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque; et, incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a, est tout ce que les hommes en sauraient avoir: aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas: ceux qui passent le voient, et il semble prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non; et, pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'était pas. L'on juge, en le voyant, qu'il

n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien, et que sa parure est assortie, qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relaient pour le contempler.

Gnathon, ou l'égoïste.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres: il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service: il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous: il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois: il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembré, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes capables d'ôter l'appétit aux plus affamés: le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe: s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe: on le suit à la trace: il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant; la table est pour lui un râtelier: il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage: ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service: tout

ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages : il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

Giton et Phédon, ou le riche et le pauvre.

Giton a le teint frais, le visage plein, et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée : il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il étternue fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément : il ronfle en compagnie ; il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche ; tous se règlent sur lui ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler, on est de son avis ; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever en suite, et découvrir son front par fierté, ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps : il se croit des talents et de l'esprit ; il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu, et d'un sommeil fort léger : il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide : il oublie de dire

ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus ; et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit peser à ceux à qui il parle : il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire ; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services : il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir ; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie et se renferme dans son manteau, il n'y a point de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal : libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre : il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment ; il est pauvre.

Le courtisan.

N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est

depuis quelque temps livré à la cour, et qui secrètement veut sa fortune. Le reconnaissez-vous à son visage, à ses entretiens? Il ne nomme plus chaque chose par son nom: il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinents. Celui dont il lui échapperait de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui, venant à le savoir, l'empêcherait de cheminer.

Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne; ne voulant du bien qu'à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins ne lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit: la vérité blesse son oreille: il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan; et parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable.

Tyran de la société, et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue, et des distractions fréquentes; il a une profusion, le dirai-je! des torrents de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé, et qui est en faveur, et pour tout autre, une sécheresse pulmonique: il a des formules de compliments pour l'entrée et pour la sortie, à l'égard de ceux qu'il visite, ou dont il est visité; et il n'y a personne de ceux qui se paient de mines et de façons de parler, qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons et des créatures; il est médiateur, confident, entremetteur; il veut gouverner, il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour; il sait où il faut se placer pour être vu; il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions pressées sur votre santé, sur vos affaires, et, pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa cu-

riosité, vous interrompt, entame un autre sujet, ou, s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance; il pleure d'un œil, et il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée: il se tait au contraire, et fait le mystérieux sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point.

FIN DE LA PROSE.

rèsité, tout en attendant; car, en attendant, on
 s'il survient quelque chose, il doit en discuter tout
 d'abord; il est en attendant de vous congratuler,
 lui faire un compliment de condoléance; il pleure d'un
 côté, et il rit de l'autre. So souvent quelquefois sur
 les ministres et sur le public, il parle au public de
 choses triviales, du tout, en la réalité; il se fait un
 contraire, et lui le mystérieux sur ce qu'il fait de
 plus important, et plus intéressant encore sur ce qu'il
 se fait point.

FIN DE LA PROSE.

SECONDE PARTIE.



POESIE.

SECONDE PARTIE

ROBILÉ

MALHERBE.

MALHERBE (FRANÇOIS DE) naquit à Caen, en 1555, d'une famille noble. Ses premiers essais poétiques, publiés en 1587, sont entachés de l'emphase et de l'exagération qui caractérisent l'école de Ronsard. Mais, doué d'un goût exquis, Malherbe sut bientôt reconuaître ce qu'une pareille manière avait de faux et de ridicule; aussi, loin de persévérer à suivre les routes battues en se traînant à la suite des imitateurs vulgaires, dès 1590 il ouvrit à la poésie des sentiers nouveaux et arbora l'étendard de la réforme. Quelques attaques des partisans de l'ancienne école ne servirent qu'à rendre le triomphe de Malherbe plus complet. Ses poésies révélèrent les ressources d'une langue dont ses devanciers n'avaient pas su comprendre le génie, et dont sans lui les richesses seraient peut-être restées inconnues long-temps encore. Secrets de l'harmonie et du rythme, science des inversions heureuses et des constructions variées, son génie découvrit tout, et les ouvrages qu'il a laissés sont encore aujourd'hui des modèles que les poètes les plus habiles se plaisent à étudier. Malherbe, qui vécut sous Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, mourut à Paris en octobre 1628.

A un père sur la mort de sa fille.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours?
Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque Dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?
Je sais de quels appas son enfance étoit pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injuriux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.
Mais elle étoit du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin :
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :

On a beau la prier ,

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles ,

Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane , où le chaume le couvre ,

Est sujet à ses lois ;

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre ,

N'en défend point nos rois.

QUINAULT.

QUINAULT (PHILIPPE) naquit à Paris le 3 juin 1635 , l'année même de la fondation de l'Académie française. Tristan l'Hermite , auteur de *Marianne* , le prit en affection , et cultiva les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. En 1653 , Quinault donna au théâtre une comédie intitulée *les Rivaux* ; il n'avait alors que dix-huit ans. Toutes les pièces qu'il fit représenter après cet essai , comédies et tragédies , obtinrent un succès prodigieux ; jamais poète ne trouva le public aussi constamment favorable ; tout ce qui tombait de sa plume était accueilli avec enthousiasme ; mais aujourd'hui , comédies et tragédies , tout est oublié , à l'exception de *la Mère coquette* , restée au répertoire. C'était dans le drame lyrique qu'il était réservé à Quinault de produire des œuvres durables et d'immortaliser son nom. Les opéras d'*Alceste* , d'*Alys* , de *Proserpine* , de *Roland* et d'*Armide* vivront autant que la langue française , et seront toujours comptés au nombre des chefs-d'œuvres du siècle de Louis XIV.

Quinault , qui était entré à l'Académie française en 1670 , mourut le 20 novembre 1688.

Les Géants vaincus.

Les efforts d'un géant qu'on croyait accablé.

Ont fait encor gémir le ciel , la terre et l'onde ;

Mon empire s'en est troublé

Jusqu'au centre du monde ;

Mon trône en a tremblé.

L'affreux Typhon , avec sa vaine rage ,

Trébuche enfin dans des gouffres sans fonds.

L'éclat du jour ne s'ouvre aucun passage
 Pour pénétrer les royaumes profonds
 Qui me sont échus en partage.
 Le ciel ne craindra plus que ses fiers ennemis
 Se relèvent jamais de leur chute mortelle ;
 Et du monde ébranlé par leur fureur rebelle
 Les fondements sont raffermis.
 Je puis faire goûter une paix éternelle
 Aux peuples souterrains que le sort m'a soumis.

(*Proserpine* , act. II , sc. 6.)

Méduse.

J'ai perdu la beauté qui me rendit si vaine :
 Je n'ai plus ces cheveux si beaux
 Dont autrefois la dieu des eaux
 Sentit lier son cœur d'une si douce chaîne.
 Pallas , la barbare Pallas ,
 Fut jalouse de mes appas ,
 Et me rendit affreuse autant que j'étais belle ;
 Mais l'excès étonnant de la difformité
 Dont me punit sa cruauté
 Fera connaître , en dépit d'elle ,
 Quel fut l'excès de ma beauté.
 Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle.
 Ma tête est fière encor d' avoir pour ornement
 Des serpents dont le sifflement
 Excite une frayeur mortelle.

Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux ;
 Tout se change en rocher à mon aspect horrible.
 Les traits que Jupiter lance du haut des cieus
 N'ont rien de si terrible
 Qu'un regard de mes yeux.
 Les plus grands Dieux du ciel , de la terre et de l'onde ,
 Du soin de se venger se reposent sur moi.
 Si je perds la douceur d'être l'amour du monde ,
 J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi

(*Persée* , act. III , sc. 1.)

BOILEAU.

BOILEAU-DESPRÉAUX (NICOLAS) naquit à Paris le premier novembre 1636. Ses *Satires*, dont les sept premières parurent en 1666, frappèrent d'étonnement des lecteurs peu habitués à ce style rapide, ferme et élégant; et la raison enjouée de l'auteur mit tous les rieurs de son côté. Les *Épîtres* que publia ensuite Boileau, son *Art poétique* et son *Lutrin* l'élevèrent au rang des plus grands écrivains du siècle de Louis XIV. La postérité, qui s'est montrée à l'égard de ce poète, beaucoup plus sévère que ses contemporains, n'a pu, malgré ses attaques, porter atteinte à sa réputation. Les ouvrages de Boileau sont des titres de gloire aussi légitimes que les chefs-d'œuvre de Racine, et le ridicule serait le partage des critiques et des novateurs assez fous pour en contester la valeur.

Boileau, qui fut reçu par l'Académie française le même jour que La Fontaine, mourut d'une hydropisie de poitrine le 16 mars 1711.

Manière de faire les vers.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir ;
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue.
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais lorsqu'on la néglige elle devient rebelle ;
Et, pour la rattraper, le sens court après elle.
Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
Ils croiroient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Evitons cet excès : laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens ; mais, pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir :

Pour peu q'on s'en écarte , aussitôt on se noie.
La raison , pour marcher , n'a souvent qu'une voie.

Un auteur , quelquefois trop plein de son objet ,
Jamais , sans l'épuiser , n' abandonne un sujet.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile ,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant ;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire,
Un vers étoit trop foible , et vous les rendez dur.
J'évite d'être long , et je deviens obscur.
L'un n'est point trop fardé , mais sa Muse est trop nue ;
L'autre a peur de ramper , il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours ,
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal , et toujours uniforme ,
En vain brille à nos yeux , il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs , nés pour nous ennuyer ,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Heureux qui dans ses vers sait , d'une voix légère ,
Passer du grave au doux , du plaisant au sévère !
Son livre , aimé du ciel , et chéri des lecteurs ,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Quoi que vous écriviez , évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens , le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord , plut par sa nouveauté.
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitez de Marot l'élégant badinage ,
Et laissez le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf.

Mais n'allez point aussi , sur les pas de Brébeuf ,
Même en une *Pharsale* entasser sur les rives ,
De morts et de mourants cent montagnes plaintives.
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art ,
Sublime sans orgueil , agréable sans fard.

N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire :
Ayez pour la cadence une oreille sévère.
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots ,
Suspende l'hémistiche , en marque le repos.

Gardez qu'une voyelle , à courir trop hâtée ,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix des mots harmonieux.

Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
 Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
 Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse françois,
 Le caprice tout seul faisoit toutes les lois.
 Enfin Malherbe vint, et le premier en France
 Fit sentir dans les vers une juste cadence :
 D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
 Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
 Par ce sage-écrivain la langue réparée,
 N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
 Les stances avec grâce apprirent à tomber,
 Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
 Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
 Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
 Marchez donc sur ses pas, aimez sa pureté,
 Et de son tour heureux imitez la clarté.
 Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
 Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
 Et de vos vains discours prompt à se détacher,
 Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

Il est certains esprits dont les sombres pensées
 Sont d'un nuage épais toujours embarrassées :
 Le jour de la raison ne le sauroit percer.
 Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
 Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
 L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure :
 Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
 Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Surtout qu'en vos écrits la langue révéree,
 Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée ;
 En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
 Si le terme est impropre où le tour vicieux :
 Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
 Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme :
 Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelqu'ordre qui vous presse,
 Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
 Un style si rapide et qui court en rimant,
 Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
 J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
 Dans un pré plein de fleurs lentement se promène.

Qu'un torrent débordé , qui d'un cours orageux
 Roule , plein de gravier , sur un terrain fangeux.
 Hâtez-vous lentement , et , sans perdre courage ,
 Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
 Polissez-le sans cesse et le repolissez :
 Ajoutez quelquefois , et souvent effacez.
 C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
 Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent :
 Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
 Que le début , la fin , répondent au milieu ;
 Que d'un art délicat les pièces assorties
 N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.
 Que jamais du sujet le discours s'écartant ,
 N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?

Soyez-vous à vous-même un sévère critique :
 L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
 Faites-vous des amis prompts à vous censurer ;
 Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères ,
 Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
 Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur ;
 Mais sachez de l'ami discerner le flatteur :
 Tel vous semble applaudir qui vous raille et vous joue ;
 Aimez qu'on vous conseille , et non pas qu'on vous loue.
 Un flatteur aussitôt cherche à se récrier.
 Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
 Tout est charmant , divin ; aucun mot ne le blesse :
 Il trépigne de joie ; il pleure de tendresse ;
 Il vous comble partout d'éloges fastueux :
 La vérité n'a point cet air impétueux.
 Un sage ami , toujours rigoureux , inflexible ,
 Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
 Il ne pardonne point les endroits négligés ;
 Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés ;
 Il réprime des mots l'ambitieuse emphase :
 Ici le sens le choque , et plus loin c'est la phrase ;
 Votre construction semble un peu s'obscurcir ;
 Ce terme est équivoque , il le faut éclaircir.
 C'est ainsi que vous parle un ami véritable.

Passage du Rhin.

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
 Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
 Appuyé d'une main sur son urne penchante,
 Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante,
 Lorsqu'un cri tout-à-coup suivi de mille cris
 Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
 Il se trouble, il regarde; et partout, sur ses rives,
 Il voit fuir à grands pas ses Naïdes craintives,
 Qui toutes accourant, vers leur humide roi,
 Par un récit affreux, redoublent son effroi.
 Il apprend qu'un héros, conduit par la Victoire,
 A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
 Que Rhimberg et Vesel, terrassés en deux jours,
 D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
 "Nous l'avous vu, dit l'une, affronter la tempête
 De cent foudres d'airain tournés contre sa tête:
 Il marche vers Tholus, et les flots en courroux,
 Au prix de sa fureur, sont tranquilles et doux;
 Il a de Jupiter la taille et le visage;
 Et depuis ce Romain, dont l'insolent passage
 Sur un pont, en deux jours, trompa tous tes efforts,
 Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords."

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles:
 Le feu sort à travers ses humides prunelles.
 "C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
 Ait appris à couler sous de nouvelles lois:
 Et de mille remparts mon onde environnée,
 De ces fleuves sans nom suivra la destinée!
 Ah! périssent mes eaux! ou par d'illustres coups,
 Montrons qui doit céder des mortels ou de nous."

A ces mots essayant sa barbe limoneuse,
 Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
 Son front cicatrisé rend son air furieux,
 Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
 En ce moment il part, et, couvert d'une nue,
 Du fameux fort de Skink prend la route connue.
 Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts

Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.
 Il voit cent bataillons, qui loin de se défendre,
 Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
 Confus, il les aborde, et renforçant sa voix :

"Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
 Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
 Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie?
 Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
 Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux. +
 Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,
 N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
 Allez, vils combattans, inutiles soldats,
 Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras;
 Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
 Allez couper vos joncs et presser vos laitages;
 Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
 Avec moi, de ces pas, venez vaincre ou mourir."

Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
 Ressucite l'honneur déjà mort en leur âme :
 Et leur cœur s'allumant d'un reste de chaleur,
 La honte fait en eux l'effet de la valeur.
 Ils marchent droit au fleuve où Louis en personne,
 Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
 Par son ordre Grammont, le premier dans les flots,
 S'avance soutenu des regards du héros.
 Son coursier écumant, sous un maître intrépide,
 Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
 Revel le suit de près : sous ce chef redouté,
 Marche des cuirassiers l'escadron indompté, #
 Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
 Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
 Vivone, Nantouillet, Coëslin, et Salard :
 Chacun d'eux au péril veut la première part.
 Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
 Au même instant dans l'onde impatient s'élançe.
 La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavoix,
 Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
 Louis, les animant du feu de son courage,
 Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage :
 Par ses soins cependant, trente légers vaisseaux
 D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
 Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
 Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.

Il s'avance en courroux ; le plomb vole à l'instant,
 Il pleut des toutes parts sur l'escadron flottant. ✕
 Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
 Et des coups redoublés tout le rivage fume.
 Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint :
 Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
 De tant de coups affreux la tempête orageuse
 Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
 Mais Louis d' un regard sait bientôt la fixer :
 Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
 Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone.
 Le Rhin , à leur aspect , d'épouvante frissonne,
 Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacés
 Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés,
 Condé dont le seul nom fait tomber les murailles,
 Force les escadrons et gagne les batailles :
 Enghien de son hymen le seul et digne fruit,
 Par lui , dès son enfance , à la victoire instruit.
 L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine :
 Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
 Et seul , désespéré , pleurant ses vains efforts,
 Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Épître IV.

Bienfaits de la Poésie.

Avant que la raison , s'expliquant par la voix,
 Eût instruit les humains , eût enseigné des lois,
 Tous les hommes suivant la grossière nature,
 Dispersés dans les bois , couroient à la pâture ;
 La force tenoit lieu de droit et d'équité ;
 Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
 Mais du discours , enfin , l'harmonieuse adresse ,
 De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse ,
 Rassembla les humains dans les forêts épars,
 Enferma les cités de murs et de remparts ;
 De l' aspect du supplice efraya l'insolence,
 Et sous l'appui des lois mit la foible innocence.
 Cet ordre fut , dit-on , le fruit des premiers vers.
 De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,

Qu'aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace
 Les tigres amollis dépouilloient leur audace ;
 Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
 Et sur les murs thébains en ordre s'élevoient.
 L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
 Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles :
 Du sein d'un prêtre, ému d'une divine horreur,
 Apollon par des vers exhala sa fureur.
 Bientôt ressuscitant les héros des vieux âges,
 Homère aux grands exploits anima les courages.
 Hésiode, à son tour, par d'utiles leçons,
 Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
 En mille écrits fameux la sagesse tracée,
 Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée :
 Et partout, des esprits ces préceptes vainqueurs,
 Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
 Pour tant d'heureux bienfaits les Muses revérées
 Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées ;
 Et leur art, attirant le culte des mortels,
 A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.

Art. poét., chant. IV. 1

Le Besoin, père des Arts.

Hélas! avant ce jour qui perdit ses neveux,
 Tous les plaisirs couroient au-devant de ses vœux.
 La faim aux aimaux ne faisait point la guerre.
 Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
 N'attendoit pas qu'un bœuf pressé de l'aiguillon
 Traçât à pas tardifs un pénible sillon.
 La vigne offroit partout des grappes toujours pleines,
 Et des ruisseaux de lait serpentoient dans les plaines.
 Mais dès ce jour Adan déchu de son état,
 D'un tribut de douleur paya son attentat.
 Il fallut qu'au travail son corps rendu docile,
 Forçât la terre avare à devenir fertile.
 Le chardon importun hérissa les guérets ;
 Le serpent venimeux rampa dans les forêts ;
 La canicule en feu désola les campagnes ;
 L'aquilon en fureur gronda sur les montagnes.

Alors , pour se couvrir durant l'âpre saison ,
 Il fallut aux brebis dérober leur toison.
 La peste , en même temps, la guerre et la famine,
 Des malheureux humains jurèrent la ruine.

Les différents âges.

Le temps , qui change tout , change aussi nos humeurs :
 Chaque âge a ses plaisirs , son esprit et ses mœurs.

Un jeune homme , toujours bouillant en ses caprices ,
 Est prompt à recevoir l'impression des vices ;
 Est vain dans ses discours , volage en ses désirs ,
 Rétif à la censure , et fou dans les plaisirs.

L'âge viril , plus mûr , inspire un air plus sage ,
 Se pousse auprès des grands , s'intrigue , se ménage ,
 Contre les coups du sort songe à se maintenir ,
 Et loin dans le présent regarde l'avenir.

La vieillesse chagrine incessamment amasse ;
 Garde , non pas pour soi , les trésors qu'elle entasse :
 Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé ;
 Toujours plaint le présent et vante le passé ;
 Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse.
 Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Art. poét. ch. III.

La fable et l'allégorie.

Là , pour nous enchanter , tout est mis en usage ,
 Tout prend un corps , une âme , un esprit , un visage ;
 Chaque vertu devient une divinité :
 Minerve est la prudence , et Vénus la beauté.
 Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre ,
 C'est Jupiter armé pour effrayer la terre ;
 Un orage terrible aux yeux des matelots ,
 C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
 Echo n'est plus un son qui dans l'air rétentisse ,
 C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Ainsi , dans cet amas de nobles fictions ,
 Le poète s'égaie en mille inventions,
 Orne , élève , embellit , agrandit toutes choses ,
 Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Qu'Enée et ses vaisseaux , par le vent écartés ,
 Soient aux bords africains d'un orage emportés ,
 Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune ,
 Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune :
 Mais que Junon , constante en son aversion ,
 Poursuive sur les flots les restes d'Illion ;
 Qu'Éole , en sa faveur les chassant d'Italie ,
 Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie ;
 Que Neptune en courroux , s'élevant sur la mer ,
 D'un mot calme les flots , mette la paix dans l'air ,
 Délivre les vaisseaux , des syrtes les arrache :
 C'est là ce qui surprend , frappe , saisit , attache.
 Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur ,
 La poésie est morte , ou rampe sans vigueur ;
 Le poète n'est plus qu'un orateur timide ,
 Qu'un froid historien d'une fable insipide.

Ce n'est pas que j'approuve , en un sujet chrétien ,
 Un auteur follement idolâtre et païen
 Mais , dans une profane et riante peinture ,
 De n'oser de la fable emprunter la figure :
 De chasser les Tritons de l'empire des eaux ;
 D'ôter à Pan sa flûte , aux Parques leurs ciseaux :
 D'empêcher que Caron , dans la fatale barque :
 Ainsi que le berger , ne passe le monarque ,
 C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement ,
 Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
 Bientôt ils défendront de peindre la Prudence ,
 De donner à Thémis ni bandeau , ni balance ;
 De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain ,
 Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ,
 Et partout des discours , comme une idolâtrie ,
 Dans leurs faux zèle iront chasser l'allégorie.

Art. poét. ch. III.

Zanoffe

J. RACINE.

RACINE (JEAN) naquit à La Ferté-Milon le 21 décembre 1639. Il fit une partie de ses études à Port-Royal; et le savant Lancelot, professeur de grec, l'initia à toutes les beautés de la plus riche des littératures anciennes. C'est Molière qui lui fournit le sujet de sa première tragédie, *les Frères ennemis*, ou *la Thébaine*, représentée en 1664; l'année suivante, il donna *Alexandre*, et en 1667 *Andromaque*, à laquelle succédèrent des chefs-d'œuvre qui resteront l'objet de l'admiration de tous les hommes de goût. Corneille trouva dans l'auteur de *Britannicus*, de *Bajazet*, de *Mithridate*, d'*Iphigénie* et de *Phèdre*, le seul rival qui fut digne de lui. Racine, à trente-huit ans, se reposa comme fatigué de ses triomphes, et il ne sortit de son repos que douze ans après, pour enfanter *Esther*, et enfin *Athalie*, les chefs-d'œuvre de la scène française.

Racine mourut à Paris le 22 avril 1699, âgé seulement de soixante ans.

Mort d'Hippolite.

A peine nous sortions des portes de Trézène;
Il étoit sur son char : ses gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes,
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.

Un effroyable cri, sorti du sein des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

Jean Racine.

Son front large est armé de cornes menaçantes :
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
 Indomptable taureau, dragon impétueux,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
 Ses longs mugissements font trembler le rivage,
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
 La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
 Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Tout fuit, et, sans s'armer d'un courage inutile,
 Dans le temple voisin chacun cherche un asyle.
 Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
 Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
 Pousse au monstre ; et d'un dard lancé d'un main sûre,
 Il lui fait dans le flanc une large blessure.
 De rage et de douleur le monstre bondissant
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
 Se roule, et leur présente une gueule enflammée
 Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
 La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,
 Ils ne connoissent plus ni le frein, ni la voix.
 En efforts impuissants leur maître se consume.
 Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
 On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
 Un Dieu qui d'aiguillons pressoit leurs flancs poudreux.
 A travers les rochers la peur les précipite.
 L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
 Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
 Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
 Excusez ma douleur. Cette image cruelle
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
 J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
 Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
 Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
 Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
 De nos cris douloureux la plaine retentit.

Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :
 Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
 Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
 Je cours en soupirant, et sa garde me suit ;
 De son généreux sang la trace nous conduit :
 Les rochers en sont teints ; les ronces dégoutantes
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
 J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,

Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
 «Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
 Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie....
 Cher ami, si mon père un jour désabusé,
 Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
 Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
 Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
 Qu'il lui rende...." A ces mots, ce héros expiré
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
 Triste objet où des Dieux triomphe la colère,
 Et que méconnoîtroit l'œil même de son père.

Phèdre, acte V.

Sait

Élévation d'Esther.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
 De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,
 Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
 La chassa de son trône, ainsi que de son lit,
 Mais il ne put sitôt en bannir la pensée:
 Vasthi régna long-temps dans son âme offensée.
 Dans ses nombreux Etats il fallut donc chercher
 Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
 De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent,
 Les filles de l'Egypte à Suse comparurent;
 Celles même du Parthe et du Scythe indompté
 Y briguerent le sceptre offert à la beauté.

On m'élevoit alors, solitaire et cachée,
 Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
 Tu sais combien je dois à ses heureux secours:
 La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours;
 Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
 Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère.
 Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
 Il me tira du sein de mon obscurité,
 Et sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
 Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
 A ses desseins secrets tremblante j'obéis:
 Je vins, mais je cachai ma race et mon pays.
 Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
 Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,

Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt?
Chacune avoit sa brigue et de puissants suffrages,
L'une d'un sang fameux vantoit les avantages;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le secours;
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au Ciel j'offrois le sacrifice.

Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Elise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes foibles attrait le roi parut frappé.
Il m'observa long-temps dans un sombre silence;
Et le Ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissoit sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnoit la douceur:
«Soyez reine» dit-il; et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de la cour;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.

Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle étoit en secret ma honte et mes chagrins!
Esther, disois-je, Esther dans la pourpre est assise!
La moitié de la terre à son sceptre est soumise!
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées!

Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

Songe d' Athalie.

C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
 Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
 Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté ;
 Même elle avoit encor cet éclat emprunté,
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
 « Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi !
 Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
 Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
 Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
 Et moi, je lui tendois les mains pour l'embrasser ;
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
 Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux,
 Que des chiens dévorants se disputoient entre eux.
 Dans ce désordre à mes yeux se présente
 Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
 Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
 Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
 Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
 J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
 J'ai senti tout-à-coup un homicide acier
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage
 Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage :
 Moi-même quelques temps, honteuse de ma peur,
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
 Mais de ce souvenir mon âme possédée
 A deux fois, en dormant, revu la même idée ;
 Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
 Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
 J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
 Et chercher du repos au pied de ses autels :

Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
 Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;
 J'ai cru que des présents calmeroient son courroux,
 Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
 Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
 J'entre : le peuple fait, le sacrifice cesse,
 Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur :
 Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !
 J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
 Je l'ai vu : son même air, son même habit de liu,
 Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin ;
 C'est lui-même. Il marchoit à côté du grand-prêtre ;
 Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
 Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
 Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

Athalie, act. II, sc. V.

Iphigénie soumise aux ordres de son père et à la volonté des Destins.

..... Mon père,
 Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
 Quand vous commanderez, vous serez obéi.
 Ma vie est votre bien, vous voulez le reprendre :
 Vos ordres sans détours pouvoient se faire entendre ;
 D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
 Que j'acceptai l'époux que vous m'aviez promis,
 Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
 Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
 Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
 Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

Si pourtant ce respect, si cette obéissance
 Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
 Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
 J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
 Peut-être assez d'honneurs euvirnoient ma vie
 Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,

Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin,
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.

Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui, si long-temps, le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisais compter
Tous les noms des pays que vous allez dompter:
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.

Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée,
Ne craignez rien; mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachent leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux: vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

Iphigénie, act. IV, sc. IV.

Reproches de Clytemnestre à Agamemnon. Elle lui déclare la résolution où elle est de périr avant d'abandonner sa fille Calchas.

Vous ne démentez point une race funeste ;
 Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
 Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
 Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
 Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice,
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice !
 Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
 N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
 Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse !
 Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
 Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus,
 Quel débris parle ici de votre résistance.
 Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
 Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
 Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.

Un oracle fatal ordonne qu'elle expire :
 Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
 Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
 Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
 Si du crime d'Helène on punit sa famille,
 Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
 Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
 Sa coupable moitié dont il est trop épris.
 Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
 Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
 Pourquoi, moi-même, enfin, me déchirant le flanc,
 Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?

Que dis-je ? cet objet de tant de jalousie,
 Cette Hélène qui trouble et l'Europe et l'Asie,
 Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
 Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois !
 Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,

Thésée avoit osé l'enlever à son père ;
 Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
 Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
 Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
 Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.

Mais non, l'amour d'un frère et son honneur blessé
 Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
 Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,
 L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
 Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
 Cruel ! c'est à ces dieux que vous sacrifiez ;
 Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
 Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
 Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
 De votre propre sang vous courez le payer,
 Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
 De quiconque vous peut disputer votre place.
 Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
 Cède à la cruauté de cette trahison.
 Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
 Portera sur ma fille une main criminelle,
 Déchirera son sein, et d'un œil curieux,
 Dans son cœur palpitant consultera les Dieux !
 Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
 Je m'en retournerai seule et désespérée !
 Je verrai les chemins encor tout parfumés
 Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés !
 Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
 Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
 Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher ;
 De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
 Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
 Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère !
 Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
 Obéissez encor pour la dernière fois.

Ibid.

Agrippine reproche à Burrhus de retenir Néron son fils dans une indigne dépendance.

Prétendez-vous long-temps me cacher l'empereur ?
 Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?
 Ai-je donc élevé si haut votre fortune
 Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ?
 Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi ?
 Entre Sénèque et vous, disputez-vous la gloire,
 A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire ?
 Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,
 Pour être, sous son nom, les maîtres de l'Etat ?
 Certes, plus je médite, et moins je me figure
 Que vous m'osiez compter pour votre créature :
 Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
 Dans les honneurs obscurs de quelque légion ;
 Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
 Moi, fille, femme, sœur, et mère de vos maîtres !
 Que prétendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix
 Ait fait un empereur pour m'en imposer trois ?
 Néron n'est plus enfant. N'est-il pas temps qu'il règne ?
 Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne ?
 Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?
 Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux ?
 Qu'il choisisse, s'il vent, d'Auguste ou de Tibère ;
 Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
 Parmi tant de héros je n'ose me placer ;
 Mais il est des vertus que je lui puis tracer :
 Je puis l'instruire au moins combien sa confiance
 Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

Réponse de Burrhus.

Je ne m'étois chargé, dans cette occasion,
 Que d'excuser César d'une seule action :

Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
 Vous me rendez garant du reste de sa vie,
 Je répondrai, Madame, avec la liberté
 D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Vous m'avez de César confié la jeunesse,
 Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
 Mais vous avois-je fait serment de le trahir,
 D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir ?
 Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde ;
 Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
 J'en dois compte, Madame, à l'empire Romain
 Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
 Ah ! si dans l'ignorance il le falloit instruire,
 N'avoit-on que Sénèque et moi pour le séduire ?
 Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs ?
 Falloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs ?
 La cour des Claudius, en esclaves fertile,
 Pour deux que l'on cherchoit en eût présenté mille,
 Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir :
 Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.

De quoi vous plaignez-vous, Madame ? en vous révérez ;
 Ainsi que par César on jure par sa mère :
 L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
 Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour.
 Mais le doit-il, Madame ? et sa reconnoissance
 Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance ?
 Toujours humble, toujours le timide Néron
 N'ose-t-il être Auguste et César que de nom ?
 Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie.
 Rome, à trois affranchis si long-temps asservie,
 A peine respirant du joug qu'elle a porté,
 Du règne de Néron compte sa liberté,
 Que dis-je ? la vertu semble même renaître.
 Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître :
 Le peuple au Champ-de-Mars nomme ses magistrats ;
 César nomme les chefs sur la foi des soldats :
 Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
 Sont encore innocents, malgré leur renommée.
 Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
 Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
 Qu'importe que César continue à nous croire,
 Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ;
 Pourvu que, dans le cours d'un règne florissant,

Rome soit toujours libre, et César tout-puissant ?
 Mais, Madame, Néron suffit pour se conduire.
 J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
 Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler;
 Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler :
 Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchaînées,
 Ramènent tous les ans ses premières années.

Britannicus, act. I, sc. II.

Agrippine reproche à Néron son ingratitude.

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
 On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
 J'ignore de quel crime on a pu me noircir;
 De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
 Vous régnez: vous savez combien votre naissance
 Entre l'empire et vous avoit mis de distance.
 Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
 Etoient même sans moi d'inutiles degrés.
 Quand de Britannicus la mère condamnée,
 Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
 Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
 Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
 Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
 De vous laisser au trône où je serois placée.
 Je fléchis mon orgueil: j'allai prier Pallas.
 Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
 Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
 L'amour où je voulois amener sa tendresse:
 Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux
 Ecartoit Claudius d'un lit incestueux:
 Il n'osoit épouser la fille de son frère.
 Le sénat fut séduit: une loi moins sévère
 Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux.
 C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.
 Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille;
 Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille.
 Silanus, qui l'aimoit s'en vit abandonné,

Et marqua de son sang ce jour infortuné.
 Ce n'étoit rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
 Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre?
 De ce même Pallas j'implorai le secours:
 Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
 Vous appela Néron; et du pouvoir suprême
 Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
 C'est alors que chacun rappelant le passé,
 Découvrit mon dessein, déjà trop avancé;
 Que de Britannicus la disgrâce future
 Des amis de mon père excita le murmure.
 Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
 L'exil me délivra des plus séditieux;
 Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
 Eloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
 Engagé dès long-temps à suivre son destin,
 Pouvoit du trône encor lui rouvrir le chemin.
 Je fis plus; je choisis moi-même dans ma suite
 Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite.
 J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
 Des gouverneurs que Rome honoroit de sa voix;
 Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée.
 J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
 Et ce même Sénèque; et ce même Burrhus,
 Qui depuis..... Rome alors estimoit leurs vertus.
 De Claude en même temps épuisant les richesses,
 Ma main sous votre nom répandoit ses largesses,
 Les spectacles, les dons, invincibles appâts,
 Vous attiroient les cœurs du peuple et des soldats,
 Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
 Favorisoient en vous Germanicus mon père.
 Cependant Claudius penchoit vers son déclin:
 Ses yeux long-temps fermés s'ouvrirent à la fin;
 Il connut son erreur; occupé de sa crainte,
 Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
 Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
 Ses gardes, son palais, son lit, m'étoient soumis.
 Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;
 De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.
 Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
 De son fils en mourant lui cachèrent les pleurs;
 Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
 J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;

Et, tandis que Burrhus alloit secrètement
 De l'armée en vos mains exiger le serment,
 Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
 Dans Rome les autels fumoient de sacrifices :
 Par mes ordres trompeurs, tout le peuple excité
 Du prince déjà mort demandoit la santé.
 Enfin, des légions l'entière obéissance
 Ayant de votre empire affermi la puissance,
 On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,
 Apprit en même temps votre règne et sa mort.
 C'est le sincère aveu que je voulois vous faire :
 Voilà tous mes forfaits; en voici le salaire.

 Du fruit de tant de soins à peine jouissant
 En avez-vous six mois paru reconnoissant,
 Que, lassé d'un respect qui vous pesoit peut-être,
 Vous avez affecté de ne me plus connoître.
 J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
 De l'infidélité nous tracer les leçons,
 Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
 J'ai vu favoriser de votre confiance
 Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
 Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux;
 Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
 Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
 Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu,
 Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
 Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
 Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
 Que faites-vous? Junie, enlevée à la cour,
 Devient en une nuit l'objet de votre amour.
 Je vois de votre cœur Octavie effacée,
 Prête à sortir du lit où je l'avois placée.
 Je vois Pallas banni, votre frère arrêté;
 Vous attendez, enfin, jusqu'à ma liberté;
 Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies;
 Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
 Vous deviez ne me voir que pour les expier,
 C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

Ibid act. IV, sc. I.

Orgueil et vengeance d'Aman.

L'insolent devant moi ne se courba jamais.
 En vain de la faveur du plus grand des monarques
 Tout révere à genoux les glorieuses marques;
 Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
 N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
 Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
 Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
 Présente à mes regards un front séditieux,
 Et ne daigneroit pas au moins baisser les yeux.

Du palais cependant il assiége la porte.
 A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
 Son visage odieux m'afflige et me poursuit,
 Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
 Ce matin j'ai voulu devancer la lumière :
 Je l'ai trouvé coavert d'une affreuse poussière,
 Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil
 Conservoit sous la cendre encor le même orgueil.
 D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
 Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
 Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
 Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?

Mes richesses des rois égalent l'opulence;
 Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,
 Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
 Cependant (des mortels aveuglement fatal!)
 De cet amas d'honneurs la douceur passagère
 Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.
 Mais Mardochée, assis aux portes du palais,
 Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;
 Et toute ma grandeur me devient insipide,
 Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

Je serai de sa vue affranchi dans dix jours :
 La nation entière est promise aux vautours.
 Ah ! que ce temps est long à mon impatience !
 C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
 C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
 Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
 C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime :

La vengeance trop foible attire un second crime.
 Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
 Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
 Il faut des châtimens dont l'univers frémissé ;
 Q'on tremble, en comparant l'offense et le supplice ;
 Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
 Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
 « Il fut des Juifs, il fut une insolente race ;
 Répandus sur la terre, ils en couvroient la face ;
 Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;
 Aussitôt de la terre ils disparurent tous. »

Ne crois pas que ce soit le sang Amalécite
 Dont la voix, en secret, à les perdre m'excite.
 Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
 Une éternelle haine a dû m'armer contre eux ;
 Q'ils firent d'Amalec un indigne carnage ;
 Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage ;
 Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.
 Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
 Mon âme, à ma grandeur tout entière attachée,
 Des intérêts du sang est foiblement touchée.
 Mardochée est coupable ; et que faut-il de plus ?
 Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus ;
 J'inventai des couleurs ; j'armai la calomnie ;
 J'intéressai sa gloire : il trembla pour sa vie.
 Je les peignis puissans, riches, séditions ;
 Leur Dieu même ennemi de tous les autres dieux.
 « Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
 Et d'un culte profane infecte votre empire ?
 Etrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
 Du reste des humains ils semblent divisés ;
 N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
 Et, détestés partout, détestent tous les hommes.
 Prévenez, punissez leurs insolents efforts :
 De leur dépouille, enfin, grossissez vos trésors. »
 Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,
 Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême,
 « Assure, me dit-il, le repos de ton roi :
 Va, perds ces malheureux ; leur dépouille est à toi. »
 Toute la nation fut ainsi condamnée ;
 Du carnage avec lui je réglai la journée.
 Mais de ce traître, enfin, le trépas différé
 Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.

Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie,
 Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie ?

Esther, act. II, sc. I.

Esther implore la clémence d'Assuérus en faveur des Juifs.

O Dieu ! confonds l'audace et l'imposture !
 Ces Juifs dont vous voulez délivrer la nature,
 Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
 D'une riche contrée autrefois souverains,
 Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs pères,
 Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.

Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
 N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
 L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
 Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
 Juge tous les mortels avec d'égales lois,
 Et du haut de son trône interroge les rois.
 Des plus fermes Etats la chute épouvantable,
 Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
 Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
 Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser !
 Sous les Assyriens leur triste servitude
 Devient le juste prix de leur ingratitude.

Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour ;
 Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vît le jour :
 L'appela par son nom, le promit à la terre,
 Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
 Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
 Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
 De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
 Babylone paya nos pleurs avec usure.
 Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
 Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
 Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines ;
 Et le temple déjà sortoit de ses ruines.
 Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
 Son fils interrompit l'ouvrage commencé,

Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.

Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux !

« Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous : un roi règne ami de l'innocence. »
Partout du nouveau prince on vantoit la clémence.

Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.

Ciel, verra-t-on toujours, par de cruels esprits,

Des princes les plus doux l'oreille environnée,

Et du bonheur public la source empoisonnée !

Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté

Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare ;

C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare,

Qui d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,

Contre notre innocence arme votre vertu.

Et quel autre, gran Dieu ! qu'un Scythe impitoyable

Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?

Partout l'affreux signal, en même temps donné,

De meurtre remplira l'univers étonné.

On verra, sous le nom du plus juste des princes,

Un perfide étranger désoler vos provinces ;

Et, dans ce palais même, en proie à son courroux,

Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?

Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?

Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?

Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?

Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,

Pendant que votre main, sur eux appesantie,

A leurs persécuteurs les livroit sans secours,

Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,

De rompre des méchants les trames criminelles,

De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.

N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien :

Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,

Dissipa devant vous les innombrables Scythes,

Et renferma les mers dans vos vastes limites,

Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein

De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.

Esther, act. III, sc. IV.

Mithridate vaincu déclare à ses fils son projet de marcher à Rome.

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
 Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
 A mes nobles projets je vois tout conspirer;
 Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.

Je fuis; ainsi le veut la fortune ennemie;
 Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie,
 Pour croire que long-temps, soigneux de me cacher,
 J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
 La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces.
 Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
 Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
 Tenoit après son char un vain peuple occupé;
 Et, gravant en airain ses frêles avantages,
 De mes Etats conquis enchaînoit les images,
 Le Bosphore m'a vu par de nouveaux apprêts,
 Ramener la terreur au fond de ses marais:
 Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
 Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
 D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
 Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
 Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
 De Romains que la guerre enrichit de nos pertes,
 Des biens des nations ravisseurs altérés,
 Le bruit de nos trésors les a tous attirés:
 Ils y courent en foule, et, jaloux l'un de l'autre,
 Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
 Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
 Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
 Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
 Le grand nom de Pompée assure sa conquête:
 C'est l'effroi de l'Asie. Et, loin de l'y chercher,
 C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
 Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
 Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
 J'excuse votre erreur; et pour être approuvés,
 Des semblables projets veulent être achevés.
 Ne vous figurez point que de cette contrée
 Par d'éternels remparts Rome soit séparée.

Je sais tous les chemins par où je dois passer ;
 Et, si la mort bientôt ne me vient traverser,
 Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
 Je vous rends dans trois mois au pieds du Capitole.
 Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
 Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ;
 Que du Scythe avec moi l'alliance jurée,
 De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?
 Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
 Nous verrons notre camp grossir à chaque pas :
 Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
 Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
 Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,
 Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
 Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,
 Par des ambassadeurs accuser ma paresse ;
 Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
 Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder :
 Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
 Guider dans l'Italie et suivre mon passage.

C'est-là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
 Vous trouverez partout l'horreur du nom Romain,
 Et la triste Italie encor toute fumante
 Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
 Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
 Que Rome fait sentir tout les poids de ses fers ;
 Et, de près inspirant les haines les plus fortes,
 Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
 Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
 Spartacus, un esclave, un vil gladiateur ;
 S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
 De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
 Sous les drapeaux d'un roi long-temps victorieux,
 Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux ?
 Que dis-je ? en a quel état croyez-vous la surprendre ?
 Vide des légions qui la puissent défendre,
 Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
 Leurs femmes, leurs enfants, pourront-ils m'arrêter ?

Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
 Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
 Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers ;
 Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers,
 Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme ;

Jamais on ne vaincraï les Romains que dans Rome.
 Noyons-la dans son sang justement répandu ;
 Brûlons ce Capitole où j'étais attendu ;
 Détruisons ces honneurs, et faisons disparaître
 La honte de cent rois, et la mienne peut-être ;
 Et la flamme à la main, effaçons tous ces noms
 Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.
 Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
 Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
 J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
 Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
 Je veux que d'ennemis partout enveloppée,
 Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
 Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
 Consent de succéder à ma juste fureur.
 Près d'unir avec moi sa haine et sa famille,
 Il me demande un fils pour époux à sa fille.
 Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
 Pharnace ; allez, soyez ce bienheureux époux.
 Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
 Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
 Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
 Et méritez mon choix par votre empressement.
 Achevez cet hymen, et, repassant l'Euphrate,
 Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
 Que nos tyrans communs en pâlisent d'effroi,
 Et que le bruit, à Rome, en vienne jusqu'à moi.

Mithridate, act. III, sc. I.



P. CORNEILLE.

CORNEILLE (PIERRE) naquit à Rouen le 6 juin 1606. Une circonstance heureuse, qui lui fournit l'idée de sa première pièce (*Médite*, 1625), le décida à suivre la carrière du théâtre. Plusieurs comédies qu'il donna ensuite lui méritèrent la protection du cardinal de Richelieu, qui l'admit au nombre des auteurs occupés à écrire des pièces d'après les plans qu'il avait tracés. En 1625, Corneille, à qui *Médée* révéla une partie de sa force, s'affranchit de la tutelle du cardinal. Devenu libre, il donna en 1736 *le Cid*. Le succès qu'obtint cette tragédie fut immense. L'Académie française, fondée l'année précédente, fut chargée par le ministre de l'examen du *Cid*, et le jugement qu'elle publia ajouta au triomphe de Corneille, sans toutefois blesser le cardinal. *Horace* et *Cinna* qui parurent en 1639, *Polyeucte* en 1640, semblaient devoir mettre le comble à la gloire de leur auteur, mais il lui était réservé de conquérir des palmes nouvelles en fondant successivement la comédie et le drame lyrique. *Le Menteur* (1642) ouvrit la carrière où Molière devait s'illustrer dix ans plus tard, et *Andromède* (1650) celle où Quinault devait acquérir ses plus beaux titres à la renommée. *La Mort de Pompée*, *Rodogune*, *Heracles*, qui précédèrent *Andromède*, les tragédies de *Nicomède* et de *Sertorius*, qui ne furent représentées qu'après, sont des compositions originales que la littérature française comptera éternellement parmi ses chefs-d'œuvre.

Corneille obtint de son vivant le titre de *Grand*, que la postérité lui a confirmé. Ce poète, qui est regardé à juste titre comme le fondateur de la tragédie en France, mourut à Paris en 1684.

Conjuration de Cinna.

Plût aux Dieux que vous-mêmes eussiez-vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle !
Au seul nom de César, d'Auguste, d'Empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur :
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux

Qui doit conclure enfin nos desseins généreux:
 Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
 Et son salut dépend de la perte d'un homme,
 Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
 A ce tigre altéré de tout le sang romain.
 Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues,
 Combien de fois changé de partis et de ligues!
 Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
 Et jamais insolent ni cruel à demi. »

Là, par un long récit de toutes les misères
 Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
 Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
 Je redouble en leur cœur l'ardeur de le punir;
 Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
 Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles;
 Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
 Nos légions s'armaient contre la liberté;
 Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
 Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves;
 Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
 Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;
 Et l'exécrable honneur de lui donner un maître,
 Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
 Romains contre Romains, parents contre parents,
 Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
 De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
 Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
 Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
 Mais je ne trouve point des couleurs assez noires
 Pour en représenter les tragiques histoires;
 Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants;
 Rome entière noyée au sang de ses enfants,
 Les uns assassinés dans les places publiques,
 Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques;
 Le méchant par le prix au crime encouragé,
 Le mari par sa femme en son lit égorgé,
 Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
 Et sa tête à la main, demandant son salaire;
 Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
 Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
 Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages;

De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
 Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?
 Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience,
 A quels frémissements, à quelle violence,
 Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
 Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?
 Je n'ai point perdu temps, et, voyant leur colère
 Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
 J'ajoute en peu de mots : « Toutes ses cruautés,
 La perte de nos biens et de nos libertés,
 Le ravage des champs, les pillages des villes,
 Et les proscriptions, et les guerres civiles,
 Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
 Pour monter sur le trône, et nous donner des lois. »

Cinna, act. I, sc. III.

Combat de Rodrigue contre les Maures.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
 Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles.
 L'onde s'enflait dessous, et, d'un commun effort,
 Les Maures et la mer entrèrent dans le port.
 On les laisse passer; tout leur paraît tranquille;
 Point des soldats au port, point aux murs de la ville,
 Notre profond silence abusant leurs esprits,
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris :
 Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
 Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
 Nous nous levons alors, et tous en même temps
 Pouvons jusques au ciel mille cris éclatants ;
 Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent :
 Ils paraissent, armés, les Maures se confondent ;
 L'épouvante les prend à demi descendus ;
 Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
 Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre.
 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre :
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
 Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
 Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
 Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient;

La honte de mourir sans avoir combattu
 Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées,
 Des plus braves soldats les trames sont coupées,
 Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,
 Sont des champs de carnage où triomphe la Mort.
 O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
 Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
 Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
 Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
 J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
 Faire avancer les uns, et soutenir les autres;
 Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
 Et n'en pus rien savoir jusques au point du jour.
 Mais enfin sa clarté montra notre avantage;
 Le Maure vit sa perte, et perdit le courage;
 Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
 Changea l'ardeur de vaincre en la peur de mourir.

Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles;
 Nous laissent pour adieux des cris épouvantables,
 Font retraite en tumulte, et sans considérer
 Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.
 Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte;
 Le flux les apporta, le reflux les remporte.
 Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
 Et quelque peu des leurs tous percés de nos coups,
 Disputent vaillamment, et vendent bien leur vie,
 A se rendre moi-même en vain je les convie;
 Le cimenterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
 Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
 Ils demandent le chef: je me nomme; ils se rendent.
 Je vous les envoyai tous deux en même temps,
 Et le combat cessa faute de combattants.

Le Cid, act. IV, sc. III.

**Trouble et agitation d'Auguste, sans cesse
en butte aux conspirations.**

Ciel ! à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si, donnant des sujets, il ôte les amis ;
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.

Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine ;
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée et tous ses habitants.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Ou toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonçant le couteau ;
Et puis ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés !
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise.
Quitte la dignité comme tu l'as acquise ;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne ;
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève, pour l'abattre, un trône illégitime,
Et d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'état !
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !

Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre !
 Non , non , je me trahis moi-même d'y penser :
 Qui pardonne aisément , invite à l'offenser.
 Punissons l'assassin , proscrivons les complices.

Mais quoi ! toujours du sang , et toujours des supplices.
 Ma cruauté se lasse , et ne peut s'arrêter :
 Je veux me faire craindre , et ne fais qu'irriter.
 Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,
 Une tête coupée en fait renaître mille ;
 Et le sang répandu de mille conjurés
 Rend mes jours plus maudits et non plus assurés.
 Octave , n'attends plus les coups d'un nouveau Brute ;
 Meurs , et dérobe-lui la gloire de ta chute :
 Meurs : tu serais pour vivre un lâche et vain effort ,
 Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort ,
 Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
 Pour te faire périr tour à tour s'intéresse :
 Meurs , puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;
 Meurs enfin ; puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir.
 La vie est peu de chose , et le peu qui t'en reste
 Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.
 Meurs ; mais quitte du moins la vie avec éclat ,
 Eteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat :
 A toi-même , en mourant , immole ce perfide :
 Contenant ses désirs , punis son parricide :
 Fais un tourment pour lui de ton propre trépas ,
 En faisant qu'il le voie , et n'en jouisse pas.
 Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine ;
 Et si Rome nous hait , triomphons de sa haine.
 O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !
 O rigoureux combat d'un cœur irrésolu ,
 Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose ,
 D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
 Qui des deux dois-je suivre , et duquel m'éloigner ?
 Ou laissez-moi périr , ou laissez-moi régner.

Cinna , act. IV , sc. III.

Cléopâtre s'animant à son dernier forfait.

Enfin , grâce aux Dieux , j'ai moins d'un ennemi ;
 La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;
 Son ombre , en attendant Rodogune et son frère ,

Peut déjà de ma part les promettre à son frère ;
 Ils le suivront de près , et j'ai tout préparé
 Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
 O toi ! qui n'attends plus que la cérémonie
 Pour jeter à mes pieds ma rivale punie ,
 Et par qui deux amants vont , d'un seul coup du sort ,
 Recevoir l'hyménée , et le trône , et la mort ,
 Poison , me sauras-tu rendre mon diadème ?
 Le fer m'a bien servie : en feras-tu de même ?
 Me seras-tu fidèle ? et toi , que me veux-tu ?
 Ridicule retour d'une sotte vertu ,
 Tendresse dangereuse autant comme importune ?
 Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune ,
 Et ne vois plus en lui les restes de mon sang ,
 S'il m'arrache du trône , et la met en mon rang.
 Reste du sang ingrat d'un époux infidèle ,
 Héritier d'une flamme envers moi criminelle ,
 Aime mon ennemie , et péris comme lui.
 Pour la faire tomber , j'abattrais son appui :
 Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme ,
 Que retenir ma main sur la moitié du crime :
 Et te faisant mon roi , c'est trop me négliger
 Que te laisser sur moi père et frère à venger.
 Qui se venge à demi , court lui-même à sa peine :
 Il faut , ou condamner , ou couronner sa haine.
 Dût le peuple en fureur , pour ses maîtres nouveaux ,
 De mon sang odieux arroser leurs tombeaux ,
 Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense ,
 Dût le ciel égaler le supplice à l'offense ,
 Trône à t'abandonner je ne puis consentir.
 Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
 Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
 Tombe sur moi le ciel , pourvu que je me venge !
 J'en recevrai le coup d'un visage remis.
 Il est doux de mourir après ses ennemis !
 Et de quelque rigueur que le Destin me traite ,
 Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.

Rodogune , act. V , sc. I.

LA FONTAINE.

LA FONTAINE (JEAN DE) naquit à Château-Thierry le 8 juillet 1621. Ce fut la lecture de Malherbe qui lui inspira le goût des vers ; mais l'étude des anciens, et particulièrement celle d'Horace, de Térence et de Virgile, lui firent comprendre les défauts du poète qui avait excité d'abord son admiration. La Fontaine publia en 1664 ses premières poésies : ce ne fut qu'en 1668 que les six premiers livres de ses *Fables* parurent ; les six autres livres ne furent publiés que dix ans plus tard. Quelques comédies et plusieurs opéras qu'il fit représenter sont totalement oubliés aujourd'hui ; mais ses *Fables* vivront éternellement et resteront comme un modèle de grâce inimitable et de philosophie naïve et profonde. La Fontaine est un de ces génies rares qu'il est plus facile de sentir que d'apprécier ; il est le seul des auteurs français dont les compositions amusent l'enfance, récréent la jeunesse et instruisent l'âge mûr ; on peut dire que c'est le poète de tous les âges.

La Fontaine, qui entra à l'Académie française après la mort de Colbert, mourut à Paris le 13 mars 1695.

L'alouette et ses petits, avec le maître d'un champ.

Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.

Voici comme Esope le mit

En crédit.

Les alouettes font leur nid

Dans les blés quand ils sont en herbe,

C'est-à-dire environ le temps

Que tout aime, et que tout pullule dans le monde,

Monstres marins au fond de l'onde,

Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.

Une pourtant de ces dernières

Avait laissé passer la moitié d'un printemps

Sans goûter les plaisirs des amours printanières.

A toute force enfin elle se résolut

D'imiter la nature et d'être mère encore.

Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,

A la hâte , le tout alla du mieux qu'il put.
 Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
 Se trouvât assez forte encor

Pour voler et prendre l'essor;
 De mille soins divers l'alouette agitée
 S'en va chercher pâture , avertit ses enfans
 D'être toujours au guet , et faire sentinelle.

"Si le possesseur de ces champs
 Vient avecque son fils , comme il viendra , dit-elle ,
 Ecoutez bien : selon ce qu'il dira ,
 Chacun de nous décampera."

Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille ,
 Le possesseur du champ vient avecque son fils.
 « Les blés sont mûrs , dit-il ; allez chez nos amis
 Les prier que chacun , apportant sa faucille ,
 Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »

Notre alouette , de retour ,
 Trouve en alarme sa couvée.

« L'un commence : Il a dit que , l'aurore levée ,
 L'on fit venir demain ses amis pour l'aider. »
 « S'il n'a dit que cela , repartit l'alouette ,
 Rien ne nous presse encor de changer de retraite.
 Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
 Cependant soyez gais : voilà de quoi manger. »

Eux repus , tout s'endort , les petits et la mère.
 L'aube du jour arrive , et d'amis point du tout.
 L'alouette à l'essor , le maître s'en vient faire
 Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

"Ces blés ne devroient pas , dit-il , être debout.
 Nos amis ont grand tort , et tort qui se repose
 Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

Mon fils , allez chez nos parents
 Les prier de la même chose. »

L'épouvante au est nid plus forte que jamais.
 « Il a dit ses parents , mère ! c'est à cette heure.... »

"Non , mes enfans , dormez en paix :
 Ne bougeons de notre demeure. »

L'alouette eut raison , car personne ne vint.
 Pour la troisième fois le maître se souvint
 De visiter ses blés. "Notre erreur est extrême ,
 Dit-il , de nous attendre à d'autres gens que nous.
 Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même :
 Retenez bien cela , mon fils : et savez-vous

Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille,
 Nous prenions dès demain chacun notre faucille :
 C'est là notre plus court, et nous acheverons

Notre moisson quand nous pourrons."

Dès lors que le dessein fut su de l'alouette :

C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfants !

Et les petits, en même temps

Voletants, se culebutants,

Délogèrent tous sans trompette.

Liv. IV-22.

Le philosophe scythe.

Un philosophe austère et né dans la Scythie,
 Se proposant de suivre une plus douce vie,

Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux

Un sage assez semblable au viellard de Virgile,

Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,

Et comme ces derniers, satisfait et tranquille :

Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.

Le scythe l'y trouva, qui, la serpe à la main,

De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,

Ebranchait, émondait, ôtait ceci, cela,

Corrigeant partout la nature

Excessive à payer ses soins avec usure.

Le scythe alors lui demanda

Pourquoi cette ruine : "était-il d'homme sage

De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage :

Laissez agir la faux du temps :

Ils iront assez tôt border le noir rivage."

"J'ôte le superflu, dit l'autre ; et l'abattant,

Le reste en profite d'autant."

Le scythe, retourné dans sa triste demeure,

Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure,

Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis

Un universel abattis.

Il ôte de chez lui les branches les plus belles,

Il tronque son verger, contre toute raison,

Sans observer temps ni saison,

Junes, ni vieilles, ni nouvelles,

Tout languit et tout meurt. Ce scythe exprime bien
 Un indiscret stoïcien.
 Celui-ci retranche de l'âme
 Désirs et passions, le bon et le mauvais,
 Jusqu'aux plus innocents souhaits ;
 Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
 Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
 Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

XII-20.

**La grenouille qui se veut faire aussi
 grosse que le bœuf.**

Une grenouille vit un bœuf
 Qui lui sembla de belle taille.
 Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
 Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
 Pour égaler l'animal en grosseur,
 Disant : Regardez bien, ma sœur ;
 Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?—
 Nenni.— M'y voici donc ? — Point du tout.— M'y voilà ?—
 Vous n'en approchez point. La chétive pécore
 S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est pleint de gens qui ne sont pas plus sages ;
 Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;
 Tout petit prince a des ambassadeurs ;
 Tout marquis veut avoir des pages. I-3.

Le loup et le chien.

Un loup n'avait que les os et la peau,
 Tant les chiens faisaient bonne garde :
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
 Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
 L'attaquer, le mettre en quartiers,

Sire loup l'eût fait volontiers :
 Mais il fallait livrer bataille ;
 Et le matin était de taille
 A se défendre hardiment.
 Le loup donc l'aborde humblement ,
 Entre en propos , et lui fait compliment
 Sur son embonpoint qu'il admire.
 Il ne tiendra qu'à vous , beau sire ,
 D'être aussi gras que moi , lui repartit le chien .
 Quittez les bois , vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables ,
 Cancres , heres , et pauvres diables ,
 Dont la condition est de mourir de faim .
 Car , quoi ! rien d'assuré ! point de franche lipée !
 Tout à la pointe de l'épée !
 Suivez-moi , vous aurez un bien meilleur destin .
 Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
 Presque rien , dit le chien , donner la chasse aux gens
 Portant bâtons , et mendiants ;
 Flatter ceux du logis , à son maître complaire :
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs de toutes les façons ,
 Os de poulets , os de pigeons ;
 Sans parler de mainte caresse .
 Le loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse .
 Chemin faisant , il vit le cou du chien pelé :
 Qu'est-ce là ? lui dit-il . — Rien . — Quoi ! rien ! — Peu de chose . —
 Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause .
 Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ? — Pas toujours : mais qu'importe ? —
 Il importe si bien , que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte ,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor .
 Cela dit , maître loup s'enfuit , et court encor .

I-5.

Le loup et l'agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
 Nous l'allons montrer tout-à-l'heure .

Un agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

Un loup survint à jeun, qui cherchait aventure,

Et que la faim en ces lieux attirait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?

Dit cet animal plein de rage:

Tu seras châtié de ta témérité.

Sire, répond l'agneau, que votre majesté

Ne se mette pas en colère:

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle;

Et que, par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;

Et je sais que de moi tu médis l'an passé."

Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?

Reprit l'agneau; je tette encor ma mère.

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

Je n'en ai point.— C'est donc quelqu'un des tiens;

Car vous ne m'éparguez guère,

Vous, vos bergers, et vos chiens.

On me l'a dit: il faut que je me venge.

Là-dessus, au fond des forêts

Le loup l'emporte, et puis le mange,

Sans autre forme de procès. I-10.

Le chêne et le roseau.

Le chêne un jour dit au roseau:

Vous avez bien sujet d'accuser la nature;

Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;

Le moindre vent qui d'aventure

Fait rider la face de l'eau

Vous oblige à baisser la tête:

Cependant que mon front, au Caucase pareil,

Non content d'arrêter les rayons du soleil,

Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon : tout me semble zéphyr.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir;
 Je vous défendrais de l'orage :
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci ;
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le nord eût portés jusques-là dans ses flancs.
 L'arbre tient bon, le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts ;
 Et fait si bien, qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts. I-22.

La chauve-souris et les deux belettes.

Une chauve-souris donna tête baissée
 Dans un nid de belette ; et, sitôt qu'elle y fut,
 L'autre, envers les souris de long-temps courroucée,
 Pour la dévorer accourut.
 Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
 Après que votre race a tâché de me nuire !
 N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.
 Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
 Pardonnez-moi, dit la pauvrete,
 Ce n'est pas ma profession.
 Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
 Grâce à l'auteur de l'univers

Je suis oiseau : voyez mes ailes :
 Vive la gent qui fend les airs !”
 Sa raison plut, et sembla bonne.
 Elle fait si bien, qu'on lui donne
 Liberté de se retirer.
 Deux jours après, notre étourdie
 Avenglement se va fourrer
 Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.
 La voilà derechef en danger de sa vie.
 La dame du logis avec son long museau
 S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
 Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :
 Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
 Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
 Je suis souris : vivent les rats !
 Jupiter confonde les chats !
 Par cette adroite repartie
 Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,
 Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
 Le sage dit, selon les gens,
 Vive le roi ! Vive la ligue ! II-5.

La lice et sa compagne.

Une lice étant sur son terme,
 Et ne sachant où mettre un fardeau si pesant,
 Fait si bien, qu'à la fin sa compagne consent
 De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
 Au bout de quelque temps sa compagne revient.
 La lice lui demande encor une quinzaine ;
 Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
 Pour faire court, elle l'obtient.
 Ce second terme échu, l'autre lui redemande
 Sa maison, sa chambre, son lit.
 La lice cette fois montre les dents, et dit :
 Je suis prête à sortir avec toute ma bande,

Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette :

Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider ; il faut combattre.

Laissez-leur prendre un pied chez vous ,
Ils en auront bientôt pris quatre. *Il-7.*

L'aigle et l'escarbot.

L'aigle donnait la chasse à maître Jean lapin ,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.

Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin :

Je laisse à penser si ce gîte

Était sûr : mais où mieux ? Jean lapin s'y blottit.

L'aigle fondant sur lui, non obstant cet asyle,

L'escarbot intercède, et dit :

Princesse des oiseaux, il vous est fort facile

D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :

Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;

Et puisque Jean lapin vous demande la vie,

Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :

C'est mon voisin, c'est mon compère....

L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,

Choque de l'aile l'escarbot,

L'étourdit, l'oblige à se taire,

Enleve Jean lapin. L'escarbot indigné,

Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :

Pas un seul ne fut épargné.

L'aigle étant de retour, en voyant ce ménage,

Remplit le ciel de cris ; et pour comble de rage,

Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.

Elle gémit en vain : sa plainte au vent se perd ;

Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.

L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.

L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut ;
La mort de Jean lapin derechef est vengée.

Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dort de plus de six mois.

L'oiseau qui porte Ganymède

Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs ; et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que pour ses intérêts
Jupiter se verra contraint de les défendre :

Hardi qui les irait là prendre.

Aussi ne les y prit-on pas.

Leur ennemi changea de note ,

Sur la robe du dieu fit tomber une crotte :

Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.

Quand l'aigle sut l'inadvertence ,

Elle menaça Jupiter

D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert ,

De quitter toute dépendance ;

Avec mainte autre extravagance.

Le pauvre Jupiter se tut :

Devant son tribunal l'escarbot comparut ,

Fit sa plainte, et conta l'affaire.

On fit entendre à l'aigle , enfin, qu'elle avait tort :

Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord ,

Le monarque des dieux s'avisa , pour bien faire ,

De transporter le temps où l'aigle fait l'amour

En une autre saison , quand la race escarbote

Est en quartier d'hiver , et , comme la marmotte ,

Se cache , et ne voit point le jour.

II-8.

Le lion et le moucheron.

Va-t-en , chétif insecte, excrément de la terre !

C'est dans ces mots que le lion

Parlait un jour au moucheron.

L'autre lui déclara la guerre :

Penses-tu , lui dit-il , que ton titre de roi

Me fasse peur ni me soucie ?

Un bœuf est plus puissant que toi ,

Je le mène à ma fantaisie,
 A peine il achevait ces mots,
 Que lui-même il sonna la charge,
 Fut le trompette et le héros.
 Dans l'abord il se met au large,
 Puis prend son temps, fond sur le cou
 Du lion qu'il rend presque fou.
 Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
 Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ;
 Et cette alarme universelle
 Est l'ouvrage d'un moucheron.
 Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle:
 Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
 Tontôt entre au fond du naseau.
 La rage alors se trouve à son faite montée.
 L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
 Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
 Le malheureux lion se déchire lui-même,
 Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
 Bat l'air, qui n'en peut mais, et sa fureur extrême
 Le fatigue, l'abat; le voilà sur les dents.
 L'insecte du combat se retire avec gloire:
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire;
 Va par-tout l'annoncer, et rencontre en chemin
 L'embuscade d'une araignée:
 Il y rencontre aussi sa fin.
 Quelle chose par-là nous peut être enseignée?
 J'en vois deux; dont l'une est qu'entre nos ennemis
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
 L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
 Qui périt pour la moindre affaire.

II 9.

Les grenouilles qui demandent un roi.

Les grenouilles, se lassant
 De l'état démocratique,
 Par leurs clameurs firent tant
 Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
 Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique:
 Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,

Que la gent marécageuse ,
 Gent fort sottè et fort peureuse ,
 S'alla cacher sous les eaux ,
 Dans les joncs , dans les roseaux ,
 Dans les trous du marécage ,
 Sans oser de long-temps regarder au visage
 Celui qu'elle croyait être un géant nouveau.
 Or c'était un soliveau ,
 De qui la gravité fit peur à la première
 Qui , de le voir s'aventurant ,
 Osa bien quitter sa tanière.
 Elle approcha , mais en tremblant.
 Une autre la suivit , une autre en fit autant :
 Il en vint une sourmilière :
 Et leur troupe , à la fin , se rendit familière
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
 Le bon sire le souffre , et se tient toujours coi.
 Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
 Donnez-nous , dit ce peuple , un roi qui se remue.
 Le monarque des dieux leur envoie une grue ,
 Qui les croque , qui les tue ,
 Qui les gobe à son plaisir :
 Et grenouilles de se plaindre ;
 Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre désir
 A ses lois croit-il nous astreindre ?
 Vous avez dû premièrement
 Garder votre gouvernement :
 Mais ne l'ayant pas fait , il vous devait suffire
 Qua votre premier roi fût débonnaire et doux :
 De celui-ci contentez-vous ,
 De peur d'en rencontrer un pire. III-4.

Le renard et le bouc.

Capitaine renard allait de compagnie
 Avec son ami bouc des plus haut encornés :
 Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
 L'autre était passé maître en fait de tromperie.
 La soif les obligea de descendre en un puits :
 Là , chacun d'eux se désaltère.

Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
 Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère ?
 Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
 Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
 Mets-les contre le mur : le long de ton échine

Je grimperai premièrement :
 Puis sur tes cornes m'élevant,
 A l'aide de cette machine,
 De ce lieu-ci je sortirai :
 Après quoi je t'en tirerai.

Par ma barbe ! dit l'autre, il est bon ; et je loue
 Les gens bien sensés comme toi.
 Je n'aurais jamais, quant à moi,
 Trouvé ce secret, je l'avoue.

Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
 Et vous lui fait un beau sermon
 Pour l'exhorter à patience :

Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
 Autant de jugement que de barbe au menton,
 Tu n'aurais pas à la légère

Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors :
 Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;

Car pour moi j'ai certaine affaire
 Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin. III-5.

L'aigle, la laie, et la chatte.

L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,
 La laie au pied, la chatte entre les deux ;
 Et sans s'incommoder, moyennant se partage,
 Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.
 La chatte détruisit par sa fourbe l'accord :
 Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : Notre mort
 (Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux mères)

No tardera possible guères.
 Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
 Cette maudite laie, et creuser une mine ?
 C'est pour déraciner le chêne assurément,
 Et de nos nourrissons attirer la ruine :

L'arbre tombant ils seront dévorés :
 Qu'il s'en tiennent pour assurés.
 S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte.
 Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
 La perfide descend tout droit
 A l'endroit
 Où la laie était en gésine.
 Ma bonne amie et ma voisine,
 Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
 L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
 Obligez-moi de n'en rien dire :
 Son courroux tomberait sur moi.
 Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
 La chatte en son trou se retire.
 L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
 De ses petits ; la laie encore moins :
 Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,
 Ce doit être celui d'éviter la famine.
 A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
 Pour secourir les siens dedans l'occasion :
 L'oiseau royal, en cas de mine ;
 La laie, en cas d'irruption.
 La faim détruisit tout ; il ne resta personne
 De la gent marcassine et de la gent aiglonne
 Qui n'allât de vie à trépas :
 Grand renfort pour messieurs les chats.
 Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
 Par sa pernicieuse adresse !
 Des malheurs qui sont sortis
 De la boîte de Pandore,
 Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
 C'est la fourbe, à mon avis. III-6.

La belette entrée dans un grenier.

Demaiselle belette, au corps long et fluet,
 Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
 Elle sortait de maladie.
 Là, vivant à discrétion,

La galande fit chère lie,
 Mangea, rongea : Dieu sait le vie,
 Et le lard qui périt en cette occasion !
 La voilà, pour conclusion,
 Grasse, maffée et rebondie.

Au bout de la semaine, ayant diné son sou,
 Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
 Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours,
 C'est, dit-elle, l'endroit ; me voilà bien surprise.
 J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.

Un rat, qui la voyait en peine,
 Lui dit: Vous aviez lors la panse un peu moins pleine ;
 Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
 Ce que je vous dis là, on le dit à bien d'autres :
 Mais ne confondons point, par trop approfondir,
 Leurs affaires avec les vôtres. III-17.

Le chat et le vieux rat.

J'ai lu, chez un conteur de fables :
 Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
 L'Attila, le fléau des rats,
 Rendait ces derniers misérables :
 J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
 Que ce chat exterminateur,
 Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :
 Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
 Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
 La mort-aux-rats, les souricières,
 N'étaient que jeux au prix de lui.
 Comme il voit que dans leurs tanières
 Les souris étoient prisonnières,
 Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher ;
 Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
 Se pend la tête en bas : la bête scélérate
 A de certains cordons se tenait par la patte.
 Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
 Qu'il a fait un larcin de rôl ou de fromage,
 Egratigné qu'lequ'un, causé quelque dommage ;

Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.

Toutes, dis-je unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis reutrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête,
Mais voici bien une autre fête;

Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus pousseuses.

Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :

C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses

Ne vous sauveront pas, je vous en avertis;

Vous viendrez toutes au logis.

Il prophétisait vrai : notre père Mitis,

Pour la seconde fois les trompe et les affine,

Blanchit sa robe et s'enfarine,

Et, de la sorte déguisé,

Se niche et se blottit dans une huche ouverte.

Ce fut à lui bien avisé :

La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.

Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :

C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour;

Même il avait perdu sa queue à la bataille.

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,

S'écria-t-il de loin au général des chats;

Je soupçonne dessous encor quelque machine.

Rien ne te sert d'être farine :

Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.

C'était bien dit à lui; j'approuve sa prudence :

Il était expérimenté,

Et savait que la méfiance

Est mère de la sûreté. III-18

Le lièvre et la tortue.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.

Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point

Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger :

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait, et de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;

J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,

Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la tortue

Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue :

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard, il broute, il se repose,

Il s'amuse à tout autre chose

Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit

Furent vains : la tortue arriva la première.

Hé bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?

De quoi vous sert votre vitesse ?

Moi l'emporter ! et que serait-ce

Si vous portiez une maison ?



MOLIERE.

MOLIERE (JEAN-BAPTISTE POQUELIN) naquit à Paris le 15 janvier 1622. Il s'associa fort jeune à quelques bourgeois qui avaient formé une troupe de comédiens sous le nom d'*Illustre théâtre*. Le public les avaut accueillis avec peu de faveur, ils se dispersèrent, et Molière forma une nouvelle troupe avec laquelle il parcourut quelque temps la province. Ce fut à Lyon qu'il donna pour la première fois, en 1653, l'*Etourdi*, et à Béziers qu'il fit jouer en 1654 le *Dépit amoureux*. Ces deux ouvrages ne furent représentés à Paris qu'en 1658, époque où Molière y revint. Sa troupe, établie d'abord au Petit-Bourbon, et installée définitivement au Palais-Royal, prit, en 1665, le titre de *Troupe du roi*. Les *Précieuses ridicules*, jouées en 1659, eurent une vogue qui se soutint pendant quatre mois entiers. L'*Ecole des maris* et les *Fâcheux* en 1661, l'*Ecole des femmes* (1662), le *Festin de Pierre* (1665), le *Misanthrope* (1666), le *Tartufe* et l'*Avare* (1667), *Amphytrion* (1668), et les *Femmes savantes* (1672), présentèrent au public une série d'ouvrages étincelants de beautés si neuves et si originales, que la supériorité de Molière sur ses rivaux et ses devanciers fut unaniment reconnue. Pour attirer le public à ses chefs-d'œuvre, Molière fut souvent forcé de descendre à des tableaux de genre, dans lesquels on retrouve la touche du grand-maitre. Le *Bourgeois gentilhomme*, *Sganarelle*, les *Fourberies de Scapin* et le *Malade imaginaire*, sont des ouvrages où, malgré l'exagération du comique, brillent cependant la raison élevée et le génie inimitable de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre.

A la troisième représentation du *Malade imaginaire*, Molière, saisi de convulsions violentes, sentait que sa fin approchait, et s'y prépara en chrétien. Le 17 février 1673 il mourut assisté par deux sœurs de charité.

Dialogue entre Trissotin et Vadius.

Trissotin.

Vos vers ont des beautés que non point tous les autres.

Vadius.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

Trissotin.

Vous avez le tour libre, et le doux choix des mots.

Vadius.

On voit partout chez vous l'Ithos et le Pathos.

Trissotin.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

Vadius.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

Trissotin.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

Vadius.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?

Trissotin.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

Vadius.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux.

Trissotin.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

Vadius.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

Trissotin.

Si la France pouvait connaître votre prix....

Vadius.

Si le siècle rendait justice aux beaux-esprits....

Trissotin.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

Vadius.

On verrait le public vous dresser des statues.

(à *Trissotin.*)

Hum ! c'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en....

Trissotin (à Vadius.)

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

Vadius.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

Trissotin.

Vous en savez l'auteur?

Vadius.

Non : mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

Trissotin.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

Vadius.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable.

Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

Trissotin.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

Vadius.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables !

Trissotin.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur,
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

Vadius.

Vous ?

Trissotin.

Moi.

Vadius.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

Trissotin.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

Vadius.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

Trissotin.

La ballade, à mon goût, est une chose fade ;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

Vadius.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

Trissotin.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

Vadius.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

Trissotin.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

Vadius.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

Trissotin.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

Vadius.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

Trissotin.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

Vadius.

Allez, rimeur de halle, opprobre du métier.

Trissotin.
Allez, frippier d'écrits, impudent plagiaire.

Vadius.
Allez, cuistre...

Philaminte.

Hé, messieurs, que prétendez-vous faire?

Trissotin (à Vadius.)

Va, va restituer tous les bonteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

Vadius.

Va, va-t-en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

Trissotin.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

Vadius.

Et toi, de ton libraire, à l'hôpital réduit.

Trissotin.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

Vadius.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satires.

Trissotin.

Je t'y renvoie aussi.

Vadius.

J'ai le contentement

Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.

Il me donne en passant une atteinte légère,

Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère!

Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,

Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

Trissotin.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.

Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable;

Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler;

Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler;

Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire,

Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;

Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,

Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

Vadius.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

Trissotin.

Et la mienne saura te faire voir son maître.

Vadius.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

Trissotin.

Eh bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin!

Femmes savantes, act. III, sc. V.

Les femmes savantes.

C'est à vous que je parle, ma sœur :

Le moindre solécisme en parlant vous irrite,

Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.

Vos livres éternels ne me contentent pas ;

Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,

Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,

Et laisser la science aux docteurs de la ville ;

M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans

Cette longue lunette à faire peur aux gens,

Et cent brimborions dont l'aspect m'importune ;

Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,

Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,

Où nous voyons aller tout sens dessus dessous :

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,

Qu'une femme étudie et sache tant de choses.

Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,

Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens

Et régler la dépense avec économie,

Doit être son étude et sa philosophie.

Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,

Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,

Quand la capacité de son esprit se hausse

A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien,

Leurs ménages étaient tout leur docte entretien ;

Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,

Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.

Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces mœurs :

Elles veulent écrire et devenir auteurs :

Nulle science n'est pour elles trop profonde,

Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,

Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir ;

Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir;
 On y sait comme vont lune, étoile polaire,
 Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
 Et, dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
 On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
 Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
 Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire:
 Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
 Et le raisonnement en bannit la raison.
 L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
 L'autre rêve à des vers quand je demande à boire;
 Enfin, je vois par eux votre exemple suivi.
 Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi,
 Une pauvre servante au moins m'était restée,
 Qui de ce mauvais air n'était point infectée:
 Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
 A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
 Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse;
 Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
 Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
 Et principalement ce monsieur Trissotin.
 C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées;
 Tous les propos qu'il tient sont des billevesées;
 On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,
 Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

Ibid. Act. II, sc. VII.

Le Misanthrope.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
 Qu'affectent la plupart de nos gens à la mode;
 Et je ne hais rien tant que les contorsions
 De tous ces grands faiseurs de protestations,
 Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
 Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
 Qui de civilités avec tous font combat,
 Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
 Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
 Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,

Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
 Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
 Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
 Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
 Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
 Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers:
 Sur quelque préférence une estime se fonde;
 Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.
 Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
 Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens.
 Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
 Qui ne fait du mérite aucune différence:
 Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
 L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait.

.....
 Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
 Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
 Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
 Le fond de notre cœur dans nos discours se montre:
 Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
 Ne se masquent jamais sous de vains compliments.
 Mes yeux sont trop blessés; et la cour et la ville
 Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile.
 J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond
 Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme ils font.
 Je ne trouve partout que lâche flatterie,
 Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
 Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
 Est de rompre en visière à tout le genre humain.

.....
 Ma haine est générale; et je hais tous les hommes:
 Les uns, parce que ils sont méchants et malfaisants;
 Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
 Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
 Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

.....
 Tête bleu! ce me sont de mortelles blessures
 De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
 Et parfois il me prend des mouvements soudains
 De fuir dans un désert l'approche des humains.

Le Misanthrope, act. I. sc. I.

La véritable et la fausse dévotion.

Et comme je ne vois nul genre de héros
 Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
 Aucune chose au monde est plus noble et plus belle
 Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
 Aussi je ne vois rien qui soit plus odieux
 Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux :
 Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
 De qui la sacrilège et trompeuse grimace
 Abuse impunément et se joue à leur gré
 De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
 Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
 Font de dévotion métier et marchandise,
 Et veulent acheter crédit et dignités
 A prix de faux clins d'yeux et d'éclans affectés :
 Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
 Par le chemin du ciel courir à la fortune ;
 Qui, brûlant et priant, demandent chaque jour,
 Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
 Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
 Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices ;
 Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
 De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment,
 D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
 Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
 Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
 Veut nous assassiner avec un fer sacré.
 De ce faux caractère on en voit trop paraître :
 Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître ;
 Ce titre par aucun ne leur est débattu :
 Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu ;
 On ne voit pas en eux ce faste insupportable,
 Et leur dévotion est humaine et traitable.
 Ils ne censurent point toutes nos actions :
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
 Et laissent la fierté des paroles aux autres ;
 C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres ;
 L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
 Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.

Point de cabale en eux , point d'intrigues à suivre ;
 on les voit pour tous soins se mêler de bien vivre ;
 Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement ;
 Ils attachent leur haine au péché seulement ,
 Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
 Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.

Tartufe , act. I , sc. VI.

REGNARD.

REGNARD (JEAN-FRANÇOIS) naquit à Paris le 8 février 1655. Il est regardé comme le premier de nos poètes comiques après Molière ; mais la distance qui les sépare est telle qu'il n'est pas impossible qu'il soit dépossédé un jour du rang qu'il occupe. La jeunesse de Regnard fut très-aventureuse ; ce n'est qu'à vingt-sept ans que , dégoûté des voyages , il se fixa à Paris. Il travailla d'abord pour le théâtre Italien , puis pour la scène française , où il fit représenter *le Joueur* , *le Distrain* , *les Folies amoureuses* , *les Menechmes* , qu'il dédia à Boileau , *le Legataire universel* , et quelques autres ouvrages , qui tous furent applaudis et seront vus en tous les temps avec plaisir.

Regnard brille plus par la gaité que par le véritable comique , presque toutes ses pièces manquent d'une moralité profonde , à l'exception du *Joueur* , son chef-d'œuvre ; mais son dialogue , toujours naturel , animé et piquant , est semé de tant de saillies heureuses , d'un si grand nombre de traits enjoués et plaisants , que subjugué par son esprit , on ne s'aperçoit pas qu'il amuse le plus souvent aux dépens de la raison.

Regnard mourut le 5 septembre 1710 près de Dourdan.

Dialogue entre Valère et Hector.

Hector.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits ;
 Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

Valère.

Non , l'enfer en courroux , et toutes ses furies ,
 N'ont jamais exercé de telles barbaries ;

Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés :
 Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés;
 Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
 Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre victime.

Hector, (à part.)

Il est sec.

Valère.

De serpents mon cœur est dévoré;
 Tout semble en un moment contre moi conjuré.

(Il prend Hector à la cravate.)

As-tu jamais vu le sort et son caprice
 Accabler un mortel avec plus d'injustice,
 Le mieux assassiner ? Perdre tous les paris :
 Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris !
 Réponds-moi donc, bourreau !

Hector.

Mais ce n'est pas ma faute.

Valère.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
 Sort cruel ! ta malice a bien su triompher ;
 Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
 Dans l'état où je suis je puis tout entreprendre ;
 Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

Hector.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
 Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
 Voudriez-vous souper ?

Valère.

Que la foudre t'écrase !

Ah ! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
 A vos seules bontés je veux avoir recours :
 Je n'aimerai que vous ; m'aimeriez-vous toujours ?
 Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
 N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

Hector, (à part.)

Notre bourse est à fond : et par un sort nouveau,
 Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

Valère.

Calmons le désespoir où la fureur me livre :
 Approche ce fauteuil.

(Hector approche un fauteuil.)

Valère, (assis.)

Va me chercher un livre.

Hector.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?

Valère.

Celui qui te viendra le premier sous la main;

Il m'importe peu, prends dans ma bibliothèque.

Hector, (sort, et rentre, tenant un livre.)

Voilà Sénèque.

Valère.

Lis.

Hector.

Que je lise Sénèque?

Valère.

Oui. Ne sais-tu pas lire?

Hector.

Hé! vous n'y pensez pas!

Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

Valère.

Ouvre, et lis au hasard.

Hector.

Je vais le mettre en pièces.

Valère.

Lis donc.

Hector, (lit.)

« Chapitre VI. *Du mépris des richesses.*

La fortune offre aux yeux des brillants mensongers:

Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers;

Leur possession trouble, et leur perte est légère;

Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »

Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,

Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

Valère, (se levant.)

Vingt fois le premier pris! Dans mon cœur il s'élève

(Il s'assied.)

Des mouvements de rage.... Allons, poursuis, achève.

Hector.

N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,

Nous philosopherons maintenant tout le saul.

Valère.

De mon sort désormais vous serez seul arbitre,

Adorable Angélique.... Achève ton chapitre.

Hector.

« Que faut-il.... »

Valère.

Je bénis le sort et ses revers ,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

Hector.

« Que faut-il à la nature humaine ?
Moins on a de richesse , et moins on a de peine :
C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !
Ce Sénèque , monsieur , est un excellent homme :
Était-il de Paris ?

Valère.

Non , il était de Rome.

Dix fois à carte triple être pris le premier !

Hector.

Ah ! monsieur , nous mourrons un jour sur le fumier.

Valère.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre ;
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre
La rivière , le feu , le poison et le fer.

Hector.

Si vous vouliez , monsieur , chanter un petit air,
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

Valère.

Que je chante !

Hector.

Monsieur.....

Valère.

Que je chante , bourreau !

Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

Hector.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor ;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disiez-vous.

Valère.

Ah ! je sens redoubler ma colère.

Le Joueur , act. IV , sc. XIII.

J.-B. ROUSSEAU.

ROUSSEAU (JEAN-BAPTISTE), un des plus célèbres poètes lyriques français, naquit à Paris le 6 avril 1670. Ardent admirateur des chefs-d'œuvre des écrivains du siècle de Louis XIV, il déclara courageusement la guerre au mauvais goût, et s'attira ainsi l'implacable haine de toutes les médiocrités jalouses. A la mort de Th. Corneille, il se mit sur les rangs pour la place qu'il laissait vacante à l'Académie française; mais un parti puissant poussait La Motte qui l'emporta. Ce triomphe obtenu par les ennemis de Rousseau ne suffit pas à leur vengeance : ils lui attribuèrent des couplets dont ils savaient fort bien qu'il n'était pas l'auteur. Rousseau accusa Saurin de les avoir fait. Celui-ci porta l'affaire devant les tribunaux; et Rousseau, qui ne put donner la preuve de son accusation, se vit condamné comme calomniateur. Exilé de France par un arrêt du Parlement, il se retira à Bruxelles, où il mourut en 1743.

J. B. Rousseau a travaillé pour le théâtre; mais à l'exception de sa comédie du *flatteur*, tous ses ouvrages dramatiques sont aujourd'hui oubliés. C'est sur ses odes sacrées et profanes qu'est fondée sa réputation. Nul doute que sa gloire qui a résisté aux attaques les plus passionnées, ne survive à toutes les révolutions littéraires.

L'Existence de Dieu.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur Auteur:
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
O quel sublime cantique,
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!
De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit :

Le jour au jour la révèle,
 La nuit l'annonce à la nuit.
 Ce grand et superbe ouvrage
 N'est point pour l'homme un langage
 Obscur et mystérieux.
 Son adorable structure
 Est la voix de la nature
 Qui se fait entendre aux yeux.
 Dans une éclatante voûte
 Il a placé de ses mains
 Ce soleil qui, dans sa route,
 Eclaire tous les humains.
 Environné de lumière,
 Cet astre ouvre sa carrière
 Comme un époux glorieux,
 Qui dès l'aube matinale,
 De sa couche nuptiale
 Sort brillant et radieux.
 L'univers, à sa présence,
 Semble sortir du néant.
 Il prend sa course, il s'avance
 Comme un superbe géant.
 Bientôt sa marche féconde
 Embrasse le tour du monde
 Dans le cercle qu'il décrit ;
 Et, par sa chaleur puissante,
 La nature languissante
 Se ranime et se nourrit.
 O que tes œuvres sont belles,
 Grand Dieu, quels sont tes bienfaits!
 Que ceux qui te sont fidèles
 Sous ton joug trouvent d'attraits !
 Ta crainte inspire la joie ;
 Elle assure notre voie,
 Elle nous rend triomphants ;
 Elle éclaire la jeunesse :
 Et fait briller la sagesse
 Dans les plus faibles enfants. *Ode II, liv. I.*

L'inspiration, ou l'enthousiasme lyrique.

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le Ciel, père de la fortune,

Ne cache aucuns secrets,

Sous diverses figures, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine

Des mortels indiscrets :

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du Dieu dont le souffle invincible

Agite tous ses sens ;

Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée

Par ses cris impuissants ;

Tel au premier accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie

L'assaut victorieux.

Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède

Le joug impérieux.

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnaît enfin du Dieu qui le domine

Les souveraines lois,

Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même

Qui parle par ma voix.

Des veilles, des travaux, un faible cœur s'étonne :
Apprenons toutefois que le fils de Latone,

Dont nous suivons la cour,

Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme

Au céleste séjour.

C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle
L'esprit, s'affranchissant de sa chaîne mortelle,

Par un puissant effort

S'élançait dans les airs, comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les Dieux allait d'un vol rapide,

Interroger le sort.

C'est par là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres,

Fit respecter sa voix.

Heureux si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois!

Telle était de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentait les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés vallons.

Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice,
Sont nos seuls Apollons.

Ab! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords;

Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts!

Toutefois, c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
De leur antiquité;

Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusque au temple
De l'immortalité.

Liv. III, ode I.

Bacchus.

CANTATE.

C'est toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire;
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.

Qu'un autre apprenne à l'univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire;
Qu'il ressuscite dans ses vers

Des enfants de Pélops l'odieuse mémoire:
Puissant Dieu des raisins, digne objet de mes vœux,
C'est à toi seul que je me livre;

De pampre, de festons, couronnant mes cheveux,
En tous lieux je prétends te suivre:
C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins et les jeux!

Des dons les plus rares
 Tu combles les cieux ;
 C'est toi qui prépares
 Le nectar des Dieux.
 La céleste troupe ,
 Dans ce jus vanté ,
 Boit à pleine coupe
 L'immortalité,
 Tu prêtes tes armes
 Au Dieu des combats :
 Vénus sans tes charmes
 Perdrat ses appas.
 Du fier Polyphème
 Tu domptes les sens :
 Et Phébus lui-même
 Te doit ses accents.

Mais quels transports involontaires.
 Saisissent tout-à-coup mon esprit agité !
 Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
 Suis-je en ce moment transporté ?
 Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.
 Un mouvement confus de joie et de terreur
 M'échauffe d'une sainte audace ;
 Et les Ménades en fureur
 N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.
 Descendez, mère d'Amour ;
 Venez embellir la fête
 Du Dieu qui fit la conquête
 Des climats où naît le jour.
 Descendez, mère d'Amour ;
 Mars trop long-temps vous arrête.
 Déjà le jeune Sylvain,
 Ivre d'amour et de vin ,
 Poursuit Doris dans la plaine ;
 Et les nymphes des forêts
 D'un jus pétillant et frais
 Arrosent le vieux Silène.
 Descendez, mère d'Amour :
 Venez embellir la fête
 Du Dieu qui fit la conquête
 Des climats où naît le jour.
 Descendez, mère d'Amour ;
 Mars trop long-temps vous arrêtet.

Profanes , fuyez de ces lieux !

Je cède aux mouvements que ce grand jour m'inspire.
Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux ,
Ordonnez le festin , apportez-moi ma lyre ,
Célébrons entre nous un jour si glorieux.
Mais , parmi les transports d'un aimable délire ,
Eloignons loin d'ici ces bruits séditieux

Qu'une aveugle vapeur attire.

Laissons aux Scythes inhumains

Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage ;

Les dards du Centaure sauvage

Ne doivent pas souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone

De l'innocence des repas :

Les Satyres , Bacchus et Faune

Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires

Qui par de tragiques forfaits ,

Ensanglantent les doux mystères

D'un Dieu qui préside à la paix !

Bannissons l'affreuse Bellone

De l'innocence des repas :

Les satyres , Bacchus et Faune

Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre ?

Suivez-moi , mes amis ; accourez , combattez.

Emplissons cette coupe ; entourons-nous de lierre ,

Bacchantes , prêtez-moi vos tyrses redoutés.

Que d'athlètes soumis ! que de riveaux par terre !

O fils de Jupiter , nous ressentons enfin

Ton assistance souveraine.

Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène

Qui nagent dans les flots de vin.

Triomphe ! victoire !

Honneur à Bacchus ;

Publions sa gloire.

Triomphe ! victoire !

Bavons aux vaincus.

Bruyante trompette

Secondez nos voix ,

Sonnez leur défaite ;

Bruyante trompette

Chantez nos exploits.

Triomphe ! victoire !
 Honneur à Bacchus !
 Publiions sa gloire.
 Triomphe ! victoire !
 Buuons aux vaincus.

CRÉBILLON.

CRÉBILLON (PROSPER-JOLYOT DE) naquit à Dijon en 1674. Un procureur nommé Prieur, chez lequel il fut placé à Paris, éveilla en lui le goût du théâtre. Crébillon, cédant à ses vives instances, composa la *Mort des enfants de Brutus*, tragédie que les comédiens refusèrent. Sans les encouragements que lui prodigua Prieur, le jeune poète s'en fut probablement tenu à cet essai, mais il se remit à l'œuvre, et *Idoménée*, qui fut accueilli avec faveur, le réconcilia avec le théâtre. *Atreé*, tragédie donnée en 1707, eut un éclatant succès. Prieur, alors mourant, se fit porter au théâtre, et dans la joie que lui causait ce triomphe, il dit à Crébillon en l'embrassant : « *Je meurs content ; je vous ai fait poète, et je laisse un homme à la nation.* » *Electre*, donnée en 1709, eut plus de succès encore ; et *Rhadamiste*, que La Harpe regarde avec raison comme un des chefs-d'œuvre de la scène française, mit le comble à la gloire de Crébillon. Tous ses autres ouvrages, à l'exception de *Catiline*, dont la première représentation fut accueillie avec une sorte d'enthousiasme, n'obtinrent aucun succès.

Crébillon marqua son entrée à l'Académie française par une innovation ; il prononça un discours en vers. D'unanimes applaudissements éclatèrent quand il prononça celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Tout le monde s'empressa de sanctionner le juste témoignage que le poète se rendait à lui-même.

Crébillon mourut le 17 juin 1762.

Songe de Thyeste.

Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux ;
 Du soleil à regret j'y revois la lumière ;
 Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière.
 De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :

Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
 Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
 Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre:
 J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
 Ne se dissipent point par le jour qui les suit:
 Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
 Asservissent mon âme à ces vaines images.
 Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
 Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
 Près de ces noirs détours que la rive infernale
 Forme à replis divers dans cette île fatale,
 J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux
 Que des mânes plaintifs poussaient jusques aux cieux.
 Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
 J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre;
 Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
 Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi:
 «Quoi! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste!
 Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste.»
 Le spectre, à la lueur d'un pâle et noir flambeau,
 A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau.
 J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
 Le geste menaçant et la vue égarée,
 Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,
 Que le tombeau, le spectre et ses gémissements.
 J'ai cru voir le barbare entouré des Furies:
 Un glaive encor fumant armait ses mains impies;
 Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
 Il semblait dans son sang plonger un malheureux.
 Ærope, à cet aspect, plaintive et désolée,
 De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée,
 Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissants;
 L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
 A mille affreux objets l'âme entière livrée,
 La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
 Le cruel, d'une main, semblait m'ouvrir le flanc,
 Et de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang;
 Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
 Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

Atrée et Thyeste, act. II, sc. II.

Songe de Clytemnestre.

Seigneur, n'irritez point son orgueil furieux.
 Si vous saviez les maux que m'annoncent les dieux...
 J'en frémis. Non, jamais le ciel impitoyable
 N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable.
 Deux fois mes sens frappés par un triste réveil
 Pour la troisième fois se livraient au sommeil,
 Quand j'ai cru par des cris horribles et funèbres,
 Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.
 Je suivais, malgré moi, de si lugubres cris;
 Je ne sais quels remords agitaient mes esprits.
 Mille foudres grondaient dans un épais nuage
 Qui semblait cependant céder à mon passage.
 Sous mes pas chancelants un gouffre s'est ouvert;
 L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.
 A travers l'Achéron la malheureuse Electre,
 A grands pas, où j'étais, semblait guider un spectre,
 Je fuyais, il me suit. Ah! seigneur! à ce nom
 Mon sang se glace: hélas! c'était Agamemnon.
 «Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable;
 Voici de tes forfaits le terme redoutable!
 Arrête, épouse indigne, et frémis à ce sang
 Que le cruel Egisthe a tiré de mon flanc!»
 Ce sang, qui ruisselait d'une large blessure,
 Semblait en s'écoulant pousser un long murmure.
 A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien;
 Mais, malheureuse! à peine a-t-il touché le sien,
 Que j'en ai vu renaître un monstre impitoyable
 Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable;
 Deux fois le Styx, frappé par ses mugissements,
 A long-temps répondu par des gémissements;
 Vous êtes accouru, mais le monstre en furie
 D'un seul coup à mes pieds vous a jeté sans vie,
 Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
 Sans me donner le temps de sentir votre mort.

(*Electre*, act. I, sc. VII.)

PIRON.

PIRON (ALEXIS) naquit à Dijon en 1689. Il fit jouer plusieurs petites pièces sur les théâtres secondaires avant d'aborder la scène qu'il devait enrichir d'un chef-d'œuvre. Il donna au Théâtre Français les comédies de *l'Ecole des pères* et de *la Métromanie*, et les tragédies de *Callisthène*, de *Gustave* et de *Fernand Cortez*. Piron fut élu par l'Académie française à une grande majorité, mais Louis XV refusa de sanctionner sa nomination. *La Métromanie*, un grand nombre d'épigrammes excellentes, et quelques pièces fugitives pleines de talent et d'originalité, sont des titres durables sur lesquels sa réputation est établie.

Piron mourut le 21 janvier 1773.

Le Métromane.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune ;
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poète ?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit longtemps après que l'autre a disparu :
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome ;
Lieux propres autrefois à produire un grand homme !
L'encre de la chicane, et sa barbare voix,
N'y défigurait pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte ; et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger ;
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,

Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes:
Est-il pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait, pour barreau je choisis le théâtre.
Pour client la vertu, pour loi la vérité,
Et pour juges mon siècle et la postérité.
Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
On m'ignore; et je rampe encore, à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux !
Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense;
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance.
Mais le remède est simple; il faut faire comme eux :
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux ;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi,
Malheur aux écrivains qui v'endront après moi !

(*La Métromanie*, act. III. sc. 7.)



L. RACINE.

RACINE (Louis) naquit à Paris le 6 novembre 1692. Roileau, qui ne croyait pas à la succession du talent poétique, s'efforça de le détourner de la carrière des lettres; mais Louis Racine cédant à son penchant, composa dans le couvent des frères de l'Oratoire de Notre-Dame-des-Vertus où il s'était retiré, son poème de *la Grâce*, qui parut en 1720. Le succès de ce premier ouvrage lui fit abandonner sa retraite; le cardinal de Fleury lui procura dans les finances un poste lucratif, et lui fournait ainsi les moyens de se livrer sans inquiétudes à ses goûts littéraires. Le poème de *la Religion*, qu'il publia en 1742, est l'œuvre sur laquelle est fondée sa réputation. Cet ouvrage renferme de nombreux passages dont le style pur, noble, harmonieux, prouve que Louis Racine était non seulement un habile écrivain, mais encore un grand poète. La monotonie de cette belle composition peut être imputée en partie à la sévérité du sujet.

Louis Racine mourut d'une attaque d'apoplexie le 29 janvier 1763

Preuves physiques de l'existence de Dieu.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire;
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés!
Répondez, cieus et mers, et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieus, que de grandeur, et quelle majesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'anonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours;

Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours?
 Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
 Mer terrible, en ton lit quelle main te reserre?
 Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
 La rage de tes flots expire sur tes bords.
 Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
 Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
 Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
 Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
 La nature, qui parle en ce péril extrême
 Leur fait lever les mains vers l'asile suprême ;
 Hommage que toujours rend un cœur effrayé
 Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

La voix de l'univrs à ce Dieu me rappelle ;
 La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
 Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
 C'est celui dont la main posa mes fondements.
 Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne ;
 Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne ;
 Je me pare des fleurs qui tombent de sa main ;
 Il ne fait que l'ouvrir et m'en remplit le sein.
 Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
 C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
 Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
 Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
 A de moindres objets tu peux le reconnaître :
 Contemple seulement l'arbre que je fais croître ;
 Mon suc, dans la racine à peine répandu,
 Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu ;
 La feuille le demande et la branche fidèle,
 Prodigue de son bien, le partage avec elle.
 De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
 Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
 Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire ;
 Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
 Elles pourront servir à prolonger tes jours,
 Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts ;
 Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
 D'enfants qui la suivront une race immortelle ;
 Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
 Trouve un gage nouveau de sa postérité.

(*La Religion*, chant I.)

GRESSET.

GRESSET (JEAN-BAPTISTE-LOUIS) naquit à Amiens en 1709. Il n'avait que vingt ans lorsque parut *Vert-vert*, ouvrage dans lequel J.-B. Rousseau reconnut de si grandes beautés poétiques qu'il l'appela un *phénomène littéraire*. C'est dans la poésie légère qu'a surtout excellé Gresset ; *la Chartreuse* et *les Ombres* sont deux badinages charmants écrits avec une légèreté, un abandon et une grâce tout-à-fait originales. Gresset a travaillé pour le théâtre ; la tragédie d'*Edouard III* et le drame de *Sidney* n'ajoutèrent pas à sa réputation ; mais *le Méchant*, comédie pleine d'esprit et de raison, et l'une des meilleures qu'on ait applaudies depuis Molière, lui a mérité une place honorable parmi les poètes comiques. Gresset, après avoir été reçu à l'Académie française, fut surpris par des scrupules de piété qui le firent renoncer à la poésie. Il mourut à Amiens le 16 juin 1777.

La Faveur.

Au sein des mers, dans une île enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Protée,
Il est un temple élevé par l'Erreur,
Où la brillante et volage Faveur,
Semant au loin l'espoir et les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels.
Son faible trône est sur l'aile des Songes ;
Les vents légers soutiennent ses autels.
Là, rarement la Raison, la Justice,
Ont amené les mortels vertueux :
L'Opinion, la Mode et le Caprice
Ouvrent le temple, et nomment les heureux.
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La Dété daigne paraître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison :

Au même instant, l'agile Renommée
 Grave leur nom sur son char lumineux.
 Jouet constant d'une vaine fumée,
 Le monde entier se réveille pour eux;
 Mais sur la foi de l'onde pacifique,
 A peine ils sont mollement endormis,
 Déifiés par l'erreur léthargique
 Qui leur fait voir, dans des songes amis,
 Tout l'univers à leur gloire soumis;
 Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
 En un moment la faveur inconstante
 Tournant ailleurs son essor incertain,
 Dans des déserts, loin de l'île charmante,
 Les aquilons les emportent soudain.
 Et leur réveil n'offre plus à leur vue
 Que les rochers d'une plage inconnue,
 Qu'un monde obscur, sans printemps, sans beaux jours,
 Et que des cieus éclipsés pour toujours.

Sociétés de Paris.

. Paris ! il m'ennuie à la mort,
 Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
 En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
 Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
 Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer.
 Trouver à chaque pas des gens insupportables,
 Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
 Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !
 Des femmes d'un caprice et d'une fausseté !...
 Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
 Et la grosse gaité de l'épaisse opulence,
 Tant de petis talents où je n'ai pas de foi :
 Des réputations on ne sait pas pourquoi :
 Des protégés si bas ! des protecteurs si bêtes !...
 Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes ;
 Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui :
 Veiller par air ; enfin, se tuer pour autrui !
 Franchement des plaisirs, des biens de cette sorte
 Ne sont pas, quand on pense, une chaîne bien forte ;

Et pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
 Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
 Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
 Que tous ces gens brillant qu'on mange, qu'on friponne,
 Qui, peut vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
 Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

Le Méchant, act. II.

Ma Retraite

Dans ces solitudes riantes
 Quand me verrai-je de retour ?
 Courez, volez, heures trop lentes
 Qui retardez cet heureux jour.
 Oui, dès que les désirs aimables
 Jointes aux souvenirs délectables
 M'emportent vers ce doux séjour,
 Paris n'a plus rien qui me pique.
 Dans ce jardin si magnifique
 Embelli par la main des rois,
 Je regrette ce bois rustique
 Où l'écho répétait nos voix.
 Sur ces rives tumultueuses
 Où les passions fastueuses
 Font régner le luxe et le bruit
 Jusque dans l'ombre de la nuit,
 Je regrette ce tendre asile
 Où sous des feuillages secrets:
 Le sommeil repose tranquille
 Dans les bras de l'aimable paix.
 A l'aspect de ces eaux captives
 Qu'en mille formes fugitives
 L'art sait enchaîner dans les airs,
 Je regrette cette onde pure
 Qui, libre dans des antres verts,
 Suit la pente de la nature,
 Et ne connaît point d'autres fers.
 En admirant la mélodie
 De ces voix, de ces sons parfaits,
 Où le goût brillant d'Ausonie
 Se mêle aux agréments français,

Je regrette les chansonnettes,
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux,
Quand vos bergères fortunées,
Sur le soir des belles journées,
Ramènent gaîment leurs troupeaux.
Dans ces palais où la Mollesse,
Peinte par les mains de l'Amour
Sur une toile enchanteresse,
Offre les fastes de la cour ;
Je regrette ces jeunes hêtres,
Où ma muse plus d'une fois,
Grava les louanges champêtres
Des divinités de vos bois.
Parmi la foule trop labile
Des beaux diseurs du nouveau sytle,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure,
Et le vernis des nouveaux tours ;
Je regrette la bonhomie,
L'air loyal, l'esprit non pointu
Et le patois ingénu
Du curé de la seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donnerait, je le parie,
Les héros, l'histoire et les dieux,
Et toute la mythologie,
Pour un quartaut de Coudrieux.

(*La Chartreuse*)

VOLTAIRE. (1)

Mort de Coligny.

Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénouement la reine a réservée.

Le signal est donné sans tumulte et sans bruit :
C'était à la faveur des ombres de la nuit.

De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière ;
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.

Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde ; il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités ;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes ;
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes ;
Ses serviteurs sanglants, dans la flamme étouffés ;
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne ;
C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne ! »

Il entend retentir le nom de Coligny :
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme allait briser la porte ;

(1) Voir, pour la notice, la partie en prose.

Il leur ouvre lui-même , et se montre à leurs yeux ,
Avec cet œil serein , ce front majestueux ,
Tel que , dans les combats , maître de son courage ,
Tranquille , il arrêta ou pressait le carnage.

A cet air vénérable , à cet auguste aspect ,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ,
Une force inconnue a suspendu leur rage.
« Compagnons , leur dit-il , achevez votre ouvrage ,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs ,
Que le sort des combats respecta quarante ans.
Frappez , ne craignez rien : Coligny vous pardonne ;
Ma vie est peu de chose , et je vous l'abandonne ;
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous. »

Ces tigres , à ces mots , tombent à ses genoux :
L'un saisi d'épouvante , abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins ce grand homme entouré ,
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme , qui dans la cour attendait sa victime ,
Monte , accourt , indigné qu'on diffère son crime ;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups :
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul , à la pitié toujours inaccessible ,
Aurait cru faire un crime , et trahir Médicis ,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats , il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide :
Et bientôt dans les flancs ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux ,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fit trembler ses bras et glaçât son courage.

Du plus grand des Français tel fut le triste sort :
On l'insulte , on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups , privé de sépulture ,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis :
Conquête digne d'elle et digne de son fils !
Médicis la reçut avec indifférence ,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance ,
Sans remords , sans plaisir , maîtresse de ses sens ,
Et comme accoutumée à de pareils présents.

(*Henriade*, chant II.)

Famine de Paris.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
 Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
 L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
 Quand on vit dans Paris la Faim pâle et cruelle
 Montrant déjà la Mort qui marchait après elle,
 Alors on entendit des hurlements affreux :
 Ce superbe Paris fut plein de malheureux
 De qui la main tremblante et la voix affaiblie
 Demandaient vainement le soutien de leur vie.
 Bientôt le riche même, après de vains efforts,
 Eprouva la famine au milieu des trésors.

Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes
 Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes,
 Où, parmi les plaisirs toujours trop peu goûtés,
 Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
 Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
 De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
 On vit avec effroi tous ces voluptueux,
 Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
 Périssant de misère au sein de l'opulence,
 Détester de leurs biens l'inutile abondance.
 Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
 Voit son fils au berceau qui périt sans secours.
 Ici meurt dans la rage une famille entière.
 Plus loin des malheureux, couchés sur la poussière,
 Se disputaient encore, à leurs derniers moments,
 Les restes odieux des plus vils aliments.
 Ces spectres affamés, outrageant la nature,
 Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
 Des morts épouvantés les ossements poudreux,
 Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
 Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
 On les voit se nourrir des cendres de leurs pères.
 Ce détestable mets avança leur trépas,
 Et ce repas pour eux fut leur dernier repas.
 Trop heureux, en effet d'abandonner la vie !

D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
 Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
 Plus cruels que la mort, et la guerre et la faim.

Les uns étaient venus des campagnes belgiques ;
 Les autres, des rochers et des monts helvétiques ;
 Barbares dont la guerre est l'unique métier ,
 Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
 De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
 Assiègent les maisons , en enfoncent les portes ,
 Aux hôtes effrayés présentent mille morts ,
 Non pour leur arracher d'inutiles trésors ;
 Non pour aller ravir d'une main adultère
 Une fille éplorée à sa tremblante mère :
 De la cruelle faim le besoin consumant
 Fait expirer en eux tout autre sentiment ,
 Et d'un peu d'aliment la découverte heureuse
 Était l'unique but de leur recherche affreuse.
 Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur ,
 Que, pour en découvrir n'inventât leur fureur ,

Une femme (grand Dieu ! faut-il à la mémoire
 Conserver le récit de cette horrible histoire ?)

Une femme avait vu par ces cœurs inhumains
 Un reste d'aliment arraché de ses mains.
 Des biens que lui ravit la fortune cruelle ,
 Un enfant lui restait , près de périr comme elle :
 Furieuse, elle approche, avec un coutelas ,
 De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
 Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes ,
 A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;
 Elle tourne sur lui son visage effrayé ;
 Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
 Trois fois le fer échappe à sa main défaillante :
 La rage enfin l'emporte, et d'une voix tremblante,
 Détestant son hymen et sa fécondité :

« Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté,
 » Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie ;
 » Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie,
 » Et pourquoi vivras-tu ? pour aller dans Paris ,
 » Errant et malheureux, pleurer sur ses débris ?
 » Meurs avant de sentir mes maux et ta misère ;
 » Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère :
 » Que mon sein malheureux te serve de tombeau ,
 » Et que Paris du moins voie un crime nouveau ! »

Attirés par la faim, les farouches soldats
 Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas :
 Leur transport est semblable à la cruelle joie

Des ours et des lions qui fondent sur leur proie :
 A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur ;
 Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !
 Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
 Une femme égarée , et de sang dégouttante.
 « Oui, c'est mon propre fils ; oui , monstres inhumains,
 » C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains ;
 » Que la mère et le fils vous servent de pâture :
 » Craignez-voes plus que moi d'outrager la nature ?
 » Quelle horreur à mes yeux semble vous glacer tous ?
 » Tigres , de tels festins sont préparés pour vous. »
 Ce discours insensé que sa rage prononce,
 Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
 De crainte , à ce spectacle , et d'horreur agités ,
 Ces monstres confondus courent épouvantés,
 Ils n'osent regarder cette maison funeste :
 Ils pensent voir tomber sur eux le feu céleste ;
 Et le peuple , effrayé de l'horreur de son sort ,
 Levait les mains au ciel , et demandait la mort.

(*Henriade* , chant X.)

Immortalité de l'âme.

Oui , Platon , tu dis vrai : notre âme est immortelle ;
 C'est un Dieu qui lui parle , un Dieu qui vit en elle.
 Eh ! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment ,
 Ce dégoût des faux biens , cette horreur du néant ?
 Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes ;
 Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
 Et m'ouvrir loin du corps , dans la fange arrêté ,
 Les portes de la vie et de l'éternité.
 L'éternité ! quel mot consolant et terrible !
 O lumière ! ô nuage ! ô profondeur terrible !
 Que dis-je ? où suis-je ? où vais-je ? et d'où suis-je tiré ?
 Dans quels climats nouveaux , dans quel monde ignoré
 Le moment du trépas va-t-il prolonger mon être ?
 Où sera cet esprit qui ne peut se connaître ?
 Que me préparez-vous , abîmes ténébreux ?
 Allons , s'il est un Dieu , Platon doit être heureux.
 Il en est un , sans doute , et je suis son ouvrage :

Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
 Il doit venger sa cause, et punir les pervers.
 Mais comment? dans quel temps? et dans quel univers?
 Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime;
 L'innocence à genoux y tend la gorge au crime;
 La fortune y domine, et tout y suit son char.
 Ce globe infortuné fut formé pour César.
 Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
 Je te verrai sans ombre, ô Vérité céleste!
 Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil:
 Cette vie est un souge, et la mort un réveil.

(Imitation du Caton d'Adisson.)

Bornes des recherches philosophiques.

La raison te conduit: avance à sa lumière;
 Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière.
 Aux bords de l'infini tu te dois arrêter;
 Là commence un abîme, il le faut respecter.
 Réaumur, dont la main si savante et si sûre
 A percé tant de fois la nuit de la nature,
 M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
 L'éternel artisan fait végéter les corps?
 Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
 N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
 Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
 Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
 D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
 Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
 Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
 S'enterre, et ressucite avec un corps nouveau,
 Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
 S'élançe dans les airs, en déployant ses ailes?
 Le sage Du Faï, parmi ces plants divers,
 Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
 Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
 Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive?
 Malade, et dans un lit, de douleur accablé,
 Par l'éloquent Silva vous êtes consolé,
 Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.

Demandez à Silva par quel secret mystère
 Ce pain , cet aliment dans mon corps digéré,
 Se transforme en un lait doucement préparé ?
 Comment , toujours filtré dans ces routes certaines ,
 En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ,
 A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau ,
 Fait palpiter mon cœur et penser mon cerveau ?
 Il lève au ciel les yeux , il s'incline , il s'écrie :
 « Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie ! »

(*Discours philosophiques.*)

Philosophie de Newton.

Le charme tout-puissant de la philosophie
 Elève un esprit sage au-dessus de l'envie.
 Tranquille au hant des cieus que Newton s'est soumis,
 Il ignore en effet s'il a des ennemis.
 Je ne les entends plus. Déjà de la carrière
 L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière ;
 Déjà ces tourbillons , l'un par l'autre pressés,
 Se mouvant sans espace , et sans règle entassés,
 Ces fantômes savants , à mes yeux disparaissent.
 Un jour plus pur me luit , les mouvements renaissent.
 L'espace qui de Dieu contient l'immensité ,
 Voit rouler dans son sein l'univers limité ,
 Cet univers si vaste à notre faible vue ,
 Et qui n'est qu'un atôme , un point dans l'étendue.
 Dieu parle , et le chaos se dissipe à sa voix ;
 Vers un centre commun tout gravité à la fois.
 Ce ressort si puissant , l'âme de la nature ,
 Était enseveli dans une nuit obscure ;
 Le compas de Newton , mesurant l'univers ,
 Lève enfin ce grand voile , et les cieus sont ouverts.
 Il découvre à mes yeux , par une main savante ,
 De l'astre des saisons la robe étincelante :
 L'émeraude , l'azur , le pourpre , le rubis ,
 Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
 Chacun de ses rayons , dans sa substance pure ,
 Porte en soi la couleur dont se peint la nature ,

Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
 Ils animent le monde, ils remplissent les cieux.
 Confidants du Très-Haut, substances éternelles,
 Qui brûlez de ces feux, qui couvrez de vos ailes
 Le trône où votre maître est assis parmi vous,
 Parlez, du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux ?
 La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
 S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire ;
 Mais un pouvoir central arrête ses efforts ;
 La mer tombe, s'affaisse, et roule vers ses bords.
 Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
 Cessez d'épouvanter les peuples de la terre.
 Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
 Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
 Lancez vos feux, volez, et revenant sans cesse,
 Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
 Et toi, sœur du soleil, astre qui, dans les cieux,
 Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
 Newton de ta carrière a marqué les limites ;
 Marche, éclaire les nuits ; tes bornes sont prescrites.
 Terre, change de forme ; et que la pesanteur
 En abaissant le pôle élève l'équateur ;
 Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
 Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse :
 Embrassez dans le cours de vos longs mouvements
 Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans (1).

(*Épître à madame Duchâtelet.*)

Le Temple de l'Amitié.

Au fond d'un bois à la paix consacré,
 Séjour heureux de la cour ignoré,
 S'élève un temple où l'art et ses prestiges
 N'étaient point l'orgueil de leurs prodiges,
 Où rien ne trompe et n'éblouit les yeux,
 Où tout est vrai, simple et fait pour les dieux.
 De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent ;
 A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.
 Las ! ils pensaient, dans leur crédulité,
 Que par leur race il serait fréquenté.

(1) Période de la précession des équinoxes,

En vieux langage on voit sur la façade
 Les noms sacrés d'Oreste et de Pylade ,
 Le médaillon du bon Pirithoüs ,
 Du sage Achate , et du tendre Nisus ;
 Tous grands héros , tous amis véritables.
 Ces noms sont beaux , mais ils sont dans les fables.
 Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux ,
 Car on les siffle au superbe empyrée.
 On n'y voit point Mars et sa Cythérée ,
 Car la Discorde est toujours avec eux :
 L'Amitié vit avec très-peu de dieux.
 A ses côtés , sa fidèle interprète ,
 La Vérité , charitable et discrète ,
 Toujours utile à qui veut l'écouter ,
 Attend en vain qu'on l'ose consulter.
 Nul ne l'approche , et chacun la regrette.
 Par contenance un livre est dans ses mains ,
 Où sont écrits les bienfaits des humains ,
 Doux monuments d'estime et de tendresse ,
 Donnés sans faste , acceptés sans bassesse ,
 Du protecteur noblement oubliés ,
 Du protégé sans regret publiés.
 C'est des vertus l'histoire la plus pure ;
 L'histoire est courte , et le livre est réduit
 A deux feuillets de gothique écriture ,
 Qu'on n'entend plus , et que le temps détruit.

(Poèmes.)

Le Dieu du goût.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore,
 Ce dieu charmant que l'on ignore
 Quand on cherche à le définir ;
 Ce dieu qu'on ne sait point servir
 Quand avec scrupule on l'adore ;
 Que La Fontaine fait sentir,
 Et que Vadius cherche encore.
 Il se plaisait à consulter
 Ces grâces simples et naïves
 Dont la France doit se vanter ;
 Ces grâces piquantes et vives,
 Que les nations attentives
 Voulurent souvent imiter ;

Qui de l'art ne sont point captives,
 Qui régnaient jadis à la cour,
 Et que la Nature et l'Amour
 Avaient fait naître sur nos rives.
 Il est toujours environné
 D'une troupe tendre et légère ;
 C'est par leurs mains qu'il est orné,
 C'est par leur charme qu'il sait plaire ;
 Elles-mêmes l'ont couronné
 D'un diadème qu'au Parnasse
 Composa jadis Apollon ,
 Du laurier du divin Maron ,
 Du lierre et du myrte d'Horace ,
 Et des roses d'Anacréon.

(*Poésies diverses.*)

La Liberté.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
 L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
 Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
 Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
 Dans les campagnes italiques :
 Mon lac est le premier ; c'est sur ses bords heureux
 Qu'habite des humains la déesse éternelle,
 L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
 Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,
 Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré
 Dans les cours des tyrans est tout bas adoré :
 La Liberté. J'ai vu cette déesse altière,
 Avec égalité répandant tous les biens,
 Descendre de Morat en habit de guerrière,
 Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
 Et de Charles-le-Téméraire.
 Devant elle on portait ces piques et ces dards,
 On traînait ces canons, ces échelles fatales
 Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales
 De Genève en danger défendaient les remparts.
 Un peuple entier la suit ; sa naïve allégresse
 Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs,
 Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
 Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
 C'est là leur diadème ; ils en font plus de compte

Que d'un cercle à fleurons de marquis et de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.

On ne voit point ici la grandeur insultante,

Portant de l'épaule au côté,

Un ruban que la vanité

A tissu de sa main brillante;

Ni la fortune insolente

Repoussant avec fierté

La prière humble et tremblante

De la triste pauvreté.

On ne méprise point les travaux nécessaires :

Les états sont égaux, et les hommes sont frères.

(*Poésies diverses.*)

LE FRANC DE POMPIGNAN.

LE FRANC (JEAN-JACQUES, marquis de POMPIGNAN) naquit à Montauban le 10 août 1709. Il fit représenter à l'âge de vingt-cinq ans sa tragédie de *Didon*, qui fit concevoir des espérances qu'il n'a pas réalisées. Reçu à l'Académie française, il attaqua maladroitement, dans son discours de réception, les philosophes aux suffrages desquels il devait son élection : une conspiration générale s'ourdit contre lui ; on attaqua non pas seulement l'écrivain, mais l'homme et le chrétien. Le Franc n'osant plus se présenter nulle part, abandonna Paris, et tomba dans une noire mélancolie, puis dans un état complet de folie. Dans quelques unes de ses odes et de ses poésies sacrées, on trouve de l'élevation, une hardiesse souvent poétique, et cette chaleur qui manque dans toutes ses autres compositions.

Il mourut à Montauban le premier novembre 1784.

David pleure la mort de Saül et de Jonathas.

Considère tes disgrâces,

Peuple abandonné des cieux;

La mort a souillé tes traces

Du sang le plus précieux.

Elle a frappé tes collines ,
 Tes champs sont pleins de ruines ,
 L'appui du trône est tombé.
 Ces chefs long-temps invincibles,
 Ces chefs si forts, si sensibles,
 Comment ont-ils succombé ?

Légions Israélites ,
 Dissimulez vos douleurs ;
 Aux cruels Ascalonites
 N'annoncez pas nos malheurs.
 O Juda , que ta tristesse
 Se dérobe à l'allégresse
 Des femmes des Philistins ;
 Et n'augmentons pas la joie
 Où ce peuple impur se noie
 Dans les jeux et les festins.

De sang montagne arrosée ,
 Séjour de trouble et d'effroi,
 Gilboé, que la rosée
 Ne tombe jamais sur toi ;
 Que dans tes flancs l'eau tarisse,
 Que tout germe s'y flétrisse ,
 Que tout fruit sèche en sa fleur ;
 Monument triste et durable
 De l'outrage irréparable
 Qu'a souffert l'oïnt du Seigneur.

La Mort attachait ses ailes
 Aux flèches de Jonathas ;
 Saül, des rois infidèles
 Exterminait les soldats.
 Fils aimable, père illustre ,
 Que vous répandiez de lustre
 Sur nos jours les moins brillants !
 Que d'exploits sous de tels guides !
 Les aigles sont moins rapides
 Et les lions moins vaillants.
 Toujours unis, la mort même
 Ne les a point séparés.
 Objets de ma crainte extrême,

Filles d'Israël, pleurez :
 Pleurez des maîtres si justes ,
 Qui, dans nos fêtes augustes ,
 Versaient leurs dons sur vos pas ,
 Et dont les mains triomphantes
 De parures éclatantes
 Ornaient vos jeunes appas.

Vous adoriez leur empire ,
 C'en est fait, ils ont vécu ;
 Dieu loin de nous se retire ,
 Et l'idolâtre a vaincu.
 Quels nouveaux guerriers s'avancent ?
 Quels vils ennemis s'élancent
 Des vallons de Jesraël ?
 Par des armes méprisées ,
 Comment ont été brisées
 Les colonnes d'Israël ?

Héros du peuple fidèle ,
 Prince tendre et généreux ,
 Tu meurs : ô douleur mortelle
 Pour ton ami malheureux !
 O Jonathas , ô mon frère ,
 Je t'aimais comme une mère
 Aime son unique enfant !
 Avec toi notre courage
 Disparaît comme un nuage
 Qu'emporte un souffle de vent.

(Poésies sacrées.)

Souvenirs de la Captivité.

ODE.

Captifs chez un peuple inhumain,
 Nous arrosions de pleurs les rives étrangères
 Et le souvenir du Jourdain,
 A l'aspect de l'Euphrate augmentait nos misères.

Aux arbres qui couvraient ses eaux
 Nos lyres tristement demeuraient suspendues ;

Tandis que nos maîtres nouveaux
Fatiguaient de leurs cris nos tribus éperdues.

Chantez, nous disaient ces tyrans,
Les hymnes préparés pour vos fêtes publiques;
Chantez, et que vos conquérants
Admirent de Sion les sublimes cantiques.

Ah! dans ces climats odieux,
Arbitre des humains, peut-on chanter ta gloire?
Peut-on dans ces funestes lieux
Des beaux jours de Sion célébrer la mémoire?

De nos aïeux sacré berceau,
Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie,
Si tu n'es pas jusqu'au tombeau
L'objet de mes désirs et l'espoir de ma vie,

Rebelle aux efforts de mes doigts
Que ma lyre se taise entre mes mains glacées!
Et que l'organe de ma voix
Ne prête plus de son à mes tristes pensées!

Rappelle-toi ce jour affreux,
Seigneur, où d'Esau la race criminelle
Contre ses frères malheureux
Animait du vainqueur la vengeance cruelle.

Egorgez ces peuples épars;
Consommez, criaient-ils, les vengeances divines;
Brûlez, abattez ces remparts,
Et de leurs fondements dispersez les ruines.

Malheur à tes peuples pervers
Reine des nations, fille de Babylone!
La foudre gronde dans les airs;
Le Seigneur n'est pas loin; tremble, descends du trône!

Puissent tes palais embrasés
Eclairer de tes rois les tristes funérailles,
Et que sur la pierre écrasés
Tes enfants de leur sang arrosent tes murailles!

(Poésies sacrées.)

SAINT-LAMBERT.

SAINT-LAMBERT (CHARLES-FRANÇOIS, marquis de) naquit à Vézelise (Lorraine), en 1717. Il dut à l'amitié et au patronage de Voltaire une grande partie de la réputation qu'il eut de son vivant; mais la postérité, toujours équitable, n'a pas confirmé les jugemens, ou plutôt les éloges de Voltaire. Le poème des *Saisons*, composition médiocre dans son ensemble, renferme quelques épisodes écrits avec correction et élégance; mais on ne trouve nulle part la trace du poète; rien n'y est écrit d'inspiration; c'est une œuvre froide, morne, inanimée, qu'on a trop louée autrefois, qu'on loue encore trop aujourd'hui, et qu'on finira par ne plus louer du tout.

Des poésies légères qui ne manquent ni de charme ni d'harmonie, et des *Fables orientales* imitées de Saadi, tels sont les titres littéraires de ce poète.

Saint-Lambert entra à l'Académie en 1770, et mourut à Paris le 9 février 1804.

L'orage.

On voit à l'horizon de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre:
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre:
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur;
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout-à-coup sous un voile grisâtre,
Le nuage élargi les couvre de ses flancs,
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élançe un vent rapide

Qui tourne sur la plaine, et rasant les sillons,
 Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
 Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
 Dérobe à la campagne un reste de lumière.
 La peur, l'airain sonnante, dans les temples sacrés
 Font entrer à grands flots les peuples égarés.
 Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
 Te demander le prix des travaux de l'année.

Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
 Ecrasent en tombant les épis renversés.
 Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
 Le fermier de ses champs contemple les ravages,
 Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
 La foudre éclate, tombe; et des monts foudroyés
 Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
 Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
 O récolte! ô moissons! tout périt sans retour:
 L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

Les Saisons.

La vendange.

Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
 Le ciel qui la couronne, et l'astre qui l'éclaire,
 Préparent les mortels au retour des frimas.
 Si le soleil encor se montre à nos climats,
 Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance;
 La nature à grands pas marche à sa décadence.

Mais la feuille, en tombant, du pampre dépouillé
 Découvre le raisin, de rubis émaillé;
 De l'ambre le plus pur la treille est colorée;
 Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
 Boisson digne des dieux, jus brillant et vermeil,
 Doux extrait de la sève, et des feux du soleil,
 Source de nos plaisirs, délices de la terre,
 Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre,
 Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment!

Bacchus, dieu des festins, père de l'enjouement,
 C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
 Les pampres enlevés aux portes de l'Aurore:
 Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos;
 Ta liqueur inspira les muses, les héros,

Et ton culte polit la Grèce encor sauvage.

C'est toi qui des Gaulois enflammait le courage,
Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
Vint sous leurs toits fumants écraser les Romains.

Il voulait de tes dons enrichir la patrie;
Et le front couronné des pampres d'Hespérie,
Ivre de vin, de joie, il repassa les monts.
Les vallons répétaient ses cris et ses chansons,
Et les thyrses guidaient sa marche triomphante.

La Gaule à ton nectar dut sa gaité brillante,
Le charme des festins et le sel des bons mots,
L'art d'écarter les soins, et d'oublier les maux.

Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance;
Il s'y déploie en ordre, et le travail commence;
Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau,
Arrive plein de joie au penchant du coteau,
Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée
Trancher au même cep la grappe parfumée;
Il chante leurs amours et le dieu des raisins.

Une troupe à leur voix répond des monts voisins.
Plus loin le tambourin, le fifre et la trompette
Font entendre des airs que le vallon répète.

Cependant les chansons, les cris du vendangeur,
Fixent sur le coteau les regards du chasseur.

Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles
S'élevant en monceau dans de vastes corbeilles,
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblants,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents:
Une foule d'enfants autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.

Tandis que le raisin sous la poutre est placé,
Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé,
Que d'avidés buveurs y plongent la fougère,
Où monte en pétillant une mousse légère,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour.

Le peuple se rassemble, il hâte son retour;
Il arrive, ô Bacchus, en chantant tes louanges.
Il danse autour du char qui porte les vendanges;
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux;
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée;
Ils sont tous contents d'eux, du sort et des humains.

Des rivaux réunis un verre arme les mains;
 Bacchus a suspendu la haine et la vengeance;
 Il fait régner l'amour, et répand l'indulgence.
 Deux vieillards attendris se tiennent embrassés;
 Tous deux laissent tomber des mots embarrassés;
 Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flammes,
 Ils font de vains efforts pour épancher leurs âmes,
 Et, pleins des sentiments qu'ils voudraient exprimer,
 Tous deux, en bégayant, se jurent de s'aimer.
 Grégoire à Mathurine allait porter son verre;
 Sous ses pas incertains il sent trembler la terre;
 Il a vu les lambris et le toit s'ébranler.
 La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler;
 Il tombe, il la renverse, et la cruche brisée
 Se disperse en éclats sur la terre arrosée;
 On se lève en tumulte, on part, et les buveurs
 Font retentir au loin leurs chants et leurs clameurs.

Ibid.

LEMIERRE.

LEMIERRE (ANTOINE-MARIE) naquit à Paris le 18 avril 1723. Il composa une foule de poèmes qui furent presque tous couronnés dans les concours académiques. De toutes les tragédies qu'il fit représenter nous ne citerons qu'*Hypermnestre* et *Guillaume Tell*. Ce dernier ouvrage est bien conçu, et écrit en général avec une noble simplicité. Son poème de *la Peinture* est imité d'un ouvrage latin de l'abbé de Marsy, auquel il a emprunté beaucoup de détails et de traits gracieux; on ne peut nier qu'il ne soit souvent parvenu à faire passer dans sa copie le charme et l'élégante pureté de son modèle. Lemierre publia en 1779 un autre poème intitulé *les Fastes*, ou *les Usages de l'année*. Dans cet ouvrage, dont la versification est dure et incorrecte, on trouve quelques épisodes dignes de figurer parmi les morceaux les plus brillants qu'a produits la littérature française.

Lemierre, qui fut reçu à l'Académie en 1781, mourut à Saint-Germain-en-Laye le 4 juillet 1793.

Le jour des Morts.

Entendez-vous ces sons mornes et répétés,
 Retentissant autour de nos toits attristés?

De cent cloches dans l'air le timbre monotone,
 Qui si lugubrement sur nos têtes résonne,
 Avertit les mortels, rappelés à leur fin,
 D'implorer pour les morts un tranquille destin,
 D'apprécier la vie ouverte à tant de peines,
 De ne point consumer en mutuelles haines
 Ce fragile tissu de moments limités,
 Qu'aux humains fugitifs la nature a comptés.

Quels enclos sont ouverts ! quelles étroites places
 Occupe entre ces murs la poussière des races !
 C'est dans ces lieux d'oubli, c'est parmi ces tombeaux
 Que le Temps et la Mort viennent croiser leurs faux,
 Que de morts entassés et pressés sous la terre !
 Le nombre ici n'est rien, la foule est solitaire.
 Qui peut voir sans effroi ces couches d'ossements,
 Tous ces débris de l'homme abandonnés aux vents !
 Ah ! si du sort commun que ce lieu nous retrace
 Le spectacle fatal nous saisit et nous glace,
 Qu'un retour plus cruel sur les pertes du cœur
 Eveille en nous de peine et répand de douleur !
 L'époux pleure à genoux un objet plein de charmes ;
 Sur un frère chéri la sœur verse des larmes ;
 La mère pleure un fils frappé dans son printemps,
 Et sur qui reposait l'espoir de ses vieux ans.
 Pour vous qui les versez, ces pleurs sont chers encore,
 De vos gémissements l'humanité s'honore ;
 Mais ceux que vous pleurez ont subi leur arrêt,
 Leur sort fut de mourir, et le jour n'est qu'un prêt.

Qu'est-ce que chaque race ? une ombre après une ombre.
 Nous vivons un moment sur des siècles sans nombre,
 Nos tristes souvenirs vont s'éteindre avec nous ;
 Une autre vie, ô Temps, se dérobe à tes coups.
 Mortel, jusques aux cieux élève ta prière ;
 Demande au Tout-Puissant, non pas que la poussière
 Qu'on jette sur ces morts soit légère à leurs os ;
 Ce n'est point là que l'homme a besoin de repos ;
 Et l'âme, qui du corps a dépouillé l'argile,
 Cherche au sein de Dieu même un éternel asile.

(*Les Fastes*, ch. IV.)

LEBRUN.

LEBRUN (PONCE-DENIS-ÉCOUCHARD) naquit à Paris en 1729. Ses dispositions poétiques se révélèrent de très-bonne heure, et ses premières odes furent accueillies du public avec une faveur marquée. Le prince de Conti se l'attacha en qualité de secrétaire de ses commandements; mais ce qui fut plus heureux pour Lebrun, c'est l'intérêt qu'il inspira à Louis Racine, qui ne lui épargna ni les avis ni les encouragements. A vingt six ans il s'était déjà placé au premier rang parmi les poètes lyriques. Des malheurs domestiques le forcèrent d'abandonner le poème de *la Nature* et celui des *Veilles du Parnasse* auxquels il travaillait depuis long-temps. Les fragments remarquables qu'on a conservés font regretter vivement qu'il ait laissé ces ouvrages inachevés. Les injustes attaques de Fréron ont obligé ce poète de recourir à l'épigramme, et, comme J.-B. Rousseau, il excella dans ce genre difficile. Lebrun, qui était entré un des premiers à l'Institut, lors de sa formation, mourut à Paris le 2 septembre 1807.

L'Enthousiasme.

Aigle qui ravis les Pindares
Jusqu'au trône enflammé des Dieux,
Enthousiasme ! tu m'égares
A travers l'abîme des cieux.
Ce vil globe à mes yeux s'abaisse ;
Mes yeux s'épurent, et je laisse
Cette fange, empire des rois.
Déjà, sous mon regard immense,
Les astres roulent en silence :
L'Olympe tressaille à ma voix.

O muse ! dans l'ombre infernale
Ton fils plongea ses pas vivants :
Moi, sur les ailes de Dédale
Je franchis la route des vents.
« Il est beau, mais il est funeste
De tenter la voûte céleste. »
Arrête, importune raison !

Je vole , je devance Icare ,
 Dussé-je à quelque mer barbare
 Laisser mes ailes et mon nom.

Que la colombe d'Amathonte
 S'épouvante au feu des éclairs;
 Le noble oiseau qui les affronte
 Prouve seul qu'il est roi des airs.
 Je brûle du feu qui l'anime.
 Jamais un front pusillanime
 N'a ceint des lauriers immortels.
 L'audace enfante les trophées.
 Qu'importe la mort aux Orphées,
 Si leurs tombeaux sont des autels?

Silence, altières pyramides !
 Silence, vains efforts de l'art !
 Les œuvres de ses mains timides
 N'ont rien d'un généreux hasard.
 O nature ! ta main sublime
 Dans les airs a jeté la cime
 De ces Etnas majestueux.
 L'art pâlit d'en tracer l'image;
 L'œil étonné te rend hommage
 Par un effroi respectueux.

C'est de là qu'exalant son âme
 Non loin des gouffres de l'enfer,
 Encelade vomit la flamme
 Contre les feux de Jupiter.
 De ces lèvres étincelantes,
 L'incendie aux ailes brûlantes
 Fond dans les cieux épouvantés :
 Ses étincelles vagabondes
 Couvrent l'air, la terre et les ondes
 De leurs foudroyantes clartés.

Vaste Homère ! de ton génie,
 Ainsi les foudres allumés,
 Avec des torrents d'harmonie,
 Roulent dans tes vers enflammés.
 Des feux de ta bouillante audace
 Jaillissent la force et la grâce

De tes divins enfantements,
 Comme des mers le dieu suprême
 Vit éclore la beauté même
 Du choc de ses flots écumants.

O génie ! ô vainqueur des âges,
 Toi qui sors brillant du tombeau,
 Sous de mystérieux nuages
 Souvent tu caches ton berceau.
 C'est dans la solitude et l'ombre
 Que ta gloire muette et sombre
 Prépare ses jours éclatants :
 L'œil profane qui vit ta source
 Ne se doutait pas que ta course
 Dût franchir la borne des temps.

Tel on voit dans l'empire aride
 Des fils basanés de Memnon,
 Le Nil, de son berceau liquide
 S'échapper sans gloire et sans nom.
 Du haut des rocs ses flots jaillissent,
 Et quelque temps s'ensevelissent
 Parmi des gouffres ignorés ;
 Mais tout-à-coup à la lumière
 Il renaît pour Memphis entière ;
 Et ses flots en sont adorés.

Divin génie ! un cœur de flamme
 Est la source de tes élans !
 De là tu verses dans les âmes
 Tes flots éternels et brûlants.
 Ton enthousiasme rapide
 Entraîne dans sa course avide
 Les peuples, les siècles divers :
 Puissance électrique et soudaine,
 D'un coup frappant toute la chaîne
 Qui ceindrait l'immense univers.

Il t'embrasait, ô Galilée !
 Quand la terre entendit ta voix,
 Et que, loin du centre exilée,
 Elle parut suivre tes lois.
 Newton ! roi des sphères célestes,

Tu le respires , tu l'attestes
 Dans tes calculs audacieux.
 Franklin maîtrise le tonnerre ,
 Et Mongolfier , fuyant la terre ,
 Se précipite dans les cieux.

(Odes.)

Le vaisseau le Vengeur.

Au sommet glacé du Rhodope,
 Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchants,
 Par de timides sons le fils de Calliope
 Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
 Il faut que des hauteurs du sublime Hélicon
 Le premier trait que lance un poète lyrique
 Soit une flèche d'Apollon.

L'Etna, géant incendiaire,
 Qui d'un front embrasé fend la voûte des airs,
 Dédaigne ces volcans dont la froide colère
 S'épuise en stériles éclairs.

À peine sa fureur commence,
 C'est un vaste incendie et des fleuves brûlants ;
 Qu'il est beau de courroux lorsque sa bouche immense
 Vomit leurs flots étincelants.

Tel éclate un libre génie,
 Quand il lance aux tyrans les foudres de sa voix ;
 Telle, à flots indomptés, sa brûlante harmonie
 Entraîne les sceptres des rois.

Toi que je chante et que j'adore,
 Dirige, ô Liberté ! mon vaisseau dans son cours ;
 Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
 Que la mer terrible où je cours.

Argo, la nef à voix humaine,
 Qui mérita l'Olimpe et luit au front des cieux,

Quel que fût le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audacieux.

Vainqueur d'Eole et des Pléiades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté:
Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que le *Vengeur* il est beau de périr:
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous sa fureur étincelle:
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre:
Le fer, l'onde, la flamme entourent ces héros:
Sans doute ils triomphaient! mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre sous les flots.

Captifs!.... la vie est un outrage:
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux;
L'Anglais en frémissant admire leur courage,
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infailible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants:
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlants.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté:
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri: « Vive la Liberté! »

Ce cri!... c'est en vain qu'il expire
 Etouffé par la mort et par les flots jaloux ;
 Sans cesse il revivra , répété par ma lyre :
 Siècles! il planera sur vous.

Et vous ! héros de Salamine
 Dont Thétys vante encor les exploits glorieux,
 Non ! vous n'égalez point cette auguste ruine,
 Ce naufrage victorieux.

(Odes.)

MALFILATRE.

MALFILATRE (JACQUES-CHARLES-LOUIS) naquit à Caen le 8 octobre 1733. En sortant du collège il concourut pour les prix de poésie proposés par l'Académie de Rouen , qui lui décerna quatre fois la couronne. Le succès immense qu'obtint son ode intitulée *Le soleil fixe au milieu des planètes*, le détermina à quitter la province. A son arrivée à Paris un libraire nommé Lacombe s'établit son protecteur et devint bientôt son ami : ce fut lui qui conseilla à Malfilâtre de traduire Virgile. Cette entreprise ne fut pas heureuse, mais le livre se vendit, grâce au zèle et à l'activité du libraire. A la mort de Lacombe, survenue peu de temps après, Malfilâtre se trouva dans la plus grande détresse; la misère en peu de temps épuisa ses forces. Pour échapper à ses créanciers, il se retira à Chailot sous le nom de La Forêt; il espérait pouvoir y corriger en paix son poème de *Narcisse*; mais la mort le surprit au milieu de ce travail. Quelque imparfait que soit resté son poème, on y reconnaît cependant l'œuvre d'un grand poète, et la touche ferme, élégante et pure d'un écrivain appelé à prendre rang parmi les auteurs du premier ordre. Malfilâtre mourut le 6 mars 1767.

Les deux serpents.

A cet autel de gazon de et fleurs,
 Déjà la main des sacrificateurs

A présenté la génisse sacrée,
 Jeune, au front large, à la corne dorée.
 Le bras fatal, sur sa tête étendu,
 Prêt à frapper tient le fer suspendu.
 Un bruit s'entend; l'air sifle; l'autel tremble.
 Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,
 Deux fiers serpents soudain sortent ensemble,
 Rampent de front, vont à replis égaux;
 L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe,
 Laissent loin d'eux de tortueux sillons:
 Les yeux en feu, lèvent, d'un air superbe,
 Leurs cous mouvants, gonflés de noirs poisons;
 Et vers le ciel deux menaçantes crêtes
 Rouges de sang se dressent sur leurs têtes.
 Sans s'arrêter, sans jeter un regard
 Sur mille enfants fuyant de toute part,
 Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
 Suit son objet, va droit à la victime,
 L'atteint, recule, et, de terre élançé,
 Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé;
 La tient, la serre, avec fureur s'obstine
 A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
 Dans les liens de deux flexibles corps;
 Perce, des traits d'une langue assassine,
 Son cou nerveux, les veines de son flanc,
 Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
 Mord et déchire, et s'enivre de sang.

Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
 Pour s'arracher à ce double ennemi,
 Qui, constamment sur son corps affermi,
 Comme un réseau l'enferme et l'emprisonne,
 Combat, s'épuise en mouvements divers,
 S'arme contre eux de sa dent menaçante,
 Perce les vents d'une corne impuissante,
 Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
 Il court, bondit, se roule, se relève;
 Le feu jaillit de ses larges naseaux.
 A sa douleur, à ses horribles maux,
 Les deux dragons ne laissent point de trêve;
 Sa voix perdue en longs gémissements,
 Des vastes mers fait retentir les ondes,
 Les antres creux et les forêts profondes.
 Il tombe enfin : il meurt dans les tourments.

Il meurt. Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

(*Narcisse.*)

Le soleil fixe au milieu des planètes.

L'homme a dit : Les cieux m'entourent,
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent
La nature me fit le roi ;
Pour moi seul le soleil se lève,
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers,

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Que sommes-nous, faibles atomes,
Pour porter si loin notre orgueil ?
Insensés, nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus ;
Nous dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère
Commence, paraît, et n'est plus !

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux !
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux ?
Je te suis. Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords :
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu ! quel sublime spectacle
 Confond mes sens , glace ma voix !
 Où suis-je ? Quel nouveau miracle
 De l'Olympe a changé les lois ?
 Au loin , dans l'étendue immense ,
 Je contemple seul en silence
 La marche du grand univers ;
 Et dans l'enceinte qu'elle embrasse ,
 Mon œil surpris voit sur sa trace
 Retourner les orbes divers.

Portés du couchant à l'aurore
 Par un mouvement éternel,
 Sur leur axe ils tournent encore
 Dans les vastes plaines du ciel.
 Quelle intelligence secrète
 Règle en son cours chaque planète
 Par d'imperceptibles ressorts ?
 Le soleil est-il le génie
 Qui fait avec tant d'harmonie
 Circuler les célestes corps ?

Au milieu d'un vaste fluide ,
 Que la main du dieu créateur
 Versa dans l'abîme du vide ,
 Cet astre unique est leur moteur.
 Sur lui-même agité sans cesse ,
 Il emporte , il balance , il presse
 L'éther et les orbes errants ;
 Sans cesse une force contraire ,
 De cette ondoyante matière
 Vers lui repousse les torrents.

Ainsi se forment les orbites
 Que tracent ces globes connus :
 Ainsi dans des bornes prescrites
 Volent et Mercure et Venus.
 La terre suit : Mars , moins rapide ,
 D'un air sombre , s'avance et guide
 Les pas tardifs de Jupiter ;
 Et son père , le vieux Saturne ,

Roule à peine son char nocturne
 Sur les bords glacés de l'éther.....

Oui, notre sphère, épaisse masse,
 Demande au soleil ses présents.
 A travers sa dure surface
 Il darde ses feux bienfaisants.
 Le jour voit les heures légères
 Présenter les deux hémisphères
 Tour à tour à ses doux rayons;
 Et sur les signes inclinée,
 La terre promenant l'année,
 Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
 Sacré soleil, astre de feu,
 De tous les biens source féconde,
 Soleil, image de mon Dieu !
 Aux globes qui, dans leur carrière,
 Rendent hommage à ta lumière,
 Annonce Dieu par ta splendeur :
 Règne à jamais sur ses ouvrages,
 Triomphe, entretiens tous les âges
 De son éternelle grandeur.

DUCIS.

DUCIS (JEAN-FRANÇOIS) naquit à Versailles le 14 août 1733. Il avait trente ans lorsqu'il donna au théâtre *Amélie*, sa première tragédie. Cet ouvrage n'annonçait pas le talent dont il fit preuve dans la suite. Ducis s'éleva en effet jusqu'à la hauteur de la véritable tragédie dans un grand nombre de scènes d'*Hamlet*, de *Roméo et Juliette*, du *roi Léar*, de *Macbeth* et d'*Othello*, pièces imitées de Shakspeare; *OEdipe chez Admète*, tragédie imitée de Sophocle, est remarquable surtout par la manière large et profonde dont le poète français a tracé le personnage d'OEdipe. Ducis a donné une tragédie pleine d'intérêt et qui lui appartient tout entière, c'est *Abufar ou la Famille arabe*. Il a publié des poésies fugitives pleines de grâce et de naïveté, et qui toutes portent l'empreinte d'une âme forte et indépendante.

Thomas, son ami, l'appelait le *Bridaine de la tragédie*.

Ducis, qui avait succédé, comme membre de l'Académie française à Voltaire, mourut à Versailles dans les premiers jours de janvier 1815.

Vision de Macbeth.

C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où souvent trompés nos esprits s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect! Non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce allégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort leur bras s'était plongé.
Ces trois spectres sanglants, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime;
Et ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilège ils rendaient grâce aux dieux.
Etonné, je m'avance. « Existez-vous, leur dis-je,
Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige? »
Par des mots inconnus ces êtres monstrueux

S'appelaient tour à tour , s'applaudissaient entre eux,
 S'approchaient , me montraient avec un ris farouche ;
 Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
 Je leur parle , et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
 L'un avec un poignard , l'autre un sceptre à la main ;
 L'autre d'un long serpent serrait le corps livide :
 Tous trois vers ce palais on pris un vol rapide,
 Et tous trois dans les airs , en fuyant loin de moi ,
 M'ont laissé pour adieux ces mots : « Tu seras roi »
 Ma langue s'est glacée.
 Un exécrationnel espoir entrant dans ma pensée.
 Si loin du trône encor , comment y parvenir ?
 Je n'osais sans trembler regarder l'avenir.
 Enfin , dans mes exploits , dans ma propre innocence,
 Ma timide vertu trouvait quelque assurance.
 Je cherchais dans moi-même un secret défenseur ;
 Et déjà du repos je goûtais la douceur :
 A l'instant j'ai senti sous ma main dégouttante,
 Un corps meurtri , du sang , une chair palpitante :
 C'était moi , dans la nuit , sur un lit ténébreux ,
 Qui perçais à grands coups un vieillard malheureux.
 (*Macbeth*, act. II , sc. 6.)

L'Amitié.

Noble et tendre amitié je te chante en mes vers.
 Du poids de tant de maux semés dans l'univers,
 Par tes soins consolants , c'est toi qui nous soulages.
 Trésor de tous les lieux , bonheur de tous les âges,
 Le ciel te fit pour l'homme , et tes charmes touchants
 Sont nos derniers plaisirs , sont nos premiers penchants.
 Qui de nous , lorsque l'âme encor naïve et pure
 Commence à s'ébranler , et s'ouvre à la nature,
 N'a pas senti d'abord , par un instinct heureux,
 Le besoin enchanteur , ce besoin d'être deux ,
 De dire à son ami ses plaisirs et ses peines ?
 D'un zéphir indulgent si les douces haleines
 Ont conduit mon vaisseau sur des bords enchantés.

Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,
 Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,
 Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
 Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,
 Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé ?
 Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,
 Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage !
 Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté,
 Je ris de mon naufrage et du flot irrité.
 Oui, contre deux amis la fortune est sans armes ;
 Ce nom répare tout : sais-je, grâce à ses charmes,
 Si je donne ou j'accepte ? Il efface à jamais
 Ce mot de bienfaiteur et ce mot de bienfaits.
 Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
 Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
 Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi,
 Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
 D'un ami ! ce nom seul me charme et me rassure.
 C'est avec mon ami que ma raison s'épure,
 Que je cherche la paix, des conseils, un appui ;
 Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.
 Dans des pièges trompeurs si ma vertu sommeille,
 J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille :
 Dans le champ varié de nos doux entretiens,
 Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
 Je sens dans mon ardeur, par les siennes pressées,
 Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.
 Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
 Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.

(Épître sur l'amitié.)

La Grande-Chartreuse.

Quel calme ! quel désert ! Dans une paix profonde
 Je n'entends plus mugir les orages du monde.
 Le monde a disparu, le temps s'est arrêté ;
 Commences-tu pour moi, terrible éternité ?
 Ah ! je sens que déjà, dans cette auguste enceinte,

Un Dieu consolateur daigne apaiser ma crainte.
 Je le sais , c'est un père , il chérit les humains.
 Pourquoi briserait-il l'ouvrage de ses mains ?
 C'est lui qui m'a formé dans le sein de ma mère ,
 Il veut mon repentir , mais il veut que j'espère.
 O toi qui sur ces monts blanchis par les hivers ,
 Vins chercher les frimas , un tombeau , des déserts ,
 Et qui , volant plus haut , par ton amour extrême ,
 Semblais , voisin du ciel , habiter le ciel même ;
 Que j'aime à voir tes pas empreints dans ces saints lieux !
 Le berceau de ton ordre est caché dans les cieux ;
 C'est là que , du Seigneur répétant les louanges ,
 La voix de tes enfants s'unit au cœur des anges.
 Là , de ses faux plaisirs , par le siècle égaré ,
 Le voyageur pensif a souvent soupiré.
 Ces rochers , ces sapins , ce torrent solitaire ,
 Tout parle , tout m'instruit à mépriser la terre ,
 La terre où le bonheur est un fruit étranger
 Que toujours quelque ver en secret vient ronger ;
 Partout de la douleur j'y trouvais les images :
 L'amour a ses tourments , l'amitié ses outrages.
 Que de désirs trompés , de travaux superflus !
 Vous qui , vivant pour Dieu , mourez dans ces retraites ,
 Heureux qui vient vous voir dans le port ou vous êtes ;
 Mais plus heureux cent fois celui qui n'en sort plus.

(*Poésies diverses.*)

A mon petit logis.

Petit séjour , commode et sain ,
 Où des arts et du luxe en vain
 On chercherait quelque merveille ;
 Humble asile où j'ai sous la main
 Mon La Fontaine et mon Corneille ;
 Où je vis , m'endors et m'éveille ,
 Sans aucun soin du lendemain ,
 Sans aucun remords de la veille ;
 Retraite où j'habite avec moi ,
 Seul , sans désirs et sans emploi ,

Libre de crainte et d'espérance ;
 Enfin après trois jours d'absence ,
 Je viens , j'accours , je t'aperçois ,
 O mon lit , ô ma maisonnette !
 Chers témoins de ma paix secrète ,
 C'est vous , vous voilà , je vous vois ;
 Qu'avec plaisir je vous répète :
 Il n'est point de petit chez soi !

(*Poésies diverses.*)

A mes Pénates.

Petits dieux avec qui j'habite ,
 Compagnons de ma pauvreté ,
 Vous dont l'œil voit avec bonté
 Mon fauteuil , mes chenets d'ermite ,
 Mon lit couleur de carmélite
 Et mon armoire de noyer ,
 O mes pénates , mes dieux lares ,
 Chers protecteurs de mon foyer !
 Si mes mains , pour vous festoyer ,
 De gâteaux ne sont point avarés ;
 Si j'ai souvent versé pour vous
 Le vin , le miel , un lait si doux :
 Oh ! veillez bien sur notre porte ,
 Sur nos gonds et sur nos verrous ,
 Non point par la peur des filous ;
 Car que voulez-vous qu'on m'emporte !
 Je n'ai ni trésors ni bijoux ;
 Je peux voyager sans escorte.
 Mes vœux sont courts ; les voici tous :
 Qu'un peu d'aisance entre chez nous ;
 Que jamais la vertu n'en sorte.
 Mais n'en laissez point approcher
 Tout front qui devrait se cacher ,
 Ces échappés de l'indigence ,
 Que Plutus couvrit de ses dons ,
 Si surpris de leur opulence
 Si bas avec tant d'arrogance ,

Si petits dans leurs grands salons.
 Oh ! que j'honore en sa misère
 Cet aveugle errant sur la terre,
 Sous le fardeau des ans pressé,
 Jadis si grand par la victoire,
 Maintenant puni de sa gloire,
 Qu'un pauvre enfant déjà lassé,
 Quand le jour est presque effacé,
 Conduit pieds nus, pendant l'orage,
 Quêtant pour lui sur son passage,
 Dans son casque où sa faible main,
 Avec les grâces de son âge,
 De quoi ne pas mourir de faim.
 O mes doux pénates d'argile,
 Attirez-les sous mon asile !
 S'il est des cœurs faux, dangereux,
 Soyez de fer, d'acier pour eux.
 Mais qu'un sot vienne m'apparaître,
 Exaucez ma prière, ô dieux !
 Fermez vite et porte et fenêtre !
 Après m'avoir sauvé du traître,
 Defendez-moi de l'ennuyeux.

(Poésies diverses.)

DELILLE.

DELILLE (JACQUES) naquit à Aigue-Perse (Auvergne), le 22 juin 1738. Après avoir fait de brillantes études à Paris, il fut obligé d'accepter les modestes fonctions de maître élémentaire au collège de Bauvais, puis il passa en qualité de professeur d'humanités au collège d'Amiens. C'est dans cette ville qu'il commença la traduction des *Georgiques*. Nommé professeur à Paris au collège de la Marche, il y achève cet ouvrage, dont la publication fut une sorte d'événement littéraire. Voltaire, frappé d'étonnement et d'admiration, écrivit aussitôt à l'Académie pour l'engager à réunir ses suffrages sur un poète qui s'annonçait par un début si éclatant. *Les Jardins*, *l'Imagination*, *l'Homme des champs*, *les trois Règnes*, *la Pitié*, poèmes descriptifs dans lesquels Delille a déployé tout le luxe des formes et des images poétiques, ont été moins favorablement accueillis d'abord. En rendant pleine justice au talent du poète, en louant les beautés du détail, la critique a dû signaler des défauts graves qui tiennent au plan général et résultent de la manière de procéder de l'auteur, lequel subordonnait toujours l'ensemble aux détails, et s'occupait avec moins de soin de composer un tout harmonieux que d'inventer des épisodes qui lui fournissent l'occasion de déployer ses riches qualités poétiques. Les belles traductions du *Paradis perdu* de Milton, de *l'Essai sur l'homme* de Pope, et de *l'Eneïde* de Virgile, sont, avec *les Georgiques* et *l'Imagination*, les plus beaux titres de gloire de cet écrivain.

Delille, qui avait succédé à la Condamine comme membre de l'Académie française, mourut à Paris le 2 mai 1813.

Les catacombes de Rome.

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Eglise encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,

Triomphante , elle vint donner des lois au monde ,
 Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
 Jaloux de tout connaître , un jeune amant des arts ,
 L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture ,
 Brûlait de visiter cette demeure obscure ,
 De notre antique foi vénérable berceau.
 Un fil dans une main et de l'autre un flambeau ,
 Il entre ; il se confie à ces voûtes nombreuses
 Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
 Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté ,
 Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
 Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles ,
 Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
 Dans un coin écarté se présente un réduit ,
 Mystérieux asyle où l'espoir le conduit ,
 Il voit des vases saints et des urnes pieuses ;
 Des vierges , des martyrs, dépouilles précieuses.
 Il saisit ce trésor ; il veut poursuivre ; Hélas !
 Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
 Il cherche , mais en vain : il s'égare , il se trouble ,
 Il s'éloigne , il revient , et sa crainte redouble ;
 Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
 Enfin de route en route , et d'erreur en erreur ,
 Dans les enfoncements de cette obscure enceinte ,
 Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe ,
 D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
 Lequel choisir ? lequel doit le conduire au jour ?
 Il les consulte tous : il les prend , il les quitte ;
 L'effroi suspend ses pas , l'effroi les précipite ;
 Il appelle : l'écho redouble sa frayeur ;
 De sinistres pensées viennent glacer son cœur.
 L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
 Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
 Ce lieu d'effroi , ce lieu d'un silence éternel ,
 En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
 Et , pour comble d'effroi , dans cette nuit funeste ,
 Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
 Craignant que chaque pas , que chaque mouvement ,
 En agitant la flamme en use l'aliment ,
 Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
 Vaines précautions ! Tout soin est inutile ?
 L'heure approche , et déjà son cœur épouvanté
 Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.

Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit; toutefois d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir, par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :
De son bras défaillant enfin la torche tombe.
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux ;
Le Délire brûlant, le Désespoir affreux,
La Mort!..... non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire ;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La Faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ses pensers, s'arrête dans ses veines,
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines !
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus ;
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire !
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix !
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère, il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute..... Hélas ! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.

Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève ;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments,
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle,
Il y porte la main. O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu ;
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore ;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour.

Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
 A l'abri du danger, son âme encor tremblante
 Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
 A leur aspect lugubre, il épouvre en son cœur
 Un plaisir agité d'un reste de terreur;
 Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
 Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
 Dieux! quel ravissement quand il revoit les cieux
 Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux!
 Avec quel doux transport il promène sa vue
 Sur leur majestueuse et brillante étendue!
 La cité, le hameau, la verdure, le bois,
 Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
 Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
 Son cœur croit assister au premier jour du monde.

L'Imagination., ch. VI.

L'épizootie.

Timave, Noricie, ô lieux jadis si beaux,
 Empire des bergers, délices des troupeaux!
 C'est vous que j'en atteste : hélas! depuis vos pertes,
 Vous n'offrez plus au loin que des plaines désertes.
 Là, l'automne exhalant tous les feux de l'été,
 De l'air qu'on respirait souilla la pureté,
 Empoisonna les lacs, infecta les herbages,
 Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages.
 Mais quelle affreuse mort! d'abord des feux brûlants
 Couraient de veine en veine, et desséchaient leurs flancs.
 Tout-à-coup aux accès de cette fièvre ardente
 Se joignait le poison d'une liqueur mordante,
 Qui, dans leur sein livide épanchée à grands flots,
 Calcinait lentement et dévorait leurs os.
 Quelquefois aux autels la victime tremblante
 Des prêtres en tombant prévient la main trop lente,
 Ou, si d'un coup plus prompt le ministre l'atteint,
 D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint:
 On n'ose interroger ses fibres corrompues,
 Et les fêtes des Dieux restent interrompues.
 Tout meurt dans le bercail, dans les champs tout périt;

L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit ;
 La génisse languit dans un vert pâturage ;
 Le chien si caressant expire dans la rage ;
 Et d'une horrible toux les accès violents
 Etouffent l'animal qui s'engraisse de glands.

Le coursier , l'œil éteint et l'oreille baissée,
 Distille lentement une sueur glacée ,
 Languit , chancèle , tombe , et se débat en vain ;
 Sa peau rude se sèche , et résiste à la main ;
 Il néglige les eaux , renonce aux pâturages ,
 Et sent s'évanouir son superbe courage.

Tels sont de ses tourments les préludes affreux :
 Mais si le mal accroit ces accès douloureux ,
 Alors son œil s'enflamme , il gémit ; son haleine ,
 De ses flancs palpitants ne s'échappe qu'à peine ;
 Sa narine à longs flots vomit un sang grossier ,
 Et sa langue épaissie assiège son gosier.

Voyez-vous le taureau fumant sous l'aguillon ,
 D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon ?
 Il meurt : l'autre , affligé de la mort de son frère ,
 Regagne tristement l'étable solitaire :
 Son maître l'accompagne , accablé de regrets ,
 Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

Le doux tapis des prés , l'asile d'un bois sombre ,
 La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre ,
 Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés ,
 Et roule une eau d'argent sur des sables dorés ;
 Rien ne peut du troupeau ranimer la faiblesse ;
 Leurs flancs sont décharnés ; une morne tristesse
 De leurs stupides yeux éteint le mouvement ,
 Et leur front affaissé tombe languissamment.

Hélas ! que leur sert de sillonner nos plaines ,
 De nous donner leur lait , de nous céder leurs laines ?
 Pourtant nos mets flatteurs , nos perfides boissons ,
 N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :
 Leurs mets , c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure ;
 Leur boisson , l'eau d'un fleuve ou d'une source pure ;
 Sur un lit de gazon , ils trouvent le sommeil ,
 Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.

Le loup même oubliait ses ruses sanguinaires ;
 Le cerf parmi les chiens errait près des chaumières ;
 Le timide chevreuil ne songeait plus à fuir ,
 Et le daim si léger s'étonnait de languir.

La mer ne sauve pas ses monstres du ravage ;
 Leurs cadavres épars flottent sur le rivage.
 Les phoques, désertant ces gouffres infectés,
 Dans les fleuves surpris courent épouvantés ;
 Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles ;
 L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles :
 L'oiseau même est atteint, et des traits du trépas
 Le vol le plus léger ne le garantit pas.

Vainement les bergers changent de pâturage ;
 L'art vaincu cède au mal ou redouble sa rage.
 Thisiphone, sortant du gouffre des enfers,
 Epouvante la terre, empoisonne les airs,
 Et, sur les corps pressés d'une foule mourante,
 Lève de jour en jour sa tête dévorante.
 Des troupeaux expirants les lamentables voix
 Font gémir les coteaux, les rivages, les bois ;
 Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines ;
 Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines :
 En vain l'onde et le feu pénétraient leur toison,
 Rien n'en pouvait dompter l'invincible poison :
 Et malheur au mortel qui, bravant leurs souillures,
 Eût osé revêtir ces dépouilles impures !
 Soudain son corps, baigné par d'immondes humeurs,
 Se couvrait tout entier de brûlantes tumeurs,
 Son corps se desséchait, et ses chairs enflammées
 Par d'invisibles feux périssaient consumées.

Traduction des Géorgiques, ch. III.

Le bonheur des champs.

Ah, loin des fiers combats, loin d'un luxe imposteur,
 Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur :
 Fidèle à ses besoins, à ses travaux docile,
 La terre lui fournit un aliment facile.
 Sans doute il ne voit pas, au retour du soleil,
 De leur patron superbe adorant le réveil,
 Sous les lambris pompeux de ces toits magnifiques,
 Des flots d'adulateurs inonder ses portiques.
 Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
 De riches tapis d'or, des vases précieux ;

D'agréables poisons ne brûlent point ses veines ;
 Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines ;
 Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui :
 Mais que lui manque-t-il ? la nature est à lui.
 Des grottes , des étangs, une claire fontaine
 Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne ;
 Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts :
 Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
 C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse ;
 C'est là qu'on sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse :
 La Justice, fuyant nos coupables climats,
 Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.

O vous à qui j'offris mes premiers sacrifices,
 Muses, soyez toujours mes plus chères délices !
 Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
 Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours ;
 Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde ;
 Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde ;
 Comment de nos soleils l'inégale clarté
 S'abrège dans l'hiver, se prolonge en été ;
 Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
 Des sphères dans leurs cours entretient l'harmonie.
 Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
 Hé bien ! vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
 J'irai, je goûterai votre douceur secrète :
 Adieu, gloire ! projets ! O coteaux du Taygète,
 Par les vierges de Sparte en cadence foulés,
 Oh ! qui me portera dans vos bois reculés ?
 Où sont, ô Sperchius, tes fortunés rivages !
 Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages ;
 Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
 Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais ;
 Heureux le sage instruit des lois de la nature,
 Qui du vaste univers embrasse la structure ;
 Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
 Le sort inexorable et les fausses erreurs ;
 Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
 Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare !
 Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
 Et du Dieu des troupeaux, et des Nymphes des bois !
 La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadème,
 L'intérêt dont la voix fait taire le sang même,
 De l'Ister conjuré les bataillons épais,

Rome, les rois vaincus, ne troublent point sa paix;
 Auprès de ses égaux passant sa douce vie,
 Son cœur n'est attristé de pitié ni d'envie.
 Jamais aux tribunaux disputant de vains droits,
 La chicane pour lui ne fit mugir sa voix :
 Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître ;
 Et l'arbre qu'il planta chauffe et nourrit son maître.

D'autres, la rame en main, tourmenteront la mer,
 Ramperont dans les cours, aiguïseront le fer ;
 L'avide conquérant, la terreur des familles,
 Egorge les vieillards, les mères et les filles,
 Pour dormir sur la pourpre et pour boire dans l'or ;
 L'avare ensevelit et couve son trésor :
 L'orateur au barreau, le poète au théâtre,
 S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre ;
 Le frère égorge un frère, et va sous d'autres cieus
 Mourir loin des lieux chers qu'habitaient ses aïeux.

Le laboureur en paix coule des jours prospères ;
 Il cultive le champ que cultivaient ses pères :
 Ce champ nourrit l'état, ses enfants, ses troupeaux,
 Et ses bœufs, compagnons de ses heureux travaux.
 Ainsi que les saisons sa richesse varie :
 Ses agneaux, au printemps, peuplent sa bergerie ;
 L'été remplit sa grange, affaisse ses greniers ;
 L'automne d'un doux poids fait gémir ses paniers ;
 Et les derniers soleil, sur les côtes vineuses,
 Achèvent de murir les grappes paresseuses.

L'hiver vient, mais pour lui l'automne dure encor ;
 Les bois donnent leurs fruits, l'huile coule à flots d'or.
 Cependant ses enfants, ses premières richesses,
 A son cou suspendus, disputent ses caresses.
 Chez lui de la pudeur tout respecte les lois,
 Le lait de ses troupeaux écume entre ses doigts ;
 Et ses chevreaux, tout fiers de leur corne naissante,
 Se font en bondissant une guerre innocente.

Les fêtes, je le vois partager ses loisirs
 Entre un culte pieux et d'utiles plaisirs ;
 Il propose des prix à la force, à l'adresse :
 L'un déploie en luttant sa nerveuse souplesse ;
 L'autre frappe le but d'un trait victorieux,
 Et d'un cri triomphant fait retentir les cieus.

Ainsi les vieux Sabins vivaient dans l'innocence ;
 Ainsi des fiers Toscans s'agrandit la puissance ;

Ainsi Rome, aujourd'hui reine des nations,
 Seule en sa vaste enceinte a renfermé sept monts;
 Même avant Jupiter, avant que l'homme impie
 Du sang des animaux osât souiller sa vie,
 Ainsi vivait Saturne : alors d'affreux soldats
 Au bruit des fiers clairons ne s'entr'égorgeaient pas,
 Et le marteau pesant, sur l'enclume bruyante
 Ne forgeait point encor l'épée étincelante.

Traduction des Géorgiques, ch. II.

Le coin du feu.

Le foyer des plaisirs est la source féconde :
 Il fixe doucement notre humeur vagabonde,
 Au retour du printemps, de nos toits échappés,
 Nous portons en tous lieux nos esprits dissipés ;
 Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie ;
 Auprès de nos foyers, notre âme recueillie
 Goûte ce doux commerce à tous les cœurs si cher :
 Oui, l'instinct social est enfant de l'hiver.
 En cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre
 La vieillesse conteuse et l'enfance folâtre.
 Là courent à la ronde et le propos joyeux,
 Et la vieille romance, et les aimables jeux :
 Chacun vient retrouver ses vieilles connaissances.
 Là s'épanche le cœur : le plus pénible aveu,
 Long-temps captif ailleurs, s'échappe au coin du feu.

Comme aux jours fortunés des pénates antiques,
 Le foyer est le dieu des vertus domestiques.
 Là reviennent s'unir les parents, les maris,
 Qui vivaient séparés sous les mêmes lambris.
 Là vient se renouer la douce causerie ;
 Chacun, en la contant, recommence sa vie :
 L'un reedit ses combats, un autre son procès,
 Cet autre ses amours ; d'autres, plus indiscrets,
 Comme moi d'un ami tentant la patience,
 De leurs vers nouveau-nés lui font la confiance.
 Le foyer du talent est aussi le berceau :
 Là je vois s'essayer le crayon, le pinceau,
 Le luth harmonieux, l'industrielle aiguille.
 Tantôt c'est un roman qu'on écoute en famille.....

Vous dirai-je ces jeux dont les amusements
 De la jeunesse oisive occupent les moments,
 Abrégent la soirée et prolongent la veille?
 Mais la maternité, de l'œil et de l'oreille,
 Suit leurs joyeux ébats, tempère la gaîté,
 Et la sagesse impose à la témérité.
 Ici, sous des genoux qui se courbent en voûte,
 Une pantoufle agile, en déguisant sa route,
 Va, vient, et quelquefois, par son bruit agaçant,
 Sur le parquet battu se trahit en passant.
 Ailleurs, par deux rivaux la raquette empaumée,
 Attend, reçoit, renvoie une balle emplumée,
 Qui, toujours arrivant, et repartant toujours,
 Par le même chemin recommence son cours.
 Des tablettes ailleurs étalent à la vue
 Des beaux-esprits du temps l'innombrable cohue;
 Et des journaux malins font passer les auteurs
 Des braves du parterre au rire des lecteurs.

Enfin, au coin du feu, nos aimables convives
 Vont achever du soir les heures fugitives.
 Autour d'eux sont placés des damiers, des cornets;
 L'un se plaint d'un échec, et l'autre d'un sonnez.
 Tour-à-tour on querelle, on bénit la fortune:
 Enfin contre l'hiver tous font cause commune.

Suis-je seul, je me plais encore au coin du feu.
 De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu;
 J'agace mes tisons; mon adroit artifice
 Reconstruit de mon feu l'élégant édifice:
 J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
 Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
 Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles,
 Partent en pétillant des milliers d'étincelles;
 J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons.
 Que m'importent du nord les fougueux tourbillons?
 La neige, les frimas qu'un froid piquant resserre,
 En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre.
 Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
 D'écouter la tempête et d'insulter au vent!
 Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protège,
 De voir à gros flocons s'amonceler la neige!
 Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas:
 L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.
 Mon cœur devient-il triste et ma tête pesante?

Hé bien ! pour ranimer ma gaîté languissante,
 La fève de Moka, la feuille de Canton,
 Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.
 Dans l'airain échauffé déjà l'onde frissonne :
 Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne,
 Ou des grains du Levant je goûte le parfum.
 Point d'ennuyeux causeur, de témoin importun ;
 Lui seul, de ma maison exacte sentinelle,
 Mon chien, ami constant et compagnon fidèle,
 Prend à mes pieds sa part de la douce chaleur.
 Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur,
 Imagination ! de tes vagues chimères
 Fais passer devant moi les figures légères.
 A tes songes brillants que j'aime à me livrer !
 Dans ce brasier ardent qui va le dévorer,
 Par toi, ce chêne en feu nourrit ma rêverie ;
 Quelles mains l'ont planté ? quel sol fut sa patrie ?
 Sur les monts escarpés bravait-il l'aquilon ?
 Bordait-il le ruisseau ? paraît-il le vallon ?
 Peut-être il embellit la colline que j'aime,
 Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même.
 Tout-à-coup je l'anime ; à son front verdoyant
 Je rends de ses rameaux le panache ondoyant,
 Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillage,
 Et les tendres secrets que voila son ombrage.
 Tantôt environné d'auteurs que je chéris,
 Je prends, quitte et reprends mes livres favoris ;
 A leur feu tout-à-coup ma verve se rallume ;
 Soudain sur le papier je laisse errer ma plume,
 Et goûte, retiré dans mon heureux réduit,
 L'étude, le repos, le silence et la nuit.
 Tantôt prenant en main l'écran géographique,
 D'Amérique en Asie, et d'Europe en Afrique,
 Avec Cook et Forster, dans cet espace étroit,
 Je cours plus d'une mer, franchis plus d'un détroit,
 Chemine sur la terre, et navigue sur l'onde,
 Et fais, dans mon fauteuil, le voyage du monde.

Les Trois Règnes.

LA HARPE. (1)

Electre portant des libations et des offrandes au tombeau d'Agamemnon, et suivie d'un chœur de femmes esclaves, chargées aussi de vases et de présents.

Vous qu'en mon infortune il m'est permis de voir,
Esclaves qui m'aidez dans ce triste devoir,
Quels vœux puis-je former sur le tombeau d'un père?
En épanchant les eaux du vase funéraire,
Dirai-je : " Agamemnon, c'est ton épouse en pleurs
« Qui t'offre, par mes mains, les dons de ses douleurs;
« Aux mânes d'un époux, elle offre cet hommage ?"
Non, je ne l'ose pas : hélas ! et quel langage,
Quelle prière encore, et quel souhait pieux,
Convient à sa fille en ces funèbres lieux ?
Parlez : qu'en ce moment vos avis m'encouragent.
Ah ! sur les meurtriers dont les présents l'outragent,
Si ma voix, appelant sa vengeance et ses coups,
De ses mânes trahis attestait le courroux !
Si mon cœur en croyait ce transport qui l'anime !...
Enfin, puisque je viens pour expier un crime,
Doit-je jeter au loin ces vases odieux,
Et fuir avec horreur en détournant les yeux ?
J'implore vos conseils, je les suivrai sans peine,
Vous partagez ici mes malheurs et ma chaîne.
Ne craignez rien, songez que sous les lois du sort,
L'esclave et le tyran sont égaux dans la mort.
.....
.....
Eh bien donc, ô Mercure ! ô dieu des sombres bords !
Toi, dont le caducée est redouté des morts,
Va présenter mes vœux à ces dieux inflexibles
Dont mon père aujourd'hui subit les lois terribles,

(1) Voir, pour la notice, la partie en prose.

A la terre par qui tout naît et se détruit,
 Qui rappelle en son sein tout ce qu'elle a produit.
 O mon père ! reçois cette liqueur sacrée.
 Je t'appelle , ô grande ombre en mon cœur adorée !
 Jette un œil de pitié sur tes tristes enfants ;
 Fais que dans ton palais ils rentrent triomphants.
 Maintenant poursuivis , trahis par une mère ,
 Ils ne peuvent trouver d'asile sur la terre :
 On a souillé ton lit , et ton épouse , ô ciel !
 Y reçoit dans ses bras ton assassin cruel.
 Oreste est fugitif , et moi , je suis esclave ;
 Et ce lâche oppresseur , Egisthe , qui nous brave ,
 Qui s'assied sur ton trône et rit de nos soupirs ,
 Livrant aux voluptés ses coupables loisirs ,
 Riche de tes trésors , tranquille sur sa proie ,
 Dévore insolemment les dépouilles de Troie.

Mon père , entends ma voix : fais qu'Electre à jamais
 Eloigne de son cœur l'exemple des forfaits ,
 Des destins ennemis supporte les injures ,
 Et conserve des mains innocentes et pures.
 Tels sont mes vœux pour moi , pour ton malheureux fils ,
 Exauce d'autres vœux contre tes ennemis.
 Parais , élève-toi de ta tombe insultée ;
 Parais : qu'à ton aspect leur âme épouvantée
 Ressente cet effroi précurseur du trépas ;
 Lance sur eux ces traits que l'on n'évite pas ,
 Que prépare et conduit Némésis indignée.
 Viens , donne-leur la mort comme ils te l'ont donnée.
 Et vous , faites entendre autour de ce cercueil
 Les chants de la tristesse et les hymnes du deuil.

Traduit d'Æschyle. Les Coéphores , act. II , sc. I.

**Electre tenant dans ses mains l'urne
 qu'elle croit contenir les cendres
 d'Oreste.**

O monument sacré du plus cher des humains !
 Cher Oreste ! est-ce toi que je tiens dans mes mains ?
 O toi , dont mes secours ont protégé l'enfance !
 Toi , que j'avais sauvé dans une autre espérance ,

Est-ce ainsi que , pour moi de puis long-temps perdu ,
 Mon frère à mes regards devait être rendu ?
 Je devais donc de toi ne revoir que la cendre !
 Ah ! qu'il eût mieux valu , dans l'âge le plus tendre ,
 Périr avec ton père , hélas ! et du berceau
 Descendre à ses côtés dans le même tombeau !
 Et maintenant tu meurs , ô victime chérie !
 Sous un ciel étranger , et loin de ta patrie !
 Loin de ta sœur ! Et moi je n'ai pu sur ton corps
 Prodiguer les parfums , les ornements des morts !
 D'autres ont pris pour toi les soins que j'ai dû prendre ,
 D'autres sur ton bûcher ont recueilli ta cendre .
 Ces débris précieux , on les porte à ta sœur ,
 Dans une urne vulgaire enfermés sans honneur !
 O malheureuse Electre ! ô frivoles tendresses !
 Inutiles travaux , et trompeuses caresses !
 Soigner tes premiers ans fut mon plus doux plaisir ,
 Et de mes propres mains j'aimais à te nourrir .
 M'occupant de toi seul , j'ai rempli près d'un frère
 Le devoir de nourrice , et d'esclave et de mère .
 Où sont-ils ces beaux jours , ces jours si fortunés ?
 Ah ! la mort avec toi les a donc moissonnés !
 Oreste , tu n'es plus , et je n'ai plus de père !
 Me voilà seule au monde , et ma barbare mère
 Avec mes ennemis jouit de ma douleur !
 Vainement à mes maux tu promis un vengeur .
 Oreste a dans la tombe emporté mon attente .
 Et qu'est-il aujourd'hui ? rien qu'une ombre impuissante .
 Que suis-je , hélas ! moi-même , après t'avoir perdu ,
 Qu'une ombre , qu'un fantôme aux enfers attendu ?
 Mon frère , reçois moi dans cette urne funeste ,
 D'Electre auprès de toi reçois le triste reste .
 Les mêmes sentiments unissaient notre sort ;
 Soyons encor tous deux réunis dans la mort .
 La mort est secourable , et la tombe est tranquille :
 Ah ! contre le malheur il n'est point d'autre asile .

Traduit du même.

Ajax, avant de se précipiter sur son épée.

Oui, le glaive est toui prêt, il va finir ma vie;
 Enfoncé dans les flancs d'une terre ennemie,
 Placé dans les rochers où l'a fixé ma main,
 Il présente la pointe où s'appuiera mon sein.
 Ce don d'un ennemi que la Grèce déteste,
 Ce fer, présent d'Hector, qui dut m'être funeste,
 Aujourd'hui seul remède aux horreurs de mon sort,
 Rend un dernier service à qui cherche la mort.

O vous, ô Dieux puissants, exaucez ma prière!
 Je ne demande pas une faveur bien chère;
 Mais au moins, dans l'instant où je perdrai le jour,
 De Teucer en ces lieux, Dieux, hâtez le retour;
 Que Teucer me retrouve, et qu'il rende à la terre
 Le cadavre sanglant de son malheureux frère,
 De peur qu'un ennemi, prévenant ses secours,
 Ne m'abandonne en proie aux avides vautours.
 Que le fils de Maïa, qui sur les rives sombres
 Des pavots de son sceptre endort les tristes ombres,
 Dans le dernier sommeil suspendant mes ennuis,
 Y plonge mollement mes mânes assoupis.

Vous, filles de la nuit, Déeses implacables,
 Qui, la torche à la main, poursuivez les coupables,
 Ministres des enfers, dont le regard vengeur
 Observe incessamment le crime et le malheur;
 Je vous invoque ici, puissantes Euménides!
 Voyez ce que m'ont fait les injustes Atrides;
 Auteurs de tous mes maux, leur superbe mépris
 Insulte à mon trépas; payez-leur-en le prix:
 Qu'ainsi que par mes mains ma vie est terminée,
 La main de leurs parents tranche leur destinée;
 Que les Grecs soient punis, et leur camp ravagé;
 N'en épargnez aucun: tous ils m'ont outragé.

Soleil! arrête-toi dans ta course divine;
 Détourne tes chevaux aux murs de Salamine;
 Raconte à Télamon, chargé du poids des ans,
 Et les destins d'Ajax et ses derniers moments.
 Oh! combien ce récit va frapper sa vieillesse,
 Et qu'il va de ma mère affliger la tendresse!
 J'entends ses cris perçants, sa lamentable voix.....
 Je te parle, ô soleil! pour la dernière fois;

Pour la dernière fois mon œil voit la lumière.

O mort ! ô mort ! approche , et ferme ma paupière.

Approche : ton aspect ne peut m'épouvanter,

A jamais avec toi je m'en vais habiter.

O jour ! ô Salamine , ô terres paternelles !

Fleuves sacrés ! et vous , mes nourrices fidèles !

Noble peuple d'Athènes , à mon sang allié !

Troie , où pour mon malheur les Dieux m'ont envoyé !

Vous que ma voix appelle à cette dernière heure ,

Recevez mes adieux ; il est temps que je meure ,

Que je termine enfin ma plainte et mes revers :

Mon ombre désormais va gémir aux enfers.

Traduit du même. Mort d'Ajax.

LEONARD.

LÉONARD (NICOLAS GERMAIN) naquit à la Guadeloupe en 1744. Il s'essaya d'abord dans la poésie descriptive, mais il y renonça pour la poésie pastorale vers laquelle l'entraînaient son goût et la nature de son esprit. Théocrite, Anacréon, Tibulle, Catulle, Horace et Virgile, qu'il imita souvent avec bonheur, lui servirent constamment de modèles. Il mit en vers, comme Colardeau, sur lequel il l'emporta, le *Temple de Gnide* de Montesquieu. La gloire de Léonard n'est pas fondée sur cet ouvrage; elle repose tout entière sur ses idylles et son joli poème des *Saisons*.

Léonard mourut à Nantes, le 26 janvier 1793.

Le Bonheur.

Heureux qui, des mortels oubliant les chimères,

Possède une compagne, un livre, un ami sûr,

Et vit indépendant sous le toit de ses pères !

Pour lui le ciel se peint d'un éternel azur,

L'innocence embellit son front toujours paisible,

La vérité l'éclaire et descend dans son cœur ;

Et par un sentier peu pénible,

La nature qu'il suit le conduit au bonheur.

En vain près de sa solitude

La discorde en fureur fait retentir sa voix ;
 Livré dans le silence au charme de l'étude,
 Il voit avec douleur, mais sans inquiétude,
 Les états se heurter pour la cause des rois ;

Tandis que la veuve éplorée
 Aux pieds des tribunaux va porter ses clameurs,
 Dans les embrassements d'une épouse adorée
 De la volupté seule il sent couler les pleurs.
 Il laisse au loin mugir les orages du monde :
 Sur les bords d'une eau vive, à l'ombre des berceaux,
 Il dit, en bénissant sa retraite profonde,
 C'est dans l'obscurité qu'habite le repos.
 Le sage ainsi vieillit, à l'abri de l'envie,
 Sans regret du passé, sans soin du lendemain ;
 Et quand l'Être éternel le rappelle en son sein,
 Il s'endort doucement pour renaître à la vie.

(*Idylles.*)

Les Plaisirs du rivage.

Assis au rivage des mers,
 Quand je sens l'amoureux Zéphire
 Agiter doucement les airs,
 Et souffler sur l'humide empire,
 Je suis des yeux les voyageurs ;
 A leur destin je porte envie :
 Le souvenir de ma patrie
 S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame
 Qui frappe l'écume des flots ;
 J'entends retentir dans mon âme
 Le chant joyeux des matelots.
 Un secret désir me tourmente
 De m'arracher à ces beaux lieux ;
 Et d'aller sous de nouveaux cieux
 Porter ma fortune inconstante.

Mais quand le terrible aquilon
 Gronde sur l'onde bondissante ;
 Que dans le liquide sillon
 Roule la foudre étincelante,

Alors je reporte mes yeux
 Sur les forêts, sur le rivage,
 Sur les vallons délicieux
 Qui sont à l'abri de l'orage;
 Et je m'écrie: Heureux le sage
 Qui rêve au fond de ces berceaux,
 Et qui n'entend sous leur feuillage
 Que le murmure des ruisseaux!

(*Imitation de Moschus.*)

GILBERT.

GILBERT (NICOLAS-JOSEPH-LAURENT) naquit en 1751. Il s'essaya d'abord, mais sans succès, dans l'*Héroïde*, genre que Colardeau avait mis en faveur. Avidé de célébrité, il crut que les concours académiques offraient à son ambition la voie la plus sûre et la plus prompte, et il s'y engagea avec confiance, quoiqu'il eût pour concurrents des écrivains auxquels les prix semblaient être dévolus d'avance. Deux échecs le rebutèrent; et son âme déjà aigrie par le malheur médita une éclatante vengeance. Il s'arma du fouet de la satire, et dans deux ouvrages remarquables, le *Dix-huitième siècle* et *Mon apologie*, il flagella de son vers énergique tous les écrivains qui lui semblaient être injustement en possession de la renommée. Le succès de ces deux satires fut immense; mais elles excitèrent contre le poète des inimitiés violentes et des haines implacables. Fréron et Clément défendirent seuls Gilbert, auquel M. de Beaumont, archevêque de Paris, accorda une généreuse protection; mais les souffrances de toute espèce avaient épuisé les forces du malheureux poète, qui mourut à l'Hôtel-Dieu, dans un accès de fièvre cérébrale, le 12 novembre 1780, à l'âge de vingt-neuf ans.

Le Désespoir.

Le jour fuit, la nuit naît, prompte à s'évanouir;
 Tout passe, et ma douleur paraît seule éternelle.
 Je cours après des biens dont je ne puis jouir;
 Aux cris du malheureux la fortune est rebelle;
 Point d'espoir de repos... l'abaissement, la faim,
 Les pleurs, le désespoir, voilà mon apanage.

Mes talents, ma vertu, mes veilles, tout est vain ;
 Ma misère et mes maux croissent avec mon âge.
 Que devenir? que faire? O mort, à mon secours!
 Viens, finis mes tourments; et pourquoi vis-je encore?
 Pour souffrir, pour traîner d'insupportables jours?
 La mort aussi me fuit... vainement je l'implore...
 Dieu cruel, réponds-moi: quels sont donc tes desseins,
 En me chargeant ainsi du poids de l'infortune,
 Tandis qu'autour de moi je vois tous les humains
 M'étaler un bonheur dont l'aspect m'importune?
 Hélas! si tu ne veux qu'éprouver ma vertu,
 C'est trop la tourmenter; je la sens qui chancelle ;
 Le besoin la balance et va triompher d'elle.
 Arrête... malheureux! Que je suis combattu!
 Il est donc vrai que l'homme, en proie à la misère,
 Malgré lui vers le crime est souvent entraîné...

Malheur à ceux dont je suis né!

Père aveugle et barbare! impitoyable mère!
 Pauvres, vous fallait-il au jour mettre un enfant
 Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence?
 Encor si vous m'eussiez laissé votre ignorance,
 J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ...
 Mais vous avez nourri les feux de mon génie;
 Mais vous-mêmes, du sein d'une obscure patrie,
 Vous m'avez transporté dans un monde éclairé.
 Maintenant au tombeau vous dormez sans alarmes,
 Et moi, sur un grabat arrosé de mes larmes,
 Je veille, je languis par la faim dévoré (1)

(*Poésies diverses.*)

Derniers moments d'un jeune poète.

J'ai révélé mon cœur au dieu de l'innocence;
 Il a vu mes pleurs pénitents,
 Il guérit mes remords, il m'arme de constance:
 Les malheureux sont ses enfants.

(1) Nous citons ce fragment pour montrer dans quel profond désespoir Gilbert était tombé. Cet épouvantable anathème n'a pu lui échapper que dans un de ses accès de délire, aussi le poète nous semble-t-il plus à plaindre qu'à blâmer.

Mes ennemis riant ont dit dans leur colère :
 Qu'il meure , et sa gloire avec lui ;
 Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
 Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
 Tout trompe ta simplicité :
 Celui que tu nourris court vendre ton image ,
 Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir , Dieu vers qui te ramène
 Un vrai remords né des douleurs ;
 Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
 D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié , la justice
 De l'incorruptible avenir ;
 Eux même épureront , par leur long artifice
 Ton honneur qu'ils pensent ternir .

Soyez béni , mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
 L'innocence et son noble orgueil ;
 Vous qui , pour protéger le repos de ma cendre ,
 Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie , infortuné convive ,
 J'apparus un jour , et je meurs :
 Je meurs , et sur ma tombe , où lentement j'arreve ,
 Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut , champs que j'aimais , et vous , douce verdure ,
 Et vous , riant exil des bois !
 Ciel , pavillon de l'homme , admirable nature ,
 Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
 Tant d'amis sourds à mes adieux !
 Qu'ils meurent pleins de jours , que leur mort soit pleurée ,
 Qu'un ami leur ferme les yeux.

PARNY.

PARNY (ÉVARISTE DÉSIRE DESFORGES, chevalier de) naquit à l'Île-Bourbon, en 1753. Ce poète sut, à une époque où le mauvais goût dominait, rester constamment pur, élégant et naturel. Jamais dans ses vers la recherche et l'affectation n'altérèrent la naïveté ou la grâce du sentiment. Parny s'est placé presque au niveau des écrivains classiques du dix-septième siècle. Ses *poésies élégiaques* sont des chefs-d'œuvre de style, et ses petits poèmes des *Tableaux* et des *Fleurs* brillent particulièrement de ces couleurs douces et suaves dont il a embelli toutes ses compositions.

Parny mourut à Paris le 5 décembre 1814.

Le printemps et les fleurs.

Printemps chéri, doux matin de l'année,
Console-nous de l'ennui des hivers;
Reviens, enfin, et Flore emprisonnée
Va de nouveau s'élever dans les airs.
Qu'avec plaisir je compte tes richesses!
Que ta présence a de charmes pour moi!
Puissent mes vers, aimables comme toi,
En les chantant, te payer tes largesses!
Déjà Zéphyre annonce ton retour.
De ce retour modeste avant-courrière,
Sur le gazon la tendre primevère
S'ouvre et jaunit dès le premier beau jour.
A ses côtés la blanche paquerette
Fleurit sous l'herbe et craint de s'élever.
Vous vous cachez, timide violette,
Mais c'est en vain : le doigt sait vous trouver :
Il vous arrache à l'obscur retraite
Qui recélait vos appas inconnus :
Et destinée aux boudoirs de Cythère,
Vous renaissiez sur un trône de verre,
Ou vous mourez sur le sein de Vénus.

L'Inde autrefois nous donna l'anémone,
 De nos jardins ornement printanier.
 Que tous les ans, au retour de l'automne,
 Un sol nouveau remplace le premier,
 Et tous les ans la fleur reconnaissante
 Reparaitra plus belle et plus brillante.
 Elle naquit des larmes que jadis
 Sur un amant Vénus a répandues.
 Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues;
 Dans cette fleur je revois Adonis.
 Dans la jacinthe, un bel enfant respire;
 J'y reconnais le fils de Piérus.
 Il cherche encor les regards de Phébus;
 Il criant encor le souffle de Zéphyre.

Des feux du jour évitant la chaleur,
 Ici fleurit l'infortuné Narcisse;
 Il a toujours conservé la pâleur
 Que sur ses traits répandit la douleur.
 Il aime l'ombre, à ses ennuis propice;
 Mais il craint l'eau, qui causa son malheur.
 N'oublions pas la charmante cortule;
 Nommons aussi l'aimable renoncule,
 Et la tulipe, honneur de nos jardins.
 Si leurs parfums répondaient à leurs charmes,
 La rose alors prévoyant nos dédains,
 Pour son empire aurait quelques alarmes.

.....
 Voyez ici la jalouse Clytie,
 Durant la nuit se pencher tristement,
 Puis relever sa tête appesantie,
 Pour regarder son infidèle amant.
 Le lis, plus noble et plus brillant encore,
 Lève sans crainte un front majestueux,
 Paisible roi de l'empire de Flore,
 D'un autre empire il est l'emblème heureux.
 Mais quelques fleurs chérissent l'esclavage:
 L'humble genêt, le jasmin plus aimé,
 Le chèvre-feuille et le pois parfumé
 Cherchent toujours à couvrir un treillage.
 Le jonc pliant, sur ces appuis nouveaux,
 Doit enchaîner leurs flexibles rameaux:
 L'iris demande un abri solitaire;
 L'ombre entretient sa fraîcheur passagère.

Le tendre œillet est faible et délicat ;
 Veillez sur lui ; que sa fleur élargie
 Sur le carton soit en voûte arrondie ;
 Coupez les jets autour de lui pressés :
 N'en laissez qu'un , la tige en est plus belle ,
 Ces autres brins , dans la terre enfoncés ,
 Vous donneront une tige nouvelle ,
 Et quelque jour ces rejets naissants
 Remplaceront leurs pères vieillissants.
 Aimables fruits des larmes de l'Aurore ,
 De votre nom j'embellirais mes vers.
 Mais quels parfums s'exhalent dans les airs ?
 Disparaissez , les roses vont éclore.

FLORIAN.

FLORIAN (JEAN-PIERRE CLARIS DE) naquit, le 6 mars 1755, au château de Florian (Basses-Cévennes). Il puisa dans sa première éducation, à la quelle présida Gillette de Salgues, sa mère, Castellane d'origine, un goût très vif pour la littérature espagnole, et il sentit l'amour de la poésie s'éveiller en lui pendant le séjour qu'il fit à Ferney auprès de Voltaire. Le nom de *Florianet*, sous lequel le désignait l'auteur de la *Henriade*, peint assez bien l'esprit et le talent de Florian. Ses *Fables* sont aujourd'hui son véritable titre de gloire; ses ouvrages dramatiques, ses *Poèmes* et ses *Nouvelles* sont des compositions fades dont la lecture est peu attrayante; mais une douce philosophie, une piquante naïveté, une imagination gracieuse brille dans ses fables; et il s'est fait une réputation durable dans un genre où La Fontaine semblait avoir rendu le succès impossible.

Florian entra à l'Académie française en 1788, et mourut à Sceux en 1794.

Le Calife.

Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
 Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique
 Que ne le fut jamais celui de Salomon.
 Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique ;
 L'or, le jaspe, l'azur décoraient le parvis ;
 Dans les appartements embellis de sculpture
 Sous des lambris de cèdre on voyait réunis

Et les trésors du luxe et ceux de la nature ,
 Les fleurs , les diamants , les parfums , la verdure ,
 Les myrtes odorants , les chefs-d'œuvre de l'art ,
 Et les fontaines jaillissantes
 Roulant leurs ondes boudissantes
 A côté des lits de brocat.

Près de ce beau palais , juste devant l'entrée ,
 Une étroite chaumière , antique et délabrée ,
 D'un pauvre tisserand était l'humble réduit.

Là , content du petit produit
 D'un grand travail , sans dette et sans soucis pénibles ,
 Le bon vieillard , libre , oublié ,
 Coulait des jours doux et paisibles ,
 Point envieux , point envié.

J'ai déjà dit que sa retraite
 Masquait le devant du palais.

Le visir veut d'abord , sans forme de procès ,
 Qu'on abatte la maisonnette ;

Mais le calife veut que d'abord on l'achète.

Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier ,

On lui porte de l'or. « Non , gardez votre somme ,

Répond doucement le pauvre homme ;

Je n'ai besoin de rien avec mon atelier ;

Et quant à ma maison je ne puis m'en défaire ;

C'est là que je suis né , c'est là qu'est mort mon père ;

Je prétends y mourir aussi.

Le calife , s'il veut , peut me chasser d'ici ,

Il peut détruire ma chaumière ;

Mais , s'il le fait , il me verra

Venir chaque matin sur la dernière pierre ,

M'asseoir et pleurer ma misère.

Je connais Almamon , son cœur en gémit. »

Cet insolent discours excita la colère

Du visir , qui voulait punir ce téméraire ,

Et sur-le-champ raser sa chétive maison.

Mais le calife lui dit : « Non ,

J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée ;

Ma gloire tient à sa durée :

Je veux que nos neveux en la considérant

Y trouvent de mon règne un monument auguste ;

En voyant le palais ils diront : il fut grand ;

En voyant la chaumière ils diront : Il fut juste. »

L'aveugle et le paralytique.

Aidons-nous mutuellement,
 La charge des malheurs en sera plus légère;
 Le bien que l'on fait à son frère
 Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
 Confucius l'a dit; suivons tous sa doctrine.
 Pour la persuader aux peuples de la Chine,
 Il leur contait le trait suivant.
 Dans une ville de l'Asie
 Il existait deux malheureux,
 L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
 Ils demandaient au ciel de terminer leur vie;
 Mais leurs vœux étaient superflus:
 Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
 Couché sur un grabat dans la place publique,
 Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus.
 L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
 Était sans guide, sans soutien,
 Sans avoir même un pauvre chien
 Pour l'aimer et pour le conduire.
 Un certain jour il arriva
 Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
 Près du malade se trouva;
 Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
 Il n'est tels que les malheureux
 Pour se plaindre les uns les autres.
 « J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres;
 Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
 — Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
 Que je ne puis faire un seul pas;
 Vous-même vous n'y voyez pas:
 A quoi nous servirait d'unir notre misère?
 — A quoi? répond l'aveugle; écoutez: à nous deux
 Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
 J'ai des jambes et vous des yeux;
 Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide:
 Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
 Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
 Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
 Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
 Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

La mère, l'enfant et les sarigues.

Je veux peindre en mes vers des mères le modèle,
 La sarigue, animal peu connu parmi nous,
 Mais dont les soins touchants et doux,
 Dont la tendresse maternelle
 Seront de quelque prix pour vous.

Le fond du conte est véritable :

Buffon m'en est garant; qui pourrait en douter?
 D'ailleurs, tout dans ce genre a droit d'être croyable
 Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.

Maman, disait un jour à la plus tendre mère
 Un enfant péruvien sur ses genoux assis,
 Quel est cet animal qui dans cette bruyère
 Se promène avec ses petits?
 Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,
 Du sarigue c'est la femelle;
 Nulle mère pour ses enfants
 N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
 La nature a voulu seconder sa tendresse,
 Et lui fit près de l'estomac
 Une poche profonde, une espèce de sac,
 Où ses petits, quand un danger les presse,
 Vont mettre à couvert leur faiblesse,
 Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.
 L'enfant frappe des mains: la sarigue attentive
 Se dresse et d'une voix plaintive
 Jette un cri: les petits aussitôt d'accourir,
 Et de s'élaner vers le mère,
 En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
 La poche s'ouvre, les petits
 En un moment y sont blottis,
 Et disparaissent tous; la mère avec vitesse
 S'enfuit emportant sa richesse.
 La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris:
 Si jamais le sort t'est contraire,
 Souviens-toi du sarigue; imite-le, mon fils:
 L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

Les singes et le léopard.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude :

Certaine guenon mauricaude ,

Assise gravement, tenait sur ses genoux

La tête de celui qui, courbant son échine ,

Sur sa main recevait les coups.

On frappait fort, et puis devine.

Il ne devinait point : c'étaient alors des ris ,

Des sauts, des gambades, des cris.

Attiré par le bruit du fond de sa tanière,

Un jeune léopard, prince assez débonnaire,

Se présente au milieu de nos singes joyeux.

Tout tremble à son aspect. Continuez vos jeux ,

Leur dit le léopard, je n'en veux à personne :

Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne ;

Et je viens même ici, comme particulier ,

A vos plaisirs m'associer.

Jouons, je suis de la partie.

— Ah ! monseigneur, quelle bonté !

Quoi ! votre altesse veut, quittant sa dignité ,

Descendre jusqu'à nous ! — Oui ; c'est ma fantaisie :

Mon altesse eut toujours de la philosophie ,

Et sait que tous les animaux

Sont égaux.

Jouons donc, mes amis ; jouons, je vous en prie.

Les singes, enchantés, crurent à ce discours ,

Comme l'on y croira toujours.

Toute la troupe joviale

Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main ;

Le léopard frappe, et soudain

On voit couler du sang sous la griffe royale.

Le singe cette fois devina qui frappait ,

Mais il s'en alla sans le dire.

Ses compagnons faisaient semblant de rire ,

Et le léopard seul riait.

Bientôt chacun s'excuse, et s'échappe à la hâte ,

En se disant entre leurs dents :

Ne jouons point avec les grands :

Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

(Liv. 111, fab. 1.)

FONTANES.

FONTANES (Louis, marquis de) naquit à Niort (Deux-Sèvres) le 6 mars 1757. Il débuta dans la carrière littéraire par la traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope. Le style pur et brillant de cet ouvrage donna une opinion avantageuse du goût et du talent de l'auteur, que les petits poèmes du *Cloître des Chartreux* du *Verger* et de la *Forêt de Navarre* placèrent au rang des littérateurs les plus distingués de son temps. *Le Jour des morts dans une campagne*, poème imité de Gray, est celui des ouvrages de Fontanes qui lui fait le plus d'honneur, et sur lequel repose le plus solidement sa réputation littéraire.

La carrière politique dans laquelle Fontanes s'est engagé lui a fait non seulement abandonner les lettres, mais encore prendre en une sorte de dégoût la renommée qu'il s'y était acquise.

Fontanes, nommé membre de l'Institut à l'époque de son organisation, mourut à Paris le 17 mars 1820.

Le jour des Morts à la campagne

Malheur aux temps, aux nations profanes,
Chez qui, dans tous les cœurs, affaibli par degré,
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré!

Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous ces pierres sans art tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu, de lui-même ignoré.
Eh bien, si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,

Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux ?
De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si jaloux,
Combien auprès des morts j'oubliais les chimères !
Ils réveillaient en moi des pensers plus austères.

Quel spectacle ! d'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément :
Bientôt les veux, les cris, les sanglots retentissent ;
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent ;
Seulement j'aperçois une jeune beauté
Dont la douleur se tait, et veut fuir la clarté.
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle ,
Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle.
Hélas ! elle a perdu l'amant qu'elle adorait ,
Que son cœur pour époux se choisit en secret ;
Son cœur promet encor de n'être point parjure.

Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettait un époux, tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés ,
Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
Une mère au destin reprochait le trépas ,
Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.
Ici, des laboureurs, au front chargé de rides ,
Tremblants, agenouillés sur des feuilles arides ,
Venaient encor prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandait la voix de leurs aïeux.

Quelques vieillards surtout, d'une main languissante
Embrassaient tour à tour une tombe récente.
C'était celle d'Hombert, d'un mortel respecté ,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans ; il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile ,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits ,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.

Lorsqu'un hiver fameux désolait nos contrées ,
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil ,
Vaincu, pleurait trop tard les fautes de l'orgueil ,
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance ;
Déjà d'un premier fils bénissait la naissance.
Le rigoureux janvier, ramenant l'aquilon ,
Détruit tous les trésors qu'attendait le sillon.
Sur les champs dévastés la mort seule domine ;
Deux mois dans nos climats la hideuse famine

Courut seule et muette en dévorant toujours,
 Hombert désespéré, sa femme sans secours,
 Voyaient le monstre affreux menacer leur asile.
 Ils pleuraient sur leur fils : leur fils dormait tranquille.
 O courage ! ô vertu ! renfermant ses douleurs,
 Hombert, pour la sauver, fuit une épouse en pleurs :
 Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle ;
 Mais du milieu des champs sa tendresse fidèle
 A sa femme, à son fils, se hâta d'envoyer
 Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.
 On dit que de Villars il mérita l'estime,
 Et même, sous les yeux de ce chef magnanime,
 Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
 La paix revint alors, il revit son hameau,
 Et pour le soc paisible oublia son armure.

Son exemple, éclairant une aveugle culture,
 Apprit à féconder ces domaines ingrats ;
 Ce rempart tutélaire, élevé par son bras,
 Du fleuve débordé contient les eaux rebelles.
 Que de fois il calma les naissantes querelles !
 Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins,
 Et même il transplanta sur les mûriers voisins
 Ce ver laborieux qui déroule en silence
 Les fragiles réseaux filés pour l'opulence.
 Tu méritais sans doute, ô vieillard généreux,
 Les honneurs de ce jour, nos regards et nos vœux.

ANDRIEUX.

ANDRIEUX (FRANÇOIS-GUILLAUME-JEAN-STANISLAS) naquit à Strasbourg le 6 mai 1759. Il a donné au théâtre plusieurs comédies agréables: *Anaximandre*, *le Trésor*, *la Soirée d'Auteuil*, *le Manteau*, et *les Étourdis*, son chef-d'œuvre: il fit représenter à la fin de sa carrière une tragédie de *Junius Brutus*, qui n'eut pas de succès. On lui doit plusieurs contes qui brillent par le naturel, l'esprit et la grâce. Comme professeur de littérature, Andrieux se fit un nom qui restera éternellement cher à ses nombreux élèves. Nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française, il exerça ses fonctions avec autant de talent que de zèle jusqu'en 1833, époque à laquelle la mort l'enleva aux lettres.

Andrieux avait été l'ami de Collin d'Harleville, aux travaux et aux succès duquel il n'était pas resté étranger.

Le meunier Sans-Souci.

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir:
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal balancé sous le verre.
L'homme est bien variable; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore:
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.

Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,

Mais des faibles humains méditer les travers.

.....

Sur le riant coteau par le prince choisi,
 S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
 Le vendeur de farine avait pour habitude
 D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude ;
 Et de quelque côté que vint souffler le vent,
 Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
 Le moulin prit le nom de son propriétaire :
 Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
 Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci!..... ce doux nom d'un favorable augure
 Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure.
 Frédéric le trouva conforme à ses projets,
 Et du nom d'un moulin honora son palais.

Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
 Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre ;
 Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
 Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
 En cette occasion le roi fut le moins sage ;
 Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
 Où le chétif enclos se perdait tout entier.
 Il fallait sans cela, renoncer à la vue,
 Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.

Des bâtimens royaux l'ordinaire intendant
 Fit venir le meunier, et d'un ton important :
 "Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on t'en donne ?
 — Rien du tout ; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut, est fort bon..... mon moulin est à moi.....
 Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
 — Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y garde ;
 — Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde :
 Voilà mon dernier mot." Ce refus effronté
 Avec un grand scandale au prince est raconté.
 Il mande auprès de lui le meunier indocile ;
 Presse, flatte, promet, ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. "Entendez la raison,
 Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
 Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
 C'est mon Postdam à moi. Je suis tranchant peut-être ;

Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
 Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas,
 Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste."

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.

Frédéric, un moment par l'humeur emporté:

"Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté;

Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre:

Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?

Je suis le maître.—Vous!..... de prendre mon moulin!

Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin."

Le monarque à ce mot, revient de son caprice.

Charmé que sous son règne on crût à la justice,

Il rit, et se tournant vers quelques courtisans:

"Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.

Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique."

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?

Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier:

Ce même Frédéric, juste envers un meunier,

Se permit maintes fois telle autre fantaisie:

Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;

Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,

Épris du vain renom qui séduit les guerriers,

Il mit l'Europe en feu. Ce sont-là jeux de prince:

On respecte un moulin, on vole une province.

COLLIN D'HARLEVILLE.

COLLIN D'HARLEVILLE (JEAN-FRANÇOIS) naquit à Maintenon, le 30 mai 1755. *L'Inconstant*, sa première comédie, donnée en 1780, fut très froidement accueillie; le mécontentement qu'il en éprouva l'engagea à abandonner le théâtre pour le barreau; mais la reprise de cette pièce ayant été plus heureuse, Collin se remit à l'œuvre, et fit représenter *l'Optimiste*, que suivirent *les Châteaux en Espagne*, *le Vieux Célibataire*, *M. de Crac*, et plusieurs autres ouvrages moins importants, qui cependant portent le cachet du talent facile et aimable de leur auteur.

Collin entra à l'Institut en 1795, et mourut le 24 février 1806.

L'inconstant.

Inconstant, ho! voilà votre mot ordinaire!
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès:
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.

C'est que je fut trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connaître,
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé:
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurais pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état : j'y suis mal, et j'en sors;
Rien de plus naturel. Quoi! faudrait-il alors
Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude;
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder par indolence un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi quand on peut être mieux?

Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance;
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant,
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause:
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose;
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.

On veut fixer en vain cette mobilité :
 Vains efforts ! il échappe, il faut qu'il se promène :
 Ce défaut est celui de la nature humaine.
 La constance n'est point la vertu d'un mortel ;
 Et pour être constant, il faut être éternel.
 D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
 Qu'il fût seul immobile ; autour de lui tout change ;
 La terre se dépouille, et bientôt reverdit ;
 La lune tous les mois s'accroît et s'arrondit.....
 Que dis-je ? en moins d'un jour, tour-à-tour ou essuie
 Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
 Tout passe, tout finit, tout s'efface ; en un mot,
 Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot.
L'inconstant, act. II, sc. IX.

Les châteaux en Espagne,

. Chacun fait des châteaux en Espagne ;
 On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne ;
 On en fait en dormant, on en fait éveillé.
 Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
 Peut se croire un moment seigneur de son village.
 Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
 Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
 Et sourit..... Sont neveu sourit de son côté,
 En songeant qu'un matin du bon homme il hérite.
 Telle femme se croit sultane favorite ;
 Un commis est ministre ; un jeune abbé, prélat ;
 Le prélat..... Il n'est pas jusqu'au simple soldat
 Qui ne se soit un jour cru maréchal de France ;
 Et le pauvre lui-même est riche en espérance.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.
 Hé bien, chacun du moins fut heureux en rêvant !
 C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve ;
 A nos chagrins réels c'est une utile trêve :
 Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
 De maux dont à la fin nous serions surchargés,
 Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
 Flatteuse illusion ! doux oubli de nos peines !
 Oh ! qui pourrait compter les heureux que tu fais !
 L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
 Délicieuse erreur ! tu nous donnes d'avance

Le bonheur que promet seulement l'espérance ;
 Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
 Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
 Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes :
 Et dès que nous croyons être heureux , nous le sommes.
 Il est fou..... Là..... songer qu'on est roi ! seulement !

.....
 On peut bien quelquefois se flater dans la vie :
 J'ai, par exemple, hier mis à la loterie,
 Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
 Je conviens que cela n'est par certain : oh ! non ;
 Mais la chose est possible, et cela doit suffire,
 Puis, en me la donnant, on s'est mis à sourire,
 Et l'on m'a dit : "Prenez, car c'est là le meilleur."

Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur !
 J'achèterai d'abord une ample seigneurie.....
 Non, plutôt une bonne et grasse métairie ;
 Oh ! oui, dans ce caton ; j'aime ce pays-ci ;
 Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
 J'aurai donc à mon tour des gens à mon service.
 Dans le commandement je serai peu novice ;
 Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
 Et me rappellerai ce que j'étais hier,
 Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
 Moi ! gros fermier ! j'aurai ma basse-cour remplie
 De poules, de poussins que je verrai courir :
 De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
 C'est un coup d'œil charmant ! et puis cela rapporte.
 Quel plaisir quand, le soir, assis devant ma porte,
 J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
 Que je verrai de loin revenir à pas lents,
 Mes chevaux vigoureux, et mes belles génisses !
 Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
 Et mon petit Victor, sur son âne monté,
 Fermant la marche avec un air de dignité !
 Je serai plus heureux que Monsieur sur un trône.
 Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
 Tout bas, sur mon passage, on se dira : "Voilà
 Ce bon monsieur Victor." Cela me touchera.
 Je puis bien m'abuser : mais se n'est pas sans cause :
 Mon projet est au moins fondé sur quelque chose ;
 (Il cherche.)
 Sur un billet. Je veux revoir ce cher..... Et ! mais.....

Où donc est-il? tantôt encore je l'avais.
 Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
 Ah! l'aurais-je perdu? Serait-il bien possible?
 Mon malheur est certain: me voilà confondu, (*Il crie.*)
 Que vais-je devenir? Hélas! j'ai tout perdu.
Les châteaux en Espagne, act. III, sc. VII et VIII.

LE BAILLY.

LE BAILLY (ANTOINE-FRANÇOIS) naquit à Caen, le 4 avril 1758. Les opéras qu'il a donnés et les poésies qu'il a publiées n'ont laissé ni trace ni souvenir; mais son recueil de *Fables* renferme les apologues les plus ingénieux et les plus naïfs qu'on ait composés depuis La Fontaine. Le Bailly reproduit souvent avec bonheur la manière de cet illustre modèle, dont il est jusqu'à présent le plus habile imitateur. Son style n'a pas l'élégance de celui de Florian, mais il a plus de vérité, de franchise et d'abandon.

Le Tableau allégorique.

On l'a dit avant moi, j'ose m'en prévaloir:
 Oui, l'Apologue est un miroir;
 Mais, dans cette glace fidèle,
 C'est son voisin qu'on cherche, on ne veut pas s'y voir.
 Contons à ce propos une fable nouvelle;
 Chez un peuple étranger j'en ai pris le sujet:
 L'auteur fut habitant des bords de la Tamise.
 Or maintenant voici le fait,
 Que je vais narrer à ma guise.

Émule de Callot, un jeune peintre anglais
 S'exerçait au genre burlesque.

Il forme un jour, de cent bizarres traits,
 Un tableau tout ensemble et moral et grotesque:
 La Tamise circule au fond de ce tableau;
 Des ballots entassés encombrant ses rivages;
 Un ours, planté debout sur le pont d'un bateau,

Est le premier des personnages.

Son œil creux est caché sous un large chapeau;

Une hache, un damas, pendent à sa ceinture;

Et mon lourdaud, le nez en l'air,

Flairant quelque riche capture,

Semble attendre un bon vent pour se mettre à la mer.

Mais quelle est cette autre merveille

Qui fait tant ricaner un groupe de plaisants?

Pourquoi ces éclats si bruyants?

M'y voici: je découvre un petit bout d'oreille.

C'est maître Aliboron, en docteur transformé.

Son chef est affublé d'une perruque énorme;

On dirait, à le voir, de sa lancette armé,

Qu'il attend quelque ânon pour le tuer en forme.

Par un dernier coup de pinceau

Couronnons enfin le tableau.

Là paraît un hibou qui porte des lunettes;

Entouré de papiers, il rêve, il se nourrit

De la lecture des gazettes:

Jugez combien il a d'esprit!

Ce tableau, si ma muse a bien su le décrire,

Offrait ample matière à rire,

Aussi gens de tous les états

Accouraient pour le voir: et riaient aux éclats.

Chacun complimente l'artiste.

Il faut en excepter un seul des curieux:

C'est Patridge, le nouvelliste,

Qui se croit important, lorsqu'il n'est qu'ennuyeux.

«Ne devinez-vous pas, dit-il, troupe crédule,

Que ce peintre malin vous tourne en ridicule?

Par exemple, parlez, capitaine Stribord,

Vous, le plus dur de nos corsaires,

Qui maudissez les vents contraires,

N'êtes-vous pas cet ours arrêté dans le port?

— Goddam! je crois que tu me bernés

Lui répond le marin outré d'un tel discours;

Mais toi qui me prends pour cet ours,

Digne orateur de nos tavernes,

C'est toi seul que l'artiste a peint dans ce hibou.

— Oui, s'écrie une voix qui part on ne sait d'où,

C'est Patridge lui-même, — O comble d'insolence!

Réplique ce dernier. Ah! j'en donne ma foi:

Si la cour à l'instant ne répare l'offense,

Je ne me mêle plus des affaires du roi.»
 Chacun lui rit au nez; il écume de rage.
 Johnston, le médecin, ignorant personnage,
 L'aborde en plaisantant, veut lui tâter le pouls;
 Mais Patridge lui dit: « Observez bien cet âne;
 Votre confrère Gall, sans vous toucher le crâne,
 Avoûrait qu'on a peint le mignon d'après vous.»

A cette apostrophe sanglante,
 Johnston veut répliquer, mais il reste confus,
 Lorsqu'il entend cent voix s'écrier en chorus:
 « C'est le docteur Johnston que l'âne représente.»

Patridge alors reprend avec fureur:
 « Ecoutez, capitaine, et vous aussi docteur:
 Ce peintre nous a fait une injure commune,
 En nous désignant tous les trois.

Eh bien! messieurs, plus de rancune,
 Et contre l'insolent portons plainte à la fois.

La foule rit, le trio tonne;
 L'artiste cherche en vain à se justifier,
 Protestant qu'en particulier
 Il n'a voulu blesser personne.

On ne l'écoute pas. La cause fait du bruit;
 Elle est portée enfin au tribunal suprême,
 J'entends celui du public même:
 Par lui le procès est instruit.

Or les noms des plaignants que ce juge condamne
 Passent bientôt de la ville aux faubourgs:

Dans le corsaire on ne voit plus qu'un ours,
 Dans Patridge un hibou, dans le docteur un âne.

A quoi bon vous mettre en courroux,
 Si vous reconnaissez vos traits dans quelque fable?
 Il n'est, en pareil cas, qu'un parti raisonnable:
 Ne dites mot: corrigez-vous.

(Livre v, fable 15.)

L'Occasion manquée.

Maître Lambin dans son petit ménage
 Aurait pu vivre heureux; il avait deux bons bras,
 Le travail ne lui manquait pas:
 Mais monsieur n'aimait pas l'ouvrage.
 Il vivait donc très pauvre, en regardant souvent
 De quel côté soufflait le vent.

Lambin venait un jour d'achever un long somme,
 Lorsqu'une femme ailée apparraît à notre homme.
 C'est une déité dont le vol est si prompt
 Que sans cesse elle glisse, en sa course incertaine,
 Sur un rasoir tranchant où son pied touche à peine.
 Un toupet de cheveux, qui lui couvre le front,
 Dérobe sa figure entière,
 Et la déesse enfin est chauve par derrière.
 — Ça, dit-elle à Lambin, debout, vite, et suis-moi.
 — Debout! c'est bientôt dit, je veux savoir pourquoi.
 — Je viens te combler de largesses.
 — Est-il croyable? — Oui, l'or va pleuvoir chez toi:
 Honneurs, dignités, et richesses,
 Voilà ton lot. — O ciel!... et quand puis-je l'avoir?
 — A l'instant. Suis mes pas. — Mais où donc? — Tu vas voir.
 — Une minute au moins, pour passer ma mandille,
 Et je vous suis. — En achevant ces mots,
 Lambin fait mille tours; à son aise il s'habille;
 Il perd le temps en vains propos,
 Disant à sa moitié: — Vide-moi cette armoire;
 Pour mieux serrer mon or vide ce coffre aussi.
 Ce soir, la poule au pot: je prétends rire et boire.
 Me voilà riche; et nargue du souci!
 Lambin débite encor cent sottises pareilles,
 Ne rêvant que monts et merveilles,
 Et puis il part. Mais inutile le soin!
 Plus de déesse! il la cherche, il l'appelle.
 Hélas! elle est déjà bien loin:
 Vainement il court après elle.
 C'était l'Occasion: qui la laisse échap-
 per
 Ne saurait plus la rattraper.

(Liv. II, fab. 7.)

LEGOUVÉ.

LEGOUVÉ (GABRIEL-MARIE-JEAN-BAPTISTE) naquit à Paris le 23 juin 1764. Après quelques essais poétiques qui passèrent inaperçus, il donna au théâtre *la Mort d'Abel*, tragédie qui commença sa réputation; *Epicharis et Néron*, qu'il fit représenter ensuite, eut un succès éclatant; *Quintus Fabius*, *Étéocle et Polynice*, enfin *la Mort d'Henri IV*, furent favorablement accueillis aussi dans la nouveauté; mais aucun de ces ouvrages n'est resté au répertoire. Un petit poème écrit avec élégance et rempli de détails heureux, *le Mérite des femmes* a procuré à son nom une popularité qui jusqu'à ce moment lui est restée fidèle. On relit aussi avec plaisir *la Sépulture*, *la Mélancolie*, et *les Souvenirs*, compositions gracieuses, remarquables par la pureté et le charme du style. Legouvé, qui était entré à l'Institut en 1798, mourut à Paris le 30 août 1812.

La tendresse maternelle.

. Avec notre existence,
De la femme pour nous le dévouement commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux,
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et, sur un lit cruel long-temps évanouie,
Mourante le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins! dort-il? attentive elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace,
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même, d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille de l'ombre écoute le silence;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil long-temps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il? son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême?
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même,
Et se montre aux regards d'un époux éperdu,
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, ce trésor d'une mère,

Même à ses propres yeux est sa beauté première.

Voyez la jeune Isaure, éclatante d'attraits;
 Sur un enfant chéri, l'image de ses traits,
 Fond soudain ce fléau qui, prolongeant sa rage,
 Grave au front des humains un éternel outrage.
 D'un mal contagieux tout fuit épouvanté;
 Isaure sans effroi brave un air infecté,
 Près de ce fils chéri elle veille assidue.
 Mais le poison s'étend et menace sa vue:
 Il faut, pour écarter un péril trop certain,
 Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
 Une mère ose tout: Isaure est déjà prête:
 Ses charmes, son époux, ses jours, rien ne l'arrête;
 D'une lèvre obstinée elle presse ces yeux
 Que ferme un voile impur à la clarté des cieux;
 Et d'un fils, par degrés, dégageant la paupière,
 Une seconde fois lui donne la lumière.
 Un père a-t-il pour nous de si généreux soins?

Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins:
 L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie;
 Et, comme les aiglons, qui, cédant à l'envie
 De mesurer les cieux dans leur premier essor,
 Exercent près du nid leur aile faible encor,
 Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,
 Il commence l'essai de ses forces naissantes.
 Sa mère est près de lui: c'est elle dont le bras,
 Dans leur débile effort, aide ses premiers pas;
 Elle suit la lenteur de sa marche timide;
 Elle fut sa nourrice, elle devient son guide;
 Elle devient son maître au moment où sa voix
 Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois:
Ma mère est le premier qu'elle l'enseigne à dire,
 Elle est son maître encor dès qu'il s'essaie à lire;
 Elle épèle avec lui dans un court entretien,
 Et redevient enfant pour instruire le sien.
 D'autres guident bientôt sa faible intelligence;
 Leur dureté punit sa moindre négligence.
 Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourments?
 Quel appui cherche-t-il contre les châtimens?
 Sa mère! elle lui prête une sûre défense,
 Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance;
 Et, sensible à ses pleurs, prompt à les essuyer,
 Lui donne les hochets qui les font oublier.

Mérite des femmes.

M.-J. CHÉNIER.

CHÉNIER (MARIE-JOSEPH), né à Constantinople, le 28 août 1764, a débuté, à l'âge de vingt-deux ans, au théâtre par la tragédie de *Charles IX*, que suivirent *Henri VIII*, *la Mort de Calas*, *Caius Gracchus*, *Timoléon* et *Fénélon*. Tous ces ouvrages obtinrent de beaux et légitimes succès. Héritier d'une partie des talents de Voltaire au théâtre, Chénier se moutra dans la satire le rival de Boileau. Les *Discours sur la Satire* et *sur l'Intérêt personnel*, *l'Épître à Voltaire*, sont des compositions aussi remarquables par l'élevation des pensées, que par l'énergie et la netteté de l'expression. Peu d'écrivains ont fait servir plus heureusement que Chénier la poésie au triomphe du raisonnement. Quant à l'art de stigmatiser les travers et de faire justice du ridicule au moyen d'une mordante et spirituelle ironie, personne depuis Voltaire ne l'avait encore possédé à un aussi haut degré que lui.

Chénier mourut le 10 janvier 1811. M. de Chateaubriand lui a succédé à l'Académie française.

Règne de Tibère.

Quand sous le crime heureux tout languit abattu,
Malheur au citoyen coupable de vertu,
Et dont la gloire offense, à Rome ou dans l'armée,
Tibère impatient de toute renommée.
Les délateurs, vendant leurs voix et leurs écrits,
Viennent dans son palais marchander les proscrits;
Lui seul des tribunaux fait pencher la balance;
Le sénat le contemple, et décrète en silence;
Les regards sont muets, les lois n'osent parler;
Tibère à ses genoux voit l'univers trembler,
Et, subissant lui-même un tyrannique empire,
Éprouve, en l'ordonnant, la frayeur qu'il inspire.
En ses yeux qui toujours commandent les forfaits
Son ministre devine et prévient les arrêts;
Et le ciel à la fois fit naître en sa colère:
Tibère pour Séjan, et Séjan pour Tibère.
S'ils n'eussent divisé Germanicus et vous,
Peut-être un jour plus pur luirait encor sur nous.
Le peuple est fatigué du pouvoir despotique:
Naguère, il m'en souvient, le nom de république
A, jusque dans sa cour, effrayé l'oppresseur,
Quand des derniers Romains et la veuve et la sœur,

La nièce de Caton, cette illustre Junie,
 A leurs mânes sanglants fut enfin réunie.
 Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux :
 Entre tous les héros qui, présents à nos yeux,
 Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
 Brutus et Cassius brillaient par leur absence.
 Que dis-je? Le tyran ne peut dormir en paix :
 Quand la nuit sur nos murs étend son voile épais,
 Des regrets importuns fatiguent son oreille ;
 Des Romains opprimés la douleur le réveille ;
 Et leurs cris menaçants, par Tibère entendus,
 Vont lui porter ces mots : « Rends-nous Germanicus ! »
 (Tibère, act. I, sc. I.)

Mort d'Anne de Boulen.

Sire, chargé par vous d'un ordre de clémence,
 Je courais à la mort enlever l'innocence,
 Je vois de tous côtés vos sujets éperdus,
 Vos malheureux sujets à grands flots répandus
 Dans la place où leur reine, indignement traînée,
 Devait sur l'échafaud finir sa destinée.
 Ils venaient voir mourir ce qu'ils ont adoré.
 Je vole au-devant d'eux, et, d'espoir enivré,
 En mots entrecoupés, de loin, tout hors d'haleine,
 Je m'écrie : « Arrêtez ! sauvez, sauvez la reine ;
 Grâce, pardon : je viens, je parle au nom du roi. »
 Ils ne m'ont répondu que par un cri d'effroi.
 A ces clameurs succède un plus affreux silence ;
 J'interroge : on se tait. Je frémis, je m'avance ;
 Je lis dans tous les yeux : je ne vois que des pleurs :
 Un deuil universel remplissait tous les cœurs.
 J'étais glacé de criante ; et cependant la foule
 S'entr'ouvre, me fait place, et lentement s'écoule :
 J'arrive au lieu fatal, j'appelle..... Il n'est plus temps,
 O reine, j'aperçois vos restes palpitants !
 J'ai vu son sang, j'ai vu cette tête sacrée
 D'un corps inanimé maintenant séparée.
 Ses yeux, environnés des ombres de la mort,
 Semblaient vers ce séjour se tourner sans effort ;
 Ses yeux où la vertu répandait tous ses charmes,
 Ses yeux encor mouillés de leurs dernières larmes.
 Femmes, enfants, vieillards, regardaient en tremblant

Ces augustes débris, ce front pâle et sanglant.
 Des vengeances des lois l'exécuteur farouche,
 Lui-même consterné, les sanglots à la bouche,
 Détournait ses regards d'un spectacle odieux,
 Et s'étonnait des pleurs qui tombaient de ses yeux.
 Mille voix condamnaient des juges homicides.
 J'ai vu des citoyens baisant ces mains livides,
 Raconter ses bienfaits, et, les bras étendus,
 L'envoquer dans le ciel, asile des vertus.
 Au milieu de l'opprobre on lui rendait hommage.
 Chacun tenait sur elle un différent langage,
 Mais tous la bénissaient; tous, avec des sanglots,
 De ses derniers discours répétaient quelques mots.
 Elle a parlé d'un frère, honneur de sa famille,
 Du roi, de vous, madame, et surtout de sa fille.
 A ses tristes sujets elle a fait ses adieux,
 Et son âme innocente a monté vers les cieux.

(*Henri VIII*, act. V, sc. 5.)

BÉRANGER.

BÉRANGER (PIERRE-JEAN) naquit à Paris en 1780. Ce fut dans une imprimerie qu'il passa ses premières années, et qu'il fit sa première éducation. Entraîné vers la poésie par un penchant irrésistible, il en étudia seul les règles, ou plutôt il les devina. Il composa d'abord des idylles dont la censure impériale arrêta la publication. Ce fut en 1820 que parurent ses premières *Chansons*: des milliers de copies qui en avaient été faites les avaient popularisées en Europe long-temps avant que l'auteur les livrât à l'impression. Béranger, comme l'a dit Benjamin-Constant, *a fait des odes sublimes en ne croyant faire que des chansons*. Dans des poèmes lyriques de fort peu d'étendue, ce poète a toujours su allier avec bonheur le sentiment à la gaieté, la raison sévère et élevée à la satire vive et mordante, la grâce enfin la plus exquise à l'esprit le plus délicat et le plus fin.

Béranger est le créateur de la chanson nationale; et comme il fut sans modèles, il restera sans rivaux.

Le Retour dans la patrie.

Qu'il va lentement le navire
 A qui j'ai confié mon sort!
 Au rivage où mon cœur aspire,
 Qu'il est lent à trouver un port!

France adorée!
 Douce contrée!
 Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
 Qu'un vent rapide
 Soudain nous guide
 Aux bords sacrés où je reviens mourir.
 Mais enfin le matelot crie:
 Terre, terre, là-bas, voyez!
 Ah! tous mes maux sont oubliés.
 Salut à ma patrie!!

Oui, voilà les rives de France;
 Oui, voilà le port vaste et sûr,
 Voisin des champs où mon enfance
 S'écoula sous un chaume obscur!
 France adorée!
 Douce contrée!
 Après vingt ans enfin je te revois;
 De mon village
 Je vois la plage,
 Je vois fumer la cime de mes toits,
 Combien mon âme est attendrie!
 Là furent mes premiers amours;
 Là ma mère m'attend toujours.
 Salut à ma patrie!!

Loin de mon berceau, jeune encore,
 L'inconstance emporta mes pas,
 Jusqu'au sein des mers où l'aurore
 Sourit aux plus riches climats.
 France adorée!
 Douce contrée!
 Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
 Toute l'année
 Là brille ornée
 De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
 Mais là, ma jeunesse flétrie
 Rêvait à des climats plus chers;
 Là, je regrettais nos hivers.
 Salut à ma patrie!!...

Poussé chez des peuples sauvages
 Qui m'offraient de régner sur eux,

J'ai su défendre leurs rivages
 Contre des ennemis nombreux:
 France adorée!
 Douce contrée!
 Tes champs alors gémissaient envahis:
 Puissance et gloire,
 Cris de victoire,
 Rien n'étouffa la voix de mon pays.
 De tout quitter mon cœur me prie:
 Je reviens pauvre, mais constant.
 Une bêche est là qui m'attend.
 Salut à ma patrie!!

Au bruit des transports d'allégresse,
 Enfin le navire entre au port.
 Dans cette barque où l'on se presse
 Hâtons-nous d'atteindre le bord.
 France adorée!
 Douce contrée!
 Puissent tes fils te revoir ainsi tous!
 Enfin j'arrive,
 Et sur la rive
 Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
 Je t'embrasse, ô terre chérie!
 Dieu! qu'un exilé doit souffrir!
 Moi, désormais je puis mourir.
 Salut à ma patrie!!

Louis XI.

Heureux villageois, dansons!
 Sautez, fillettes
 Et garçons!
 Unissez vos joyeux sons,
 Musettes
 Et chansons!

Notre vieux roi, caché dans ses tourelles,
 Louis dont nous parlons tout bas,
 Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
 S'il peut sourire à nos ébats.
 Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
 Louis se retient prisonnier:

Il criant les grands, et le peuple, et Dieu même ;
Surtout il criant son héritier.

Voyez d'ici briller cent hallebardes
Aux feux d'un soleil pur et doux.
N'entend-on pas le *qui vive* des gardes,
Qui se mêle au bruit des verrous ?

Il vient ! il vient ! Ah ! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix.
Le voyez-vous comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais ?

Dans nos hameaux quelle image brillante
Nous nous faisons d'un souverain !
Quoi ! pour le sceptre un main défaillante !
Pour la couronne un front chagrin !
Malgré nos chants il se trouble et frissonne :
L'horloge a causé son effroi.
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son beffroi.

Mais notre joie, hélas ! le désespère,
Il fuit avec son favori.
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
A ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons !
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

LAMARTINE.

LAMARTINE (ALPHONSE de) naquit à Mâcon en 1792. Il s'est placé par ses *Méditations poétiques*, qui parurent en 1820, au premier rang des poètes lyriques; les *Nouvelles Méditations poétiques*, quoique étincelantes de beautés, eurent moins de succès que les premières. Après *la Mort de Socrate*, *le Pèlerinage de Childe Harold*, et *le Chant du sacre*, productions faibles, parurent les *Harmonies poétiques*, œuvre digne de figurer à côté des premières *Méditations*. M. de Lamartine a publié sous le titre de *Jocelyn* et sous celui de *la Chute d'un ange* deux épisodes d'un poème conçu dans de vastes proportions. Ces ouvrages, où l'on retrouve une partie du talent et de l'imagination brillante de l'auteur, sont, comme forme, une tentative nouvelle, un essai auquel, nous l'espérons, le poète soigneux de sa gloire ne donnera pas de suite. Entre les *Premières Méditations* et *la Chute d'un ange* il y a tout un abîme. On doit encore à M. de Lamartine un ouvrage en prose intitulé *Voyage en Orient*: c'est un livre plein de charme et d'intérêt.

M. de Lamartine, membre de l'Académie française, a été nommé député après 1830. le temps qu'il consacre à la Chambre n'est heureusement perdu ni pour les lettres, ni pour sa gloire.

La Prière.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se délie:
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.
Voilà le sacrifice immense, universel!
L'univers est le temple, et la terre est l'autel;
Les cieux en sont le dôme; et ces astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,

Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
 Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
 Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
 Dans les plaines de l'air repliant mollement,
 Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
 Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
 Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.
 Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
 D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
 Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
 La voix de l'univers, c'est mon intelligence;
 Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
 Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant;
 Et, donnant un langage à toute créature,
 Prête pour l'adorer mon âme à la nature.
 Seul, invoquant ici son regard paternel,
 Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
 Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
 Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
 Écoute aussi la voix de mon humble raison,
 Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

(*Méditations poétiques.*)

Bonaparte.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
 Le nautonier de loin voit blanchir sur la rive
 Un tombeau près du bord, par les flots déposé;
 Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
 Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
 On distingue... un sceptre brisé!

Ici gît... point de nom !... demandez à la terre!
 Ce nom ? il est inscrit en sanglant caractère,
 Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
 Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
 Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
 Qu'il foulait tremblants sous son char.

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage,
 Mais pareil à l'éclair tu sortis d'un orage,
 Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom!
 Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fécondes,

Avant d'être nommé, fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides;
La victoire te prit sur ses ailes rapides.
D'un peuple de Brutus, la gloire te fit roi.
Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source
Recula d'un pas devant toi.

Gloire! honneur! liberté! ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son!
De cette langue, en vain ton oreille frappée,
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée
Et le mâle accord du clairon!

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire!
Tu marchais!... Tout obstacle était ton ennemi!
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclairer ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout, qui veille sous les armes,
Tu vis de la beauté, le sourire ou les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure,
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure.
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régna dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre
Et des serres pour l'embrasser.

Tu tombas cependant de ce sublime faite!
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau!
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

(*Méditations poétiques.*)

Le Chrétien mourant.

Qu'entends-je? autour de moi l'airian sacré résonne!
 Quelle foule pieuse en pleurant m'environne?
 Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
 O mort! c'est donc ta voix qui frappe mon oreille
 Pour la dernière fois? Et quoi! je me réveille
 Sur le bord du tombeau!

O toi, du feu divin précieuse étincelle!
 De ce corps périssable habitante immortelle,
 Dissipe ces terreurs; la mort vient t'affranchir,
 Prends ton vol, ô mon âme! et dépouille tes chaînes.
 Déposer le fardeau des misères humaines,
 Est-ce donc là mourir?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
 Messagers rayonnants des célestes demeures,
 Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir?
 Déjà, déjà je nage en des flots de lumière,
 L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
 Sous mes pieds semble fuir!

Mais qu'entends-je? Au moment où mon âme s'éveille,
 Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille!
 Compagnons de l'exil, quoi! vous pleurez ma mort!
 Vous pleurez! et déjà dans la coupe sacrée
 J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
 Entre au céleste port!

(Méditations poétiques.)

La Mort.

Je te salue, ô Mort, libérateur céleste!
 Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
 Que t'a prêté long-temps l'épouvante ou l'erreur;
 Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur;
 Ton front n'est point cruel; ton œil n'est point perfide;
 Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
 Tu n'anéantis pas; tu délivres! Ta main,
 Céleste messager, porte un flambeau divin:
 Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,

Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
 Et l'espoir près de toi rêvant sur un tombeau,
 Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau !
 Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles.
 Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes ;
 Que tardes-tu ? parais ; que je m'élançe enfin
 Vers cet astre inconnu, mon principe et ma fin.

Qui m'en a détaché ? qui suis-je, et que dois-je être ?
 Je meurs ! et ne sais pas ce que c'est que de naître,
 Toi, qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
 Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu ?
 Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?
 Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile ?
 Par quels nœuds entonnants, par quels secrets rapports
 Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps ?
 Quel jour séparera l'âme de la matière ?
 Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?
 As-tu tout oublié ? Par-delà le tombeau
 Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ?
 Vas-tu recommencer une semblable vie ?
 Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
 Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
 Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels ?
 Vain espoir ! s'écrira le troupeau d'Epicure,
 Et celui dont la main disséquant la nature,
 Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
 Voit penser la matière et végéter l'esprit ;
 Insensé ! diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
 Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,
 Tout marche vers un terme, et tout naît pour mourir :
 Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir ;
 Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe,
 Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
 Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
 Les cieus mêmes, les cieus commencent à pâlir :
 Cet astre dont le temps a caché la naissance,
 Le soleil, comme nous, marche à sa décadence ;
 Et dans les cieus déserts les mortels éperdus
 Le chercheront un jour, et ne le verront plus !
 Tu vois autour de toi dans la nature entière
 Les siècles entasser poussière sur poussière,
 Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,

De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie!
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité!
Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre!
Laissez-moi mon erreur: j'aime, il faut que j'espère;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais, dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieus épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul, je serais debout; seul, malgré mon effroi,
Être infailible et bon, j'espérerais en toi,
Et certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!

(*Méditations poétiques*).

C. DELAVIGNE.

DELAVIGNE (JEAN FRANÇOIS-CASIMIR) naquit au Havre au mois d'avril 1793. Un fort beau dithyrambe commença, dès le collège, la réputation de celui qui devait rendre au théâtre la langue énergique de Corneille et les mélodieux accents de Racine. Les *Messéniennes*, dont les trois premières parurent en 1815, eurent un succès qu'aucune œuvre lyrique n'avait obtenu auparavant. La France tout entière applaudit avec enthousiasme au jeune poète qui s'était fait le noble interprète de ses douleurs et de ses espérances. Les *Vêpres siciliennes*, représentées en 1821, furent, pour M. C. Delavigne, l'occasion d'un nouveau triomphe. Aucune pièce, à l'exception du *Cid*, n'avait été accueillie avec une faveur aussi éclatante. Depuis cette époque, chaque œuvre du poète a ajouté à sa réputation. *Le Paria*, *Marino*, *Louis XI*, *les Enfants d'Edouard*, *la Fille du Cid*, *les Comédiens*, *l'Ecole des vieillards*, *la Popularité*, etc., sont des ouvrages qui restent dans toutes les mémoires, et dont la place est déjà marquée parmi les chefs-d'œuvre du théâtre français. Le critique se montre aujourd'hui hostile à M. C. Delavigne, mais le poète dédaigne ses attaques, poursuit sa carrière et se venge en lui faisant subir chaque année un nouveau succès.

M. C. Delavigne a été élu à l'unanimité par l'Académie française en 1825.

Les Vêpres siciliennes.

Du lieu saint, à pas lents, je montais les degrés,
Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés.
Le peuple, prosterné sous ces voûtes antiques,
Avait du Roi-Prophète entonné les cantiques;
D'un formidable bruit le temple est ébranlé.
Tout-à-coup sur l'airain ses portes ont roulé.
Il s'ouvre; des vieillards, des femmes éperdues,
Des prêtres, des soldats, assiégeant les issues,
Poursuivis, menaçants, l'un par l'autre heurtés,
S'élancent loin du seuil à flots précipités.
Ces mots: Guerre aux tyrans! volent de bouche en bouche;
Le prêtre les répète avec un œil farouche;
L'enfant même y répond. Je veux fuir, et soudain
Ce torrent qui grossit me ferme le chemin.
Nos vainqueurs, qu'un amour profane et téméraire
Rassemblait pour leur perte au pied du sanctuaire,

Calmes, quoique surpris, entendent sans terreur
 Les cris tumultueux d'une foule en fureur.
 Le fer brille, le nombre accablait leur courage...
 Un chevalier s'élançe, il se fraie un passage;
 Il marche, il court: tout cède à l'effort de son bras,
 Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.
 Il affrontait leurs coups sans casque, sans armure...
 C'est Montfors! A ce cri succède un long murmure.
 « Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous!
 » Fuyez! » dit-il, superbe, et pâle de courroux;
 Il balance dans l'air sa redoutable épée,
 Fumante encor du sang dont il l'avait trempée.
 Il frappe... Un envoyé de la Divinité
 Eût semblé moins terrible au peuple épouvanté.
 Mais Procida paraît, et la foule interdite
 Se rassure à sa voix, roule et se précipite;
 Elle entoure Montfort, par son père entraîné,
 Lorédan le suivait; muet et consterné.....
 Du vainqueur, du vaincu les clameurs se confondent;
 Des tombeaux souterrains les échos leur répondent.
 Le destin des combats flottait encor douteux;
 La nuit répand sur nous ses voiles ténébreux.
 Parmi les assassins je m'é gare; incertaine,
 Je cherche le palais, je marche, je me traîne.
 Que de morts, de mourants! Faut-il qu'un jour nouveau
 Éclaire de ses feux cet horrible tableau?
 Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
 Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante!

(*Les Vêpres siciliennes*, act. V, sc. III.)

Les Journalistes.

Moi, j'irais caresser jusqu'en son tribunal
 Quelque arbitre du goût dont la feuille éphémère
 Distille les poisons d'une censure amère;
 Au bon sens, au bon droit donne un plat démenti,
 Pour juger un auteur consulte son parti;
 Aigrit nos passions et dénonce à la France
 L'écrit qu'il n'a pas lu, mais qu'il flétrit d'avance!
 Voilà donc les faux dieux que je dois encenser!
 Ah! croyez-moi, leurs traits ne peuvent m'offenser,
 Qu'ils soient mes ennemis, que leur courroux m'accable,
 Qu'ils me déchirent, soit: leur haine est honorable.

Il est, n'en doutez pas, il est d'autres censeurs,
Du talent méconnu courageux défenseurs,
Qui lui prêtent leur voix avant qu'il la réclame,
Qui ne trafiquent point de l'éloge ou du blâme,
Et gardant pour le vice une juste fureur,
Des travers de l'esprit se moquent sans aigreur.
Je rends trop de justice à ces rares mérites
Pour les importuner de mes lâches visites.
Si je cueille un laurier par la gloire avoué,
Je ne connaîtrai point celui qui m'a loué.
Au moins je pourrai dire : Il écrit ce qu'il pense.
Est-il quelques chagrins que ce mot ne compense,
Qu'il ne fasse oublier, qu'il ne change en plaisirs ?
Tel est le but constant qu'embrassent mes désirs :
Inestimable bien, honneur digne d'envie,
Que je païrai trop peu du repos de ma vie.

(*Les comédiens*, act II, sc. 1.)

V. HUGO.

HUGO (VICTOR) naquit à Besançon en 1802. Le premier recueil qu'il a publié sous le titre d'*Odes et Ballades* est celui dans lequel le goût trouve le moins à reprendre ; la plupart des pièces qu'il renferme décèlent une inspiration énergique et puissante. La forme correcte, pure, et toute classique que M. Hugo avait d'abord adoptée s'est modifiée par degrés dans *les Orientales*, *les Feuilles d'Automne*, *les Chants du Crépuscule*, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les Ombres*, et est arrivée aujourd'hui à une complète transformation. La faveur avec laquelle la presse a accueilli et encouragé les essais de réforme littéraire que le poète a tentés, l'a engagé à persévérer dans la voie où il est entré, et d'où l'intérêt mieux entendu de sa gloire le fera, nous l'espérons, sortir tôt ou tard. M. Hugo ne peut être regardé comme un chef d'école, car il n'a fait réellement que poursuivre l'œuvre commencée par N. Lemercier ; et l'Académie, en le choisissant pour remplacer l'auteur de *Richelieu*, a légué à M. Hugo la succession qu'il pouvait revendiquer à plus juste titre. Un des plus beaux titres de gloire de M. Hugo est son roman de *Notre-Dame de Paris*, magnifique tableau des mœurs de Paris au moyen-âge. Ses drames en vers et en prose qui ont eu un moment de vogue à cause de leur étrangeté, prouvent jusqu'à l'évidence, quoiqu'on y trouve un grand nombre de belles scènes, que le poète manque des principales qualités dramatiques.

Moïse sauvé des eaux.

- « Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour !
» Venez : le moissonneur repose en son séjour,
 « La rive est solitaire encore ;
» Memphis élève à peine un murmure confus ;
» Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
 » N'ont d'autres témoins que l'aurore.
- » Au palais de mon père on voit briller les arts ;
» Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
 » Qu'un bassin d'or ou de porphyre ;
» Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;
» Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris,
 » Le souffle embaumé du zéphire !
- » Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !
» Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur

» De vos ceintures transparentes ;
 » Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;
 » Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous ,
 » Au sein des vagues murmurantes.

» Hâtons-nous.... Mais , parmi les brouillards du matin ,
 » Que vois-je ? — Regardez à l'horizon lointain...
 » Ne craignez rien , filles timides !
 » C'est sans doute , par l'onde entraîné vers les mers ,
 » Le tronc d'un vieux palmier qui , du fond des déserts ,
 » Vient visiter les Pyramides.

» Que dis-je ? si j'en crois mes regards indécis ,
 » C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis
 » Que pousse une brise légère.
 » Mais non : c'est un esquif où , dans un doux repos ,
 » J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots ,
 » Comme on dort au sein de sa mère !

» Il sommeille ; et , de loin , à voir son lit flottant ,
 » On croirait voir voguer , sur le fleuve inconstant ,
 » Le nid d'une blanche colombe.
 » Dans sa couche infantine il erre au gré du vent ;
 » L'eau le balance , il dort , et le gouffre mouvant
 » Semble le bercer dans sa tombe !

» Il s'éveille : accourez , ô vierges de Memphis !
 » Il crie... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
 » Au caprice des flots mobiles ?
 » Il tend les bras : les eaux grondent de toute part.
 » Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
 » Qu'un berceau de roseaux fragiles.

» Sauvons-le... — C'est peut-être un enfant d'Israël.
 » Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
 » De proscrire ainsi l'innocence !
 » Faible enfant ! ses malheurs ont ému mon amour ,
 » Je veux être sa mère : il me devra le jour ,
 » S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis , l'espoir d'un roi puissant
 Alors qu'aux bords du Nil son cortège innocent
 Suivait sa course vagabonde ;

Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor ,
 Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or ,
 Croyaient voir la fille de l'Onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
 Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
 La guide en sa marche craintive;
 Elle a saisi l'esquif ! Fière de ce doux poids ,
 L'orgueil sur son beau front, pour la première fois ,
 Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux ,
 Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
 Sur le bord de l'arène humide :
 Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né ,
 Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
 Déposaient un baiser timide !

Aucours, toi qui, de loin, dans un doute cruel ,
 Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel ;
 Viens ici comme une étrangère ;
 Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras ,
 Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas ,
 Car Iphis n'est pas encor mère !

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant ,
 La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant ,
 Baigné des larmes maternelles ,
 On entendait en chœur, dans les cieus étoilés ,
 Des anges, devant Dieu, de leurs ailes voilés ,
 Chanter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil ;
 » Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :
 » Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
 » Le jour enfin approche où vers les champs promis
 » Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis
 » Les tribus si long-temps captives.

» Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots ,
 » C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux ,
 » Qu'une vierge sauve de l'onde.
 » Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel ,
 » Fléchissez : un berceau va sauver Israël ,

» Un berceau doit sauver le monde ! »
(Odes et Ballades).

L'Ante-Christ.

Il viendra, — quand viendront les dernières ténèbres ;
 Que la source des jours tarira ses torrents ;
 Qu'on verra les soleils, au front des nuits funèbres,
 Pâlir comme des yeux mourants ;
 Quand l'abîme inquiet rendra des bruits dans l'ombre ;
 Que l'enfer comptera le nombre
 De ses soldats audacieux ;
 Et qu'enfin le fardeau de sa suprême voûte
 Fera, comme un vieux char tout poudreux de sa route,
 Crier l'axe affaibli des cieux.

Il viendra, — quand la mère, au fond de ses entrailles,
 Sentira tressaillir son fruit épouvanté ;
 Quand nul ne suivra plus les saintes funérailles
 Du juste, en sa tombe attristé ;
 Lorsqu'approchant des mers sans lit et sans rivages,
 L'homme entendra gronder, sous le vaisseau des âges,
 La vague de l'éternité.

Il viendra ; — quand l'orgueil, et le crime, et la haine
 De l'antique alliance auront enfreint le vœu ;
 Quand les peuples verront, craignant leur fin prochaine,
 Du monde décrépît se détacher la chaîne ;
 Les astres se heurter dans leurs chemins de feu ;
 Et dans le ciel, — ainsi qu'en ses salles oisives,
 Un hôte se promène, attendant ses convives, —
 Passer et repasser l'ombre immense de Dieu.

Parmi les nations il luira comme un signe,
 Il viendra des captifs dissiper la rançon.
 Le Seigneur l'enverra pour dévaster la vigne,
 Et pour disperser la moisson.
 Les peuples ne sauront, dans leur stupeur profonde,
 Si ses mains, dans quelque autre monde,
 Ont porté le sceptre ou les fers ;
 Et dans leurs chants de deuil et leurs hymnes de fête,
 Ils se demanderont si les feux de sa tête
 Sont des rayons ou des éclairs.....

Enfin, quand ce héraut du suprême mystère
 Aura de crime en crime usé ses noirs destins,
 Que la sainte vertu, que la foi solitaire
 Trouveront tous les cœurs éteints;
 Quand du signe du meurtre et du sceau des supplices
 Il aura marqué ses complices;
 Que son troupeau sera compté;
 Il quittera la vie ainsi qu'une demeure,
 Et son règne ici-bas n'aura pour dernière heure
 Que l'heure de l'éternité.

(*Odes et Ballades.*)

FIN.

ERRATA.

PROSE.

<i>pdg.</i>	<i>lin.</i>	<i>dice.</i>	<i>l'ease.</i>	<i>pdg.</i>	<i>lin.</i>	<i>dice.</i>	<i>l'ease.</i>
1	26	plaine	pleine	id.	18	versatives	versatiles
4	13	pous	pour	id.	20	dépouilles	dépouillés
7	10	est	es	155	1	nous	vous
id.	12	est	es	156	33	sous	sur
8	34	tems	temps	158	12	les	le
10	23	tems	temps	id.	31	forêt	forêts
16	17	suffrez	souffrez	164	29	sienne: uni- que	sienne: hom- me unique
17	5	qui	que				
21	10	accuillis	accueillis	170	8	ils	il
22	6	que	qui	173	1	Yâcheté ,	lâcheté ,
23	19	quit	qui	176	21	n'oserait	osât
id.	28	qui	que	233	11	d'un	du
26	16	à	a				
35	3	tête	tête				
38	11	solideté	solidité				
40	19	sons	son				
46	14	de	du	4	24	œvres	œuvre
59	19	asses	assez	8	4	Pernasse	Parnasse
60	10	qui	que	15	8	trais	traits
62	9	mérités ,	mérité ,	29	12	fortaits	forfaits
77	29	poid	poids	31	5	Q'on	Qu'on
80	13	leur	leurs	33	17	gran	grand
81	19	leur	leurs	35	13	avec	avez
97	8	sais	suis	id.	29	s'is	s'ils
99	13	en	et	39	22	des	de
102	7	et	en	40	17	vient	vint
108	2	est	es	45	34	au est	est au
113	22	États ,	État ,	47	22	pteint	plein
116	27	souveraint	souverain	55	29	Qua	Que
119	1	places	plages	56	34	No	Ne
122	29	pars	pas	58	2	le	la
129	27	rivient	revient	id.	5	maffée	mafflée
133	15	elevée	relevée	59	30	bien	bien
id.	37	qu'en	qu'en y	62	28	Hum	Hom
134	8	amis ,	amis , et	64	42	son	ton
136	1	darde de	darde hors de	81	3	annoncent	annonçaient
id.	24	le	les	84	2	Roileau ,	Boileau ,
140	21	imagination	images	85	14	l'univrs	l'univers
141	35	il essaie	il s'essaie	88	4	brillant	brillants
144	24	et	en	id.	5	pont	pour
id.	id.	des	les				
145	34	elle tui offre	elle offre	89	24	patois ingénu	{ patois tout ingénu
146	26	les	le	114	29	gazon de et	gazon et de
147	7	préjuge	préjugés	120	7	on	ont
id.	14	<i>Cnumière</i>	<i>Chaumière</i>	125	21	<i>Parudis</i>	<i>Paradis</i>
id.	28	croupes	groupes	126	37	voir	voit
id.	id.	voyageaient	voguaient	127	17	à ses	à ces
148	17	le	les	128	4	épouvre	éprouve
id.	26	entel des	effet , dès	id.	28	champe	champs
153	15	tout	tous	144	23	arreve	arrive

POÉSIE.

ERRATA

SHOW

Page	Line	For	By
1	1	John	John
1	2	John	John
1	3	John	John
1	4	John	John
1	5	John	John
1	6	John	John
1	7	John	John
1	8	John	John
1	9	John	John
1	10	John	John
1	11	John	John
1	12	John	John
1	13	John	John
1	14	John	John
1	15	John	John
1	16	John	John
1	17	John	John
1	18	John	John
1	19	John	John
1	20	John	John
1	21	John	John
1	22	John	John
1	23	John	John
1	24	John	John
1	25	John	John
1	26	John	John
1	27	John	John
1	28	John	John
1	29	John	John
1	30	John	John
1	31	John	John
1	32	John	John
1	33	John	John
1	34	John	John
1	35	John	John
1	36	John	John
1	37	John	John
1	38	John	John
1	39	John	John
1	40	John	John
1	41	John	John
1	42	John	John
1	43	John	John
1	44	John	John
1	45	John	John
1	46	John	John
1	47	John	John
1	48	John	John
1	49	John	John
1	50	John	John
1	51	John	John
1	52	John	John
1	53	John	John
1	54	John	John
1	55	John	John
1	56	John	John
1	57	John	John
1	58	John	John
1	59	John	John
1	60	John	John
1	61	John	John
1	62	John	John
1	63	John	John
1	64	John	John
1	65	John	John
1	66	John	John
1	67	John	John
1	68	John	John
1	69	John	John
1	70	John	John
1	71	John	John
1	72	John	John
1	73	John	John
1	74	John	John
1	75	John	John
1	76	John	John
1	77	John	John
1	78	John	John
1	79	John	John
1	80	John	John
1	81	John	John
1	82	John	John
1	83	John	John
1	84	John	John
1	85	John	John
1	86	John	John
1	87	John	John
1	88	John	John
1	89	John	John
1	90	John	John
1	91	John	John
1	92	John	John
1	93	John	John
1	94	John	John
1	95	John	John
1	96	John	John
1	97	John	John
1	98	John	John
1	99	John	John
1	100	John	John

mc

UNIVERSIDAD DE CADIZ



3740378266





